

Digitized by the Internet Archive  
in 2009 with funding from  
University of Ottawa

# THÉÂTRE

DES GRECS,

PAR LE P. BRUMOY,

TOME SECOND.

THE  
OFFICE OF THE  
SHERIFF  
OF THE COUNTY OF  
SHERBORN

# THÉÂTRE DES GRECS,

PAR LE P. <sup>Pierre</sup> BRUMOY.

NOUVELLE ÉDITION,

ENRICHIE DE TRÈS BELLES GRAVURES,  
& augmentée de la Traduction entière des  
Pièces Grecques dont il n'existe que des  
Extraits dans toutes les Editions précédentes;  
& de Comparaisons, d'Observations & de  
Remarques nouvelles, par MM. DE ROCHEFORT  
ET DU THEIL, de l'Académie Royale des  
Inscriptions & Belles-Lettres; & par M<sup>\*\*\*</sup>. [Brotier  
A.C.]

TOME SECONDE

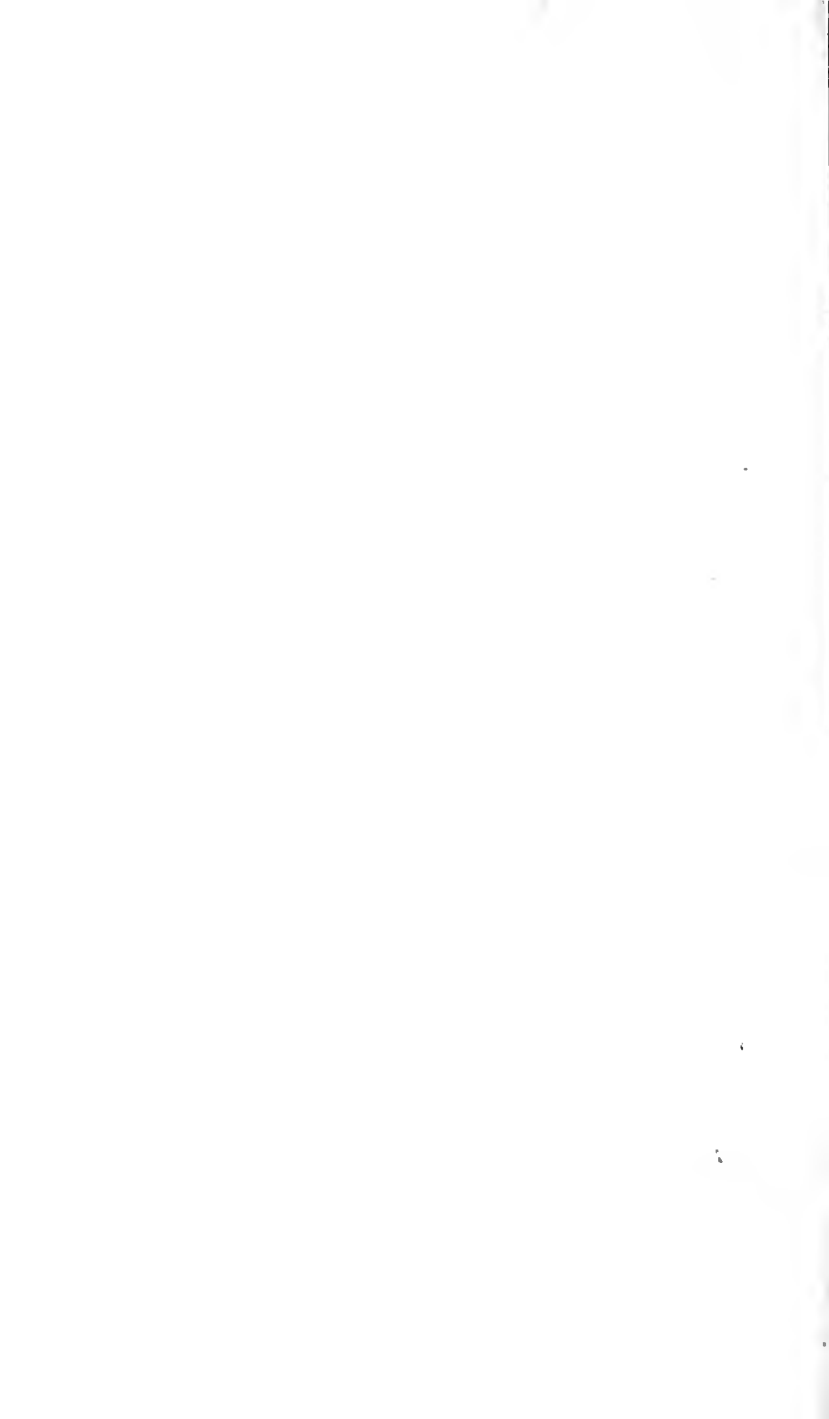
A PARIS, .

456131  
11.1.47

Chez Cussac, Libraire, rue & carrefour  
Saint-Benoît, vis-à-vis la rue Taranne.

M. DCC. LXXXV.

AVEC APPROBATION ET PRIVILÈGE DU ROI.





# EXPLICATION DES FIGURES

## DE CE VOLUME.

LA PREMIÈRE représente l'intérieur d'un bain , soutenu de plusieurs colonnes. On y voit , prêt à tomber dans l'eau , le corps d'Agamemnon , que sa femme Clytemnestre , de concert avec Egiste son amant , viennent d'assassiner au moment où il en sortoit , enveloppé d'une robe que Clytemnestre lui avoit préparée à ce dessein. Les Furies les environnent , & apportent dans les cœurs de ces deux amans le trouble & le remords.

AGAMEMNON , tragédie d'Eschyle , pag. 93.

Le principal sujet de cette figure est tiré de WINCKELMANN , MONUMENTI ANTICHI INEDITI.

---

LA SECONDE est en quelque façon la suite du sujet précédent. Elle représente l'instant où Oreste est tourmenté par les Furies ,

que pour s'en défaire, le tua avec le secours d'Egiste qu'elle aimoit. Cette pièce fut jouée pour la première fois sous l'archonte Philoclès, la deuxième année de la vingt-huitième olympiade.

« L'Agamemnon, dit le P. Rapin, est presque » inintelligible ». Il est vrai que cette tragédie n'est pas aisée à entendre ; car, outre qu'elle a été plusieurs fois confondue avec les COEPHORES qui la suivent, & imprimée peu correctement, même après les soins d'un grand nombre de sçavans ; outre qu'elle n'est pas encore exempte de fautes dans l'état où Stanlei nous l'a donnée, il y a tant de métaphores, de figures & de tours extraordinaires qu'on ne sçauroit se vanter de les avoir tous démêlés. C'est ce qui faisoit dire au fameux Saumaïse \*, qui n'avoit pas toutefois Eschyle aussi châtié que nous l'avons. « Qui peut » assurer qu'Eschyle soit plus intelligible à ceux » qui sçavent le Grec, que les évangiles & les » épîtres des Apôtres ? le seul Agamemnon de ce » poëte passe en obscurité tout ce qu'il y a de » livres sacrés avec ses tours Hébreux & Sy- » riakes, & son attirail de tout ce qu'il y a de » plus raffiné dans le Grec ».

## A C T E P R E M I E R.

C'est l'homme chargé d'épier le moment où

\* Cl. Salm. de HELLENISTICA. Ep. dedic.

le flambeau s'allumera, qui commence le poëme. Il est perché sur une plate forme du palais, & prie les dieux de finir ce pénible soin que lui a confié Clytemnestre. Il dit qu'il n'a de commerce qu'avec les astres; mais qu'il doit en observer un qui pourra être fatal à Agamemnon. Par ce soupçon, il indique les mauvais desseins de Clytemnestre. Tandis qu'il se plaint de son emploi, qui ne lui donne lieu que de songer à charmer son ennui, soit en chantant, soit en déplorant la mauvaise administration du royaume, il voit luire tout à coup le signal tant attendu, & il se dispose à en avertir la reine qui est couchée. Ainsi le temps & le lieu de la scène sont fixés. L'un est le matin, & l'autre l'entrée du palais à Argos. Il fait entendre, avant que de se retirer, qu'il sçaura prendre le parti de son roi. Mais il n'en dit pas davantage, sans doute pour ne pas prévenir les événemens. Le chœur, formé par des vieillards du conseil d'état, survient sans être annoncé, mais apparemment sur l'ordre de Clytemnestre. Ces ministres ignorent le signal dont la reine est convenue avec Agamemnon, & la nouvelle de la prise de Troye. Ils s'entre-tiennent d'abord sur le siège de cette ville qu'ils n'approuvoient pas, & dont ils avoient tâché de détourner le roi. «Voilà, dit leur chef, la dixième année que Ménélas & Agamemnon sont partis :

» avec leurs mille vaisseaux , semblables à des  
 » vautours qui , ayant perdu leurs petits , vol-  
 » tigent au tour de leur nid , & cherchent à punir  
 » les ravisseurs. Mais qui sçait quel sera le succès  
 » de tant de combats ? Les choses , ajoute-t-il ,  
 » suivent la destinée qui les régle ; & l'on a beau  
 » sacrifier , beau pleurer aux autels des Eumé-  
 » nides , l'on ne peut appaiser leur colère ». Pour  
 eux , comme leur âge les a retenus malgré eux  
 enfermés dans le sein de leurs foyers , ils inter-  
 rogent Clytemnestre , quoiqu'éloignée , sur l'évé-  
 nement extraordinaire qui fait qu'on les appelle  
 au palais. En effet , il faut conclure , en lisant  
 cette scène , que Clytemnestre les a appelés ,  
 qu'elle paroît dans un lointain <sup>1</sup> , & qu'elle fait  
 des sacrifices à tous les dieux. « Les autels , dit  
 » le vieillard , sont parfumés de libations ; les  
 » lampes brillent de feux ». Il prie la reine de  
 lui en dire le motif , & de fixer son incertitude ,  
 puisque , jusqu'à présent , les présages sur la guerre

1 Le dernier éditeur a eu raison d'observer que Clytemnestre n'est point encore sur la scène , & que ce n'est que figurément que le chœur l'interroge quoique absente. En effet le chœur parle de sacrifices offerts à tous les dieux , à ceux du ciel & des enfers , aux dieux protecteurs des villes , &c. Tous les autels sont remplis d'offrandes. Frappé de ce spectacle , il se demande à lui même quelle peut en être la cause ? Cependant il est vraisemblable que Clytemnestre a entendu les dernières paroles du chœur , qui finit en disant « Que la crédulité » est le propre des femmes ; mais que les vains bruits qu'elles répan- » dent sont bientôt dissipés ».

de Troye ont été tantôt malheureux, tantôt favorables.

La reine, occupée sans doute de son sacrifice, ne répond point ; & cette interrogation ne paroît qu'une façon de parler, qui signifie seulement que le chœur vient pour l'interroger sur ce point, quand elle sera en loisir & en lieu pour l'entendre.

Les vieillards, qui se disoient incapables de combattre, se trouvent assez de force pour chanter une très longue hymne sur l'entreprise d'Agamemnon. Ils le font à la manière des chœurs, durant que Clytemnestre est occupée aux cérémonies sacrées. C'est une espèce de NÉNIE prophétique, qu'ils chantent avec ce refrain qui revient après un certain nombre de vers. « Chantez, chantez des vers lugubres ; mais puisse le présage en être heureux » ! L'on peut bien défier toute plume Française de rendre ce morceau, tant il est défiguré & entortillé. On y présente Agamemnon & Ménélas sous la figure de deux aigles ou de deux oiseaux de proie, qui expriment leur différent caractère. Les deux aigles déchirent une lapine pleine, qu'elles ont prise après l'avoir fatiguée à la course. C'est que les deux chefs de l'armée Grecque avoient imprudemment chassé dans un bois consacré à Diane. Diane offensée, continue le chœur, se fit entendre par

la bouche de Calchas, qui annonça des malheurs à la maison d'Agamemnon, après avoir prédit la prise de Troye. Ces malheurs, obscurément énoncés, sont une espece d'énigme qui laisse entrevoir l'issue de la tragédie. C'est un oracle de Calchas que les vieillards répètent sans en démêler encore le sens. Cet oracle est suivi d'un autre, qui demandoit le sang d'Iphigénie pour appaiser Diane, & pour obtenir d'elle des vents favorables à la flotte retenue en Aulide. Le sacrifice qui s'ensuivit est peint avec les traits hardis & souvent outrés d'Eschyle. Le chœur fait parler Agamemnon, qui balance en père, & qui se détermine en roi. On y voit Iphigénie étendue comme une victime innocente sur l'autel, & l'émotion que cauçoit dans l'armée sa beauté, sa jeunesse, & ses regards touchans. « Je n'ai point » vu le reste, & je le tais, dit le chœur ». Mais il revient au premier oracle de Calchas, qu'il ne sçauroit ni ne veut pénétrer. « Car, hélas, con- » tinue-t-il, vouloir entrer dans un triste avenir » qu'on ne peut éviter, c'est vouloir souffrir avant » le temps ». Il se contente donc d'écarter ces fâcheux présages par des souhaits. Toute cette doctrine Grecque sur la fatalité naissoit de l'ignorance, & sur tout de la foiblesse du cœur humain, qui recule, autant qu'il est possible, le souvenir des maux qu'il craint. C'est ce que

dit Pyrrhus à Oreste dans l'ANDROMAQUE de Racine ,

\* Seigneur, tant de prudence entraîne trop de soin :  
Je ne sçai point prévoir les malheurs de si loin.

## A C T E I I.

Les ministres d'Argos, voyant Clytemnestre qui s'approche, la saluent respectueusement, & lui demandent sur quel heureux espoir elle fait des sacrifices. « Troye est prise, répond Clytemnestre ». Etonnés, comme on peut le penser, d'une nouvelle si peu attendue, & ignorant d'ailleurs le signal dont Agamemnon étoit convenu, ils font quelque difficulté de croire la reine. Elle leur raconte la manière dont elle l'a sçu; que c'est par le moyen d'une suite de feux allumés d'intervalle en intervalle, depuis le mont Ida jusqu'à la portée de Mycènes. Elle s' imagine entendre les cris des ennemis mourans, & voir la joie des vainqueurs, qui pillent les richesses de Troye. Elle souhaite enfin, que l'armée ne mette point d'obstacle à son heureux retour par quelque impiété semblable à celle qui avoit retardé si long-temps son voyage à la ville de Priam. « Autrement, ajoute-t-elle, la vengeance » poursuivroit les vainqueurs, quand ils n'auroient » pas à craindre les maux ordinaires du hazard ».

\* ANDROMAQ. act. I. scène II.

A iv

Le chœur, pour remercier les dieux de cette conquête, seconde le sacrifice de Clytemnestre en chantant une hymne qui contraste avec la précédente. Elle commence ainsi : « O Souverain » des dieux ! ô nuit favorable, tu as étendu tes » voiles sur les murs de Troye, comme un rézeau » qui a enveloppé tous ses citoyens dans la ser- » virule ». L'ode roule sur la punition que les dieux réservent tôt ou tard à un crime aussi énorme que l'étoit celui de Paris. L'enlèvement d'Hélène en est le principal tableau. « Hélène, dir le chœur, » laissant aux Grecs en sa place une guerre cruelle, » & toutes les horreurs qu'elle entraîne, a porté » pour dot à Troye une perte inévitable. Elle » s'est évadée secrètement du palais de son époux. » Quel forfait ! quelle audace ! vainement les » devins, en la rappelant, ont fait entendre ces » lugubres cris ; ô palais abandonné ! ô maître » de ces lieux ! ô lit nuptial ! hélas, il ne restoit » d'elle qu'une vaine peinture pour réveiller le » courroux d'un époux qui l'adore, & qu'elle a » quitté pour passer les mers ! Elle a emporté » toutes ses graces avec elle, &c ». Le reste est rempli d'images pareilles.

Malgré ces félicitations du chœur au sujet de la nouvelle qu'il vient d'apprendre, il craint qu'elle ne soit pas assez fondée, & que toute la ville ne soit en mouvement pour un faux bruit.



## ACTE III.

Sur cela Clytemnestre, qui n'est point sortie du théâtre, justifie le signal qu'elle a reçu, en montrant au chœur un hérault qui arrive couronné de branches d'olivier. Cet homme commence par saluer sa terre natale, suivant l'usage des anciens voyageurs à leur retour, & à invoquer les dieux du pays pour se les rendre propices. Il s'adresse ensuite au palais d'Agamemnon : « Palais respectable, asyle chéri, dieux exposés à » l'Orient, si jamais vous recûtes notre roi avec » joie, recevez le de même en ce jour après une » si longue absence. Agamemnon revient comme » un astre brillant pour dissiper vos ténèbres. » Recevez le comme le destructeur de la superbe » Troye. Ses autels & ses temples ne subsistent plus. » Les moissons de ses champs ont péri. L'aîné des » Atrides revient en héros, plus digne d'être honoré qu'aucun autre mortel. Paris est puni, &c. ».

Clytemnestre interrompt ici le hérault, & elle a avec lui un entretien entrecoupé fort artificieux. Car elle fait entendre qu'elle a beaucoup souffert durant l'absence de son époux, jusqu'à souhaiter la mort. A qui ? cela a un double sens, vû le dessein où elle est de tuer son mari, pour couronner son amant. Le hérault, qui croit qu'en effet elle a été fort affligée, la console par le récit

de ce que l'armée a elle même souffert pendant un siège de dix années. « Quels autres que les » dieux, s'écrie-t-il, sont inaccessibles aux revers! » ah, si je vous racontois nos travaux, nos » veilles, nos incommodités sur la mer! quel » jour avons nous passé sans gémir »! Il passe de là aux fatigues essuyées sur terre. « Mais que » fert, ajoute-t-il, de s'en affliger? les maux sont » finis, tant pour les morts que pour ceux qui » restent de l'armée Grecque. Il faut oublier nos » malheurs. La victoire dont nous jouissons l'em- » porte sur nos pertes ».

La reine n'en veut pas entendre davantage: Elle va, dit-elle, se disposer promptement à recevoir son époux, dont elle apprendra le détail de sa conquête. Elle lui renvoie le hérault pour lui déclarer l'empressement où elle est de le revoir: elle ajoute avec quelque affection, qu'il la retrouvera fidèle; &, ce qui est singulier, elle le dit en sept ou huit vers, afin qu'il n'en doute pas. Le hérault répond qu'il sied bien à une femme régulière de se glorifier ainsi, & le chœur ajoute que la reine a raison. Belle matière aux railleurs de l'antiquité, qui refusent de se prêter à la simplicité de ses mœurs.

Après que Clytemnestre est sortie, les vieillards continuent la scène avec le hérault. Ils l'interrogent sur le sort de Ménélas. Ce prince, répond

l'officier, a disparu avec son vaisseau dans une tempête, sans qu'on sçache ce qu'il est devenu, si même il vit ou non. Il fait ce récit avec quelque peine, pour ne pas profaner un si beau jour par de tristes nouvelles. Aussi, les a-t-il épargnées à la reine; mais enfin, il décrit en peu de mots au chœur la tempête qui a surpris & maltraité la flotte des Grecs à son retour. Il conclut, en se flattant de l'espoir que les vaisseaux dispersés reviendront, sur tout celui de Ménélas. C'est par ce souhait qu'il finit, & qu'il donne lieu au chœur de recommencer ses chants.

Ce sont d'abord des réflexions sur Hélène \*, dont le nom seul indique les maux qu'elle a causés, à sçavoir la perte des vaisseaux, des guerriers & de Troye. « Elle est allée à Troye pour » y porter une alliance fatale ». Le chœur joue encore ici sur un mot qui signifie alliance † & malheur. « Elle a vengé, continue-t-il, le mé- » pris de l'hospitalité violée, sur ceux même qui » ont célébré ce funeste hymen par des chants » d'allégresse. La ville antique de Priam a payé » bien cher cette joie; & ses chants se sont » changés en cris lamentables ». Le reste signifie que Paris, prince si aimable dans son enfance, mais devenu fier & téméraire, a enlevé Hélène

\* Ελένας, ἐλάττωρος, ἐλεωφιλίης.

† κῆδος.

sous des auspices si horribles, qu'une furie a serré les nœuds de cet adultère mariage; que le crime a engendré une postérité qui lui ressemble, l'audace, le remords & le désespoir; que l'équité, en détournant les yeux, fuit avec horreur les lambris dorés des méchans, pour chercher un asyle dans la chaste demeure des hommes justes, fût ce une chaumière. Tout cet intermède est de la même force; mais aussi peu susceptible d'expression étrangère que les précédens. C'est le sort des chœurs d'Eschyle.

## A C T E I V.

Agamemnon paroît sur un char comme un triomphateur de retour dans sa patrie. Il est suivi de Cassandre sa captive, assise sur un autre char. Le ministre d'état, qui porte la parole pour tout le chœur, lui fait une espèce de harangue, dont voici le sens. Il ne sçait comment s'exprimer pour ne rien dire qui pèche contre la bienséance. « Les flatteurs, dit-il, accommodent leur air à la » joie ou à la tristesse du prince, sans éprouver » aucun de ces sentimens. Mais un prince éclairé » ne se laisse pas surprendre à ces dehors simulés ». Il avoue ensuite qu'il a blâmé d'abord l'armement & l'entreprise d'Agamemnon. Mais enfin il est sensible à un si heureux succès, & il remet l'autorité entre les mains de son roi, qui con-

noîtra bientôt par lui même ceux qui se sont bien ou mal comportés en son absence.

Pour Agamemnon, il salue les dieux du pays qui ont favorisé son retour & renversé Troye. « Ces dieux , arbitres intégres , sans écouter la » voix des mortels , ont mis dans une urne en- » sanglantée des billets de mort pour Ilion , & » notre espoir dans une autre ' : Ilion fume en- » core. Sa cendre exhale des tourbillons nébu- » leux, reste unique de ses anciennes richesses ». Après ce court début , le roi s'adresse aux vieillards. Il les remercie de la part qu'ils prennent à sa victoire. « Il est rare, dit-il, de voir sans jalousie » un ami heureux. L'envie se saisit des cœurs , » & ce monstre appesantit le double fardeau de » l'envieux , à sçavoir le bonheur d'autrui & ses » propres malheurs. J'en parle par expérience. » Je lis dans les manières de ceux qui m'ap- » prochent comme dans un miroir. Je n'y ai rien » vu souvent qu'une ombre d'amitié. Le seul » Ulysse , qui s'est embarqué malgré lui , étoit » mon véritable support. Je lui rends cette jus- » tice, soit qu'il voye encore le jour , soit qu'il » ne soit plus ». Il ajoute qu'après qu'on aura célébré des jeux en mémoire de sa conquête , il

1 M. de Pompignan critique ce passage , & , ce me semble avec raison ; il prétend qu'il s'agit ici de l'espérance des Troyens , & non pas de celle des Grecs. Voyez la traduction de M. du Theil.

travaillera à ce qui concerne le gouvernement de l'état, à connoître les désordres, & à y remédier. Il veut enfin se retirer dans son palais. Mais Clytemnestre vient aussitôt à sa rencontre.

Elle tient un assez long discours. Après s'être excusée sur ce qu'elle lui va dire, elle mer bas cette honte qui s'évanouir, dit-elle, tous les jours. Elle ne fait donc point de difficulté de raconter ce qu'elle a souffert durant l'absence de son époux. Solitude, bruits fâcheux, nouvelles affligeantes, alarmes continuelles, tout, si on l'en croit, a concouru à l'accabler. Elle a même atterré plus d'une fois sur sa vie, que des secours cruels lui ont conservée. Elle apprend au roi que son fils Oreste est absent: qu'elle s'est vue obligée de le confier à des mains étrangères, dans la crainte d'une révolution qui l'auroit fait périr, si Agamemnon eût eu le malheur de mourir à Troye. « Car il est » naturel à la malignité humaine d'écraser ceux » qui commencent à paroître abatus ». A l'entendre, ses yeux, toujours fermés au sommeil, & ouverts aux larmes, ont perdu tout leur éclat. Dans les momens même où elle sembloit s'endormir, mille songes effrayans venoient la troubler: un rien réveilleoit ses sens assoupis. Mais enfin elle oublie tous ses maux à la vue de son époux vainqueur: ce retour imprévu lui fait ressentir un plaisir plus vif que celui d'un fils unique.

à son père, que la vue de la terre aux naute-  
niers après la tempête, que celle d'une eau pure à  
un voyageur aléré. « Allons, cher époux, des-  
cendez de ce char. Mais non : ne profanez  
point vos pas sacrés, ces pas du destructeur  
d'Ilion. C'a, qu'on apporte les tapis les plus  
précieux. Il sied bien que la pourpre soit foulée  
aux pieds d'un roi triomphant qui rentre dans  
ses états. Je vais tout préparer pour le recevoir  
comme il convient ».

Ce discours apprêté, & qui tient lieu des trans-  
ports de joie, si naturels aux femmes qui revoyent  
leurs maris, marque bien le caractère dangereux  
de Clytemnestre prête à tuer son époux, & l'art  
infini d'Eschyle à faire parler ses personnages con-  
formément à leurs passions même cachées. Il est  
clair que Clytemnestre, sur le point de commettre  
une action si noire, n'a point dû parler comme  
les autres femmes. Aussi Agamemnon, quoiqu'il  
ignore cette horrible conspiration, s'aperçoit-il  
de ces manières étudiées. Il lui fait même sentir,  
en passant, que son discours a été LONG ET CON-  
VENABLE A UNE SI LONGUE ABSENCE. « Non,  
répond-t-il, il n'est pas question de tant de  
préparatifs. Ne me traitez point en étranger  
ni en femme, & encore moins en dieu. Point  
de ces tapis de prix sur mon passage. Un  
mortel doit craindre de les fouler. Cet honneur

» est réservé aux dieux. Ma renommée d'ailleurs  
» n'a pas besoin de ces distinctions frivoles pour  
» publier ma victoire ». On voit par là le contraste d'une femme détestable, ou plutôt d'une furie avec un roi pieux & populaire. Cela prépare le spectateur à concevoir de la compassion pour l'un & de l'horreur pour l'autre : artifice qui règne depuis le commencement, sans qu'on ait encore aucun fondement légitime de deviner l'attentat que Clytemnestre médite. C'est que l'événement est préparé, puisque tout y conduit, & non pas prévenu, puisque le secret n'est pas dévoilé.

Clytemnestre, comme pour relever davantage sa victime, presse tellement Agamemnon d'accepter les honneurs qu'elle veut lui rendre, qu'il se voit contraint de céder à l'importunité. Après ce petit combat de politesse affectée, où la reine dit qu'il est beau, même aux vainqueurs, de se laisser vaincre, le roi se laisse ôter sa chaussure de voyageur, & en prend une de pourpre, toutefois avec quelque sorte de crainte que quelque dieu jaloux ne l'aperçoive. Il témoigne en descendant de son char qu'il a honte de fouler aux pieds des richesses si précieuses. Il exhorte la reine à bien recevoir & à traiter avec douceur Cassandre sa captive. « Car les dieux, dit-il, » jettent des regards favorables sur ceux qui  
» sçavent



» ſçavent adoucir leur empire ; & nul mortel  
 » ne ſouffre volontiers l'eſclavage ». Il rehausſe  
 le mérite de cette princesſe malheureuſe, qui étoit  
 fille de Priam, & qui lui avoit été donnée comme  
 ce qu'il y avoit de plus diſtingué dans les dé-  
 pouilles des Troyens. Il paſſe dans ſon palais ſur  
 la pourpre, avec la répugnance qu'il a marquée ;  
 & la reine lui dit, avec ſon affectation ordi-  
 naire, que la mer eſt inépuisable de pourpre ;  
 que, loin de regretter une choſe ſi peu confi-  
 dérable, elle auroit voué beaucoup plus aux dieux  
 pour le retour d'un époux ſi cher ; qu'elle le re-  
 garde comme l'arbre dont l'ombre bienfaiſante  
 garantit ſa maiſon entière de l'injure des ſaiſons.  
 « Grand Jupiter, s'écrie-t-elle en finiſſant, ac-  
 » compliſſez mes vœux, & ce que vous êtes chargé  
 » d'accomplir ». Cruelle prière, que le crédule  
 Agamemnon croit faite pour lui.

Le chœur, qui occupe ſeul le théâtre, réfléchiſ-  
 ſant ſur le retour du roi & ſur cette entrevue,  
 s'étonne de voir que les prédictions de Calchas  
 dont il a parlé au premier acte, lui reviennent  
 toujours à l'eſprit malgré qu'il en ait. « C'eſt,  
 » dit-il, un oracle qui n'eſt ni commandé, ni  
 » acheté à prix d'argent. Il ne peut ſortir de  
 » notre mémoire, bien différent en cela des  
 » ſonges fâcheux qui s'évanouiſſent avec le ſom-  
 » meil. Je revois Agamemnon, & toutefois je

» ne sçai quelle furie prélude des airs lugubres.  
» C'est un pressentiment secret qui bannit de  
» mon cœur la douce joie. Le cœur agité ne  
» prédit que trop juste de tristes événemens. Fasse  
» le ciel que mes craintes soient vaines ! la santé  
» la plus florissante a son terme, & souvent la  
» maladie se glisse sans être apperçue. La for-  
» tune la plus solidement établie va se briser à  
» un écueil caché. Il est des remèdes aux cala-  
» mités ordinaires. Un vaisseau évite le naufrage  
» aux dépens de ses richesses qu'il jette dans la  
» mer.... Mais quel enchanteur peut rendre la  
» vie à ceux dont on fait couler le sang?... Le  
» destin m'empêche d'en voir davantage, & mon  
» cœur a pensé prévenir ma langue ». Voilà sans  
doute des soupçons bien marqués de ce qui doit  
arriver : mais ce ne sont que des pressentimens  
trop peu fondés pour avertir le roi, & assez pour  
disposer le spectateur.

## A C T E V.

Clytemnestre, après avoir conduit son époux,  
revient sur ses pas & invite Cassandre à sortir de  
son char, en l'assurant qu'on adoucira sa cap-  
tivité. « La maison, dit-elle, où vous allez entrer  
» est depuis long-temps florissante & connue. Il  
» n'y a que les hommes nouveaux & enrichis  
» contre toute espérance qui soient des maîtres

» cruels & insupportables ». Cassandre, pénétrée de douleur, & lisant d'ailleurs dans l'avenir l'attentat de la reine, garde un silence obstiné, qui impatiente tellement Clytemnestre, qu'elle se retire après l'avoir traitée assez cavalièrement<sup>1</sup> : Elle partit, Cassandre pousse de grands cris vers Apollon, chose qui surprend le chœur. Car pourquoi, dit-elle, invoquer ce dieu dans les malheurs ? c'est comme prophétesse qu'elle s'adressoit à lui. On sçait que Cassandre l'étoit. « O » Apollon, où m'avez vous conduite, s'écrie-  
 » t-elle ? dans une maison souillée de crimes, &  
 » dans une affreuse boucherie ». Cassandre, comme on voit, entre tout à coup dans un de ses accès prophétiques. Ce morceau a été regardé comme un chef-d'œuvre par les anciens ; mais je ne sçai trop comment en donner une idée juste. Ce sont des exclamations vives, toujours interrompues par le chœur, des énigmes qui se dévoilent peu à peu, des images inimitables. C'est Eschyle tout entier. Elle repasse tous les meurtres

<sup>1</sup> Le P. Brumoy ne se permet que trop souvent de ces expressions familières, qui ne peuvent guère prévenir le lecteur en faveur des morceaux dont il ne présente que l'extrait. Mais la familiarité de l'expression paroît encore ici plus choquante qu'ailleurs. Clytemnestre reçoit avec une dureté & un orgueil révoltant cette malheureuse princesse, devenue esclave. Elle dit que Cassandre N'A POINT ENCORE APPRIS A SUPPORTER LE FREIN. Cet orgueil barbare de Clytemnestre, de cette femme artificieuse, qui, par des discours étudiés, a cherché tromper son époux, qu'elle va égorger, achève les derniers traits de son caractère, & méritoit d'être remarqué.

commis dans ce funeste palais, à commencer par celui du fils de Thyeste. « Je vois des enfans » éplorés que l'on coupe en morceaux, & que » l'on sert à la table de leur père... Dieux, » quel nouvel attentat dans ce palais! malheureuse, est-ce là le traitement que vous réservez à votre époux, après l'avoir lavé de vos mains? le forfait se prépare. Le coup va être frappé. Des mains barbares sont dans l'impatience de l'achever..... Ciel! qu'apperçois-je? est-ce un réseau tiré des enfers? non: c'est un voile qui couvre le lit nuptial, voile complice du meurtre d'un époux ». (C'est que Clytemnestre en couvrit Agamemnon sortant du bain, avant que de le frapper.) « Qu'une furie insatiable la poursuive avec des hurlemens jusqu'à la mort! De quelle furie parlez-vous, dit le chœur? pourquoi ces hurlemens? je frémis; mon sang se glace de frayeur ».

Cassandre continue : « Ecartez le taureau de la genisse. Il est enveloppé dans les lacs; on le frappe, il tombe dans un bassin rempli d'eau ». C'est la mort d'Agamemnon qu'elle indique avec la sienne propre; car elle ajoute ensuite. « Déplorable destinée! je pleure aussi la mienne. Dieux, pourquoi m'avez vous conduite ici pour la trouver?... Vieillards, vous me comparez à Philomèle, qui, par de tristes accens,

» pleure sans cesse Irys. Hélas! changée en oiseau  
 » elle a reçu des dieux une vie douce & tranquille:  
 » & moi je me vois réservée aux plus funestes  
 » coups.... O hymen! hymen de Paris, fatal à  
 » ma maison! ô ondes du Scamandre, j'errois  
 » sur vos bords, & me voilà bientôt sur les rives  
 » du Cocyte & de l'Achéron.... O travaux de  
 » ma patrie renversée! ô sacrifices redoublés de  
 » mon père où avez vous abouti? Troye est en-  
 » sevelie, & je meurs ».

Cassandre, quoique toujours interrompue par le chœur, qui n'entend qu'une partie de ses prédictions, les prononce avec une action qui demandoit sans doute un excellent acteur. Car c'étoient des hommes qui jouoient les rôles des femmes; &, comme les Grecs étoient bons comédiens, il ne faut pas s'étonner de l'effet que produisit cette scène sur les spectateurs. Elle reprend enfin ses esprits, & dit au chœur qu'elle va parler sans énigme. « Que la troupe des furies  
 » n'abandonnera jamais ce palais; que Comus,  
 » le dieu des festins, n'y paroît qu'ensanglanté  
 » & inséparable des divinités infernales; (allusion au festin d'Atreé & Thyeste, & à celui que Clytemnestre fait à Agamemnon) que déjà  
 » les déesses de l'enfer à la porte du palais, chantent l'hymen funèbre ». Le chœur s'étonne qu'une princesse étrangère sçache si bien l'histoire

d'une autre cour, & en parle la langue. Cassandre lui dit qu'elle tient cette science d'Apollon qui l'aimoit; mais qu'après avoir été instruite, elle a trompé l'amour de ce dieu, qu'aussi ses prédictions sur Troye n'ont été crues de personne. C'est ce que dit Virgile de Cassandre,

..... Non unquam credita Teucris.\*

Elle retombe tout à coup dans un accès de fureur. « Voyez vous, dit-elle, ces enfans assis à » cette porte, semblables à des fantômes nocturnes? ils ont été mis à mort dans ce palais. » Ils portent entre leurs mains leurs propres » chairs & leurs entrailles, mêts horribles que » dévora leur père. C'est pour en tirer vengeance » qu'un lion caché & oisif en veut à la vie de » mon maître; car tel est le nom que ma fortune me contraint de lui donner. Oui, ce chef » de tant de vaisseaux, ce fier conquérant d'Ilion » ignore la trame secrète d'un monstre exécrationnable, » qui va de sang froid lui plonger le poignard » dans le sein. De quel nom l'appellerai je? » est ce une femme qui ose un pareil attentat? » une épouse qui tue son époux? non; c'est une » Charybde<sup>1</sup>, une Scylla, une Euménide. De quel » œil cependant, & avec quelle joie concertée

\* *ÆNEID.* l. 2. v. 247.

<sup>1</sup> Ce mot n'est pas dans le Grec, & ne pouvoit pas y être dans le sens que lui donne le traducteur. Charybde ne désignoit qu'un gouffre chez les anciens, & n'avoit point été personnifié.

» elle a reçu son époux ! elle a paru se réjouir  
» de son retour. La vue seule de sa victime cau-  
» soit son allégresse. On ne m'en croira pas non  
» plus qu'à Troye. Mais l'événement va justifier  
» mes paroles ».

Lès vieillards effrayés feignent de ne pas comprendre une prédiction si claire. Et, comme elle mérite d'être répétée plus d'une fois, Cassandre leur répond nettement : « Je vous annonce » que vous verrez la mort d'Agamemnon ». Quel sera donc l'assassin, dit le chœur ? Cassandre réplique qu'on a du comprendre son discours. Elle recommence, pour la troisième fois, d'être agitée de son démon prophétique. Scène très animée & fort intéressante. Car, à mesure que l'attentat de Clytemnestre s'avance derrière le théâtre, Cassandre le montre, pour ainsi parler, aux yeux des spectateurs à travers les voiles de la divination & dans le feu des mouvemens Pythoniques. « O Apollon, s'écrie-t-elle encore, quelle chaleur » s'empare de mes sens ! une lionne, de concert » avec le loup, attente à ma vie. Je lui fers de » prétexte pour faire mourir son époux, & je » serai sa victime à mon tour ».

Cassandre, voyant sa mort conclue, jette ses couronnes & son sceptre, symboles des prophètes. Elle rend à Phœbus tous ses dons. Il lui semble que ce dieu la dépouille de sa robe, & qu'il

venge l'amour dédaigné. « Mais, dit-elle, je ferai » vengeance à mon tour. Un fils viendra un jour » laver la honte de la mort d'un père & de la » mienne dans le sang de sa mère ». (Elle parle d'Oreste, qui tua depuis Clytemnestre.) « Pour- » quoi donc me plaindre de mon sort ? j'ai vu » périr Iliou ; je vois périr ceux qui l'ont détruit... » Manquerois-je de courage pour aller au devant » du trépas. J'y vole »...

Le chœur admire sa fermeté & veut la retenir. Sur le point d'entrer dans le palais, elle hésite. « Cette maison, dit-elle, respire le carnage ». Toutefois elle prend son parti. « Adieu, ô étran- » gers, j'ai assez vécu ». Elle les quitte enfin après leur avoir laissé des dons pour servir de gages qui puissent rappeler dans leur esprit la vérité de ses prédictions, & après avoir fait au soleil une prière pathétique pour le prier de venger son trépas.

Les vieillards incrédules ne peuvent encore s'imaginer que ce qu'ils viennent d'entendre puisse arriver. Mais ils en sont bientôt persuadés par eux mêmes. Ils entendent les cris pitoyables d'Agamemnon, qu'on massacre derrière le théâtre. Il se plaint qu'on ait la cruauté de redoubler les coups. Le chœur effrayé, dont il y a ici deux interlocuteurs, se partage sur le parti qu'il doit prendre. Bientôt il se détermine



à entrer de force dans le palais. Mais Clytemnestre vient tout à coup à sa rencontre avec l'air assuré & féroce d'une femme qui a médité son crime de longue main, & qui l'a exécuté de sang froid. C'est la Cléopâtre de Corneille. Loin de rougir d'avouer sa trahison, elle se vante d'avoir tué son époux, & raconte tranquillement la manière dont ce forfait s'est accompli, jusqu'à paroître encore teinte du sang qu'elle vient de verser. Les portes du palais s'ouvrent, & l'on voit dans l'enfoncement le cadavre d'Agamemnon. Elle veut qu'à cette vue le peuple se réjouisse du crime qu'elle a commis; & elle s'embarrasse peu de ceux qui le blâmeront. « Enfin, » dit-elle, Agamemnon a bu la coupe qu'il avoit » lui même remplie de maux & d'horreur..... » Oui, cette main a tué mon époux : c'est la » justice qui l'a conduite ». Le chœur la regarde comme une emportée, digne au moins d'être chassée de la patrie. Mais elle lui reproche elle même de n'avoir pas chassé son mari après qu'il a sacrifié Iphigénie. Voilà le prétexte sur lequel Clytemnestre fonde son attentat, & d'ailleurs Egiste est son appui. C'est ce qui l'anime à braver le peuple, & à triompher avec la dernière hauteur du meurtre d'Agamemnon & de celui de Castandre qu'elle vient d'immoler, sous prétexte qu'elle étoit sa rivale.

Ce qui suit est très éloquent, & exprime admirablement & les regrets du chœur qui parle avec beaucoup de dignité à une reine exécration, & l'orgueil de cette reine, qui soutient que son époux a bien mérité son sort. « O terre, s'écrie » un des vieillards, que ne m'avez vous englouti » avant que d'avoir vu mon roi, ce roi si riche » & si puissant réduit à un vil tombeau!... Mais » qui l'inhumera ? qui le pleurera ? le ferez vous, » cruelle, vous qui l'avez égorgé ? Ce soin, répond » Clytemnestre, ne vous regarde pas. Nous l'a- » vous immolé : nous l'inhumerons ; & si l'on » ne lui rend pas le tribut ordinaire, du moins » sa fille Iphigénie viendra à sa rencontre l'em- » brasser tendrement au bord du fleuve des dou- » leurs ». On voit qu'elle ajoute la plus amère dérision au crime le plus noir, comme le chœur le lui reproche ».

Enfin Egiste paroît à son tour, & se glorifie de la même façon. Il prétend avoir vengé son père Thyeste qui avoit fait une imprécation contre les Pélopidés, parce qu'Atreé lui avoit fait manger ses propres enfans. Le chœur lui parle avec la même fermeté qu'à Clytemnestre, le menace de la colère de tout le peuple, lui reproche sa lâcheté de s'être servi des mains d'une femme pour tuer son époux ; & il prédit à l'usurpateur qu'Oreste punira l'amaante & l'amant. Ces discours séditieux,

mais sans effet, marquent en même temps & la liberté des peuples de ce siècle, & le pouvoir des rois ou des tyrans qui s'en mocquoient. Egiste, en tiran timide, en paroît piqué; mais il n'y répond que par de vaines rodomontades. Les vieillards crient, appellent au secours les citoyens, & font mine de se soulever. Clytemnestre, tranquille dans son crime, exhorte son époux à mépriser les bruits impuissans; & tous se retirent.

Cette tragédie fut couronnée, & méritoit de l'être alors. Les passions y sont portées au plus haut point, soit dans la scène de Cassandre, soit dans la suite. Les premiers actes paroissent languir & intéresser moins. Mais ils conduisent au but, servent de préparatifs à ce qui suit, & ménagent des suspensions qui doivent avoir plus sûrement leur effet. Le crime n'y est puni que par la révolte & les prédictions du chœur: mais cela suffit pour ceux qui savent la suite. La vengeance d'Oreste sur Egiste & Clytemnestre, ses futeurs & son rétablissement sur le trône de son père, sont deux autres tragédies qui suivent celle-ci. On verra la première sous le nom de COEPHORES. Nous parlerons de la seconde quand nous aurons dit quelque chose de l'AGAMEMNON de Sénèque.

---

# A G A M E M N O N

DE SÉNEQUE.

A C T E P R E M I E R.

---

**L'**OMBRE de Thyeste, sortie des enfers, fait le prologue ou l'ouverture du théâtre. Il ne fait autre chose qu'annoncer très distinctement ce qui doit arriver, je veux dire le meurtre d'Agamemnon; &, par là, il ôte tout le plaisir de la surprise; en quoi l'on voit combien l'art du poëte latin est inférieur à celui d'Eschyle. Il est vrai que Thyeste dit des vers magnifiques, qu'il marque adroitement le lieu de la scène, qu'il repasse les crimes de sa maison, en faisant frémir les spectateurs, & qu'il finit enfin par ce beau vers :

*Phœbum moramur. Redde jam mundo diem.*

« Ma présence arrête le soleil. Je me retire : » Apollon, rends la lumière au monde ». Mais cela ne couvre pas le défaut d'avoir prévenu tout le plaisir du spectateur, qu'Eschyle avoit ménagé & préparé avec tant de soin.

Le chœur des Argiens arrive après que Thyeste est rentré dans les enfers. Ce chœur fait une belle morale sur les dangers & les soucis dont

les rois sont environnés, & sur le bonheur inestimable de la vie privée.

*Metui cupiunt, metuique timent.*

« Les rois souhaitent d'être craints, & ils craignent de l'être ». C'est un tissu de pensées brillantes & vraies. Mais à quoi cela vient-il? voilà pourtant un acte. Il est bon d'observer que les chœurs de ce poëte ne ressemblent à ceux des Grecs, que par la mesure des vers différente de celle des récits, & qu'il ne les a point divisés en strophes, comme eux, pour être chantés par deux troupes. Ainsi il a pris tous les inconvéniens des chœurs sans en avoir connu les avantages: ou plutôt il s'embarrasse peu des avantages & des inconvéniens; & ses chœurs sont presque toujours des intermèdes détachés.

## A C T E I I.

Clytemnestre, sur le bruit du retour de son époux, vient elle même s'exhorter à mettre le comble à son infidélité & à ses crimes, à faire expier un reste de remords, à tuer Agamemnon.

*Per scelera semper sceleribus tutum est iter.*

\* Les forfaits se frayent toujours un chemin assuré » aux forfaits ». Rien de plus théâtral que tout ce commencement. Elle se propose de surpasser toutes les noirceurs des femmes en fureur. « Mais » non: fuyons, dit-elle, avec mon amant. Ah,

» reprend-t-elle aussitôt, ta sœur \* l'a fait : un  
» plus grand crime est digne de toi ».

*Soror ista fecit ; te decet majus nefas.*

La nourrice de Clytemnestre, suivant l'usage des Grecs, demande la cause de ce trouble à sa maîtresse, qui lui répond, qu'agitée par le crime & le remords, elle ne veut plus d'autres guides que ses passions. La confidente l'exhorte à cacher au moins son adultère, & il se fait ici un conflit de sentimens, qui a sa beauté. C'est la façon de Sénèque. La reine, outrée du souvenir de sa fille immolée en Aulide, dit :

*Cruore ventos emimus, bellum nece.*

« C'est aux prix de mon sang & de la mort de  
» ma fille que nous avons acheté les vents & la  
» guerre ». Comme elle cherche des prétextes pour ruer son époux, elle lui impute encore l'amour de Briséide & celui de Cassandre qu'il ramène de Troye : « Perçons ce perfide, s'écrie-  
» t-elle ; mourons, s'il le faut, pourvû qu'il  
» meure ; la mort est douce quand notre ennemi  
» périt avec nous ».

*Mors misera non est commori cum quo velis.*

C'est la même pensée dans l'HERCULE AU MONT  
OETA, acte II.

*Felix jacet quicumque quos odit premit.*

La confidente détourne la reine de ce forfait par

\* Hélène.

la crainte, par l'horreur du crime, par les plus fortes raisons qu'elle peut imaginer ; puis elle laisse la place à Egiste qui paroît.

Celui ci , après quelques remords, vrais ou affectés , dit à Clytemnestre qu'il s'en va tuer le roi , au nom de son épouse. Elle paroît effrayée , toute déterminée qu'elle a paru d'abord. Le repentir agit sur son cœur, les paroles de sa confidente lui reviennent à l'esprit ; elle est résolue de recevoir Agamemnon. Egiste la ranime à son tour, ce qui fait un contraste agréable avec la scène précédente. Il entrelasse sa harangue de sentences ; car les sentences ne coûtent rien à Sénèque. En voici une remarquable au sujet des rois.

*Id esse regni maximum pignus putant  
Si quicquid aliis non licet , solis licet.*

« Ils regardent comme un droit attaché au sceptre , le privilège de faire comme permis , ce qui est un crime pour autrui ». Clytemnestre , livrée aux remords , ne sçautoit se laisser vaincre. Egiste insiste & la menace de se ruer lui même , si elle l'abandonne : elle se rend tout à coup. Elle consent au moins de conférer encore sur le parti qu'ils doivent prendre ensemble. Ainsi le projet demeure encore indécis.

Le chœur , sans se lier le moins du monde à cet acte , chante les louanges des dieux , au sujet

du retour d'Agamemnon vainqueur. Cela n'est pas assurément en place. Au reste l'art de Sénèque est par tout à peu près le même; & qui a vu une de ses pièces, peut se vanter de les sçavoir toutes, du moins pour ce qui concerne la conduite du théâtre. C'est une délibération, une dispute de confidence, un changement par l'arrivée d'un nouvel acteur, & le tout se dénoue presque toujours de la même façon, sans compter que le style se ressemble par tout, quel que soit le personnage qui parle, homme ou femme, héros ou subalterne. Quant à la force des pensées & des tours, tout n'est pas de la même main. On n'y remarque seulement que le même goût du théâtre qui dominoit alors.

## A C T E I I I .

Eurybate, hérault d'Agamemnon, après avoir adoré les dieux de la patrie, comme dans Eschyle, declare à Clytemnestre que son époux revient vainqueur de Troye. Sénèque a cru corriger Eschyle, en excitant la curiosité de cette reine sur le sort de Ménélas, d'Hélène & de l'armée. Mais il s'est trompé. Clytemnestre, dans Eschyle, contente en apparence de sçavoir que son époux vit, remet la connoissance du reste à son retour, & veut, dit-elle, l'apprendre de lui même. Eschyle en cela a raison. Le reste est un hors d'œuvre  
qui



qui ne doit être dit qu'au chœur au plus, & en peu de mots, comme dans Eschyle. Le seul retour d'Agamemnon est ce qui intéresse ici. Cependant Eurybate s'étend sur le naufrage de la flotte, & fait un récit uniquement pour donner carrière à son imagination; récit superflu & qui fait languir la scène; bien différent de celui du poëte Grec où le hérault, pour ne pas affliger la reine, comme il le marque quand elle est partie, se contente de lui dire en général, que la flotte a extrêmement souffert; & cela afin de la consoler de ce qu'elle assure avoir souffert elle même durant l'absence d'Agamemnon. Sénèque n'a pas voulu sentir toute la finesse de ces bien-séances. Son Eurybate ne sçauroit finir. Ses vers sont pompeux, mais sans goût. Décrit-il une tempête, c'est du style de Lucain. Le sage Virgile, formé sur le bon goût des Grecs, en avoit bien mieux profité, soit pour mettre les choses en leur place, soit pour peindre juste ses objets, soit pour finir à propos.

La reine, après avoir écouté une narration très fatigante à force d'être belle (car on ne peut ennuyer plus spirituellement) conclut à remercier les dieux par des sacrifices. Elle se retire pour cela à la vue de Cassandre, suivie de Troyennes captives qui viennent là, l'on ne sçait comment ni pourquoi.

Ce chœur de Troyennes, à qui l'autre chœur cède la place en cet acte, chose que n'ont jamais pratiquée les Grecs, relève le bonheur de ceux qui sont morts. Elles ont vu leur patrie en proie aux flammes, & les voilà captives. « Qu'il est » déplorable, s'écrient-elles, de ne sçavoir pas » mourir » !

O quàm miserum est nescire mori !

Comme elles pleurent aussi sur la maison de Priam, Cassandre leur dit de pleurer sur leur propre destinée ; que, pour elle, sa douleur est de nature à ne pouvoir se partager ; qu'elle sçaura bien suffire à ses maux. Elle se dépouille de ses ornemens prophétiques, & dit de fort belles choses pour défier les dieux de porter plus loin ses malheurs. C'est Sénèque qui a appris à tous les théâtres à dire des injures aux dieux. Elle rentre dans ses fureurs de prophétesse pour prédire la mort d'Agamemnon. Mais ce morceau n'approche pas de celui d'Eschyle. Dans celui ci Cassandre est la Sybille de Virgile, & dans l'autre c'est celle de Lucain.

#### A C T E I V.

Agamemnon, en arrivant, trouve Cassandre pâmée. Il la rappelle à la vie. « Ouvrez les yeux, » dir-il, voici le port & la fin de vos infortunes ; » goûtez la joie de ce jour heureux. Ma patrie,

» répond-t-elle , a vu finir les siens : tout est fini  
» pour moi ». Il se fait entr'eux un dialogue  
coupé dans ce goût. Il a de la grace ; mais il  
est déplacé. Agamemnon a des intérêts trop  
grands à démêler avec Egiste & Clytemnestre,  
pour s'amuser ici avec Cassandre. Aussi Eschyle  
ne l'a-t-il pas fait. La scène du reste est fort  
courte & fait tout l'acte avec le chœur des Ar-  
giennes qui revient prendre sa place. Il s'étend  
sur l'éloge d'Argos & sur les travaux d'Hercule.  
A quel sujet ?

## A C T E V.

Cassandre reparoit pour venir dire nettement  
qu'Agamemnon est assis à un festin où il perdra  
bientôt le jour par les mains d'Egiste & de Cly-  
temnestre. Elle fait plus. L'attentat se commet ;  
& elle le raconte sans le voir. Ce récit est vif :  
mais Cassandre triomphe trop de voir Troye ainsi  
vengée. Elle est plus modeste, & n'est point crue,  
quoi qu'elle puisse dire , chez Eschyle.

Electre sort effrayée avec le petit Oreste qu'elle  
sauve de la mort, pour se réserver en lui un  
vengeur. Strophius, comme si l'on lui avoit donné  
le mor, vient sur le champ avec son fils Pylade.  
Electre lui confie son frère , & il le reçoit en  
disant cette sentence :

*Poscunt fidem secunda , at adversa exigunt.*

« La prospérité veut de la fidélité dans les amis ;  
 » l'adversité l'exige ». Puis il emmène Oreste dans son char, sans qu'Electre songe à le suivre , ni lui à la sauver.

Clytemnestre, teinte du sang de son époux, & voyant Cassandre avec Electre à l'autel voisin, entre en fureur contre celle ci, & lui redemande Oreste. « Rendez moi mon fils, dit-elle ; & vous, » rendez moi mon père, répond Electre ». Elle va au devant de sa barbare mère, & s'offre à recevoir le coup de la mort. Egiste se joint à Clytemnestre pour réprimer les reproches d'Electre. Cette princesse, sur la menace qu'il lui fait de l'esclavage, s'écrie : « Donnez moi la » mort. Je vous la donneroie, replique Egiste, si » vous ne la demandiez pas ». Voilà le goût de Sénèque, c'est à dire de son siècle. Il seroit beau, s'il n'étoit porté trop loin. Mais il veut par tout de l'antithèse, & s'éloigne toujours de la nature. La pièce finit par l'ordre que donne la reine d'empoisonner Electre, & de faire mourir Cassandre.

Cette pièce, au jugement des critiques, n'est que du second ordre de celles qu'on attribue à Sénèque ; c'est à dire, qu'elle n'est pas du philosophe, mais du poëte.

# A G A M E M N O N,

TRAGEDIE D'ESCHYLE.

---

## P E R S O N N A G E S.

LE SURVEILLANT (il est supposé placé au haut du palais pour observer les signaux).

LE CHŒUR (composé de vieillards les plus distingués de la ville; c'étoit même une espèce de Sénat, qui paroissoit avoir quelque part au gouvernement).

CLYTEMNESTRE.

UN HÉRAULT.

AGAMEMNON.

CASSANDRE.

EGISTE.

La scène est à Argos, devant le palais d'Agamemnon.

---

# A G A M E M N O N ,

TRAGÉDIE D'ESCHYLE.

---

ACTE PREMIER.

---

SCÈNE PREMIÈRE.

---

LE SURVEILLANT.

**D**IEUX, ne mettez vous point fin à mes travaux ? Des années s'écoulent depuis que, placé ainsi qu'un chien fidèle, au haut du palais des Atrides, je considère l'assemblée des astres nocturnes, le lever & le coucher de ces flambeaux du ciel, qui ramènent aux mortels & l'hiver & l'été. J'attends le signal éclatant du feu qui doit annoncer la prise d'Ilion ; ainsi le veulent les insidieux desseins d'une épouse. Cependant je ne quitte point cette couche inquiète, mouillée de la rosée, & que jamais ne visitent les songes ; car la crainte en chasse le sommeil, & lui défend de fermer mes paupières ; & , lorsque je crois par des chansons ou des airs , pouvoir charmer la

fatigue de mes veilles, je pleure sur le sort de ce palais, qui n'est plus gouverné sagement comme autrefois.... Mais, grace aux dieux, voici la fin de mes travaux; l'heureux signal perce l'obscurité. Salut, ô flambeau de la nuit, qui faites luire un beau jour, qui ramenez les fêtes de la victoire dans Argos! Portons cette nouvelle à l'épouse d'Agamemnon: éveillons là; que dans son palais le cri de l'allégresse salue ce flambeau, puisqu'enfin Troye est prise; ce feu brillant m'en assure. Ah! c'est moi qui préluderai dans la fête; c'est par moi que mes maîtres sçauront leur bonheur: mes veilles n'ont point été perdues<sup>1</sup>. Puissé-je, à son retour, baiser la main de mon roi... Je tais le reste... ma langue est enchaînée<sup>2</sup>... Ces voûtes, si elles pouvoient parler, s'énonceroient plus clairement.... J'ai dit tout à qui m'entend; rien à qui ne m'entend point.

<sup>1</sup> Littéralement: Car par moi les dez de mes maîtres auront bien tourné; la garde que j'ai faite ayant amené TROIS SIX. Expression proverbiale, tirée du jeu de dez, qu'on jouoit alors avec trois dez, au lieu de deux qui ont été ensuite en usage.

<sup>2</sup> Littéralement: Un grand bœuf est sur ma langue. Proverbe usité à l'égard de ceux qu'on engageoit au silence par de l'argent. Suidas dit que ce proverbe venoit de l'empreinte de la figure d'un bœuf que portoient les monnoies d'Athènes.



## SCÈNE II.

LE CHŒUR.

Dix ans sont révolus depuis que les redoutables adversaires de Priam, les Atrides, Ménélas & Agamemnon, ce couple invincible, honoré par Jupiter du sceptre & du trône, ont emmené de ces lieux mille vaisseaux armés pour leur querelle. Leurs cris appelloient Mars. Tels des vautours, regrettant leurs nourrissons, voltigent & battent l'air de leurs aîles, au dessus du nid où leurs soins pour garder leurs petits ont été perdus. Mais bientôt quelque dieu, Pan, Apollon ou Jupiter, touché des cris aigus de ces oiseaux, envoie la furie vengeresse poursuivre d'injustes ravisseurs. Ainsi le puissant dieu de l'hospitalité envoie le fils d'Atrée contre Alexandre; ainsi veut-il que, pour une femme volage, Grecs & Troyens essuyent de fréquentes & pénibles luttes, où le genou pliera dans la poussière, où la lance se rompra dès la première attaque. Maintenant le sort en est jeté; & les destins seront accomplis. Ni les pleurs, ni les cris, ni les libations n'adouciront pas la colère implacable des furies<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Littéralement : De celles à qui on offre des sacrifices sans peur

Pour nous, que la vieillesse a privés de l'honneur de suivre cette armée, nous demeurons ici, appuyant sur le bâton notre foiblesse pareille à l'enfance; car si l'enfant, qu'anime une sève trop neuve, ressemble au vieillard, & ne suffit pas aux travaux de Mars; le vieillard, à son tour, dépouillé de sa chevelure, comme un arbre desséché, ne marche plus qu'à l'aide d'un troisième appui, il n'a rien au dessus de l'enfant. C'est un fantôme errant dans le jour.

Mais vous, fille de Tyndare, reine d'Argos, quel besoin, quel événement, quelle nouvelle vous fait ordonner tant de sacrifices? L'encens fume sur les autels de tous les dieux domestiques, des déités célestes, infernales & terrestres; les lampes élèvent leur flamme jusques aux cieux; une huile pure entretient leur douce clarté; on apporte des offrandes du palais. Dites nous ce qu'il vous est permis de nous apprendre. Guérissez nous de cette inquiétude, qui tantôt ne nous laisse envisager que des maux, tantôt, à la vue de quelques auspices favorables, permet à l'espérance de chasser l'inquiétude extrême & le chagrin dévorant de notre ame.

Je puis rappeler ici le départ menaçant de nos guerriers. Chantons (ma confiance au ciel m'y invite; mon âge m'en laisse la force) sous quel auspice terrible, les deux princes armés du fer, de

de la vengeance, la fleur de la Grèce & ses chefs unis ont marché contre Ilion.

Aux deux rois des vaisseaux, près de leur superbe demeure, apparurent deux rois des oiseaux, l'un blanc, l'autre noir, qui, de leurs serres, gardiennes de la foudre, déchirant une hôte fécondée, que la fuite n'avoit pu leur dérober, dévorèrent une race nombreuse. Chantons, chantons des vers lugubres; mais que le présage en soit démenti!

Dans ces oiseaux acharnés, le respectable devin de l'armée reconnut les Atrides & les autres chefs. Un transport le saisit; il s'écrie: Après un long siège, la ville de Priam sera prise, & les richesses depuis long-temps accumulées dans ses murs, seront livrées par le destin au pillage. Puisse seulement la colère céleste ne point briser le fer forgé pour frapper les Troyens! Diane s'indigne contre cette maison; les chiens ailés de son père y ont déchiré une malheureuse mère, & ses petits prêts à naître: ce festin des aigles lui est odieux. Chantons, chantons des vers lugubres; mais que le présage en soit démenti!

Diane protège & les tendres oiseaux, trop foibles pour voler, & les nourrissons des hôtes des bois qui sont encore à la mamelle. Oui, le présage de ces aigles est heureux, mais non sans danger. Dieu des flèches, ô Pæan! empêche que ta sœur

ne soulève contre les Grecs des vents contraires, qui, enchaînant les vaisseaux, opposent de longs obstacles à leur départ; trop jalouse d'obtenir un sacrifice barbare que les festins n'accompagneront point; source de débats, d'offenses à la nature & d'outrages à l'hymen. Au fond d'un palais fermente une haine redoutable, insidieuse, implacable; on s'y souvient d'une fille à venger. Tel est le fort, & fatal & prospère que Calchas, à l'apparition de ces aigles, prédit à nos rois. Remplis de son esprit, chantons, chantons des vers lugubres; mais que le présage en soit démenti.

Jupiter! qui que tu sois, s'il te plaît d'être ainsi nommé, c'est sous ce nom que je t'invoque! En vain j'ai cherché, je ne trouve que toi qui puisses m'aider à délivrer mon ame du poids de ses soucis.

Naguères le superbe, plein d'audace, bravoit tout. De son premier néant il s'élève, trouve un vainqueur, & s'éclipse. Mais celui qui avec joie chantera l'hymne de triomphe en l'honneur de Jupiter, verra tous ses vœux accomplis.

Jupiter, ouvre aux hommes la voie de la prudence; ses châtimens sont pour nous des leçons: même pendant le sommeil, le remords se distille dans nos cœurs. Et, malgré nous, la sagesse arrive, la sagesse, présent des dieux, qui viennent s'asseoir inébranlablement au dessus de nos têtes.

Ainsi le chef des vaisseaux, sans accuser le prophète, cédoit aux coups du sort ; tandis que sur les bords orageux d'Aulide, en face de Calchas, une inaction dévorante pesoit aux peuples d'Achaïe.

Des bouches du Strymon les vents apportant le retard, la disette, le naufrage, la dispersion, n'épargnant ni agrêts ni vaisseaux, flétrissoient la fleur de la Grèce, forcée à un loisir prolongé. Bientôt le devin, au nom de Diane, propose aux chefs un remède pire que la tempête : les Atrides en brisèrent leur sceptre, en versèrent des larmes.

Destin cruel ! s'écria l'ainé des deux rois ; dois je désobéir ? dois je immoler ma fille, l'ornement de ma maison, & fouiller mes mains paternelles du sang filial répandu sur l'autel ? Quel parti prendre ? Déserteur de ma flotte, quitterai je mes alliés ? Ils demandent à grands cris un sacrifice, un sang qui apaise les vents. Hélas ! ils le peuvent sans crime : c'est demander la victoire.

Cependant il subit le joug de la nécessité ; un avis barbare, impie, criminel a changé son cœur ; ainsi les mortels enhardis courent au repentir ; ainsi les entraîne la conseillère de la honte, une malheureuse & funeste démence. Pour voler aux combats, pour se venger d'une femme enlevée,

il ose être le bourreau de sa fille : ce sacrifice est l'auspice du départ ; & des chefs sanguinaires ne sont touchés ni des prières, ni des pleurs d'un père, ni de la jeunesse de sa fille.

Il invoque les dieux ; il ordonne aux prêtres (lui, son père !) de la porter avec effort sur l'autel, comme une victime, la tête pendante, ornée de bandelettes. Sa bouche charmante est fermée ; on en craint les imprécations : un indigne frein la rend muette. Mais, tandis que son sang inonde la terre, ses regards percent ses bourreaux du trait de la pitié. Belle comme les merveilles de l'art, elle semble parler ; elle rappelle ces festins que ses chants embellissoient, quand la voix de cette vierge pure faisoit le charme de la vie trop heureuse d'un père adoré.

Personne ne sçait, personne ne peut dire ce qui doit arriver. L'art de Calchas n'est pas vain ; & la justice invite, par les coups déjà frappés, à juger de ceux qu'elle prépare. Prévoir ce qu'on ne peut éviter, c'est un soin superflu ; c'est s'affliger avant le temps. L'avenir ne se conformera que trop clairement aux oracles. Puisse-t-il être heureux pour celle qui s'approche ! (Clytemnestre paroît.) c'est la seule gardienne aujourd'hui de cet empire !

## ACTE II.

## SCÈNE PREMIÈRE.

LE CHŒUR, CLYTEMNESTRE.

LE CHŒUR.

Je me rends , Clytemnestre , à vos ordres supérieurs. Il est juste d'obéir à l'épouse de notre roi , quand le trône est désert & le monarque absent. Princesse , pour quel succès favorable , ou sur quel espoir seulement offrez vous des sacrifices ? Nous l'apprendrons volontiers : si vous nous en faites un secret nous le respecterons.

CLYTEMNESTRE.

Que d'une heureuse nuit , comme on dit , naisse un heureux jour ; votre joie va passer votre espérance : les Grecs sont maîtres de la ville de Priam.

LE CHŒUR.

Que dites vous ? Je n'ose vous en croire.

CLYTEMNESTRE.

Les Grecs sont maîtres de Troye. M'expliqué je clairement ?

Ah ! la joie me transporte : elle appelle mes larmes.

CLYTEMNESTRE.

Ces yeux mouillés annoncent votre zèle.

LE CHŒUR.

Mais quelle preuve certaine en avez vous ?

CLYTEMNESTRE.

La plus sûre ; oui.... Si le ciel ne me trompe.

LE CHŒUR.

Est ce à des songes que vous ajoutez foi ?

CLYTEMNESTRE.

Pourrois je me fier aux illusions du sommeil ?

LE CHŒUR.

N'est ce pas un bruit incertain qui vous flatte ?

CLYTEMNESTRE.

Vous me croyez aussi crédule qu'un enfant.

LE CHŒUR.

Mais quand Troye a t-elle été prise ?

CLYTEMNESTRE.

La nuit même qui a devancé ce jour.

LE CHŒUR.

Quel message assez prompt a pu vous l'apprendre ?

CLYTEMNESTRE.

Vulcain, par ses feux allumés sur l'Ida. De fanal  
en fanal la flamme messagère est venue jusqu'ici ;  
de l'Ida au promontoire d'Hermès à Lemnos ; de  
cette



cette île , le sommet du mont de Jupiter, de l'Athos a reçu le troisième, ce grand signal d'un flambeau<sup>1</sup> résineux, de cette lumière, qui, pour m'annoncer le bonheur, voyageant sur la surface des eaux d'Hellé, semblable au soleil, a doré de ses rayons le poste de Maciste<sup>2</sup>. Celui ci, jamais surpris ni vaincu par le sommeil, n'a point tardé à remplir son devoir, & son fanal a bientôt averti de loin les gardiens du Messape, aux bords de l'Euripe. Ils y ont répondu, & ont transmis le signal, en allumant un monceau de bruyère sèche, dont la clarté forte & soutenue, comme celle de la lune, parvenant rapidement au delà des plaines de l'Alope, jusqu'au mont Citharon, a continué la succession de ces feux voyageurs. La garde de ce mont n'a point manqué d'allumer un fanal plus grand encore que les autres: dont la lueur, perçant comme un éclair jusqu'au mont Ægiplante, au delà des marais de Gorgopis, a excité ceux que j'y avois placés à servir mes desirs. D'un vaste bûcher, ils ont fait sortir des tourbillons de

1 Il ne faut point prendre à la lettre le mot FLAMBEAU employé dans la traduction. C'étoit sans doute un amas de matières résineuses, propre à servir au loin de fanal, comme le monceau de bruyère sèche, dont les gardiens du Messape firent usage.

2 M. le Franc s'est trompé en prenant ce nom d'homme pour une montagne. Plin, il est vrai, en place une de ce nom dans l'île de Lesbos, mais du mont Athos à l'île de Lesbos, il y auroit eu un bien grand trajet, & une impossibilité physique de pouvoir faire communier, de l'un à l'autre, la lumière d'un fanal.

flamme qui ont éclairé l'horison jusqu'au delà du promontoire élevé du golfe Saronique, & ont été aperçus du mont Arachné. Là veilloient ceux du poste le plus voisin, qui, par une succession non interrompue depuis l'Ida, ont fait luire enfin sur le palais des Atrides ce feu désiré. Tels étoient les fanaux que mes ordres avoient fait préparer pour se répondre les uns aux autres : du premier au dernier ils ont rempli mon attente. Voilà les nouvelles sûres que mon époux m'envoie des rivages Troyens.

## L E C H Œ U R .

Princesse, dans un moment nous en rendrons graces aux dieux ; mais daignez nous répéter encore cette nouvelle étonnante.

## C L Y T E M N E S T R E .

Oui ; les Grecs en ce jour sont maîtres de Troye : quelles clameurs dissonantes doivent retentir dans cette ville ; quel concert peut regner entre l'amertume & la douceur <sup>1</sup> ? Combien le cri du vainqueur doit différer de celui du vaincu ! Là, femmes, sœurs, filles, penchées sur le corps de leurs époux, de leurs frères, de leurs pères, les serrant dans leurs bras, qui ne sont plus libres, déplorent le sort de ces gages chéris. Ici, les soldats, fatigués d'un combat nocturne, pressés par la faim,

<sup>1</sup> Littéralement : Si vous mettiez dans le même vase de l'huile & du vinaigre, ils n'y seroient pas amicalement.

jouissent des biens dont la ville est remplie : plus d'ordre ; chacun , selon que le sort le conduit , entre dans les maisons des captifs , où désormais heureux , à couvert des frimats & de la rosée du ciel , il reposera la nuit sans allarmes. Vainqueurs , s'ils respectent les temples & les dieux des vaincus , leur vie est assurée. Fasse le ciel que l'avidité ne les entraîne point au delà des bornes ! Pour rentrer heureusement dans leurs foyers , la moitié de la carrière est encore à fournir. Puissent-ils revenir sans avoir offensé les dieux ! Que le châtiment de Troye éveille leur prudence ! Qu'aucun coup inopiné ne les frappe ! Tels sont les vœux d'une femme : puissent-ils n'être point vains , puisse le sort ne pas changer ! mon bonheur en dépend.

LE CHŒUR.

D'une femme !... & quel homme parleroit avec plus de sagesse ? Votre nouvelle est certaine ; nous n'en doutons plus : nous sommes prêts à rendre hommage aux dieux ; un digne prix couronne nos travaux.

## SCÈNE II.

LE CHŒUR.

**O** ROI JUPITER ! ô nuit amicale , fondatrice de notre gloire ! tu as étendu sur les tours d'Ilion un invisible rézeau : vieillards , hommes , enfans , tous sont tombés dans le filet de l'esclavage & de la mort. J'adorerai le dieu puissant de l'hospitalité , qui punit ainsi Pâris. Depuis long-temps son arc étoit rendu ; mais le trait n'est point parti avant le temps , & ne s'est point égaré dans les airs.

Jupiter , ce sont là de tes coups ! On reconnoît le dessein & l'effet. « Les dieux ne daignent pas s'occuper de ceux qui foulent aux pieds les loix les plus saintes ». Ainsi disoit l'impie. Mais les dieux se sont fait voir aux neveux de ceux qui , enivrés d'un excès funeste d'opulence , respiroient l'injustice & la guerre. N'ayons que ce qu'on possède sans danger , le nécessaire & la sagesse. La richesse défend mal l'insolent qui viole les autels de la justice : il disparoît bientôt de la terre.

Une malheureuse confiance , fille insidieuse & intolérable de la déesse de perdition entraîne , mais la foiblesse de la ressource se décèle ; on est

éclairé par le jour du malheur; la pièce fautive mise à l'épreuve est reconnue; l'oiseau que l'enfant poursuivoit s'envole; alors une tache ineffaçable reste à tout un peuple: les dieux n'écourent plus les prières; ils exterminent l'homme injuste qui fut l'auteur de tous les maux, tel que Pâris, qui, venu chez le fils d'Atrée, déshonora la maison de son hôte, & lui ravit son épouse.

Laisant à sa patrie le bruit des lances & des boucliers, les apprêts d'une flotte, & portant à Troye la destruction pour dot, elle s'échappe des portes d'Argos; elle ose ce que jamais on n'osa. Les devins gémirent sur cette maison. O palais désert! ô rois! ô lit nuptial! ô femme volage! Absente, on croit la voir, confuse, en silence, prévenant les reproches, toujours belle. Elle est au delà des mers; mais son image remplit le palais qui la regrette. Les portraits les plus beaux sont odieux à son époux; les yeux qui le charmoient n'y sont pas: Vénus a disparu toute entière.

Des songes, suivis de regrets, viennent lui retracer de vains plaisirs: plaisirs vains en effet, quand le bien qu'on croit posséder s'échappe de nos mains, & que l'illusion s'enfuit promptement sur les ailes du sommeil. Tels & plus déchirans encore étoient nos tourmens domestiques; mais, depuis le départ de l'armée, par toute la Grèce

le deuil affligeant regne dans chaque maison. Tous les cœurs sont blessés : on a vu partir les gages les plus chers ; il ne revient que des urnes & de la cendre.

Celui qui fait échanger les cadavres contre l'or, qui, dans les combats, tient la balance des armes, Mars, ne renvoie d'Ilion à de tristes parens qu'un déplorable reste, recueilli sur le bûcher, un vase rempli de poussière. Ils gémissent, & rappellent l'adresse de celui ci dans la guerre, le trépas glorieux de celui là ; & pour qui?... pour une femme étrangère. Peut être murmurent-ils tout bas ; mais une indignation secrète retombe sur les Atrides. Une tendre jeunesse a trouvé son tombeau sous les murs d'Ilion ; la terre conquise ensevelit les vainqueurs.

L'indignation publique est pesante ; l'imprécation du peuple a toujours son effet. Un sombre pressentiment m'annonce des malheurs. Celui qui prodigue le sang, n'échappe point aux dieux. Avec le temps les noires Euménides effacent, par des revers, l'éclat dont on brille au dépens de la justice. Une vie trop obscure n'est rien ; mais une gloire reprochable est un fardeau : elle nous approche trop de la foudre. Préférons des biens qui n'attirent point l'envie. Je ne veux ni être le destructeur des villes, ni voir, dans la captivité, ma vie soumise à des maîtres.

L'heureuse nouvelle, annoncée par le feu, s'est répandue promptement dans Argos; qui sçait si elle est véritable, si les dieux ne nous trompent pas? Quel enfant ou quel insensé s'enflammera de joie sur la foi d'un signal, pour rougir ensuite quand la nouvelle démentie le fera changer de langage? Soumis à une reine, il convient de la féliciter sur la seule apparence: le sexe, trop crédule, est promptement persuadé; mais souvent le triomphe qu'il annonce s'évanouit aussitôt.

## ACTE III.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

CLYTEMNESTRE, LE CHŒUR.

---

CLYTEMNESTRE.

**B**IENTÔT nous sçaurons si ces flambeaux lumineux, ces fanaux & ces feux successifs étoient véridiques, ou si, pareil au songe, cette indice heureux n'étoit qu'imposture. Je vois sur le rivage un hérault couronné de laurier. La poudre<sup>1</sup> qui s'élève m'annonce qu'un messager, s'expliquant

<sup>1</sup> Le texte dit littéralement: La sœur de la boue, la poudre sèche.

non plus fans voix & par la seule fumée des feux d'un bûcher allumé dans les forêts des montagnes, mais par des discours, augmentera ma joie, ou.... mais rejettons un augure trop contraire; puisse la nouvelle surpasser encore notre attente!

LE CHŒUR.

Que celui qui formeroit d'autres vœux en recueille lui même le fruit!

## SCÈNE II.

Les mêmes, UN HÉRAULT.

---

LE HÉRAULT.

O TERRE d'Argos, ma patrie, enfin après dix ans je vous revois! Parmi tant de vœux inutiles le mien seul est exaucé! Non, je ne me flattois plus de mourir dans le sein de cette ville, & d'y jouir de ma tombe.... Salut, ô terre natale! salut, ô lumière du soleil, ô Jupiter, souverain de cette contrée! Dieu de Pythos, dont les traits ne sont plus dirigés contre nous, puissant Apollon, assez long-temps tu nous fus contraire sur les rives du Scamandre; sois donc enfin notre sauveur & notre dieu tutélaire. Dieux des combats, & toi,



vengeur des héraults, mon auguste protecteur, Mercure, dieu messager; vous aussi, héros qui nous avez vus partir, je vous invoque tous; recevez avec bienveillance ce que le fer a épargné de notre armée. Maison chérie, palais de nos maîtres, vénérables foyers, dieux exposés à l'orient, qu'après une si longue absence votre œil soit favorable, si jamais il le fut, à mon roi. Agamemnon revient : il apporte la lumière dans la nuit qui couvroit & vous & son peuple; recevez avec transport, en voici le jour, recevez celui qui a brisé le sol de Troye avec le soc dont Jupiter sillonne la terre dans sa vengeance. Les temples, les autels, la race entière des Troyens ont disparu : tel est le joug sous lequel les a courbés votre roi, l'aîné des Atrides, l'heureux Agamemnon. Il revient le plus grand, le plus auguste des vivans. Pâris, & sa ville complice, ne se vanteront point que leur crime ait surpassé le châtiment. Coupable & de rapt & de fraude, le ravisseur a rendu son vol, & a renversé pour jamais la maison de son père avec son pays : les enfans de Priam ont payé au double le prix de leurs fautes.

LE CHŒUR.

Hérault des Grecs, que les dieux bénissent votre retour !

LE HÉRAULT.

Ils l'ont béni; désormais je mourrai content.

L E C H Œ U R .

Le regret de votre patrie vous a bien tourmenté ?

L E H É R A U L T .

Le plaisir de la revoir n'arrache des larmes.

L E C H Œ U R .

Ainsi donc ce mal si doux nous étoit commun ?

L E H É R A U L T .

Quel mal ? je ne puis vous entendre.....

L E C H Œ U R .

De désirer ceux qui nous désirent.....

L E H É R A U L T .

Vous regrettiez l'armée, qui, de son côté, regrettoit sa patrie ?

L E C H Œ U R .

Au point d'en soupirer sans cesse en secret.

L E H É R A U L T .

Mais en quoi son absence vous étoit-elle si funeste ?

L E C H Œ U R .

Depuis long-temps le silence est mon salut.

L E H É R A U L T .

Qu'aviez vous donc à craindre en l'absence du roi ?

L E C H Œ U R .

Quoi qu'il en soit, comme vous, je mourrai content.

## LE HÉRAULT,

Oublions le passé; pendant un si long espace de temps on éprouve nécessairement & du bien & du mal. Qui peut, hormis les dieux, vivre long-temps exempt de peine? Dans le trajet, que de travaux, de veilles, d'incommodités! est-il un jour que nous ayons passé en entier sans gémir? Débarqués, mêmes fatigues, & de plus odieuses encore. Comment peindre ces hivers, fléaux des oiseaux, & que les frimats de l'Ida rendoient intolérables? ces étés, où la mer, immobile sur son lit abandonné des vents, dormoit aux heures du midi? Mais à quoi bon ce souvenir? nos maux sont finis; ils sont finis, sur tout pour les morts qui ne songent point à revivre. Pourquoi celui qui survit iroit-il compter le nombre des victimes, & retracer des calamités passées? Ne parlons plus de disgraces. Pour ce qui reste de l'armée des Argiens, l'avantage l'emporte sur la perte. Publiions le à la face de l'astre qui nous luit: que le bruit en vole & sur terre & sur mer; que désormais, par tout dans la Grèce, on puisse dire: Les Argiens, vainqueurs de Troye, ont consacré ces dépouilles, ces antiques trophées à leurs dieux; & que ceux qui l'entendront s'écrient: Gloire à la ville d'Argos, gloire à ses chefs, honneur à Jupiter dont la faveur a tout fait. Vous sçavez tout.

## LE CHŒUR.

Je suis vaincu, je l'avoue, par ces discours. On n'est jamais trop vieux pour convenir d'une erreur. C'est à Clytemnestre & aux siens de prendre les soins convenables, à moi de les partager.

## CLYTEMNESTRE.

Ma joie avoit éclaté à la première nouvelle que le fanal m'avoit annoncée cette nuit de la prise & de la ruine de Troie; mais on me reprochoit ma crédulité. Quoi, disoit-on, sur le rapport d'un garde qui a vu des signaux, vous croyez qu'Ilion est renversé: il est bien d'une femme de livrer ainsi son cœur aux illusions. Chacun ici m'accusoit d'imprudence. Toutefois cette femme a sacrifié; &, à son exemple, on a répété dans Argos le cri du triomphe; on a chanté dans les temples, & allumé des feux odorans pour consumer les victimes... Mais que serviroit que vous m'en disiez davantage? Bientôt j'apprendrai tout de mon roi lui même. Hâtons nous de lui préparer une réception digne de lui. Quel jour plus fortuné pour une femme, que celui où elle voit ouvrir ses portes à un époux vainqueur dans la guerre, & sauvé par les dieux! Hérault, retournez: dites lui qu'il reparoisse promptement, assuré de l'amour de son peuple; qu'il vienne retrouver dans son palais sa fidelle épouse, telle qu'il l'a laissée, gardienne de sa maison,

à lui seul attachée, ennemie de ses ennemis, & qui, toujours la même, n'a pas violé pendant sa longue absence, le dépôt de l'hymen. Aussi pure que l'or, elle n'a connu aucun plaisir, ni écouté aucun discours dont elle ait à rougir <sup>1</sup>.

## SCÈNE III.

LE CHŒUR, LE HÉRAULT.

LE HÉRAULT.

PAREIL éloge de soi même ne méssied point à une femme vertueuse, quand il s'accorde avec la vérité.

LE CHŒUR.

Vous avez entendu de sa bouche ce qu'elle

<sup>1</sup> Cet endroit a fort exercé les commentateurs. Le texte semble dire : « Je ne connois pas plus les plaisirs & les discours condamnables » dans le commerce d'un autre homme, que je ne connois la TEINTURE DU FER ». Le traducteur a lu χρυσὴ βαφὰς, au lieu de χαλκῇ βαφὰς. M. Paw a laissé subsister la leçon ordinaire, & l'a entendue comme je l'explique. M. Schurz a rejeté cette interprétation, & en a imaginé une plus subtile. La voici : « Je ne connois pas plus » la mauvaise réputation qui suit la liaison avec un autre homme, que » je ne connois les blessures du fer dans les combats ». Pour moi je pense que cette expression est absolument proverbiale ; & que la TEINTURE OU LA TREMPÉ DU FER, car l'expression pourroit signifier l'une & l'autre, n'étant connue que de ceux qui en avoient le secret, elle seroit, par métaphore, à exprimer une chose ignorée.

veut que vous puissiez clairement répéter ; mais, répondez nous ; que fait Ménélas, ce roi que chérit la Grèce ? est-il vivant ? revient-il avec vous ?

LE HÉRAULT.

Je ne mentirai jamais pour plaire à mes amis, dussent-ils jouir long-temps de leur erreur.

LE CHŒUR.

Eh ! comment nous flatter par un mensonge ? un fait public ne peut se cacher.

LE HÉRAULT.

Ménélas a disparu de l'armée, avec son vaisseau : telle est la vérité.

LE CHŒUR.

L'a-t-il quittée de lui même en partant d'Ilion, ou seroit ce une tempête, commune à toute la flotte, qui l'en auroit séparé ?

LE HÉRAULT.

Vous l'avez dit : voilà, en peu de mots, notre aventure malheureuse <sup>1</sup>.

LE CHŒUR.

Mais est-il mort ? est-il vivant ? que croit-on dans l'armée ?

LE HÉRAULT.

Qui le sçait, & qui pourroit nous l'apprendre ? si ce n'est l'astre qui nourrit la nature.

<sup>1</sup> Le texte dit : « Vous avez frappé au but comme un excellent archer ».

## LE CHŒUR.

Quelle est donc cette tempête que la colère des dieux a suscitée contre les Grecs? Qu'en est-il arrivé?

## LE HÉRAULT.

Il sied mal de prophaner un jour heureux par de funestes récits : des dieux différens veulent de différens hommages. Quand un hérault, la tristesse sur le front, apporte dans une ville la funeste nouvelle qu'une armée est détruite, que tout un peuple a été frappé, & que chaque famille a perdu quelqu'un des siens, par le double fleau, le double instrument de mort, le couple homicide<sup>1</sup> qui suit le dieu des combats; dans cet amas de désastres, il ne doit faire entendre que l'hymne d'Erynny's; mais moi, messager du salut, envoyé vers une ville triomphante & prospère, dois-je mêler les disgraces aux succès, & décrire une tempête que le courroux des dieux peut seul nous avoir envoyée; car l'onde & la flamme, oubliant leur antique haine, s'étoient réconciliées pour conspirer la ruine de notre malheureuse armée. C'étoit durant la nuit que s'éleva ce fatal orage. Poussés par les vents de Thrace, nos vaisseaux se heurtèrent; &, fracassés dans leurs agrêts par

<sup>1</sup> Stanley a cru avec beaucoup de vraisemblance, qu'Eschyle vouloit désigner ici le fer & le feu. M. Schutz croit qu'il vouloit parler des deux dards que portoient les guerriers au combat.

le choc violent, mal dirigés par des pilotes éperdus, au milieu des tourbillons de vent, de grêle & de pluie, furent la plupart abîmés dans les flots. Mais, sitôt que le soleil vint nous rendre la clarté, nous vîmes la mer *Ægée* couverte de cadavres & de débris. Sans doute un dieu (car ce ne peut être un homme) avoit intercédé pour nous; &, prenant le gouvernail, avoit sauvé notre navire, & l'avoit dérobé à la fureur des vents. Sans doute, la fortune conservatrice s'étoit assise parmi nous, puisque, loin du port, nous avons soutenu la tempête sans roucher aux écueils. Echappés au trépas dans l'empire de Neptune, rendus à un ciel serein, n'en croyant qu'à peine notre bonheur, nous n'avons plus pensé qu'au désastre récent de notre armée détruite & dissipée. Et à présent, si quelques uns de nos compagnons respirent encore, ils nous croient perdus, (en pourroit-il être autrement?) tandis que nous les croyons perdus eux mêmes. Puissions nous être plus heureux que nous ne pensons ! Puissé *Ménélas* reparoître bientôt & le premier de tous ! S'il vit encore, si, par les soins de Jupiter, qui n'aura pas voulu perdre la race des *Attrides*, les rayons du soleil éclairent encore ses yeux, espérons qu'il reviendra dans sa patrie. Vous m'avez entendu; soyez sûr que vous avez entendu la vérité.

SCÈNE



## SCÈNE IV.

LE CHŒUR.

QUEL autre qu'un être invisible , qui , prévoyant les destins , regle les présages fortuits , a nommé , si conformément à son sort , cette Hélène dotée par la guerre & les combats ? Elle s'échappe d'un palais tranquille , s'abandonne au souffle des vents ; & , véritable Hélène <sup>1</sup> , elle perd mille vaisseaux , elle perd son époux , elle perd la ville qui la reçoit. Des milliers de combattans , sur les invisibles traces de son navire , abordèrent aux rives ombragées du Scamandre , qui furent bientôt inondées de sang.

Cette alliance fut pour Ilion l'alliance du malheur. Ainsi le vouloit l'inévitable courroux du ciel , pour venger l'offense faite à la table & aux autels de l'hospitalité , sur ceux qui , dans leur transport , avoient applaudi à l'hymen chanté par les fils de Priam. Instruite maintenant à chanter d'autres hymnes , la ville antique de Pergame , pousse les accens de la plainte. Elle a vu long-temps avec douleur couler le sang de ses citoyens , & maudit aujourd'hui la couche funeste de Pâris.

<sup>1</sup> Le nom d'HÉLÈNE en Grec , décomposé , signifie , Qui perd des vaisseaux.

Un homme élève un lion ; la mamelle & le lait le nourrissent pour la ruine de la maison qu'il habite. Au matin de sa vie, il est doux, il carresse les enfans, amuse les vieillards. Pareil au nourrisson nouveau né, on le porte dans les bras ; forcé par le besoin, il sourit & flatte la main ; mais bientôt il montre de quelle race il est né. Pour prix de tant de soins, égorgeant les troupeaux, il apprête un festin qu'on ne lui demandoit pas. Le sang coule de tous côtés ; la famille pleure, sans pouvoir arrêter son homicide rage : c'est le prêtre de la mort que le ciel a fait naître dans cette maison.

C'est ainsi, dirois je, qu'Hélène entra dans Iliou, attrayante comme le calme des mers, embellissant la parure la plus riche, lançant de ses regards les traits les plus doux, fleur piquante de l'amour. Mais, quel changement ! Ses funestes noces se célèbrent ; elle n'est plus qu'un hôte insociable & dangereux, furie dotée de larmes, qui, conduite par Jupiter vengeur, s'étoit élancée parmi les Troyens pour y accomplir un fatal hyménée.

On a dit, il y a long-temps, chez les hommes, que la grande prospérité est féconde ; & que d'une fortune brillante germent d'irréparables revers. Pour moi, je pense différemment ; car l'impiété en enfante bien d'autres, & tous dignes de

leur origine; mais dans les familles vertueuses, la prospérité se perpétue de race en race.

Une première insolence engendre une insolence nouvelle, qui toujours croît, pour faire éclore, tôt ou tard, au jour fatal le malheur des humains. C'est d'elle que naît l'éclipse du bonheur, le pouvoir invincible d'un fatal démon, & les noires infortunes, enfans semblables à leur mère.

Mais la justice brille jusques sous le toit enfumé du pauvre, & comble d'honneurs une vie passée dans la vertu: elle détourne ses yeux des lambris dorés, souillés par le crime; &, méprisant le pouvoir si vanté des richesses, ne cherche qu'une demeure sainte: elle conduit tout à sa fin.

## A C T E I V.

## S C E N E P R E M I È R E.

AGAMEMNON (sur un char), CASSANDRE,  
L E C H Œ U R.

L E C H Œ U R.

O ROI ! ô destructeur d'Ilion ! ô fils d'Atrée ! de quel nom vous nommer ? comment vous honorer sans exagérer ni restreindre ma joie ? La plupart des hommes, emportés au delà des justes bornes, aiment mieux affecter un sentiment que de l'éprouver : prêts à pleurer avec le malheureux, la morsure du chagrin n'entame pas seulement leur cœur ; & , pour paroître partager la joie de ceux qui sont dans le bonheur, ils forcent leurs visages à des ris simulés. Mais l'œil du pasteur habile, & qui connoît son troupeau, ne se trompe point à de perfides caresses qui le flattent, sous l'apparence de l'attachement. Pour moi, je ne le cacherai point ; quand vous emmenâtes l'armée pour reprendre Hélène, vous fûtes défavantageusement dépeint dans ma pensée,

comme un prince peu sage, dont l'ascendant forcé entraînoit des hommes à la mort; mais aujourd'hui c'est du fond de mon cœur, c'est en ami que je vous félicite du succès. Bientôt vous connoîtrez ceux d'entre les citoyens qui ont respecté ou violé la justice.

## AGAMEMNON.

Saluons d'abord Argos, & les divinités de ma patrie: je leur dois & mon retour, & la vengeance que j'ai tirée de la ville de Priam. Les dieux n'ont point laissé plaider cette cause. Tous, unanimement, ont jetté dans l'urne du sang, le suffrage de mort & de destruction pour Ilion; aucun n'a porté la main dans celle de la clémence: un vain espoir s'y est seul trouvé. Troye fume encore; les feux de la vengeance y vivent; & ses richesses s'envolent avec les cendres en nuages épais. Rendons d'éternelles actions de grâces aux dieux. Par eux j'ai sçu tendre le piège le plus funeste; &, pour une femme, le feu des Argiens a pulvérisé Pergame. Au coucher des Pléiades, un peuple armé, enfanté par un cheval<sup>1</sup>, s'est élancé dans ses remparts; &, comme un lion cruel,

<sup>1</sup> La hardiesse de cette expression, conservée fidèlement par le traducteur, a été adoptée par Ennius dans ces vers cités par Macrobe:

Nam maximo saltu superavit

Gravidus armatis equus

Qui suo partu ardua perdat Pergama.

Lucrèce s'en est servi aussi dans son premier Livre, v. 477.

s'est défaltéré dans un sang injuste & coupable.

J'ai du commencer par les dieux; maintenant je vais répondre à vos discours. J'en conviens avec vous; peu d'hommes applaudissent au bonheur d'un ami sans ressentir l'envie, ce mal dont le venin pernicieux s'attache aux cœurs, & les presse d'un double poids. Celui qui en est atteint souffre & de ses propres malheurs, & de la prospérité d'autrui: je ne le sçais que trop: je connois le miroir de la société; la bienveillance la plus apparente est moins qu'une ombre. Ulysse seul, quoiqu'entraîné aux champs de Troye contre son gré, m'a toujours été fidèlement attaché: je me plais à le dire, soit qu'il soit mort, soit qu'il voie encore le jour.

Aussitôt que j'aurai célébré des jeux solennels en l'honneur des dieux, nous passerons au reste: ce que nous trouverons de bien, nous râcherons de l'affermir; & par tout où le mal aura besoin de remède, employant avec sagesse soit le fer, soit le feu, nous essaierons d'en couper la racine. Entrons dans mon palais & dans mes foyers, & faisons des libations aux dieux, qui m'ont ramené d'une expédition si lointaine. Ils m'ont donné la victoire, puisse-je en jouir longtemps!

## SCENE II.

Les mêmes, CLYTEMNESTRE.

CLYTEMNESTRE.

CITOYENS, sénat d'Argos, je ne rougirai pas de vous montrer l'excès de mon amour : il est des temps où s'enhardit la pudeur. Souffrez que je rappelle ici moi même, non par un organe étranger, ce que j'ai souffert pendant que mon époux étoit devant Troye. D'abord quelle peine accablante pour une femme que de rester isolée, loin de son époux, sans cesse alarmée par des discours sinistres, & par de tristes nouvelles, auxquelles succèdent d'autres bruits encore plus fâcheux. Hélas ! s'il eût reçu autant de blessures que la renommée nous en racontoit, son corps ne seroit plus qu'une cicatrice <sup>1</sup>. S'il fût mort aussi souvent qu'on l'a publié, certes il eût pu se vanter, nouveau Géryon aux trois corps, d'avoir eu plus d'une triple cuirasse à revêtir avant de descendre aux enfers. Combien de fois des mains étrangères n'ont-elles pas, malgré moi, brisé les instrumens de ma mort, que ces tristes

1 Littéralement : Seroit plus percé qu'un filet.

avis m'avoient fait préparer ? C'est par une suite de ces avis que je ne vous présente point ici, comme je le devrois, Oreste, ce cher gage de notre foi. N'en soyez point surpris ; je l'ai commis aux soins de votre hôte fidèle, Strophius de Phocide. Il m'a fait envisager un double danger dans les hazards que vous couriez aux champs de Troye. Le peuple révolté pouvoit secouer le joug du sénat ; & il n'est que trop ordinaire aux hommes d'accabler les malheureux : mes vues, à cet égard, ne sont point suspectes. Pour moi, mes larmes étoient taries jusqu'à la dernière : mes yeux portent les marques de tant de veilles employées à pleurer, dans l'attente toujours trompée de nos signaux. M'endormois-je, le bruit des ailes de l'insecte le plus léger, troubloit un sommeil dont les songes m'avoient présenté plus de maux qu'il n'en pouvoit arriver dans sa durée. Mais aujourd'hui tant de peines sont oubliées. Cet époux est pour moi ce qu'est pour le troupeau le chien fidèle ; sur un vaisseau le pilote ; dans un palais élevé la colonne qui l'affermir ; un fils unique aux yeux d'un père ; à des nautonniers la vue inespérée de la terre, ou l'apparition d'un beau jour après la tempête ; & l'onde épanchée d'une source pour un voyageur altéré. Quelle joie de le voir échappé à tant de périls ! Tous ces noms sont dignes de lui : que l'envie les pardonne ; j'ai souffert assez



long-temps. Maintenant, ô mortel chéri ! descendez de ce char ; mais, prince, ne fouillez point dans la poussière le pied qui a écrasé Troye. Que tardez vous, esclaves, que j'ai chargées de mes ordres, que tardez vous à étendre ce tapis ? Que la pourpre couvre son passage ; qu'il entre dignement dans ce palais, où l'on n'espéroit plus de le revoir. Pour le reste, mes soins vigilans, aidés des dieux, accompliront les décrets du destin.

## AGAMEMNON.

Fille de Lédà, gardienne de ma maison, vous avez mesuré votre discours à mon absence : vous l'avez fort érendu. Les louanges que je puis mériter, doivent m'être données par d'autres : sur tout ne me traitez point à l'égal d'une femme ; ne me prodiguez point comme à un roi barbare, ces cris, ces adorations ; n'étendez point sur mon passage ces tissus trop précieux : réservons cet hommage à nos dieux. Moi, mortel, marcher sur ces tapis magnifiques ! je ne le puis sans crainte : honorez moi comme un homme, non comme un dieu. Ma gloire n'a pas besoin de cette pompe. La modération de l'ame est le premier bienfait des dieux. N'appellons heureux que celui qui a fini ses jours dans une douce prospérité : c'est en agissant toujours ainsi que je puis être sans allarmes.

Ah ! ne me dites point ce que vous ne pensez pas.

A G A M E M N O N .

Croyez que je ne parle jamais contre ma pensée.

C L Y T E M N E S T R E .

Est-ce un vœu arraché par la crainte ?

A G A M E M N O N .

Mieux instruit que personne , je dois vous parler ainsi.

C L Y T E M N E S T R E .

Qu'eût fait Priam , s'il eût été vainqueur ?

A G A M E M N O N .

Sans doute il eût marché sur la pourpre.

C L Y T E M N E S T R E .

Cessez donc de redouter les discours des hommes.

A G A M E M N O N .

L'opinion publique est bien puissante.

C L Y T E M N E S T R E .

Celui-là n'est point heureux qui n'est point envié.

A G A M E M N O N .

L'opiniâtreté ne sied point à une femme.

C L Y T E M N E S T R E .

Au comble de la gloire , il est beau de céder.

AGAMEMNON.

Vous voulez donc que je vous cède aujourd'hui ?

CLYTEMNESTRE.

Oui ; laissez moi librement cette victoire.

AGAMEMNON.

Vous le voulez ; qu'on détache promptement ces brodequins. Puissent les dieux , quand je marche sur cette pourpre , ne point me regarder d'un œil jaloux ! je rougis de fouler aux pieds ces riches & précieux tissus : mais c'en est assez..... Accueillez avec bonté cette étrangère , (il montre Cassandre) Qui commande avec douceur , est vu favorablement de Jupiter : personne ne subit volontiers le joug de l'esclavage. Cette captive est la fleur , l'élite des richesses de Troye : c'est comme un don de l'armée qu'elle a suivi mes pas. (à Clytemnestre) Puisqu'il faut vous obéir , entrons dans mon palais , & marchons sur cette pourpre.

CLYTEMNESTRE.

La mer n'est-elle pas la source féconde de cette pourpre , de ces couleurs toujours vives , de ces teintures aussi chères que l'or ? qui pourroit l'épuiser ? votre palais , seigneur , est plein de ces richesses ; & l'opulence , non l'indigence , est votre partage. Ah ! combien de tapis aurois je promis de fouler aux pieds , si les oracles eussent mis à ce prix le retour d'un mortel si chéri ! Tant que vit le

tronc de l'arbre, le feuillage renaît, & son ombre nous défend des ardeurs de la canicule. Votre retour en ces lieux, la présence d'un époux tant aimé, est comme un soleil brillant dans l'hiver, ou comme la fraîcheur du zéphir dans ces jours brûlans qui mûrissent le raisin<sup>1</sup>. Jupiter, puissant Jupiter, entends mes prières, daigne accomplir ce que tu as résolu !

### SCÈNE III.

#### LE CHŒUR.

D'où vient que la terreur assiége obstinément mon esprit occupé de présages ? D'où vient qu'un oracle secret, qui n'est point demandé, point acheté, me parle sans cesse ; & qu'une juste confiance ne peut le rejeter comme un songe confus, & s'asseoir dans mon ame ? Le temps des alarmes étoit celui où l'armée, attachant les cables au rivage, tirant les navires sur le sable, s'avança vers Ilion.

Mes yeux n'apprennent son retour, j'en suis

<sup>1</sup> M. le Franc avouoit que ce passage étoit d'une très grande obscurité ; & , dans la façon de l'expliquer , il n'y voyoit qu'un galimatias qu'il n'a pas eu le courage d'insérer dans sa traduction. Ce sont ses termes. La façon dont M. du Theil l'a interprété est naturelle & ingénieuse , & lève toutes les difficultés.

témoin ; toutefois je crois entendre autour de moi le chant lugubre & dissonant d'Erynnys ; mon cœur , de soi même , intérieurement averti , ne se livre point entièrement à la douce espérance. Ah ! ce n'est point en vain que mes entrailles tressaillent , & que , dans la pensée d'une juste vengeance , l'esprit est enveloppé d'un noir tourbillon. Fasse le ciel que mes pressentimens soient au moins en partie démentis , & non entièrement vérifiés !

La santé trop robuste finit avant la jouissance ; le mal est voisin & habite auprès d'elle. Le destin trop prospère de l'homme , échoue à un écueil invisible. La prévoyance , qui , d'un bras mesuré , rejette le surcroît d'une charge trop riche , prévient seule un naufrage total & la submersion du navire. Les dons abondans de Jupiter ; des moissons annuelles peuvent éloigner l'indigence famélique : mais le sang d'un homme , une fois versé & tombé sur la terre , quel enchantement peut le rappeler dans les veines ? Jupiter dans sa sagesse , n'arrêta-t-il pas jadis celui qui savoit ranimer les morts ? Si l'ordre établi par les dieux ne me défendoit pas de pénétrer plus avant , peut être mon cœur forceroit ma langue à tout

1 Le scholiaste remarque qu'il est ici question d'Esculape , que Jupiter avoit frappé de sa foudre , pour le punir d'avoir redonné la vie à Hippolyte.

expliquer ; mais hélas , mon ame frémit dans la nuit , affligée & sans espoir de jamais démêler à temps rien de ce qui la trouble aujourd'hui.

## A C T E V.

---

### S C È N E P R E M I È R E.

CLYTEMNESTRE, CASSANDRE,  
LE CHŒUR.

---

CLYTEMNESTRE.

**V**ous aussi, Cassandre, entrez dans ce palais, puisque Jupiter veut que vous y soyez reçue avec bienveillance parmi nos nombreuses esclaves, à l'ombre des autels domestiques. Descendez de ce char.... Déposez tout orgueil.... Sçachez que le fils d'Alcmène lui même a été vendu comme un captif, & a subi le joug de l'esclavage. Quand la fortune nous force à servir, il est doux d'être soumis à des maîtres accoutumés à l'opulence. Ceux qu'une moisson inattendue vient d'enrichir, sont injustes & cruels envers leurs esclaves: Ici vous éprouverez un traitement convenable.

LE CHŒUR, à Cassandre.

La reine vient de s'expliquer clairement avec vous. Enlacée dans les liens de l'infortune, obéissez; croyez moi.... Mais vous ne m'écoutez pas. ....

CLYTEMNESTRE.

Si mon langage n'est pas entièrement étranger à cette barbare, mes discours doivent la persuader.

LE CHŒUR, à Cassandre.

Suivez la reine; ce qu'elle vous conseille est ce qui convient le mieux à votre état: obéissez; descendez de ce char.

CLYTEMNESTRE.

Je n'ai pas le loisir de l'attendre aux portes du palais. Déjà les victimes, destinées aux dieux en reconnoissance de notre bonheur inespéré, sont rangées près du foyer domestique. Vous, Cassandre, si vous voulez me suivre, ne tardez plus. Si vous ne pouvez comprendre mes discours, ni vous faire entendre, répondez au moins par des signes.

LE CHŒUR.

Cette étrangère, ce me semble, a besoin d'interprètes. Elle est aussi farouche que les hôtes des forêts nouvellement pris par les chasseurs.

CLYTEMNESTRE.

L'insensée! quelle écoute mal la raison! Elle

a vu la ruine de sa patrie, & ne sçaura pas obéir au frein avant de l'avoir couvert d'une écume sanglante. Mais je ne veux point m'abaisser à lui parler davantage.

## SCÈNE II.

CASSANDRE, LE CHŒUR.

---

LE CHŒUR.

**P**OUR moi, j'écoute la pitié, non la colère. Venez, infortunée; quittez ce char; subissez volontairement le joug de la nécessité.

CASSANDRE.

Ah! ah! dieux! ô Apollon! Apollon!

LE CHŒUR.

Pourquoi ces soupirs envoyés vers Apollon? La plainte n'est point l'hommage qui lui convient.

CASSANDRE.

Ah! ah! dieux! ô Apollon! Apollon!

LE CHŒUR.

Elle poursuit ses tristes plaintes, & les adresse à un dieu, qu'on n'invoque point dans les larmes.

CASSANDRE.

O Apollon conducteur! Apollon, dieu trop bien



bien nommé ' pour moi , tu vas donc me perdre encore une fois?...

LE CHŒUR.

On diroit qu'elle va prophétiser sur ses propres malheurs : toute esclave qu'elle est , un dieu l'inspire encore.

CASSANDRE.

O Apollon conducteur ! Apollon , dieu trop bien nommé pour moi , où m'as tu conduite ?

LE CHŒUR.

Dans le palais des Atrides ; si vous l'ignorez encore , je vous l'apprends , & ne vous trompe point.

CASSANDRE.

Dans un palais abhorré des dieux , complice de forfaits parricides , & d'apprêts de mort ; en ce lieu du massacre d'un époux , en ce receptacle de sang !

LE CHŒUR.

Quelle est donc la sagacité de cette étrangère ? elle connoît trop bien ces lieux ensanglantés.

CASSANDRE.

J'en crois ces témoins..... ces enfans qui crient..... qu'on égorge..... dont les chairs servent de nourriture à leur père.

1 Le nom d'Apollon en grec , signifie QUI PERD.

2 Littéralement : Elle semble avoir la sagacité d'un chien.

LE CHŒUR.

Vous avez le don des oracles, je le sçai; mais qu'avons nous besoin de prophètes?

CASSANDRE.

Ah dieux! que prépare t-on? quel crime nouveau, quel forfait horrible on médite en ce palais? Attentat odieux à des sujets fidèles, irréparable.... Le secours est éloigné....

LE CHŒUR.

Je ne puis comprendre ces derniers oracles. Le reste nous est connu : ces murs en parlent encore.

CASSANDRE.

Ah! malheureuse! tu l'oses?... Après avoir servi ton époux dans le bain.... Acheverai je?... L'instant approche.... Les coups se redoublent & se pressent....

LE CHŒUR.

Je ne vous entends plus: je ne puis comprendre des oracles enveloppés d'énigmes.

CASSANDRE.

Ciel! ô ciel! que vois-je? est ce le filet de l'enfer?... Quel piège?... L'assassin, c'est l'épouse elle même!... Furies insatiables du sang de Pelops, réjouissez vous sur ce saglant sacrifice.

LE CHŒUR.

Quelles sont ces furies que vous invitez à la joie? Vos paroles m'allarment... Mon sang troublé

se retire vers mon cœur, comme s'il venoit d'être frappé d'un coup mortel, & que mes yeux se fermaient pour jamais au jour. Un malheur prochain nous menace.

CASSANDRE.

Voyez.... voyez.... Ecartez le taureau de la gerisse.... Elle le surprend enveloppé dans un funeste vêtement.... Elle le frappe.... Il tombe dans son bain.... dans le vase de la ruse & de la mort.

LE CHŒUR.

Je ne me vante point de sçavoir expliquer les oracles ; cependant je crois entrevoir ici de grands désastres. Hélas ! quel bonheur les oracles annoncent-ils jamais aux mortels ? L'art antique des devins n'a jamais sçu nous porter que le trouble & la terreur.

CASSANDRE.

Infortuné ! quel est ton destin déplorable ? car je puis mêler ici mes propres malheurs. Dieux, où amenez vous la triste Cassandre ? ou?... si ce n'est à la mort.

LE CHŒUR.

Quel dieu, quelle fureur vous transporte ? Vous chantez sur vous même un chant déréglé. Ainsi la rendre Philomèle, insatiable de pleurs, dans ses plaintes lamentables, gémit sur Itys, & nourrit sa vie d'amertume.

Trop heureux le destin de Philomèle : les dieux lui ont donné des aîles ; ses jours sont doux & sans douleur : un fer aigu tranchera les miens.

LE CHŒUR.

Ces terreurs subites , ces vains transports vous viennent-ils des dieux ? Pourquoi ce chant , ces cris effrayans , inarticulés , & ces accens aigus ? Qui vous ouvre la voie prophétique de ces oracles sinistres ?

CASSANDRE.

O noces de Paris , fatales à tous les siens ! O Scamandre qui abreuvois ma patrie ! tes rives ont vu croître & s'élever mon enfance ; bientôt je rendrai mes oracles sur les bords du Cocyte & de l'Achéron.

LE CHŒUR.

Ah ! ce dernier oracle ne se fait que trop bien entendre. Un enfant le comprendroit. Je suis frappé d'une crainte mortelle. Chaque nouveau malheur qu'elle déplore est un trait qui me déchire.

CASSANDRE.

O travaux infructueux d'un empire renversé ! Nombreux sacrifices de taureaux engraisés , que mon père offroit aux dieux sous nos murs , de quoi nous avez vous servi ? Ilion n'est

plus, & moi je verserai bientôt ici tout mon sang.

LE CHŒUR.

Vos discours ne se démentent point ! Un démon trop puissant qui vous possède, vous inspire ce sinistre langage, & vous fait annoncer des maux déplorables & funestes. Quel terme auront ces présages ?

CASSANDRE.

Eh bien ! mon oracle ne sera plus enveloppé de voiles, comme une épouse nouvelle, mais clairement énoncé, pareil au vent qui grossit les flots en les poussant vers les côtes de l'orient, il mettra dans leur jour plus de maux que vous n'en présentez. Je ne parle plus par énigmes. Soyez témoins si je suis sur la trace de vos antiques malheurs. Ce palais retentit sans cesse d'un concert dissonant & funeste. Ivre de sang humain, une troupe enhardie de furies domestiques y reste, on ne peut les en chasser. Fixées dans cette demeure, elles y ont entonné l'hymne des enfers, signal de la mort ; & , dans un odieux refrain, elles ont chanté le nom détestable de celui qui souille la couche de son frère. Me trompé-je, où ai-je frappé le but ? Suis-je un faux prophète, un vain imposteur ? Rendez plutôt témoignage avec serment que je connois les anciens forfaits de cette race.

LE CHŒUR.

Hélas ! un serment , si j'osois le faire , remédieroit-il à nos maux ? Mais que vous m'étonnez ! Elevée au delà des mers , dans une ville étrangère , vous parlez comme si vous étiez née parmi nous.

CASSANDRE.

Le dieu prophète m'a fait don de cet art ; jadis j'eusse rougi de l'avouer.

LE CHŒUR.

Ce dieu n'étoit-il point frappé des traits de l'amour ? Quiconque peut tout , est bien porté à n'écouter que ses desirs.

CASSANDRE.

Il m'attaqua long-temps ; sa passion étoit extrême.

LE CHŒUR.

Répondites vous enfin à ses transports !

CASSANDRE.

Je le promis ; mais je trompai le dieu des oracles.

LE CHŒUR.

Etiez vous déjà instruite de cet art divin ?

CASSANDRE.

Déjà ma voix avoit prédit aux Troyens tous leurs malheurs.

LE CHŒUR.

Mais la colère du dieu vous laissa-t-elle impunie ?

CASSANDRE.

Après mon mensonge , personne ne crut mes oracles.

LE CHŒUR.

Cependant ils ne nous paroissent que trop-véridiques. . . .

CASSANDRE.

Ah ciel ! ô douleurs ! . . . Un nouveau transport prophétique m'agite , de nouveaux présages me troublent. . . . Voyez vous dans ce palais ces enfans pareils aux spectres de la nuit ? . . . massacrés par ceux qui doivent les chérir. . . . Ils portent dans leurs mains leurs chairs , leurs entrailles , leurs cœurs ! . . . Mets épouvantables ! . . . Leur père en a goûté. . . . Pour les venger , un lion , mais un lion sans courage , après avoir souillé le lit conjugal , n'attend que le retour de mon maître ; ( esclave , je dois m'accoutumer à ce nom. ) le chef des Grecs , le destructeur d'Ilion , ne sçait pas quels maux lui prépare le monstre domestique dont la bouche sembloit le flatter & le visage lui sourire. . . . Une femme l'oser ! . . . Poignarder un homme ! . . . Comment la nommerai-je ? serpent à double tête , ou Scylla , habitante des rochers , fléau des nautes , mère de l'enfer , quelle haine inextinguible elle souffle dans sa famille ! L'impie ! . . . elle pousse des cris de joie , comme après une victoire ! on diroit qu'elle revient

triomphante.... Duffiez vous ne pas me croire, (car tel est mon fort) ma prédiction s'accomplira bientôt; vous en ferez les rémoins: bientôt en gémissant vous m'appellerez la trop véridique prophétesse.

LE CHŒUR.

J'ai reconnu le repas affreux de Thyeste; j'en ai frémi. A ce récit fidele, la crainte m'a faisi; j'ai écouté le reste; mais je ne puis le comprendre.

C A S S A N D R E.

Vous verrez, je vous le déclare, vous verrez la mort d'Agamemnon.

LE CHŒUR.

Que dites vous ? malheureuse, étouffez ces paroles.

C A S S A N D R E.

Il n'est point de remede à ce malheur.

LE CHŒUR.

Non fans doute, quand il fera venu; mais puisse-t-il ne pas arriver !

C A S S A N D R E.

Ici, vous faites des vœux; là, on songe à frapper.

LE CHŒUR.

Et quel homme méditeroit ce forfait ?

C A S S A N D R E.

Vous avez donc bien mal écouté mes oracles ?



LE CHŒUR.

Je n'ai point reconnu l'auteur du complot.

CASSANDRE.

Cependant j'ai sçu vous parler votre langue...

LE CHŒUR.

Et celle des oracles: ils sont obscurs.

CASSANDRE.

O dieux! quel feu me dévore! O Apollon, dieu du Lycée! Infortunée Cassandre! La lionne, unie avec un loup, dans l'absence d'un lion généreux, va m'immoler à mon tour. Elle cherche une excuse; je servirai de prétexte à sa fureur. C'est pour le punir de m'avoir amenée, dit-elle, en aiguissant son poignard, qu'elle égorge son époux. Que fais je encore de ce sceptre, de ces couronnes, la risée de mes ennemis? Vains ornemens, soyez brisés avant ma mort; c'est tout ce que je vous dois. Allez parer d'autres infortunées. Viens, Apollon, viens reprends cette robe prophétique. Sous cet appareil tu m'as vue l'objet des railleries injustes, & de mes amis & de mes ennemis; traitée, comme les femmes à prestiges, de misérable, de mendiante, de famélique, j'ai tout enduré. Aujourd'hui, dieu prophète, à quelle mort mènes tu ta prophétesse? Au lieu de l'autel où mon père fut immolé, c'est sur le plus infâme trône que je vais être égorgée. Toutefois les dieux ne laisseront point ma mort impunie. Bientôt

celui qui doit la punir reviendra. Rejetton matricide, vengeur de son père, maintenant exilé, errant loin de cette terre, il reviendra pour combler les maux de cette famille : l'imprécation d'un père mourant le ramènera. Etrangère, qu'ai je à déplorer ici ? J'ai vu le destin d'Ilion ; celui de ses vainqueurs est une injustice du ciel. Affrontons la mort, puisque les dieux en ont prononcé le terrible serment. Portes des enfers, je vous invoque, ouvrez vous. Puisse au moins la mort me frapper d'un seul coup ! Puisse mon sang s'écouler à grands flots, & mes yeux se fermer sans effort !

LE CHŒUR.

O fille trop malheureuse, trop éclairée, que d'événemens renfermés dans votre prédiction ! Si votre sort en effet vous est connu, pourquoi courir à l'autel comme une victime entraînée par les dieux ?

CASSANDRE.

Amis, je ne puis, par des délais, éviter mon destin.

LE CHŒUR.

Le différer est toujours un avantage.

CASSANDRE.

Le jour est venu ; la fuir seroit inutile.

LE CHŒUR.

Infortunée, que nous admirons votre courage !

CASSANDRE.

C'est l'unique consolation des malheureux.

LE CHŒUR.

Il est beau, sans-doute, de mourir généreusement.

CASSANDRE.

O malheureux père ! ô enfans généreux ! quel fut votre sort !

LE CHŒUR.

Qu'est ce donc, quel effroi vous ramène ?

CASSANDRE.

Hélas ! hélas !

LE CHŒUR.

D'où viennent ces soupirs ? l'horreur vous saisit.

CASSANDRE.

Ce palais respire le carnage ; il dégoûte de sang.

LE CHŒUR.

Oui ; du sang des victimes brûlées sur l'autel.

CASSANDRE.

J'y vois la vapeur des tombeaux.

LE CHŒUR.

Quel exécrable encens !

CASSANDRE.

Entrons, & jusques dans ce palais déplorons le sort d'Agamemnon, & le mien. J'ai assez vécu... O mes hôtes !... je n'hésite point comme l'oiseau

qui pressent le piège. . . . Rendez en témoignage quand-la mort d'une femme expiera ma mort, & le sang d'un homme, le sang d'un époux malheureux ; c'est le présent d'hospitalité que je demande en mourant.

LE CHŒUR.

Infortunée, que je m'attendrîs sur ton sort que tu nous viens d'annocer !

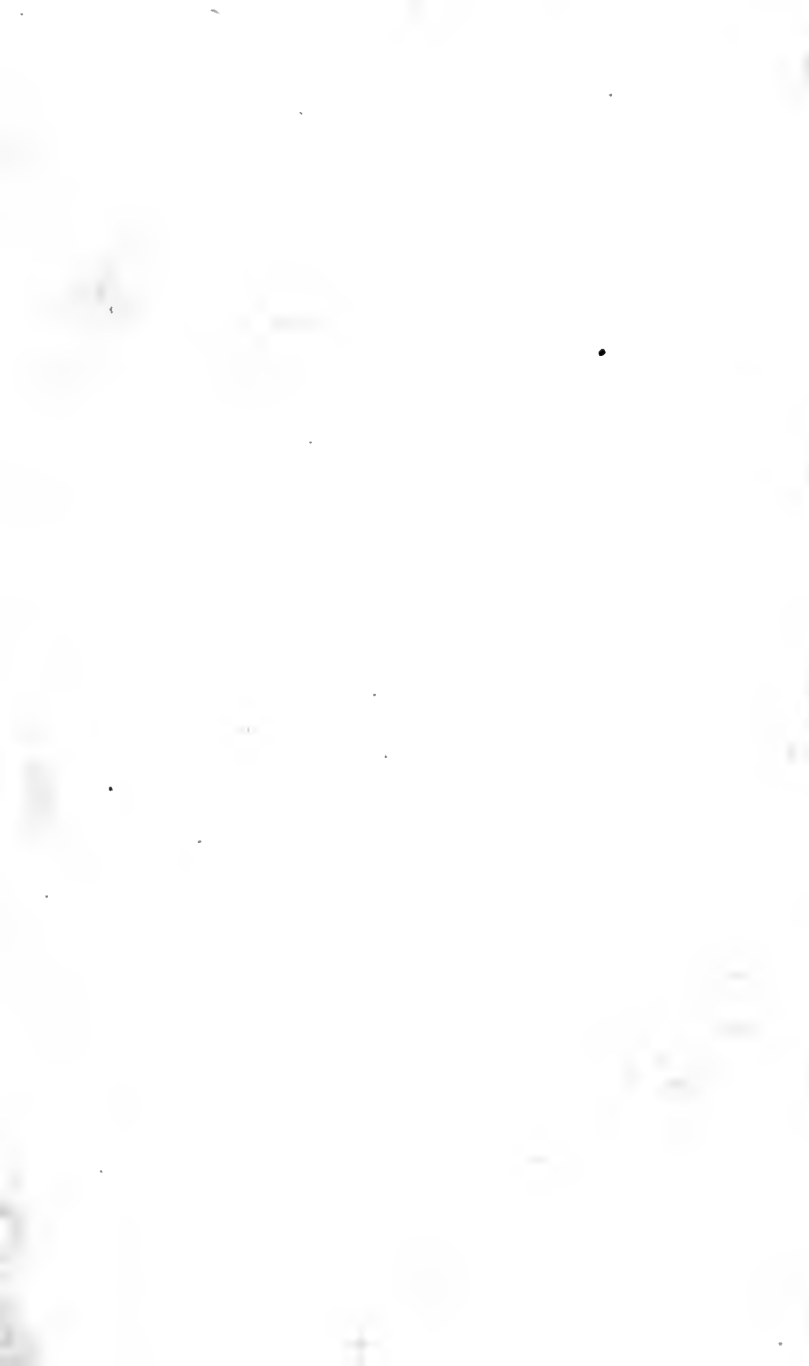
CASSANDRE.

J'ajoute encore un mot, il me tiendra lieu de complainte. Soleil qui me luis pour la dernière fois, & vous, mes fururs vengeurs, faites payer cher à mes barbares assassins la mort trop facile d'une esclave sans défense. O destins des humains ! Heureux, une ombre les renverse ; malheureux, ils sont oubliés comme un trait effacé par l'éponge humide. Toutefois leur bonheur fait plus de pitié que leur malheur.

### SCÈNE III.

LE CHŒUR.

LES hommes ne se rassasient jamais du bonheur. Nul de ceux que distingue la fortune, ne lui ferme sa porte, & lui dit : n'entre plus ici. Voyez le fils d'Attrée : les dieux lui ont livré la ville de Priam,





Ah! Dieux! on me frappe encore.

il revient honoré par le ciel, mais s'il expie un sang versé depuis long-temps, si, sacrifié à des mânes irrités, sa mort paye trop chèrement d'autres morts, qui des mortels se vantera d'être né sous un astre bienfaisant ?

# SCÈNE IV.

AGAMEMNON, (derrière le théâtre.)  
LE CHŒUR.

---

AGAMEMNON.

AH CIEL ! je suis percé d'un coup mortel.

LE CHŒUR.

Ecoutez. J'entends des cris : qui donc est frappé ?

AGAMEMNON.

Ah ! dieux ! on me frappe encore.

Si on se rappelle ce que nous avons dit dans le discours sur l'OBJET DE LA TRAGÉDIE GRECQUE, on verra qu'Eschyle établissoit ici la grande vérité morale dont Sophocle a fait depuis le fondement de toutes ses tragédies ; l'incertitude du bonheur de l'homme, & les révolutions de la vie humaine. Voilà ce que présentoient aux Athéniens ces pompeux spectacles, dont nous ne pouvons jouir qu'en idée ; voilà les impressions morales qu'on ne peut s'empêcher de recueillir à la lecture seule de ces pièces, dont toutes les passions qui amollissent l'ame sont rejetées, & où on apprend à braver la douleur & la mort, & à ne point trop compter sur les faveurs de la fortune.

## LE CHŒUR.

C'en est fait ; c'est le roi que j'entends : amis ,  
que faut-il faire ?

PREMIER DEMI CHŒUR.

Si vous m'en croyez , appellons ici le peuple.

SECOND DEMI CHŒUR.

Il vaut mieux fondre dans le palais , & sur-  
prendre les assassins le poignard à la main.

PREMIER DEMI CHŒUR.

J'approuve ce conseil : agissons ; le temps presse.

SECOND DEMI CHŒUR.

Consultons cependant : ce prélude horrible  
annonce des tyrans.

PREMIER DEMI CHŒUR.

Nous balançons ; & ils agissent , sans s'occuper  
de l'avenir.

SECOND DEMI CHŒUR.

Je ne sçai quel parti prendre ; il faut bien exa-  
miner avant que d'agir.

PREMIER DEMI CHŒUR

Il est vrai ; car enfin si le roi est mort , nous  
ne sçaurions le rappeler à la vie.

SECOND DEMI CHŒUR.

Mais faut-il donc , pour prolonger nos jours ,  
céder à de laches assassins ?

PREMIER DEMI CHŒUR.

Non , sans doute , plutôt mourir ; la mort est  
plus douce que les tyrans.



Ces cris perçans nous annoncent trop que le roi n'est plus.

PREMIER DEMI CHŒUR.

Il faut nous en assurer ; conjecturer ou sçavoir sont deux choses différentes.

SECOND DEMI CHŒUR.

Je me rends à cet avis : entrons ; voyons par nous même quel est le sort du fils d'Atrée.

## SCÈNE V.

CLYTEMNESTRE, LE CHŒUR.

---

CLYTEMNESTRE.

Jusqu'ici j'ai tenu le langage du moment ; je ne rougirai pas d'en changer. Je voulois me venger d'un ennemi qui paroissoit m'être cher ; il falloit l'entraîner dans un piège de malheur dont il ne pût se dégager. Ce n'est pas d'aujourd'hui que mon antique haine méditoit ce combat. Enfin le jour est venu. L'ennemi est arrivé où je l'attendois : tout étoit prêt. Je ne le nie point ; il n'a pu ni fuir , ni se défendre : je l'ai enveloppé dans un superbe voile , comme le poisson dans un filet sans issue ; je l'ai frappé deux

fois ; deux fois il a gémi : ses genoux ont plié, il est tombé ; un troisième coup a été mon offrande au dieu des enfers<sup>1</sup>, & l'a précipité chez les ombres. Son sang a jailli sur moi : rosée de mort, qui m'a réjouie comme la pluie du ciel réjouit la terre, quand les germes de son sein vont éclore. Voilà ce que j'ai fait. Vieillards, soyez en satisfaits ou non, je m'en glorifie. Que n'avois-je de quoi faire des libations sur son corps ! j'en eusse fait & avec justice. La coupe, que, dans ce palais, le cruel avoit remplie de tant d'horreurs exécrables, il l'a bue lui même à son retour.

LE CHŒUR.

Quel discours audacieux ! vous insultez ainsi à votre époux !

CLYTEMNESTRE.

Je suis femme, & vous croyez m'intimider mais sçachez que mon cœur est intrépide ! votre éloge ou votre blâme me sont indifférens. Oui, voilà le corps d'Agamemnon, de mon époux ; l'exploit de mon bras, l'œuvre de ma justice : je vous le dis :

LE CHŒUR.

Quel poison de la terre, quel venin de la mer vous inspire cette rage, vous fait braver l'impré-

<sup>1</sup> Expression métaphorique, qui fait allusion à un usage des Grecs. A la fin d'un repas, ils faisoient hommage à Jupiter, ou à quelque autre dieu, du dernier coup qui se buoit.

cation du peuple ? Vous avez frappé, égorgé votre époux ; l'exil , l'imprécation publique feront votre partage.

CLYTEMNESTRE.

Vous me condamnés à l'exil , à la haine des Argiens , aux imprécation du peuple ; sans rien prononcer contre celui qui , regardant sa propre fille , le fruit chéri de mon amour , comme une victime prise au hasard parmi de nombreux troupeaux dans un gras pâturage , l'immola pour calmer des vents imporruns ? N'étoit ce pas lui qu'il falloit exiler , pour punir un pareil sacrilège ? Mais c'est pour moi seule que vous êtes un juge sévère. Menacez , j'y consens. Si vous l'emportez sur moi , je suis prête à vous obéir : si le ciel en ordonne autrement , vous apprendrez , mais trop tard , à vous contenir.

LE CHŒUR.

Dans vos desseins , dans vos discours vous bravez tout. Vous respirez le carnage. Le sang fort de vos yeux enflammés. Abandonnée de tous , vous expierez ce meurtre par votre mort.

CLYTEMNESTRE.

Entendez ici mon serment : J'en jure par la vengeance de ma fille , j'en jure par l'enfer & les furies , à qui j'ai sacrifié ce barbare ; jamais je ne marcherai dans le sentier de la crainte , tant que l'astre qui brille dans mon palais , Egiste ,

me conservera son amour : il est mon bouclier, l'appui de mon courage. Le voilà, couché dans la poussière, l'auteur de mes larmes, l'amant de Chryséïs, avec la captive, sa prophétesse inspirée des dieux, la rendre amante qui partageoit son lit dans son vaisseau, sous les yeux de ses matelots ! Qu'ils sont bien tous deux traités comme ils le méritoient ; lui, dans l'état où je le vois, & à ses pieds, celle qu'il a tant aimée, ce cygne qui a si bien chanté sa propre mort, & qu'il amenoit pour suppléer aux plaisirs incomplets de la couche d'une épouse !

LE CHŒUR.

O mort ! que ne viens-tu sans retard, abrégeant nos douleurs & notre angoisse, plonger nos yeux dans un sommeil éternel ! Notre défenseur chéri n'est plus. Après mille travaux soufferts pour une femme, une femme lui ravit le jour. O criminelle Hélène ! que de héros toi seule as fait périr devant Troye ; & c'est encore toi qui rends le plus parfait, le plus célèbre de tous, victime d'un forfait inexpiable ! Certes un démon de discorde est le fléau de ce palais !

CLYTEMNESTRE.

Que votre affliction ne vous fasse point invoquer le trépas : n'accusez point non plus Hélène d'avoir causé tant de morts, d'avoir seule perdu tant de Grecs, & fait couler des larmes intarissables.

## LE CHŒUR.

Fatal démon, attaché au palais & aux deux neveux de Tantale ! leurs épouses te font remporter une double victoire, qui déchire mon cœur.... L'impie ! Pareille à un vautour ennemi, acharné sur ce cadavre, elle fait gloire de chanter son triomphe !

## CLYTEMNESTRE.

Plus juste maintenant, vous accusez le génie de cette race infortunée ; c'est lui qui perpétue chez elle une soif inextinguible de sang. Avant qu'une plaie se ferme, une autre vient s'ouvrir.

## LE CHŒUR.

Vous parlez du génie trop puissant qui opprime cette famille. Triste souvenir d'une suite constante de malheurs, dont hélas, Jupiter tout puissant est la cause ! car enfin, qu'arrive-t-il aux mortels sans l'aveu de Jupiter ? De quoi les dieux n'ont-ils pas ici disposé ? O Agamemnon ! ô mon roi ! quelles larmes, quels regrets assez sincères vous donnerai-je ? Je vous vois couché dans ce voile, privé du jour, par un forfait impie ! Quelle indigne mort ! Victime de la fraude, la hache a tranché vos jours.

## CLYTEMNESTRE.

Vous dites que c'est là mon ouvrage, l'ouvrage de son épouse ; non, ce n'est point moi, c'est le démon vengeur du cruel festin d'Atrée,

qui, empruntant mes traits, a puni sur un homme  
l'injuste massacre de deux enfans.

LE CHŒUR.

Vous êtes innocente ! où en sont les témoins ?  
où sont-ils ? Qu'il vienne donc , ce démon, aider  
aussi à venger un père. Mars ne fait couler ici le  
sang que par des parricides. Il s'en prépare un....  
L'ombre de Thyeste elle même en frémira. O  
Agamemnon ! ô mon roi ! quelles larmes, quels  
regrets assez sincères vous donnerai je ? Je vous  
vois couché dans ce voile , privé du jour , par un  
forfait impie ! Quelle indigne mort ! Victime de  
la fraude , la hache a tranché vos jours <sup>1</sup>.

C L Y T E M N E S T R E .

Non , cette mort n'est point indigne de lui.  
N'employa-t-il pas la ruse pour faire mon mal-  
heur ? Ah ! s'il a traité le fruit de notre hymen , la  
déplorable Iphigénie, comme elle ne le méritoit  
pas , il est traité comme il le mérite , & n'aura  
pas la joie de se glorifier chez les ombres. Le  
fer meurtrier lui a fait payer le prix de son  
crime.

LE CHŒUR.

Que ferai je ? Ma raison s'égare ; à quel soin  
m'arrêter ? Ce palais s'écroule ; le sang n'y tombe

<sup>1</sup> Les mots qui terminent ce couplet, sont les mêmes que ceux qui  
finissent le précédent. Eschyle aimoit beaucoup ces sortes de refrains,  
qui, soutenus par la musique, devoient produire le plus grand effet.

plus goutte à goutte , il y coule à grands flots ,  
& va l'inonder. La parque aiguise le fer vengeur  
pour de nouveaux coups.

PREMIER DEMI CHŒUR.

O terre ! ô terre ! que ne suis je rentré dans  
ton sein avant d'avoir vu mon roi couché dans  
ce bain fatal ! Qui l'enfèvelira ? qui le pleu-  
rera ? Sera ce vous ? vous , qui avez égorgé  
votre époux ? Oseriez vous pleurer sa mort ? oseriez  
vous lui offrir cette réparation d'un irréparable  
forfait ?

SECOND DEMI CHŒUR.

Quels éloges funèbres , quelles larmes véri-  
tables honoreront assez cet homme divin ?

CLYTEMNESTRE.

Ce n'est point vous que regarde ce soin. Nous  
l'avons immolé , nous l'enfèvelirons. Si les larmes  
de tous les siens ne l'accompagnent pas au tom-  
beau , sa fille Iphigénie , viendra recevoir , comme  
elle le doit , son tendre père , & l'embrasser au pas-  
sage du fleuve rapide des douleurs.

LE CHŒUR.

L'outrage succède à l'outrage : quel en fera le  
terme ? Le meurtre punir le meurtre ; qui frappe  
est frappé. La peine attend le coupable ; Jupiter  
la lui réserve à l'instant prescrit. Qui peut chasser  
pour toujours un fils de la maison paternelle ?  
Songez que nous sommes attachés à sa race.

## CLYTEMNESTRE.

L'oracle, il est vrai, m'en menace. Eh bien ! je cède au génie des Tantalides, & me soumets à tout pour l'appaiser. Qu'il sorte de ce palais, qu'il porte ailleurs la mort & la haine : la moindre part de nos richesses me suffit, pourvu que nous soyons enfin délivrés de ces fureurs homicides.

## SCÈNE DERNIÈRE.

CLYTEMNESTRE, EGISTE,  
LE CHŒUR.

---

EGISTE.

O DOUCE clarté du jour de la justice ! je dirai donc qu'il est des dieux vengeurs qui veillent d'en haut sur les maux des mortels, puisque mes regards satisfaits voyent cet homme couché dans ce voile, tissé par les furies, expiant la ruse cruelle de celui dont il renoit la naissance... Le père d'Agamemnon, Atrée, roi de ce pays, disputant le sceptre à Thyeste son frère & mon père, (vous vous en souvenez) le chassa de sa maison, & de sa patrie. L'infortuné Thyeste revenu, Suppliant dans ses propres foyers, obtint l'assurance que



sa mort n'enfanguanteroit point le palais de ses  
 ancêtres ; mais, pour présent d'hospitalité, l'impie  
 Attrée, l'invitant, avec une perfide joie, à célé-  
 brer un festin, lui fit servir les chairs de ses propres  
 enfans, dont il avoit caché sous la cendre les  
 membres mutilés. Le malheureux pere goûta de  
 ce mets déguisé, devenu fatal aujourd'hui à la  
 race d'Attrée. Le forçait reconnu, il gémit, rejetta  
 de son sein l'horrible nourriture, renversa la table,  
 & dévoua les Pélopidés au plus affreux destin. Dès  
 lors dut périr la race de Plisthène ; dès lors fut  
 arrêtée la mort d'Agamemnon : c'est avec justice  
 que j'en suis l'artisan. Troisième fils d'un père  
 infortuné, dès mon berceau, je fus exilé avec lui.  
 Nourri pour le venger, la justice m'a ramené ; c'est  
 moi qui, par la main d'autrui, ai frappé le coup :  
 mes conseils ont tout fait. Désormais je puis  
 mourir content sur l'ennemi tombé dans le piège  
 de la vengeance.

## LE CHŒUR.

Egiste, l'insolence dans le crime est horrible  
 à mes yeux. Vous osez vous vanter d'avoir été  
 l'assassin de ce prince, d'avoir seul conseillé sa  
 mort déplorable. Ah ! vous en répondrez sur votre  
 tête. Un juste supplice, & les imprécations du  
 peuple vous attendent.

## EGISTE.

Est ce vous qui parlez ainsi au pilote, vous,  
 G iv

assis au dernier banc des rameurs ! Vieillards, on dit, vous le sçavez, qu'il est difficile d'apprendre la sagesse à votre âge ; cependant les fers, les horreurs de la faim sont de grands maîtres, même pour la vieillesse, ils guérissent l'erreur... Ne voyez vous rien en voyant ces objets ? Ne vous roidissez pas contre le joug ; craignez de l'aggraver.

LE CHŒUR, ( à Clytemnestre. )

Femme cruelle ! c'étoit donc ainsi que vous attendiez votre époux au retour des combats ! C'étoit peu d'avoir déshonoré sa couche, vous prépariez la mort d'un héros.

EGISTE.

Ah ! ces mots vous coûteront bien des larmes. Vous ne ressemblez point à Orphée, qui entraînoit tout par les charmes de sa voix, vous, qui nous aigrittez par vos clameurs insensées ; vous ferez traînés dans les fers ; la force vous adoucira.

LE CHŒUR.

Croyez vous régner jamais sur les Argiens ; vous, qui après avoir préparé la mort de leur roi, n'avez pas osé la lui donner vous même ?

EGISTE.

Son épouse seule pouvoit le tromper : notre haine antique me rendoit trop suspect ; mais je sçaurai me servir de sa puissance pour regner à sa place. J'accablerai d'un joug pesant le courfier indocile qui refusera d'obéir : enfermé dans un

lieu obscur , les ténèbres & la faim le dompteront.

LE CHŒUR.

Lâche , que ne l'avez vous immolé vous même. Il falloit qu'une femme , l'exécration d'Argos & de nos dieux , vous prêtât son bras ! Mais Oreste vit encore.... Les dieux , les justes dieux le ramèneront , & , vous deux , vous ferez les victimes.

EGISTE.

Puisque vous voulez sans cesse agir & parler ainsi , vous connoîtrez bientôt.... Hola , gardes , à moi , le moment presse ; préparez vos épées...

LE CHŒUR.

Avec l'épée aussi je sçaurai me défendre , ou mourir.

EGISTE.

Mourez ; j'en accepte l'augure.... Interrogeons le fort...

CLYTEMNESTRE.

Ah , cher Egiste , n'ajoutons pas à nos maux. N'en avons nous pas recueilli une déplorable moisson ? C'est assez de désastres , ne versons plus de sang. Vieillards , rentrez dans vos maisons : n'attendez pas qu'on vous y force. Les circonstances exigeoient ce que nous avons fait. S'il nous faut une peine , c'est assez que nous soyons frappés par le courroux pesant du ciel. Tel est le conseil d'une femme ; daignez l'écouter.

EGISTE.

Quoi donc, ils jouiront du fruit de leur audace :  
ils iront par tout invoquer les dieux : ils oseront  
accuser leurs maîtres !...

LE CHŒUR.

Jamais, jamais les Argiens ne flatteront un  
traître.

EGISTE.

Je sçaurai vous rejoindre quelque jour...

LE CHŒUR.

Ah ! si le ciel ramène jamais Oreste !..

EGISTE.

Toujours les proscrits se repaissent d'espérance...

LE CHŒUR.

Poursuivez... jouissez... ourragez la justice...  
vous le pouvez.

EGISTE.

Vous payerez cher cette folle insolence...

LE CHŒUR.

Triomphez avec audace auprès de votre con-  
quête<sup>1</sup>.

CLYTEMNESTRE.

Méprisez, cher Egiste, ces vaines injures. Maîtres  
de ce palais, nous sçaurons bien, vous & moi,  
nous faire obéir.

<sup>1</sup> Littéralement : Comme le coq près de la poule.

F I N.

---

# E X A M E N

## DE LA TRAGÉDIE

### D'A G A M E M N O N.

---

**L**E savant M. Schutz , qui nous a donné une nouvelle édition d'Eschyle, accompagnée de notes fort utiles, a raison de remarquer que cette pièce, indépendamment du sujet, est construite de manière à exciter les plus fortes impressions de terreur & de pitié. Un roi couronné de gloire , vainqueur d'un peuple ennemi, revient au bout de dix ans dans sa patrie, & y est assassiné par sa femme, dont d'indignes amours avoient corrompu le cœur ! Sans doute cet événement seul étoit bien propre à exciter la commisération du spectateur ; mais le poëte a sçu fort heureusement préparer cette impression pour la rendre plus profonde. Ce roi vainqueur n'arrive point dans sa patrie avec la fierté d'un conquérant ; il n'ose marcher sur les tapis que la reine a fait étendre devant son chat , au moment qu'il en va descendre. Il attribue aux dieux seuls l'avantage qu'il a de revoir sa patrie ; il veut qu'on réserve pour eux seuls la pompe qu'on lui destine ; il convient qu'il n'est qu'un homme, &

qu'il ne faut point l'honorer comme un dieu. Cette modestie, si éloignée du caractère superbe que l'on prête ordinairement à Agamemnon, paroît n'avoir été ainsi annoncée que pour disposer les esprits en sa faveur ; & , pour faire voir avec plus d'éclat un exemple des grandes révolutions humaines. Ce conquérant si fier , ce roi des rois , ce vainqueur de l'Asie vient dans son palais pour y périr sous les coups d'une femme. Il sembleroit donc qu'Eschyle dans cette pièce avoit déjà tourné les effets de la tragédie vers son véritable objet , dont nous avons assez parlé. Le P. Brumoy , & les autres critiques , ne se sont pas contentés de cet objet seul ; ils ont cru que la tragédie devoit présenter aussi la punition des méchans ; & , comme ils n'ont pas vu Clytemnestre punie dans cette pièce, ils ont dit que la sédition annoncée à la fin , faisoit entrevoir la punition de cette reine coupable : mais c'est vouloir forcer le sens des choses pour y trouver ce qui n'y est pas. Si la punition n'est pas dans la pièce, c'est qu'elle n'en fait point partie , & si elle n'en fait pas partie , comment peut elle en être la fin ?

Au reste il faut convenir que le sentiment de pitié , excité par le sort d'Agamemnon , que le poëte a voulu rendre intéressant, est bien moins fort que celui de la terreur, qui est porté au dernier degré par les prédictions de Cassandre. Il n'est

point de lecteur qui , en lisant ces prédictions , ne se rappelle la magnifique scène de la prophétie de Joad , dans *Athalie*. Les prophètes ont inspiré sans doute à Racine les sublimes images dont elle est remplie , mais c'est Eschyle qui lui aura appris l'art de les mettre en scène.

On a reproché , avec raison , à cette tragédie le peu d'action qui régne dans les premiers actes ; le poëte tient trop long-temps l'esprit suspendu dans l'attente de l'arrivée d'Agamemnon : il est vrai qu'il remplit une partie de cet intervalle par un grand spectacle , par la pompe des sacrifices de Clytemnestre , & par la préparation de ce qui doit arriver ; mais le chœur , qui dans toutes les pièces d'Eschyle ajoute beaucoup à l'intérêt , par les émotions qu'il éprouve & qu'il communique , ne pouvoit pas dans celle-ci prendre part à l'action , puisque l'action même est le dénouement de la pièce , & a été forcé de s'abandonner à des réflexions trop générales. Mais le plus grand vice de la constitution de cette tragédie , est l'invraisemblance de l'arrivée d'Agamemnon peu d'heures après que les signaux de la prise de Troye se sont apperçus. Quelques critiques , comme l'abbé d'Aubignac , ont voulu sauver cette invraisemblance , en supposant que la première scène de cette tragédie n'est qu'un prologue , où on annonce un événement , celui de l'apparition des fanaux ,

bien antérieur à l'action de la tragédie ; mais cela ne peut guère quadrer avec ce que dit Clytemnestre au chœur, v. 289, que la ville de Troye a été prise la nuit précédente. Il paroît donc que les tragiques Grecs, assez sévères sur la vraisemblance des actions qui se passoient sur le théâtre, l'étoient beaucoup moins sur ce qui se passoit hors de la scène. Cependant il seroit possible de sauver cette absurdité à Eschyle, en démontrant qu'il n'a point suivi dans cette pièce l'unité de temps, ou la règle indéfinie des vingt-quatre heures. Il suffiroit même de ces vers, que Clytemnestre adresse au hérault qui vient lui annoncer l'arrivée d'Agamemnon :

Ἀνολόγηξα μὲν πάλαι χαρᾶς ἥπο,  
 Ὅτ' ἤλθε ὁ πρῶτος εὐχίος ἄγγελος πυρὸς.

Il semble que le mot *πάλαι* ne sauroit convenir à un événement qui s'est passé le jour précédent. Peut-être aussi le mot *πάλαι* n'est-il ici qu'un mot explétif, comme les Attiques l'employent quelquefois. Ceci n'est qu'une conjecture que j'abandonne au jugement des sçavans.



---

# LES COEPHORES<sup>1</sup>,

TRAGÉDIE D'ESCHYLE.

---

CE titre signifie DES PERSONNES QUI PORTENT DES LIBATIONS. Il est tiré du fond du sujet, qui est le même que l'ELECTRE de Sophocle. Eschyle l'avoit traité avant lui avec les mêmes personnages essentiels. Il a pris pour son chœur des filles étrangères, esclaves de Clytemnestre, & attachées à Electre. Comme il les introduit portant des présens au tombeau d'Agamemnon, il leur a donné le nom de COEPHORES, dont il intitule sa tragédie.

## ACTE PREMIER.

Le commencement n'est pas entier : mais ce qui y manque n'empêche pas qu'on n'entrevoie l'exposition du sujet. Le fond de la scène est le tombeau d'Agamemnon. Oreste y arrive avec Pylade. Il invoque Mercure, qui préside aux funérailles. Il coupe sa chevelure pour la répandre sur le monument, suivant l'usage ; & , tandis qu'il est occupé à cette pieuse cérémonie, il ap-

<sup>1</sup> Il seroit plus exact d'écrire CHOEPHORES, pour conserver l'étymologie de ce mot, qui vient de χοή libatio.

perçoit de loin Electre sa sœur, à la tête d'une troupe de jeunes filles qui s'avancent avec des dons pour le mort. De peur d'en être vu, il se coule un peu à l'écart avec son ami, après avoir demandé à Jupiter de le secourir dans le projet de vengeance qu'il a médité. Cette exposition est nette & noble; elle fait voir que l'inventeur de la tragédie en avoit conçu des idées bien précises.

Les jeunes filles arrivent; & celle qui parle pour les autres, dit qu'elle conduit la cérémonie funébre en battant des mains. « Leurs joues,  
» ajoute-t-elle, montrent encore les traces ré-  
» centes que la douleur y a imprimées. Leur  
» cœur ne se nourrit que de soupirs. Leurs voiles  
» & leurs vêtemens sont déchirés. Un songe  
» affreux, suscité sans doute par Agamemnon,  
» effraie Clytemnestre, & l'engage à les envoyer  
» à son tombeau pour l'appaiser par des dons.  
» O maison déplorable, ô palais haï du soleil &  
» des hommes! d'épaisses ténèbres te couvrent  
» & vengent le meurtre de ton souverain. Cette  
» majesté du trône, si respectacle autrefois, &  
» dont la renommée s'étendoit si loin, s'est  
» évanouie.... Que la justice est inégale dans ses  
» châtimens! Elle fond tout à coup sur les uns,  
» elle poursuit lentement les autres, & quelques  
» uns se dérobent à ses regards, à la faveur d'une  
nuit

» nuit sombre qui les enveloppe '... Malheureuse  
 » dans l'esclavage où je suis, il faut que je cache  
 » ma haine pour mes maîtres, & que j'approuve  
 » des iniquités. Mais Agamemnon est l'objet de  
 » ma secrète douleur ». Il n'est pas possible de  
 rendre à la lettre la force & l'énergie des vers  
 de ce chœur.

A C T E I I.

Electre prend la parole, & demande à ces filles  
 comment elle doit invoquer son père pour lui  
 faire agréer ces libations, qu'on l'oblige de porter  
 à son sépulcre. « Lui dirai-je que ce sont là des  
 » dons qu'une épouse chérie envoie à son cher  
 » époux.... hé, puis-je le dire sans rougir ? dois-  
 » je le prier de payer ces dons, qu'une main  
 » barbare lui envoie, par un retour digne d'elle  
 » & de lui ? ou vaut-il mieux me taire, détourner  
 » les yeux avec horreur, & jeter comme des  
 » choses exécrables, ces indignes présens » ? Le  
 chœur lui conseille de faire des vœux favorables  
 pour elle, pour Oreste, pour quiconque haït  
 Egiste, & d'y mêler des imprécations pour ses  
 ennemis. Ceci se fait par vers entrecoupés d'in-

1 Le texte ne présente point ce sens là. Il dit au contraire que  
 la justice atteint le coupable jusques dans l'obscurité de la nuit.  
 Le lecteur peut consulter la traduction de M. du Theil à la suite de  
 cet extrait.

terrogations & de réponses, pour instruire Electre de ce qu'elle doit demander.

Elle commence donc ainsi: «Mercure souter-  
» rain, daignez m'assurer que mes vœux feront  
» agréables aux dieux infernaux, témoins du  
» meurtre de mon père, & à la terre dont le  
» sein libéral produit tout & fait tout rentrer en  
» elle même. C'est dans cette vue que je fais  
» cette libation. O mon père! jetez sur nous  
» un regard de pitié. Rendez la liberté & l'em-  
» pire à Oreste & à moi. Une mère inhumaine,  
» qui vous a donné pour successeur Egiste, votre  
» assassin, nous a tous trahis. Je suis esclave, &  
» mon frère est écarté du trône paternel, tandis  
» qu'ils jouissent impunément du fruit de vos  
» travaux. Rappelez Oreste en ces lieux, & faites  
» que mes mains soient moins criminelles que  
» celles de ma mère. Quant à nos ennemis, pa-  
» roissez à leurs yeux comme un vengeur irrité,  
» & ravissez le jour à ceux qui vous l'ont ravi.  
» Telle est l'imprécation que j'ose prononcer  
» contr'eux ». Elle invite ensuite le chœur à  
pousser des cris lugubres, & à chanter autour du  
tombeau.

La cérémonie faite, Electre apperçoit avec  
surprise des cheveux coupés tous semblables aux  
siens. Elle sçait que ce ne sont pas ceux de Cly-  
temnestre. Une lueur d'espérance lui fait soup-

çonner que ce pourroient être ceux d'Oreste. Cette idée lui pénètre le cœur comme un trait, & lui fait verser des larmes de joie. Ainsi s'exprime-t-elle par l'instinct de la nature. Mais la crainte succède à l'espérance, & rien ne peut la tirer de son incertitude. Elle avance ; elle voit sur la terre des traces semblables à celles de ses pieds. Tout cela ne fait que la rendre plus inquiète : elle demeure donc dans ce trouble jusqu'à ce qu'Oreste paroisse à ses yeux. Il se montre tout à coup, & se fait reconnoître pour son frere, en lui présentant un voile qu'elle a tissé elle-même.

Cette reconnoissance n'est pas à la vérité si brillante ni si pathétique que celle de Sophocle, mais elle est naturelle ; & je ne vois pas pourquoi M. Dacier dit : QU'ELLE SE FAIT DE LA MANIÈRE DU MONDE LA PLUS GROSSIÈRE, ni pourquoi il regarde comme un très grand défaut, qu'elle se fasse de si bonne heure. Car, quant à ce point, « C'est, dit-il, un vice que la reconnoissance soit » si éloignée de la pèripétie », c'est à dire du changement d'état. Cela seroit bon si la reconnoissance produisoit immédiatement, & tout à coup, ce passage de l'état malheureux à une heureuse fortune, comme il arrive dans la plupart des sujets tragiques. Mais il n'en est pas ainsi dans le sujet présent. Il faut qu'Oreste concerte

avec sa sœur la révolution qu'il médite de faire dans le royaume, en tuant sa mère & l'usurpateur. Il est donc nécessaire que la reconnoissance se fasse de bonne heure, afin de produire insensiblement, & avec vraisemblance, un effet qui ne sçauroit être prompt & qui exige des mesures. Ainsi Eschyle n'a point péché en ceci, non plus qu'Euripide, comme on le verra ci après. Pour ce qui regarde la GROSSIÈRETÉ, je ne puis mieux en justifier Eschyle qu'en traduisant ce morceau de sa pièce. Le voici :

O R E S T E. ( paroissant tandis qu'Electre  
tient les cheveux qu'elle a trouvés. )

Priez les dieux qu'ils accomplissent ainsi le  
reste de vos desirs.

É L E C T R E.

Eh, qu'ai-je obtenu d'eux ?

O R E S T E.

Vous voyez celui que vous avez tant désiré  
de revoir.

É L E C T R E.

De qui, je vous prie, parlez vous ?

O R E S T E.

D'Oreste, dont je sçai que vous souhaitez ar-  
demment le retour.

É L E C T R E.

Hé, les dieux me l'ont-ils accordé ?

O R E S T E.

Oui: c'est moi. Ne l'attendez plus.

É L E C T R E.

Voulez vous , ó étranger , me tendre un piège ?

O R E S T E.

Ce seroit contre mes propres intérêts.

É L E C T R E.

Venez vous insulter à ma douleur ?

O R E S T E.

Elle m'est commune avec vous.

E L E C T R E.

Quoi ! c'est à Oreste que je parle !

O R E S T E.

Je parois à vos yeux , & je vous suis méconnoissable , moi dont vous sembliez reconnoître la présence dans les restes de ma chevelure , & jusques dans les traces de mes pas ! approchez de votre tête \* les cheveux d'un frère qui vous ressemble. Reconnoissez ce voile , ouvrage de vos mains , ce tissu précieux , ces figures d'animaux , &c.

\* Oreste étoit absent depuis dix années , & il étoit enfant quand Eleüre l'envoya en Phocide. Or quand il est de retour à Mycènes , déjà devenu homme , sa sœur peut elle le reconnoître à la couleur de ses cheveux , & sur tout à LA MESURE DE SES PIEDS. Le P. Brumoy a beau dire : le bon Eschyle a des morceaux frappants , une poésie sublime ; mais il radote quelquefois. Il est donc vrai qu'Isuripe , ni Aristophane , ni M. Dacier n'ont pas été si mal fondés dans leur critique. Note de l'ancien éditeur.

Je sçai qu'Aristophane, dans ses \* NUÉES, se moque en passant de cette reconnoissance fondée sur la ressemblance des cheveux : trait de satire fort indirect, puisque Madame Dacier paroît ne l'avoir pas apperçu, ou n'a pas voulu l'appercevoir. Mais ce trait tombe à faux ; puisqu'Electre ne conclut pas simplement de cette ressemblance, que son frère soit de retour, mais qu'elle tire cette conséquence de plusieurs réflexions justes. Je sçai encore qu'Euripide, dans son ELECTRE a badiné sur les trois marques dont se contente cette princesse ; à sçavoir sur le rapport qu'elle voit entre les cheveux répandus & les siens, sur la conformité des traces marquées sur la terre avec celles de ses pieds, & enfin sur le tissu qu'Euripide appelle une robe de sa grace ; quoique le mot ὑφασμα signifie aussi un voile, & soit pris par Eschyle dans ce sens. Ne le fut-il pas, Oreste pouvoir avoir conservé & apporté avec lui cette robe, pour se faire plus sûrement reconnoître. Mais, outre qu'Euripide dégrade en ceci la majesté de la tragédie, qu'il abaisse au comique, il exagère le ridicule, ou plutôt il veut en trouver où il n'y en a point.

Sa façon de le faire est pourtant si plaisante, qu'on ne sera peut-être pas fâché de voir ici ce morceau de son Electre avant que de voir la

\* Voyez les NUÉES d'Aristophane. act. I. scène dernière.



pièce elle même. Un vieillard, domestique d'Agamemnon, revient de son tombeau. Il paroît comblé de joie. « J'ai trouvé, dit-il à Electre, des » boucles d'une chevelure blonde, & j'ai été » surpris de voir qu'on eût osé les porter à ce » tombeau. Ce n'est sans doute aucun Argien. » C'est donc apparemment votre frère qui a » voulu honorer les mânes du déplorable Agamemnon. Considérez ces cheveux, approchez » les de votre tête, & comparez la couleur ; » car enfin vous sçavez que ceux qui sont » issus du même sang ont coutume de se ressembler ».

ÉLECTRE.

Vous n'y songez pas, ô vieillard, pensez vous que le brave Oreste vint en cachette à Argos, & fût arrêté par la crainte d'un Egiste? (Mauvaise raison contre Eschyle. Oreste étoit seul, & il devoit user de stratagème pour faire une révolution d'état.) D'ailleurs comment voulez-vous que sa chevelure se rapporte à la mienne? L'une doit se sentir de la manière dure dont un jeune homme de condition est élevé; l'autre se ressent toujours de la mollesse que lui donne le soin qu'on a de parer le sexe.

LE VIEILLARD.

Du moins ajustez vos pieds sur les vestiges des siens, & voyez s'ils ne s'y rapportent pas?

Hé, comment les traces des pas seroient-elles imprimées sur la pierre & sur la terre dure? Mais quand cela pourroit être, peut-on imaginer que les pas d'un frère & d'une sœur puissent être semblables?

## LE VIEILLARD.

Mais si Oreste étoit de retour, ne pourriez vous pas reconnoître la robe tissée de vos mains dont il étoit orné, lorsque je le dérobaï à la mort?

## ÉLECTRE.

Ignorez vous donc, ô vieillard, que j'étois encore enfant lorsqu'Oreste fut enlevé? mais quand il seroit possible que je lui eusse tissé une robe, pourroit-il la porter encore? il faudroit que les vêtemens suivissent la destinée des humains pour croître comme eux. Croyez moi, c'est quelque étranger ami d'Agamemnon, ou quelque citoyen qui aura trompé des yeux attentifs, pour porter ces tristes dons au tombeau, &c.

Enfin je sçai qu'Aristote \* ne met qu'au second rang des reconnoissances, celles qui ne sont fondées que sur la ressemblance & le raisonnement. Il cite même cette reconnoissance d'Oreste dans

\* Aristote, POET. chap. 17.

Eschyle. Mais ce n'est pas là prouver qu'elle soit GROSSIÈRE.

Après les premiers transports d'une reconnoissance si subite \*, Oreste fait une prière éloquente à Jupiter, pour le conjurer de conserver ce qui reste d'une illustre maison. Il ajoute que c'est un oracle d'Apollon qui l'a contraint de venir venger un père, en ôtant le jour à ses assassins; que ce dieu l'a menacé des plus cruels supplices s'il ne le faisoit, qu'en le faisant même il seroit livré aux furies, frappé de lèpre, ou de quelque maladie horrible, séparé du commerce des hommes, & obligé de traîner une vie languissante. Voilà une étrange doctrine. Criminel en obéissant, ou en n'obéissant pas, Oreste est également menacé d'être puni. Il se résout à obéir. La tendresse pour un père l'emporte sur tout autre égard, aussi bien que la pitié pour un peuple sacrifié à l'ambition d'un usurpateur, & d'une mère parricide. C'est ainsi qu'Eschyle tâche d'allaisonner un autre parricide pour le rendre supportable par la nécessité de le commettre.

\* Cette reconnoissance si subite est appelée GROSSIÈRE par M. Dacier; & si M. Dacier entend par là une reconnoissance mal préparée & mal conduite, on ne voit pas qu'il ait si grand tort. Qui voudra comparer les deux reconnoissances dans Eschyle & dans Sophocle, verra sans peine que la tragédie, du temps d'Eschyle, étoit dans son enfance; & que Sophocle & Euripide, mais sur tout Sophocle, l'ont amenée à sa maturité, pour ne pas dire à sa perfection. Note de l'ancien éditeur.

Le chœur fait des vœux en faveur d'Oreste; & ici commence un retour de tendresse entre le frère & la sœur. Dans cette scène, qui est très vive, quoiqu'assez longue, il se fait un combat entre l'horreur naturelle du crime, & le desir effrené d'une vengeance qui paroît légitime. C'est une perte pour notre langue, qu'on ne puisse rendre la délicatesse de tous ces mouvemens qui se trouvent confondus dans une foule d'expressions & de vers d'une telle énergie, qu'ils perdroient tout leur prix dans une traduction littérale. On y voit dans Oreste la vengeance dominante; mais combattue par un reste de scrupule qu'Electre & le chœur apperçoivent malgré lui, & qu'ils tâchent de vaincre sans lui faire sentir qu'ils l'apperçoivent. « O mon père, s'écrie-t-il, où êtes vous? où est ce lit fatal où vous avez perdu la vie »? Electre entre dans le même mouvement; & le chœur les exhorte, non à pleurer, mais à venger celui qu'ils pleurent. « Hélas, continue la Princesse, si du moins quelque Lycien vous eût ravi le jour au siège de Troye, vous auriez confondu vos cendres avec celles de tant d'illustres Héros dont vous fûtes le roi ». Le chœur invoque Jupiter vengeur & les furies. « Où êtes vous, déesses infernales; ô vous, qui prenez l'intérêt de ceux qu'on a indignement égorgés, jetez les yeux sur ces

» tristes restes des Attrides ». Mais Electre, qui se sent trop attendrie, en ne considérant qu'un père mort, ranime son courroux par l'idée & la peinture d'une femme barbare qui a donné la mort à son époux. Sur quoi Oreste lui dit qu'il prend le parti de plonger le poignard dans le sein de sa mère; il ajoute, en soupirant, & de mourir après elle. Electre, qui regarde ce dernier mot & ce soupir comme un reste de remords qui se réveille, achève d'aigrir le courroux de son frère contre Clytemnestre. « Elle a coupé, dit-elle, » les pieds & les mains à son époux, & voici le » lieu où elle l'a inhumé ». Electre retrace ici en peu de mots sa propre misère; puis elle invoque son père & les dieux. Ces fréquentes invocations, continuées alternativement, donnent de l'ame à toute cette scène, & sont l'expression pure de la vengeance & de la douleur. Car on y prie Agamemnon de se souvenir des indignes traitemens qu'il a soufferts, & on lui rappelle toute la noirceur de l'appareil de sa mort.

Oreste enfin demande par quelle bizarrerie Clytemnestre s'avise d'envoyer des libations sur le tombeau d'un mari qu'elle a massacré. C'est, lui dit-on, l'effet d'un songe effrayant. La reine a cru voir en dormant un serpent sortir de son sein; elle a cru l'allaiter, & le serpent lui a tiré du sang au lieu de lait. Rien de plus naïf que

cette courte narration. Telle est la manière des anciens. Elle peint en peu de mots. Oreste, qui conçoit le sens de ce songe, jure qu'il l'accomplira; & pour cela il envoie Electre dans le palais, afin d'observer ce qui s'y passe, il engage le chœur à un secret impénétrable, & il destine Pylade à le seconder dans son projet. Le chœur, pour l'intermède accoutumé, repasse les amours funestes qui se sont cimentées par le sang. C'est un tissu des amours de la fable, mis en strophes pour le chant.

### A C T E   I I I.

Un esclave sort du palais : Oreste l'appelle, & lui ordonne d'annoncer qu'un étranger est arrivé. Clytemnestre survient suivie d'Electre. Oreste se dit un homme de Daulie, chargé par Strophius de porter à Argos la nouvelle de la mort d'Oreste, & il feint de ne connoître ni la reine, ni la princesse. Ce prince, inconnu de Clytemnestre, s'excuse d'être obligé de faire un rapport si affligeant à des personnes qui l'honorent de l'hospitalité. Pour Clytemnestre, elle reçoit froidement cette nouvelle, & dit à l'étranger prétendu, qu'il n'en fera pas moins cher à Egiste. Elle donne ordre qu'on prépare l'appartement destiné aux étrangers. Oreste entre donc dans le palais, aussi bien que Clytemnestre & Electre, qui se retirent

de leur côté : ce qui donne au chœur l'espérance d'un heureux succès.

La vieille qui a élevé Oreste, va chercher Egiste, par ordre de la reine. « L'inhumaine, » dit-elle, affecte une feinte douleur, mais elle » a peine à cacher sa joie. C'est à moi de pleurer » le malheureux Oreste ». Elle fait voir en effet la plus vive douleur. Le caractère de cette nourrice est très naïf. Car elle se rappelle assez en détail toutes les peines que lui a coûté l'enfance d'Oreste. Il faut passer cela aux mœurs anciennes. Elle parle en un mot à peu près comme Phénix, dans Homère, à l'égard d'Achille, chose dont on a fait un crime à Homère, & qu'on ne pardonneroit pas davantage à Eschyle. Le chœur, pour consoler cette femme, lui laisse entrevoir que le bruit du trépas d'Oreste est un faux bruit semé à dessein, & l'engage à ne pas différer davantage d'avertir Egiste. Durant cet intervalle il chante à l'ordinaire pour occuper le théâtre, & ses chants ne sont que des prières pour la réussite de l'entreprise d'Oreste. Il ne faut pas omettre que dans l'entretien du chœur avec la vieille, elle dit qu'elle a ordre d'avertir Egiste de venir avec ses gardes. C'est une précaution qu'a pris le poète pour marquer le caractère des tyrans, qui, ayant tout à se reprocher, vivent toujours dans la crainte, & en même temps pour surprendre l'esprit

du spectateur par ce nouvel obstacle. Mais le chœur le lève aussitôt en disant à la gouvernante de se bien garder de parler à Egiste de cette circonstance, & de l'engager au contraire à paroître seul, en le prévenant sur les bonnes nouvelles qu'on vient lui annoncer.

#### A C T E I V.

Egiste paroît en effet accompagné d'un seul homme qui l'avoit appelé de la part des deux étrangers. Il vient s'instruire de la vérité du fait sur la mort d'Oreste. Il ne fait point éclater sa joie comme dans Sophocle ; au contraire, sa politique défiante lui fait dire qu'il est fâcheux de répandre de pareils bruits, s'ils ne sont éclaircis & fondés ; qu'on en peut tirer de dangereuses conséquences, en se rappelant la mort d'Agamemnon ; que peut-être ces bruits ne sont nés que des vaines frayeurs de quelques femmes. C'est qu'il a été aussi averti par la nourrice de la part de la reine. Il interroge l'homme qui l'accompagne, & celui ci le renvoie aux deux étrangers pour être plus sûrement informé.

Egiste entre dans leur appartement, tandis que le chœur fait des vœux contre lui : mais en entrant il est frappé par Oreste. On entend ses cris sur le théâtre. Les filles qui composent le chœur s'écartent un peu en partie de frayeur, &



en partie pour ne paroître pas complices de cette action. Un domestique sort tout effaré. Il annonce par ses cris la mort de son maître, & fait promptement ouvrir l'appartement de la reine. Elle sort; & il lui apprend ce qui vient de se passer. « Ah, » s'écrie Clytemnestre, nous sommes trahis, » nous périssons par les embuches, comme nous » avons fait périr Agamemnon ». Elle demande des armes. Mais Oreste se présente à elle. « Je » vous cherche encore, lui dit-il; pour Egiste il » est puni ». Et comme Clytemnestre pousse un soupir sur la mort de son cher Egiste, « Barbare, » ajoute Oreste, vous aimez cet époux. Hé bien, » vous l'accompagnerez au tombeau ». Clytemnestre, qui reconnoît son fils à cet exploit, lui demande grace, & lui montre le sein qui l'a allaité. Oreste est ébranlé à ce spectacle. « Que » dois-je faire, dit-il, cher Pylade ? Pylade le raffermir en alléguant l'ordre du ciel. « Où » sont les oracles d'Apollon ? où sont vos sermens ? Tout vous doit être ennemi hors les » dieux ». Oreste étouffe sa tendresse, & ordonne à la reine de le suivre dans l'appartement où est le corps d'Egiste, pour y être immolée auprès de lui. « Un double crime vous a unis pendant la vie, » le même sort va vous réunir; venez l'épouser » encore une fois ». Le discours entrecoupé du fils & de la mère est court & vif. Il commence ainsi.

O mon fils, songez que je vous ai nourri.  
Donnez moi la vie.

ORESTE.

Vous avez tué mon père, & vous verriez le  
jour avec moi !

CLYTEMNESTRE.

C'est le destin qui donna la mort à Aga-  
memnon.

ORESTE.

Et le destin le venge par la vôtre.

CLYTEMNESTRE.

Serpent que j'ai nourri dans mon sein ! ah,  
mon songe étoit trop vrai.

ORESTE.

Votre main a commis un parricide, mourez  
par un parricide.

Il faut convenir que cela a quelque chose de  
trop barbare pour nos mœurs, quelque adoucisse-  
ment qu'Eschyle semble y apporter. Oracle tant  
qu'on voudra, c'est toujours un fils qui tue une  
mère, & une mère suppliante. Sophocle est un  
peu moins dur en ceci qu'Eschyle & Euripide.  
Le chœur termine cet acte par une espèce de  
triomphe sur cette vengeance opérée, dit-il, par  
la justice même, fille de Jupiter.

ACTE

## A C T E V.

Oreste sort du palais, & fait ouvrir les portes. Il montre de loin au peuple les corps d'Egiste & de Clytemnestre. D'un autre côté, il leur fait voir le voile dont l'un & l'autre couvrit Agamemnon pour le massacrer, & les chaînes dont ils le lièrent. « Qu'on l'étende, dit-il, ce voile abominable, non pour être vu de mon père, mais afin que le soleil, témoin de tant de sang répandu, me soit garant que c'est avec justice que j'ai osé tuer une mère. Car, pour Egiste, je n'en parle pas. Il porte la juste & trop douce peine de son adultère ». Le chœur, à ce spectacle, sent réveiller sa douleur & son indignation: mais Oreste a beau se rassurer à cette vue; le fruit de sa victoire, est d'être obligé de fuir à Delphes, suivant les ordres d'Apollon. Il sent même déjà sa raison se troubler. Mais, avant que les furies viennent l'agiter, il prend les Argiens à témoin de son innocence, & les laisse jouir de la liberté qu'il vient de leur procurer, pour s'exiler lui-même loin de sa patrie. A l'instant, il croit voir les Euménides avec les serpens qui siffent sur leurs têtes; & des yeux qui distillent<sup>1</sup> de sang.

<sup>1</sup> Toutes les éditions portent la même faute; il faut dire, Qui distillent du sang. Mais nous n'avons point entrepris de corriger, ni de relever les fautes de ce genre, qui ont pu échapper au P. Brumoy. C'est le savyant, & non l'écrivain, que nous avons promis d'examiner.

Ce n'est là qu'une fureur commencée. Aussi Eschyle ne l'a fait qu'ébaucher en grand maître. En effet Oreste ne perd pas entièrement l'usage de la raison. Il se retire avec Pylade, & le chœur finit en plaignant la destinée de cette maison, où se sont commis tant d'attentats, & même le sort d'Oreste, obligé de les venger sur une mère, & d'être coupable malgré lui.

Je ne dois pas oublier que les furies dont Oreste est agité, & que Clytemnestre appelloit LES CHIENS IRRITÉS D'UNE MÈRE, sont une peinture très ancienne & très noble des remords qui aiguillonnent la conscience d'un coupable; remords que la nature rend plus vifs & plus sensibles, quand il s'agit d'un crime qui l'offense aussi violemment que le parricide. Cicéron dit admirablement à ce sujet. « \* Ne vous imaginez pas, » que, comme vous le voyez souvent aux spectacles, un homme coupable d'impiété ou de » quelque attentat, soit réellement agité & saisi » d'effroi par les torches ardentes des furies. Le » scélérat est tourmenté par ses propres fautes, » poursuivi par ses frayeurs, agité par ses fureurs, » bourrelé par ses noirs projets, déchiré par ses » remords. Voilà les furies domestiques qui s'attachent pour toujours aux impies. Ce sont elles » qui, jour & nuit, vengent par de cruels, mais

\* Cic. pro Rosc. Amer. n. 40.

» justes supplices, le sang des pères sur des fils  
 » parricides ». Nolite enim putare, quemadmo-  
 dum in fabulis sæpenumerò videris, eos qui aliquid  
 impiè scelerateque commiserint, agitari & per-  
 terreri furiarum tedis ardentibus. Sua quemque  
 fraus, & suus terror maximè vexat : suum quem-  
 que scelus agitat, amentiaque afficit : suæ malæ  
 cogitationes conscientiaque animi terrent. Hæ  
 sunt impiis assiduæ domesticæque furia quæ, dies  
 noctesque, parentum pœnas à consceleratissimis  
 filiis repetunt.

---

## P E R S O N N A G E S.

O R E S T E.

P Y L A D E.

LE CHŒUR. ( Il est composé de femmes esclaves ,  
vraisemblablement des captives Troyennes ).

É L E C T R E.

U N P O R T I E R.

C L Y T E M N E S T R E.

G Y L I S S E. ( nourrice d'Oreste ).

E G I S T E.

U N O F F I C I E R D U P A L A I S.

P E U P L E.

La scène est à Argos , devant le palais & le  
tombeau d'Agamemnon.

---

---

# LES CHOEPHORES,

TRAGÉDIE D'ESCHYLE.

---

ACTE PREMIER.

---

SCÈNE PREMIÈRE.

ORESTE, PYLADE.

---

ORESTE.

**O** TOI, que ton père a commis à la garde des morts, Mercure souterrain<sup>1</sup>, sois mon protecteur & mon appui : après un long exil, je reviens enfin dans ma patrie. Au pied de ce tombeau, mon père, je t'appelle ; entends moi. Vois ces cheveux que je coupe pour la seconde fois, & dont Inachus<sup>2</sup>, pour prix de la nourriture qu'il me donna dans mon enfance, reçut jadis les prémices ; c'est

<sup>1</sup> Les Grecs donnoient à Mercure ce surnom *χθόνιος*, & y joignoient encore l'épithète de conducteur, parce qu'il conduisoit les âmes dans les enfers. Sophocle<sup>3</sup>, dans sa tragédie d'*ΑΪΑΧ*, donne à ce dieu ces deux surnoms, *Πομπαῖον* *Ερμῆν* *χθόνιον*.

à toi que je les consacre ; ils sont l'offrande de la douleur. . . . . Que vois-je ? quelles sont ces femmes assemblées , vêtues d'habits lugubres ? Que dois-je penser ? un nouveau malheur afflige-t-il ce palais ? seroit-ce des libations qu'elles apportent pour apaiser les mânes de mon père ? oui sans doute. . . . Ah ! c'est Electre ; c'est ma sœur ; je la reconnois à sa profonde tristesse. O Jupiter , fais que je puisse venger la mort de mon père ! prête moi ton secours ! Pylade , retirons nous ; sçachons l'objet de cette pompe lugubre.

## SCÈNE II.

LE CHŒUR, ÉLECTRE.

---

ÉLECTRE.

ENVOYÉE par les maîtres de ce palais , j'apporte des libations ; je frappe ma poitrine à coups redoublés ; mes joues ruissellent de sang , & mes ongles y viennent de tracer leur sillon. Mon cœur se nourrit de soupirs. Ces tissus déchirés , ces voiles en lambeaux sur mon sein découvert , annoncent la douleur & la triste infortune.

La terreur aux cheveux hérissés , fille prophétique des songes , du sein du sommeil annonçant



la vengeance, a rempli l'appartement des femmes, au fond de ce palais, & troublé par son cri le silence de la nuit. Les devins ont déclaré, de la part des dieux, que des mânes en courroux s'élevoient contre leurs assassins.

O terre, ô terre, c'est pour détourner ces menaces, qu'une épouse (oserais-je prononcer ce nom!) qu'une épouse impie t'envoie cette offrande! offrande trop inutile. Comment racheter le sang qu'elle a versé? O malheureux foyers!.. déplorable séjour! Plus de soleil pour toi! d'odieuses ténèbres t'enveloppent depuis la mort de mon maître.

Il n'est plus ce souverain puissant, invincible, dont la majesté soumettoit tous les cœurs. La crainte y règne aujourd'hui. Quiconque est heureux est un dieu & plus qu'un dieu pour les mortels. Mais la justice visite bientôt les coupables. Elle les frappe, soit au grand jour, soit un peu plus tard, à la lueur du crépuscule, soit dans l'obscurité de la nuit.

La terre féconde a bu du sang; le trépas vengeur a germé; il doit éclore. Le crime est pour son auteur la source des maux les plus cruels; il n'est point de grace pour qui profane le sanctuaire de l'hymen. En vain se réuniroient les fleuves de l'univers, ils ne laveroient point un odieux parricide.

Pour moi, que les dieux ont enveloppée dans la ruine de ma patrie, qu'ils ont arrachée de la maison paternelle, & réduite à l'esclavage, je dois, étouffant la haine amère dans mon cœur ; approuver, justes ou injustes, les volontés du tyran impérieux, qui dispose aujourd'hui de ma vie. Mais en secret, dévorant mes soupirs, je pleure la triste destinée de mon roi.

## A C T E I I.

---

### S C È N E P R E M I È R E.

ÉLECTRE, LE CHŒUR.

---

ÉLECTRE.

**E**SLAVES fidèles, puisque vous m'accompagnez dans ce triste devoir, aidez moi de vos conseils. Lorsque je répandrai ces libations funébres sur le tombeau, quels souhaits formerai-je, quels vœux adresserai-je à mon père ? Lui dirai-je que j'apporte ces dons de la part de ma mère, de la part d'une épouse chérie, à l'époux qu'elle chérissoit ? Non, je n'aurai pas ce courage. Quels mots puis-je donc proférer en arrosant la tombe de

mon père ? Le prierai-je d'envoyer , ainsi qu'il est juste , à ceux qui lui font ces présens , la digne récompense de leurs forfaits ? ou bien , puisque mon père a péri par un crime , dois-je répandre en silence cette liqueur sacrée , & , comme dans les sacrifices expiatoires , jettant au loin derrière moi ce vase , fuir sans détourner les yeux ? Chères amies , c'est à vous de me conseiller ; car , sans doute , vous partagez ma haine. Ouvrez moi sans crainte votre cœur. Hélas ! maîtres , esclaves , nous sommes tous également au pouvoir du destin. Si vous avez quelque avis meilleur , je délire que vous m'en fassiez part.

LE CHŒUR.

Vous l'ordonnez , je m'expliquerai sans détour ; j'en atteste ce tombeau , aussi sacré pour moi qu'un autel.

ÉLECTRE.

Parlez , puisque vous respectez le tombeau de mon père.

LE CHŒUR.

En arrosant sa tombe , priez le pour ceux qui l'aimoient.

ÉLECTRE.

Et quels amis pourrai-je lui nommer ?

LE CHŒUR.

Vous d'abord , & quiconque est l'ennemi d'Egiste.

ÉLECTRE.

Ne prierai-je donc que pour vous & pour moi ?

LE CHŒUR.

C'est à vous d'y penser , à vous de le dire.

ÉLECTRE.

Et quel autre puis-je associer à nous ?

LE CHŒUR.

Ah ! songez à Oreste , tout absent qu'il est.

ÉLECTRE.

Oui , vous éclairerez mon cœur.

LE CHŒUR.

Puis , rappelant le crime , souhaitez à ceux  
qui en furent les auteurs....

ÉLECTRE.

Quoi?... délivrez moi de mon incertitude.

LE CHŒUR.

Qu'un dieu ou un mortel vienne.....

ÉLECTRE.

Les juger , ou les punir ?...

LE CHŒUR.

Dites hardiment , donner la mort à des  
assassins.

ÉLECTRE.

Puis-je sans impiété adresser aux dieux de pa-  
reils souhaits ?

LE CHŒUR.

Pourquoi non ? c'est rendre à vos ennemis le  
mal qu'il vous ont fait.

## ÉLECTRE.

Mercure souterrain, fais moi connoître que mes vœux sont agréés des divinités infernales qui régneront où mon père habite, & de la terre elle-même, qui enfante, nourrit & reprend tout. En répandant ces libations funébres, mon père, je l'appelle; jette un regard de pitié sur moi & sur ton cher Oreste; fais nous rentrer dans ton palais. Maintenant nous sommes errans, trahis par celle dont nous tenons le jour. Elle a donné ton lit à Egiste, le complice de ta mort. Je suis esclave; Oreste est indigent & fugitif; tandis que les coupables, dans le sein des plaisirs, jouissent insolemment du fruit de tes travaux. Fais qu'Oreste revienne & triomphe en ces lieux. Entends ma voix, ô mon père! accorde moi d'avoir un cœur plus chaste & des mains plus pures que ma mère: voilà mes vœux pour tes enfans. Quant à tes ennemis, parois à leurs yeux, armé de la vengeance. Viens leur donner la mort comme ils te l'ont donnée. Telles sont les imprécations que je mêle à mes prières; sois nous favorable. Que les dieux, la terre & la justice vengeresse se joignent à toi. Avec mes vœux reçois ces libations.

(En disant ces mots, elle arrose le tombeau; elle se tourne ensuite vers le chœur).

Vous, suivant l'usage, faites entendre vos gémissemens, chantez l'hymne funébre.

## LE CHŒUR.

Verſons, verſons un torrent de larmes pour un maître trop malheureux ; que ſa tombe en ſoit arroſée ; qu'elles ſe mêlent à ſes libations ; qu'elles ſervent avec elles à détourner nos maux, pour en accabler nos ennemis. Du ſein des ténébres, ô mon maître, ô mon roi, écoutez nous ! Hélas ! hélas ! qui ſera votre vengeur ? qui ſauvera vos enfans ? Que le dieu des Scythes, que Mars lance lui même ces traits déchirans, ces traits imprévus, qui portent par tout une mort inévitable.

## ÉLECTRE.

C'en eſt fait ; mon père a reçu les libations. Divin meſſager de l'olympe & des enfers. ....

( En diſant ces mots, elle apperçoit les cheveux qu'Oreſte avoit mis ſur le tombeau ; elle accourt auſſitôt vers le chœur ).

Chères amies, partagez ma ſurpriſe.

## LE CHŒUR.

Parlez ; mon cœur palpite de crainte.

## ÉLECTRE.

J'ai trouvé ſur la tombe cette boucle de cheveux. ....

## LE CHŒUR.

De qui ſont-ils ? Quel homme ou quelle femme les y a déposés ?

ÉLECTRE.

Il n'est pas difficile de le conjecturer.

LE CHŒUR.

Comment ? Quoique plus jeune , instruisez moi.

ÉLECTRE.

Je suis la seule ici qui pût offrir ce présent à mon père....

LE CHŒUR.

Tous ceux qui lui devoient cette offrande sont ses ennemis.

ÉLECTRE.

Ces cheveux d'ailleurs sont tout à fait semblables....

LE CHŒUR.

A quels cheveux ?... je brûle de l'apprendre...

ÉLECTRE.

Aux miens ; ils semblent être les mêmes.

LE CHŒUR.

Seroit-ce un présent fait en secret par Oreste ?

ÉLECTRE.

Il est assez vraisemblable que ces cheveux sont à lui <sup>1</sup>.

LE CHŒUR.

Comment aura-t-il osé venir en ces lieux ?

<sup>1</sup> Voilà le véritable sens du texte , qui n'a rien en soi que de raisonnable ; au lieu que ceux qui l'ont traduit ainsi : « Ils ressemblent parfaitement aux siens », ont fait dire une absurdité à Eschyle.

ÉLECTRE.

Il aura envoyé cette offrande à son père.

LE CHŒUR.

C'est un nouveau sujet de larmes, si elle annonce qu'il ne reverra plus sa patrie.

ÉLECTRE.

Ah ! mon cœur est assailli des flots de la tristesse ; un trait perçant m'a frappée. En regardant ces cheveux, mes yeux sont inondés des larmes les plus amères. A qui des Argiens pourroient-ils appartenir ? Ce ne peut être à celle qui assassina son époux, à ma mère, dont la sacrilège aversion pour ses enfans dément un nom si tendre. Mais comment m'assurer qu'ils sont un don d'Oreste, du mortel le plus cher ? Toutefois l'espoir me flatte.... Hélas ! que ces cheveux ne peuvent-ils parler, & dissiper mon cruel embarras ? que ne me disent-ils si, séparés d'une tête ennemie, je dois les rejeter avec indignation, ou si, venant de mon frère, & légitime offrande de sa douleur, commune avec la mienne, ils sont un digne ornement du tombeau paternel. Dieux, qui le sçavez, je vous invoque !.... De quelle rempête mon ame est agitée !.... Si le salut m'attend, que ce foible germe jette donc une profonde racine !.....  
Encore un autre indice..... des pas tracés, égaux aux miens.... Je vois des vestiges différens....



Les uns sont d'Oreste, les autres de quelque ami qui l'aura suivi.... Le contour des pieds, les talons se rapportent aux miens.... Hélas ! tout accroit mon trouble & ma douleur.

S C E N E I I.

ÉLECTRE, LE CHŒUR, ORESTE,  
PYLADE.

---

O R E S T E.

**P**RIEZ les dieux d'accomplir aussi bien le reste de vos souhaits.

É L E C T R E.

Et qu'ai-je obtenu jusqu'à présent ?

O R E S T E.

Vous voyez celui que vous désirez depuis long-temps.

É L E C T R E.

Qui m'avez vous donc entendu regretter ?

O R E S T E.

Je sçais vos vœux ardens pour Oreste.

É L E C T R E.

Eh bien ! en quoi sont-ils exaucés ?

O R E S T E.

Le voici, n'en cherchez point un autre, & qui vous aime davantage.

ÉLECTRE.

Etranger, vous voulez me rendre quelque piège....

ORESTE.

C'est donc pour y tomber moi même....

ÉLECTRE.

Vous voulez insulter à mes maux....

ORESTE.

A vos maux; dites donc aux miens en même temps....

ÉLECTRE.

Quoi, vous êtes Oreste? c'est à lui que je parle?

ORESTE.

Je suis devant vous, & vous me méconnoissez! vous, qui, à l'aspect de ces cheveux offerts à mon père, étiez enivrée d'espérance; vous, qui, observant les vestiges de mes pas, croyiez déjà me voir. Prenez cette boucle, approchez la de mes cheveux, qui sont semblables aux vôtres, reconnoissez l'endroit d'où elle a été coupée; regardez ce voile, ouvrage de vos mains; si vos doigts ont formé ce tissu, ont tracé ces figures.... Contenez vous; modérez votre joie: ceux qui devroient le plus nous chérir sont devenus nos ennemis.

ÉLECTRE.

Cher objet des regrets de ta famille, espoir  
de

de ma vie, toi que j'ai pleuré ! ah ! ton courage te rendra le sceptre de ton père. Doux objet qui rassembles toutes les affections de mon ame ! car je ne puis plus m'en défendre : oui, tout ce que je dus d'amour à mon père, à une mère, qu'il faut bien que je haïsse, à une sœur cruellement sacrifiée ; tout est réuni pour toi, tendre frère, qui vas faire mon bonheur & ma gloire. Puissent la victoire, la vengeance, &, sur tout, le souverain des dieux, venir à notre secours !

O R E S T E.

O Jupiter ! Jupiter ! contemple l'état où nous sommes réduits ; vois les aiglons d'un aigle généreux, qu'un affreux serpent étouffa dans ses replis ; malheureux orphelins, que presse une faim cruelle, trop foibles pour rapporter au nid leur nourriture accoutumée. Tel est Oreste ; telle est Electre, enfans privés de leur père, & tous deux bannis de leur palais. Si tu laisses périr les rejettons du roi qui t'honora jadis, & t'offrit de si pompeux sacrifices, de quelle main recevras tu de semblables offrandes ? Si tu perds la race de l'aigle, quel oiseau portera tes augures aux mortels ? Cet arbre antique, s'il est séché jusqu'en sa racine, n'ombragera plus tes autels, aux jours de tes sacrées hécatombes. Protège nous. Il n'est facile de tirer de son abaissement & de relever cette maison qui paroît anéantie.

## LE CHŒUR.

Enfans , sauveurs de vos foyers paternels ,  
n'élevez point votre voix ; craignez de vous trahir ,  
& qu'un vil délateur n'avertisse ceux qui régnerent  
encore. Ah ! puisse-je les voir dévorés par les feux  
du bûcher !

## ORESTE.

L'oracle du puissant Apollon ne me trahira pas.  
Il m'ordonne de tout entreprendre ; sa voix a  
sonné jusqu'au fond de mon cœur ; il m'annonce  
d'effroyables malheurs , si je ne poursuis pas les  
assassins de mon père ; il veut que je les frappe  
comme ils l'ont frappé. Ses menaces instantes  
m'effraient encore. Si je n'obéis , des maux innom-  
brables vengeront sur moi même une ombre qui  
doit m'être chère. Celui qui apprend aux mortels  
à calmer des mânes irrités , m'a dit qu'un mal  
cruel , envahissant mes chairs , la lèpre , avec ses  
dents aiguës , attaqueroit le principe de ma vie ;  
que mes cheveux blanchiroient avant le temps.  
Il a parlé de furies redoutables qui naîtroient  
du sang de mon père , d'un spectre dont je verrois  
étinceler les regards dans la nuit. Car le trait ,  
que du sein des ténèbres lancent ceux dont une  
main parricide a terminé la vie , & l'effroi noc-  
turne , & la rage armée d'un fouet d'airain , dé-  
chirent , troublent & poursuivent de ville en ville  
le malheureux qui ne les venge pas. Dans cet état ,

plus de part aux sacrifices, aux libations; plus de place aux autels; plus d'hospitalité, ni de société, pour l'objet visible de la colère d'un père. Abhorré, méprisé du monde entier, il faut subir une mort lente dans de pénibles tourmens. Sans doute je dois croire à de tels oracles; &, quand je n'y croirois pas, je ne courrois pas moins à la vengeance. Trop de motifs sont ici réunis; l'ordre du ciel, la mort déplorable d'un père, la misère qui me presse, enfin la honte de voir asservis à deux femmes les citoyens courageux & célèbres qui détruisirent Iliou; car Egiste a tout le cœur d'une femme: nous verrons bientôt si je me trompe.

LE CHŒUR.

O parques puissantes! que Jupiter fasse éclater sa justice! que l'outrage soit puni par l'outrage! L'équité crie hautement, & réclame ses droits. Que le meurtre soit vengé par le meurtre! que celui qui frappe soit frappé! c'est la plus ancienne des loix<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Cette loi, qu'on a nommée la LOI DU TALION, étoit en effet fort ancienne, puisque les Grecs l'appeloient la loi de RHADAMANTE τὸ Ραδάμανθους δίκαιον. Elle étoit conçue ainsi, suivant Aristote, (in ETHICIS, lib. 5. cap. 8).

Ἐὶ κε παθῶι ἡ δὲ κ' ἔρξῃ, δίκη κ' ἰστέα γένοιτο.

« Que la peine soit réputée juste, si le coupable souffre  
« le même mal qu'il a fait ».

Cette loi paroît être celle qui a été le plus universellement adoptée

## O R E S T E.

O mon père, père trop malheureux ! revenu de mon exil au pied de ta couche funébre ; que dirai-je, que ferai-je pour obtenir que le jour ici succède à la nuit ? Hélas ! la pompe du deuil est le seul tribut que reçoive l'antique maison des Atrides !

## L E C H Œ U R.

Mon fils, la dent dévorante du feu ne détruit pas le sentiment chez les morts. Leur courroux se montre après eux. Les mânes ont gémi, le vengeur a paru. Le père & les enfans confondent leurs larmes, & demandent justice.

## E L E C T R E.

Ecoute, à leur tour, ô mon père ! mes regrets lamentables. Tes enfans pleurent sur ce tombeau, tous deux supplians, tous deux fugitifs. Quel bien leur est-il resté ? que n'ont-ils pas souffert ? Mais leurs maux ne sont pas sans remède.

## L E C H Œ U R.

Les dieux, s'ils le veulent, changeront ces plaintes en cris de joie ; au lieu de ces lamentations funébres, des chants de victoire ramèneront dans son palais ce frère qui vous rejoint.

chez tous les peuples du monde. Moyse l'établit chez les Juifs : ŒIL POUR ŒIL, DENT POUR DENT. Solon rendit la loi du talion plus sévère encore chez les Athéniens. Il ordonna que celui qui créveroit un œil à un citoyen, auroit les deux yeux crevés. Voyez Diog. Laërce in Solone.

## ÉLECTRE.

Que n'es tu mort, ô mon père, sous les murs de Troye, par le fer des Lyciens, laissant ton palais plein de ta gloire, & tes enfans assurés d'une vie honorable ! Dans le sein d'une terre étrangère, tu aurois trouvé un superbe tombeau ; mourant avec les amis qui moururent généreusement pour toi, tu eusses été grand jusques chez les ombres, prince toujours auguste, & honoré des maîtres redoutables des enfers, parce que tu fus roi pendant ta vie, & que le destin avoit mis entre tes mains le sceptre & la puissance. Mais, hélas ! tu n'es point mort devant Ilion, & tu n'es point enseveli sur les rives du Scamandre, avec tous ces Grecs immolés par le fer. Ah ! plutôt au ciel que ceux qui t'ont assassiné eussent péri de cette manière, & qu'exempt des maux que tu as éprouvés, tu eusses appris de loin leur trépas<sup>1</sup>.

## LE CHŒUR.

Ce destin, ô ma fille, eût été trop beau ! vous demandez une faveur plus précieuse que toutes les faveurs du sort le plus prospère. . . . . Vous

<sup>1</sup> On a suivi le sens adopté par Paw ; ce qui paroît d'autant plus naturel, qu'il donne lieu au chœur d'observer à Electre que le souhait qu'elle fait est au dessus de toutes les faveurs de la fortune. Si l'on admet l'interprétation de Stanley, qui fait souhaiter à Electre que soit père fût mort devant Troye, & qu'exempt de tourmens, elle en eût appris la nouvelle, il semble qu'il n'y a pas lieu de s'écrier beaucoup sur un pareil souhait.

cédez à la douleur.... mais la fortune vous a frappée d'un double coup. Vos défenseurs ne sont plus, & les mains de nos odieux tyrans ne respectent rien. Malheureux enfans, c'est vous sur tout qui l'éprouvez!..

## ÉLECTRE.

Cruelle pensée ! trait qui déchire mon cœur ! Jupiter, Jupiter, fais donc sortir enfin des enfers la punition due à de coupables & parricides mortels ! Quand aurai-je des larmes amères de ces indignes époux, à leur dernier soupir ? C'est ma mère.... Eh ! je le sçais... Mais pourquoi me contraindre?... Le dieu de la vengeance vole autour de moi. La fureur & la haine enflamment mon visage, embrâsent mon cœur.... Jupiter, qui retient ton bras puissant ? frappe, frappe des têtes criminelles & fais toi connoître à tes coups. Je demande justice de ces injustes mortels.... Déesse, qui vengez les morts, écoutez moi : le sang versé demande du sang ; ainsi le veut la loi : les furies appellent la mort pour venger des manes infortunés.... Puissances de l'enfer, où êtes vous ? Imprécations des mourans, où est votre pouvoir ? Voyez le reste infortuné des Atrides, honteusement chassé de leur palais. Jupiter, où sera notre refuge ?

## IECHÉUR.

Mon cœur tressaille lorsque j'entends ces



plaintes lamentables. Tantôt vos gémissemens me jettent dans un affreux désespoir ; tantôt votre audace, qui s'anime, suspend ma douleur, & me rend l'espérance.

ÉLECTRE.

Que dirai-je ? rappellerai-je tous les maux que m'a fait souffrir une mère ?... Irai-je la flatter ?... rien ne peut l'attendrir. Telle qu'un loup cruel, son ame féroce ne peut être adoucie. Plus barbare qu'une Cissienne<sup>1</sup>, elle a frappé un coup terrible.... Elle a redoublé ; & bientôt on ne peut compter les blessures. Infortunée !... ma tête retentit encore du bruit de ces funestes coups !... O ma mère !... ô femme impie !... vous avez osé ensevelir un roi sans le concours de son peuple, un époux sans larmes ni regrets !

ORESTE.

Ah, ciel ! que d'outrages vous m'apprenez ! Les dieux & cette main les lui feront payer bien cher. Puis-je mourir après m'être vengé !

ÉLECTRE.

A peine expiré, on lui coupa les extrémités du corps<sup>2</sup>.... &, après l'avoir ainsi traité, elle l'ensevelit ici... Elle croyoit vous dévouer à l'in-

<sup>1</sup> Les Cissiens étoient une nation des Perses, dans le voisinage de Suze.

<sup>2</sup> Triclinus observe que les anciens croyoient qu'en coupant les extrémités du corps d'un homme assassiné, ils se mettoient à l'abri de la vengeance des furies que les morts suscitoient contre leurs assassins.

fortune.... Vous entendez l'horrible insulte faite à votre père...

ORESTE.

Quoi, ce fut là son destin ?

ÉLECTRE.

Et moi, accablée de mépris, d'indignités, écartée du palais comme un animal dangereux; étrangère à la joie, ne connoissant que les larmes, mon bonheur fut de cacher mes soupirs & mes pleurs. Que ce récit se grave dans votre cœur; que vos oreilles le transmettent jusqu'à votre ame. Voilà ce qu'ils ont fait; voilà ce que vous vouliez sçavoir: que votre cœur soit inflexible. Et toi, mon père, viens te joindre à tes enfans. Je t'appelle en pleurant, & tout ce qui est ici se réunit à moi. Ecoute nous; reviens au jour; aide nous contre tes ennemis. La force va lutter contre la force; la vengeance contre la vengeance: dieu, secondez la justice!

LE CHŒUR.

Je tremble en écoutant cette prière. L'arrêt est porté depuis long-temps; que nos vœux en précipitent l'effet! O suite fatale de malheurs! ô coups sanguinaires, coups sacrilèges de la vengeance! ô deuil funeste! ô maux sans remède, & enracinés dans la maison des Atrides! Ce n'est point par des mains étrangères, c'est toujours par les mains les plus chères qu'ils perdent la vie.

Déeses des enfers, déesses de sang, vous entendez hymne qui vous est consacré ! Dieux souterrains, coutez nos prières ; prêtez votre secours à ces enfans , & faites les triompher !

O R E S T E.

O mon père, tu tombas sous d'indignes coups !  
 Prends moi ton sceptre & ta puissance.

É L E C T R E.

Et moi aussi, mon père, j'ai besoin de ton secours pour tromper Egiste, & lui donner la mort. Alors les humains te rendront de légitimes honneurs ; & , dans les jours consacrés aux mânes, tu ne seras point honteusement privé d'offrandes & de sacrifices. Alors, rétablie dans ton palais & dans mes biens, aux jours de mon hymen je t'apporterai des libations , & ta tombe sera le premier objet de mon culte.

O R E S T E.

Terre, ouvre toi ; que mon père voie ce combat<sup>1</sup>.

É L E C T R E.

O Proserpine, donne nous une victoire éclatante !

O R E S T E.

Mon père, souviens toi du bain où tu perdis la vie !

<sup>1</sup> Voilà de ces duo à la manière d'Eschyle, tels qu'on n'en trouve point de pareils dans les autres tragiques. Cette invocation à deux voix alternatives, composée de vers égaux, est du plus grand effet. Elle a été imitée dans la dernière ÉLECTRE Française.

ÉLECTRE.

Souviens toi de ces lacs où tu trouvas la mort !

ORESTE.

Tu fus arrêté dans de honteuses chaînes !

ÉLECTRE.

Tu fus surpris dans un infâme piège !

ORESTE.

Réveille toi au souvenir de ces outrages.

ÉLECTRE.

Leve, leve ta tête auguste ; envoie la vengeance au secours de tes enfans ; ou plutôt rends toi même les coups qui te furent portés , si tu veux vaincre ainsi que tu fus vaincu. Entends cette dernière prière , ô mon père ! Tu vois à ce tombeau deux orphelins ; prends pitié de ton fils & de ta fille ; ne laisse point périr en eux la race de Pélops. Par eux tu survis à toi même. La gloire de ses enfans ressuscite un père ; pareille au liège qui soutient le filet , & l'empêche de se perdre au fond des eaux. Ecoute nous ; c'est sur toi que nous pleurons. Tu te sauveras toi même en exauçant nos vœux , ces justes hommages dus à ta tombe & à tes cendres mal honorées jusqu'ici. (à Oreste.) Le projet est formé , il est temps de l'exécuter ; il est temps d'éprouver les dieux.

ORESTE.

J'y cours.... Toutefois , avant tout , apprenez

moi pourquoi elle a envoyé ces offrandes. Qui l'engage à tenter aujourd'hui de réparer un mal irréparable ? Honneurs tardifs rendus à une cendre insensible ! Que peut-elle attendre de ces dons ? ils sont trop au dessous de son forfait. Toutes les libations réunies n'expieront point le sang d'un seul homme : telle est la loi. Cependant instruisez moi , si vous le pouvez.

LE CHŒUR.

Je le puis , ô mon fils ! car j'étois présente. Effrayée par un songe & des visions nocturnes , cette femme impie a ordonné ces sacrifices.

ORESTE.

Sçavez vous quel est ce songe ?

LE CHŒUR.

Elle a cru , nous a-t-elle dit , enfanter un serpent.

ORESTE.

Et cette vision , comment a-t-elle fini ?

LE CHŒUR.

Le monstre nouveau né , comme un enfant dans ses langes , s'est approché pour chercher sa nourriture ; & dans ce songe elle lui a présenté la mamelle.

ORESTE.

Sans doute cet odieux serpent l'a blessée ?

LE CHŒUR.

Il a sucé à longs traits le sang avec le lait.

O R E S T E.

Ah ! ce songe sera réalisé.

L E C H Œ U R.

Saisie d'effroi , elle s'éveille , elle crie ; aussi tôt les lampes éteintes ont commencé à briller dans le palais. Ensuite elle a ordonné ces libations funèbres , dans l'espérance de prévenir ainsi les maux qui la menacent.

O R E S T E.

O terre ! ô tombeau de mon père ! puisse-je accomplir ce songe ! Il me paroît avoir avec moi un entier rapport. Le serpent est né dans le sein qui m'a conçu : enveloppé de langes , il a sucé la mamelle qui m'a nourri , mais il en a fait couler le sang avec le lait. De douleur & d'effroi la nourrice a gémi ; le monstre affreux , par elle même allaité , est le présage de sa mort. Je serai le serpent ; je lui arracherai la vie ; je vérifierai le songe. Vous même ne l'interprêtez vous pas ainsi ?

L E C H Œ U R.

Ah ! telle en soit l'issue ! Mais instruisez vos amis. Qui doit agir ? qui doit rester ?

O R E S T E.

Un mot expliquera tout. Electre doit rentrer , & cacher soigneusement mes projets. Par la fraude ils ont immolé un héros ; par la fraude , & dans un piège , ils mourront à leur tour. Ainsi l'a prédit

le dieu des oracles, Apollon, prophète qui jusqu'ici ne fut jamais menteur. Pour moi, sous l'extérieur d'un voyageur, je me présenterai avec Pylade aux portes de ce palais, comme hôte & ami de guerre de cette famille. Nous imiterons le langage usité près du Parnasse, & l'accent Phocéén. Sans doute personne ne nous accueillera dans ce palais : car tout y respire la violence. Nous attendrons que quelque passant nous aperçoive, & leur dise : « Pourquoi rebuter ces » étrangers ? Egiste n'est-il pas ici ? ne les y sçait-il point ? » Si une fois je passe le seuil de la porte, soit que je le trouve assis au trône de mon père, soit qu'il vienne à moi pour me parler & me considérer ; n'en doutez pas, avant qu'il ait pu me dire : Etranger, qui êtes vous ? je l'étends mort à mes pieds du coup le plus rapide ; & bientôt un sang plus précieux abreuvera, pour la troisième fois, la furie qu'ici la mort ne cesse d'accompagner. Vous donc, Electre, faites que dans le palais tout concoure à l'exécution de mon dessein. (au chœur.) Vous, faites des vœux ; sçachez parler & vous taire à propos. Pylade aura l'œil sur le reste, & m'assurera le succès de ce sanglant combat.

## SCÈNE II.

LE CHŒUR.

L'AIR est peuplé d'oiseaux cruels & redoutables : les antres de la mer abondent de monstres ennemis des mortels ; les tempêtes dans les nues se forment des vapeurs de la terre ; des oiseaux, des monstres, des tempêtes on peut connoître, on peut prévenir la fureur.

Mais qui connoît jusqu'où va l'audace des humains, l'emportement des femmes, la fureur de l'amour, toujours voisin du malheur, & la rage des passions ? L'odieux amour dans le cœur d'une femme, est plus féroce que l'homme & la brute. Témoin, sans nous élever à des pensées plus hautes, le projet conçu par une mère babare, la malheureuse Althée<sup>1</sup>, d'enflammer le tison fatal

<sup>1</sup> Althée étoit la mère de Méléagre. Homère en parle au ix<sup>e</sup> livre de l'IILIADE, mais sans rien dire de ce tison fatal, auquel les parques avoient attaché la vie de Méléagre. Ovide en fait mention au vi<sup>e</sup> livre des MÉTAMORPHOSES :

Stipes erat quem cùm partus enixa jaceret  
Thestias in flammam tristes posuere sorores.  
Staminaque impresso fatalia pollice nentes,  
Tempora, dixerunt, eadem lignoque tibique  
O modo nate, damus.



auquel les parques avoient attaché la vie de son fils , au moment qu'il avoit vu le jour , & fait entendre ses premiers cris.

Témoin la sanguinaire & détestable Scylla <sup>1</sup>, qui sacrifia à ses ennemis le mortel le plus cher. Séduite par les colliers brillans des Crétois , par les dons de Minos , l'impie ! elle coupe sans balancer , l'immortel cheveu de son père endormi , & soudain Nifus descend chez les ombres. Puis-que nous retraçons ces tristes histoires , rappellons , quoiqu'avec peine , un odieux hymen , funeste à une famille entière , & la trahison d'une épouse contre un époux vaillant & courageux. Qu'un homme se venge de ses ennemis , c'est là sa gloire : l'honneur d'une femme est de régler en paix sa maison ; que jamais elle n'ose armer ses mains !

Mais tout cède au crime de Lemnos : crime exécrable , par tout détesté. Quel forfait lui peut-on comparer ? Aussi la race entière qu'avoit souillée un odieux sacrilège , a disparu de la terre , en butte au mépris des humains : nul d'eux ne respecte ce que haïssent les dieux.

Que ne dois-je point justement augurer d'un

<sup>1</sup> Ovide , livre VIII des MÉTAMORPHOSES , dit que Scylla fut séduite par l'amour , lorsqu'elle se détermina à couper le cheveu fatal d'où dépendoit la vie de Nifus son père.

. . . . . Suasit amor facinus.

tel exemple ! Le glaive tranchant de la vengeance brille sur des têtes coupables. Ce n'est point impunément qu'on foule aux pieds toutes les loix. La majesté de Jupiter a été outragée ; mais les fondemens de sa justice sont inébranlables. La parque aiguise le fer, & ramène un fils dans cette maison. Erynnys, à qui rien n'échappe, vient demander compte du sang versé depuis long-temps.

## A C T E I I I.

---

### S C È N E P R E M I E R E.

LE CHŒUR, ORESTE, PYLADE.

(Ils frappent à la porte du palais).

---

O R E S T E.

**E** S C L A V E S , répondez moi... (Il frappe une deuxième fois). N'y a-t-il donc personne dans ce palais.... (Il frappe une troisième fois). Pour la troisième fois, je demande celui qui doit recevoir les étrangers, si Egiste connoît l'hospitalité.

S C È N E

## SCÈNE II.

Les mêmes, LE PORTIER.

LE PORTIER.

**M** voici. Étrangers, qui êtes vous ?

O R E S T E.

Allez m'annoncer à vos maîtres, ce sont eux que je cherche ; je leur apporte des nouvelles intéressantes. Hâtez vous. Le char ténébreux de la nuit approche ; il est temps, pour des voyageurs de s'arrêter chez des hôtes favorables. Que celle qui commande ici, que la maîtresse vienne... ou plutôt amenez ici le maître ; je lui parlerai sans contrainte : un homme devant un homme s'explique librement & sans détour.

(Le portier rentre, & fait venir Clytemnestre).

## SCÈNE III.

LE CHŒUR, ORESTE, PYLADE,  
CLYTEMNESTRE, ÉLECTRE.

---

CLYTEMNESTRE.

**E**TRANGERS, dites nous ce que vous demandez ? Vous trouverez ici ce que vous avez droit d'attendre , des bains , des lits pour vous remettre de vos fatigues , & des cœurs remplis de bienveillance ; si quelque affaire plus importante vous amène , ce soin regarde mon époux , je l'en instruirai.

O R E S T E.

Je suis Phocéen, de Daulis. Je venois à Argos, chargé moi même, comme vous voyez, de mon propre bagage. J'ai rencontré un homme qui m'étoit inconnu, mais qui m'a dit être Strophius le Phocéen. Il m'a demandé où j'allois, m'a montré le chemin. « Etranger, a-t-il ajouté, puis-  
» que vous allez à Argos, souvenez vous de dire  
» aux parens d'Oreste, qu'il est mort, ne l'oubliez  
» point ; à votre retour, vous m'apprendrez s'ils  
» veulent qu'on le rapporte à Argos, ou qu'on  
» l'enfvelisse à jamais dans la terre étrangère où

« il avoit trouvé l'hospitalité ; pour ce moment  
 « sa cendre , justement honorée de nos larmes ,  
 « est enfermée dans une urne d'airain ». Je vous  
 rends ce qu'il m'a dit , j'ignore si je parle à ceux  
 qu'intéresse cette nouvelle ; mais il faut que la  
 mère d'Oreste en soit instruite.

## ÉLECTRE.

O malheureuse , je suis perdue sans ressource !  
 Destin irrésistible qui poursuis notre race ! rien  
 ne t'échappe ; tu me prives de tous les objets qui  
 m'étoient chers ; tes traits inévitables atteignent  
 jusqu'à ceux qui étoient les plus éloignés. Oreste  
 se tenoit prudemment dans un port assuré contre  
 la tempête ; mais aujourd'hui tu détruis avec lui  
 l'espoir consolateur qui nous restoit de revoir  
 les jours de la joie.

## ORESTE.

C'étoit en apportant d'heureuses nouvelles que  
 j'eusse désiré de me faire connoître à des hôtes si  
 respectables , & mériter d'en être accueilli : qui  
 plus qu'un hôte souhaite du bien à ses hôtes ? mais ,  
 après ma promesse , je me serois fait un crime  
 de ne point informer de cet événement des per-  
 sonnes généreuses dont je reçois l'hospitalité.

## CLYTEMNESTRE.

Vous n'en ferez ni moins dignement traité ,  
 ni moins ami de cette maison. Tôt ou tard ,  
 quelqu'autre voix nous eût instruits. Mais il est

temps pour des voyageurs, fatigués d'une longue journée, de goûter quelque repos. Esclave, menez le, avec ceux qui le suivent, dans l'appartement des hôtes; qu'ils y trouvent tout ce qui convient. Je vous en charge, & vous m'en répondrez. Pour nous, allons informer de cette nouvelle le maître de ces lieux; nous avons des amis, délibérons avec eux sur cet événement.

## SCÈNE IV.

---

### LE CHŒUR.

**G**ARDONS, chères compagnes, gardons bien le secret d'Oreste. O vénérable terre ! ô tombe respectable, étendue sur la cendre d'un roi, qui commanda jadis à mille vaisseaux, écoutez nos vœux, protégez Oreste ! Voici l'instant où l'artifice doit le servir ; que le dieu des ombres, Mercure souterrain, le mène lui même à ce sanglant combat.

(Elles apperçoivent quelqu'un qui sort du palais, aussitôt elles changent de discours).  
Cet étranger n'aura porté ici que le deuil....

SCENE V.

LE CHŒUR, GYLISSE, nourrice d'Oreste.

---

LE CHŒUR.

**J**E vois la nourrice d'Oreste, baignée de larmes. Gylisse, qui vous fait ainsi franchir les portes du palais ? La douleur qui vous accompagne, éclate malgré vous.

GYLISSE.

Celle qui reçoit ces étrangers, m'ordonne de chercher Egiste sans tarder, afin qu'il puisse lui même apprendre de leur bouche, avec certitude, la nouvelle qu'ils ont apportée. Devant ses esclaves elle a caché, sous un visage triste, la joie que lui donne cet événement. Ces hôtes ont comblé son bonheur, & le malheur de cette famille. Ceres Egiste pourra s'abandonner à la joie en écoutant ce récit. Ah malheureuse ! les maux affreux, accumulés depuis long-temps dans le palais des Arrides, avoient bien affligé mon cœur ; mais je n'avois pas encore éprouvé de douleur pareille. Mon courage m'avoit fait tout supporter ; mais, mon cher Oreste.... l'affection de mon ame... que j'avois nourri au sortir du sein maternel....

dont les cris m'ont si souvent appelé dans la nuit!... Que de peines & que de fatigues perdues ! car pour élever un enfant dépourvu de raison ainsi que la brute , ne faut-il pas mille attentions ? Enveloppé dans ses langes , soit que la faim , la soif , ou d'autres nécessités le pressent , il ne peut s'exprimer. Le foible instinct auquel il obéit , est tout ce qui le guide. Hélas ! nourrice & gouvernante , l'une l'autre sont bien trompées dans leurs soins ! l'une & l'autre en reçoivent le même prix. Ce double office , c'est moi qui en avois été chargée , en recevant Oreste des mains de son père ; & maintenant , infortunée ! j'apprends qu'il n'est plus... Mais allons trouver celui qui a causé tous nos malheurs. Qu'avec plaisir il m'écoutera !

LE CHŒUR.

Mais, comment a-t-elle ordonné qu'il vînt ?

GYLISSE.

Comment ?... Expliquez vous ; je ne vous entends pas.

LE CHŒUR.

A-t-elle dit qu'il vint seul , ou avec ses gardes ?

GYLISSE.

Avec la suite armée qui l'accompagne.

LE CHŒUR.

C'est ce qu'il ne faut point dire à ce maître odieux ; dites lui qu'il vienne seul & sans crainte



apprendre la nouvelle. Faites promptement ce message avec joie : votre bonheur, sans que vous le sçachiez, en dépend.

GYLISSE.

Y pensez vous ? Après cette nouvelle?..

LE CHŒUR.

Mais, si Jupiter enfin détournoit nos maux...

GYLISSE.

Eh comment ? Oreste est mort, & notre espoir avec lui.

LE CHŒUR.

Pas encore : qui liroit bien dans l'avenir en jugeroit autrement.

GYLISSE.

Que dites vous ? Seriez vous mieux instruite que nous ?

LE CHŒUR.

Allez, exécutez les ordres qu'on vous a donnés ; laissez au ciel le soin d'accomplir ses desseins.

GYLISSE

Je vais donc, & vous obéis. Puissent les dieux nous regarder favorablement !

## SCÈNE VI.

LE CHŒUR.

**M**AINTEANT, père des dieux de l'olympé, exauce mes vœux ! fais que mes justes désirs aient leur entier accomplissement ! Tu sçais pourquoi je t'implore, ô Jupiter ! veille sur lui, dieu puissant ; fais que dans cette maison il surmonte ses ennemis. Si tu lui prêtes ton invincible appui, il leur fera sentir tout le poids de sa vengeance. Tu vois le fils d'un homme qui te fut cher, enchaîné au char de l'infortune ; modère l'excès de ses travaux. Pourra-t-il fournir jusqu'au bout sa pénible carrière ? Le verrons nous toucher enfin au terme désiré de ses peines ? Et vous, habitans de ces vénérables foyers, dieux bienfaisans, écoutez nous ! voici votre jour ; vengez ceux dont jadis on versa le sang.

Mais que la mort n'engendre plus la mort. Ces derniers coups seront justes. Habitant de l'autre prophétique ! qu'Oreste rentre dans son palais ; que nos yeux le voient libre, & sorti des ténèbres qui le couvrent ! Qu'avec toi le fils de Maïa lui prête un juste secours, & seconde ses projets ! Trop souvent tes oracles sont obscurs,

& tes paroles inexplicables s'enveloppent d'une nuit qu'aucun jour ne dissipe. Mais si tu lui donnes la victoire, nous te présenterons les plus riches offrandes, en honorant de nos larmes le tombeau de notre roi. Le succès d'Oreste fera notre bonheur, & fera la fin des maux d'une famille que nous aimons. Et toi, cher prince, raffermis ton courage; à l'instant de frapper, si elle te dit: Mon fils, c'est ta mère qui te prie; rappelle ce qu'elle osa contre ton père; achève une horrible vengeance; endureis ton cœur<sup>2</sup>; rends à l'ombre qui t'est chère, aux vivans que tu hais, ce que leur doit ta colère; fais couler le sang; immole de coupables assassins.

2 Littéralement: Prenant un cœur de Persée.

## A C T E I V.

## S C E N E P R E M I È R E.

LE CHŒUR, EGISTE, GYLISSE,

E G I S T E.

O N est venu me chercher , je suis accouru. J'apprends que des étrangers arrivés ici , répandent la nouvelle de la mort déplorable d'Oreste. L'annoncer dans le palais , ce seroit ajouter un poids douloureux au meurtre dont le souvenir cuisant a ulcéré déjà les cœurs. Mais comment m'assurer de la vérité d'un pareil discours ? Ne seroit-ce point un bruit légèrement adopté par des femmes craintives , & qui tombera bientôt ? Etes vous bien instruite de cette nouvelle ?

G Y L I S S E.

Je l'ai entendu dire : mais entrez ; interrogez ces étrangers. Les rapports ne font d'aucune importance , quand on peut soi même s'éclaircir.

E G I S T E.

Oui , je veux les voir , & apprendre s'ils ont

eux mêmes été témoins de sa mort , ou si c'est un bruit peu fondé. Ils ne pourroient tromper ma pénétration.

( Il entre avec Gylisse ).

## SCENE II.

---

LE CHŒUR.

**O** JUPITER ! que dirai-je ? par où commencerai-je mes prières & mes supplications ? comment exprimer tous mes desirs ? Bientôt le fer meurtrier , rougi de sang , anéantira pour jamais la race d'Agamemnon , ou lui rendra l'éclat , la liberté , le sceptre , & les biens de son antique héritage. Tel est le combat qu'Oreste va livrer seul à deux sacrilèges assassins. Puisse-t-il remporter la victoire !

EGISTE. ( Derrière le théâtre. )

Hélas ! hélas ! ah dieux !

LE CHŒUR.

Frappe , redouble..... ( Ils voyent quelqu'un qui sort du palais ) ? Qu'y a-t-il ? que se passe-t-il dans le palais ?... ( à part. ) Tout est fait ; éloignons nous , afin de paroître n'y prendre aucune part.

## SCÈNE III.

LE CHŒUR, UN ESCLAVE  
ou OFFICIER, (qui sort d'un côté où est  
entré Egiste, & va frapper à l'appartement  
de la reine, auquel on doit supposer que  
conduit une porte différente de celle par  
laquelle Egiste est entré).

---

## L'ESCLAVE.

Ah ! malheureux, malheureux ! mon maître est  
mort !... Ah ! trois fois malheureux ! Egiste n'est  
plus !... Mais ouvrez vite, ouvrez l'appartement  
des femmes.... Dépêchez.... non pour secourir  
Egiste.... hélas ! il n'est plus temps.... Ouvrez  
donc.... Personne n'entend.... Ils semblent en-  
dormis.... mes cris sont inutiles... Où est Cly-  
temnestre ? que fait-elle ? Ah ! bientôt sa tête va  
tomber aussi sous le glaive de la vengeance.

SCÈNE IV.

LE CHŒUR, L'ESCLAVE;  
CLYTEMNESTRE.

---

CLYTEMNESTRE.

QU'EST-CE? d'où viennent ces cris?

L'ESCLAVE.

Ceux qu'on disoit morts ont tué les vivans.

CLYTEMNESTRE.

Ah! dieux, j'entends cette énigme. La ruse nous perd comme elle nous avoit servis.... Qu'on me donne au plutôt une hâche, quelqu'arme.... Puisque j'y suis réduite, voyons à qui demeurera la victoire.

## SCENE V.

LE CHŒUR, CLYTEMNESTRE,  
ORESTE, (une épée à la main).

---

ORESTE.

C'EST vous que je cherche ; Egiste a reçu son salaire.

CLYTEMNESTRE.

Ah ! malheureuse ! cher Egiste, tu n'es plus !

ORESTE.

Vous l'aimiez ? eh bien ! vous serez dans le même tombeau ; soyez lui fidèle jusqu'après sa mort. (Il la saisit, & veut la tuer).

CLYTEMNESTRE.

Arrête, ô mon fils ! Respecte le sein où tu reposas si souvent, où tu suças le lait qui t'a nourri.

ORESTE.

(Il s'arrête, & se tourne vers Pylade).

Pylade, que ferai-je ? Puis-je, sans frémir, poignarder ma mère !

PYLADE.

Où sont les oracles de Pythos ? où sont tes sermens ? Ne crains d'ennemis que les dieux.



O R E S T E, (après une pause).

..... Tu l'emportes ; & tes conseils sont justes... (à Clytemnestre, en l'entraînant.) Suivez moi ; c'est auprès de lui (montrant, derrière le théâtre, l'endroit où l'on doit supposer qu'il a tué Egiste.) que je veux vous immoler. Vivant, vous l'avez préféré à mon père ; que la mort vous unisse encore avec lui ; vous , l'amante de ce traître ; vous , l'ennemie de votre époux !...

C L Y T E M N E S T R E.

J'ai nourri ton enfance, épargne ma vieillesse.

O R E S T E.

Vous avez tué mon père, vivrois-je avec vous ?

C L Y T E M N E S T R E.

Le destin, mon fils, a tout fait.

O R E S T E.

C'est le destin aussi qui vous va donner la mort.

C L Y T E M N E S T R E.

Mon fils , crains les imprécations d'une mère.

O R E S T E.

Ma mère ?... vous, qui m'avez abandonné à l'infortune.

C L Y T E M N E S T R E.

Je ne t'ai abandonné qu'à des hôtes fidèles.

O R E S T E.

Vous m'avez vendu, moi, fils d'un père libre.

CLYTEMNESTRE.

Eh ! où est le prix que j'en ai reçu ?

ORESTE.

Le prix ! je rougirois de le dire....

CLYTEMNESTRE.

Dis le, mais dis aussi les infidélités de ton père.

ORESTE.

Etoit ce à vous, assise en ce palais d'accuser un héros éloigné ?

CLYTEMNESTRE.

Mon fils, l'absence d'un époux est pénible à sa femme.

ORESTE.

Mais l'époux absent ne travaille que pour elle ?

CLYTEMNESTRE.

Mon fils, tu veux donc tuer ta mère ?

ORESTE.

Ce n'est pas moi, c'est vous qui vous condamnez.

CLYTEMNESTRE.

Songes y : des chiens dévorans vengeront une mère.

ORESTE.

Ne vengeront ils pas un père si je l'oublie ?

CLYTEMNESTRE.

En vain je pleure au bord du tombeau....

ORESTE.

Le destin de mon père a décidé votre sort.

CLYTEMNESTRE.

CLYTEMNESTRE.

Hélas ! j'ai engendré & nourri ce serpent ! Songe effroyable, vous n'eriez que trop vrai !

ORESTE.

Coupable d'un parricide, un parricide vous punit.

(Il entraîne Clytemnestre hors du théâtre).

## SCÈNE VI.

LE CHŒUR.

**P**LAIGNONS les l'un & l'autre; mais si le malheureux Oreste est contraint de répandre tant de sang, souhaitons du moins que le flambeau de cette race ne s'éteigne point à jamais !

Le temps a vengé Priam & ses sujets. Deux guerriers, deux lions sont entrés dans la maison d'Agamemnon. Instruit par l'oracle d'Apollon, le héros exilé a tout accompli. Envoyé par l'ordre du ciel, qu'il triomphe dans son palais. Il a trouvé le terme de ses peines; il rentre dans ses biens qu'avoient usurpés deux impurs assassins.

Ceux qui avoient vaincu par la fraude, sont punis par la ruse. La véritable fille de Jupiter a saisi le glaive : mortels, avec raison nous la nommons la justice. Sa colère exterminatrice a

soufflé sur ses ennemis ; ( le prophète du parnasse , qui sur ce mont habite l'ancre profond de la terre , l'a voit prédit hautement ) elle visite enfin dans sa vengeance la femme perfide qui l'a voit outragée.

La divinité est comme forcée à ne point servir les méchans. Adorons , il est juste , la puissance qui régle les cieux.

(Oreste paroît en ce moment ; les portes du palais sont ouvertes ; on voit dans l'éloignement le corps d'Egiste & de Clytemnestre. On apporte en même temps la robe dans laquelle Agamemnon s'étoit trouvé enveloppé lorsqu'il a voit été assassiné au sortir du bain ).

## A C T E V.

## S C E N E P R E M I È R E.

LE CHŒUR, ORESTE, ÉLECTRE,  
PYLADE, ARGIE NS.

LE CHŒUR.

ENFIN le jour luit : notre joug pesant est brisé. Long-temps nous avons craint ici de vous voir couché pour jamais dans la nuit du malheur, bientôt le temps qui fait tout, changera la face de ce palais, quand vos expiations en auront lavé les souillures. La fortune, plus riante, écoutera nos vœux. Les destins de cette famille prendront un autre cours : enfin le jour luit.

O R E S T E.

Voyez ces deux tyrans d'Argos, (Il montre les deux corps.) ces parricides destructeurs de ma maison, naguères assis orgueilleusement sur le trône, unis par l'amour, & maintenant encore, comme on en peut juger, fidèles à leurs sermens. Tous deux s'étoient juré de tuer mon malheureux père, & de mourir ensemble; ils ont

M ij

tout accompli. Voyez, vous qui en avez si souvent entendu parler, voyez ce tissu artificieux, dont l'infortuné ne put se débarrasser, ce lien dont ses membres se trouvèrent enchaînés. (à des esclaves qui porrent la robe dont il parle.) Etendez & montrez ce fatal vêtement. Que le père, non celui d'Oreste, mais de toute la nature, le soleil, voye l'ouvrage impie d'une épouse. Un jour, si l'on m'accuse, il témoignera qu'avec justice j'ai donné la mort, je ne dis point à Egiste, il a subi le sort dû à un vil adultère, mais à ma mère... Quoi donc ! celle qui conçut tant de haine contre un époux, de qui l'amour avoit formé dans son sein des enfans, gages de sa tendresse, autrefois précieux, aujourd'hui funestes, est ce ainsi que je dois la nommer ? N'est ce point une hydre, une vipère, dont le tact seul, même sans morsure, empoisonne ? Ce filet, ce réseau, ce voile perfide, est ce un piège destiné aux hôtes des bois, ou un vêtement de mort, un linceul sépulchral ? Invention infâme, digne d'un brigand, qui, perfide envers ses hôtes, ne vivant que de vols, aidé par ce tissu dans ses assassinats, accumuleroit aisément des forfaits. Grands dieux ! que jamais pareille épouse n'habite avec moi. Puissé je plutôt mourir sans postérité !

LE CHŒUR.

(Il considère les deux corps.) Ah ! déplorable





Mes sens égarés m'emportent  
malgré moi. T. H. P. 182.



spectacle !... (Il regarde particulièrement le corps de Clytemnestre) Cette mort est horrible.... (Il voit Oreste, qui, les yeux fixés sur le corps de sa mère, commence à se troubler.) Plus il s'arrête à la considérer, plus sa douleur augmente.

O R E S T E.

Fut-elle innocente ou coupable ?... Ah ! j'en crois cette robe que le poignard d'Egiste a teinte d'un sang dont les taches n'ont pu être effacées par le temps. A la vue de ce tissu, fatal à mon père, tantôt je m'applaudis, .... tantôt je gémis. Je pleure son crime, sa punition, cette race entière.... Ma victoire est affreuse, & souille ma main.

L E C H Œ U R.

(Il voit le trouble d'Oreste qui s'augmente peu à peu.) Nul des mortels ne devient criminel impunément. Ils sont châtiés, les uns plutôt, les autres plus tard.

O R E S T E.

Quoi qu'il en soit, je sçais le sort qui m'attend. Tels que des courriers fougueux qui s'échappent, mes sens égarés m'emportent malgré moi. Mon cœur soupire de crainte, & palpite de rage. Tandis que je me possède encore, chers amis, je le répète, ce n'est point injustement que j'ai tué une mère, souillée du sang de mon père, & abhorrée des dieux. Le prophète de Pyrrhos,

le chef de la Grèce massacré dans un bain. Aujourd'hui Oreste est venu réparer, le dirai je, ou combler ces malheurs. A quel terme s'arrêteront-ils ? où se terminera cette suite horrible de meurtre & de vengeance ?

F I N.

---

---

# E X A M E N

## DE LA TRAGÉDIE

### DES CHOEPHORES.

---

C'EST peut-être dans cette pièce, plus que dans toute autre, qu'on peut remarquer que l'art, tel que nous l'avons défini, c'est à dire une heureuse combinaison de moyens pour étonner & intéresser les spectateurs, a manqué à Eschyle; & c'est en comparant cette pièce avec celle de Sophocle, qu'on pourra mieux juger de la différence qui régnoit entre ces deux grands poëtes. L'ouverture de la scène se fait par l'arrivée d'Oreste, qui, sans dire, à la manière d'Euripide, JE SUIS ORESTE, se fait aisément connoître dans son invocation à Mercure, & par ces mots: J'APERÇOIS ÉLECTRE, MA SŒUR. Mais cette première scène, que les anciens nommoient le prologue, parce qu'elle précédoit l'entrée du chœur, n'annonce pas tout ce qu'elle devoit annoncer, comme dans l'ÉLECTRE de Sophocle. Depuis quand Oreste est-il absent d'Argos? Quel projet a-t-il, & quels moyens compte-t-il employer? Voilà ce qu'on

voudroit d'abord ſçavoir , & ce qu'on trouve ſi parfaitement annoncé en peu de mots dans Sophocle. Cependant Oreſte, coupant ſes cheveux pour en faire une offrande au tombeau de ſon père, a quelque choſe de tendre & de religieux qui prépare les grands mouvemens de cette tragédie , & particulièrement la reconnoiſſance du frère & de la ſœur; & on peut dire que c'étoit avoir déjà le ſentiment de l'art, que d'avoir auſſi heureuſement préparé cette belle ſcène. Ces cheveux offerts ſur le tombeau d'Agamemnon devoient ſervir naturellement d'indices aux yeux d'Electre, & lui annoncer le retour de ſon frère, non parce que la couleur les lui fait reconnoître, comme on l'a cru, mais parce qu'Electre devoit penſer qu'il n'y avoit que ſon frère qui dût préſenter une pareille offrande. Ce ſigne de reconnoiſſance étoit ſuffiſant pour porter la joie & l'eſpérance dans le cœur d'Electre; & je ne conçois pas pourquoi Eſchyle a voulu y ajouter un autre ſigne, qu'on a regardé, avec raiſon, comme puéril & abſurde, & qui étoit abſolument inutile. La boucle de cheveux rapprochée de celle d'Oreſte, & le voile tiſſu des mains d'Electre que ce frère offre aux yeux de ſa ſœur, étoient des moyens ſuffiſans pour fonder la reconnoiſſance. Je ſerois preſque tenté de penſer qu'il y avoit quelque tradition qui avoit engagé Eſchyle à employer comme

un indice , aux yeux d'Electre , la conformité de ses pieds avec ceux de son frere. Sans cela, comment imaginer qu'Eschyle se fut servi d'un moyen surabondant , & en même temps tout à fait ridicule ?

Les moyens que le poëte emploie ensuite pour amener le dénouement sont heureusement conçus, & ont été imités par Sophocle. Mais Eschyle fait mourir Egiste avant Clytemnestre , & Sophocle fait mourir Clytemnestre avant Egiste. La gradation de l'intérêt semble mieux observé dans Eschyle ; car le meurtre de ce tyran paroît fait pour préparer l'autre. J'observerai que ces mots terribles , FRAPPE , REDOUBLE , prononcé par le chœur lorsqu'Oreste poignarde Egiste , sont mis, par Sophocle, dans la bouche d'Electre, au moment que son frère poignarde Clytemnestre , & que cette imitation , devenue exagérée a rendu horrible une situation qui n'excitoit que la terreur. Ce n'est pas encore la seule différence qu'il y ait dans la catastrophe de ces deux poëtes. Dans Eschyle, Oreste, prêt à tuer sa mère, est attendri ; il frémit du meurtre qu'il va commettre , & il a besoin que Pylade lui rappelle les oracles des dieux. Dans Sophocle, au contraire, Oreste ne témoigne ni allarmes ni remords ; & cette insensibilité, horrible en soi, ne seroit pas supportable, si Sophocle n'avoit pas employé autant d'art pour

dessiner ses caractères & préparer la catastrophe. Remarquons encore que Clytemnestre , dans Eschyle , armant son bras d'une épée pour attaquer son fils , devient plus criminelle , & semble ainsi mériter mieux le sort qu'elle éprouve.

Voilà donc quelques avantages qu'Eschyle pourroit avoir sur Sophocle , si on ne considéroit pas que dans Eschyle les personnages n'ont presque point de caractères dessinés & marqués , & qu'au contraire c'est par là principalement que la pièce de Sophocle est admirable. Eschyle ne donne point à son Electre une sensibilité particulière ; & c'est cette sensibilité qui distingue singulièrement l'Electre de Sophocle. Aussi la reconnoissance dans Eschyle n'a-t-elle rien de bien touchant ; dans Sophocle , la lecture seule fait verser des larmes. Clytemnestre , chez ce dernier , y est peinte avec toutes les agitations d'une femme coupable, Oreste avec toute l'impétuosité d'un jeune homme bouillant de vengeance ; Chrysothémis , le Gouverneur , ont aussi leurs caractères ; & c'est du mouvement de tous ces caractères que résultent les grands effets de l'intrigue de cette pièce : aussi est ce dans cet ouvrage de Sophocle , plus qu'en tout autre , qu'on trouve ces changemens de situation , ces révolutions théâtrales , ces péripéties , qui , comme nous l'avons déjà observé , constituent le grand art de la tragédie. Eschyle ne paroît point en

avoir eu connoissance. Le changement de situation qu'éprouve Electre dans les Choephores n'est presque point marqué ; & ce défaut vient de ce que le caractère d'Electre n'est point annoncé comme il l'est dans Sophocle ; elle n'a pas perdu toute espérance , elle n'est point enflammée du désir de se venger , elle n'a point enfin ce qui constitue la force des grandes passions, l'énergie de l'ame. Ainsi Eschyle n'a pas tiré de son sujet tout ce qu'il sembloit lui fournir. Ses caractères n'ont rien de cette vigueur qui enchaîne & subjugue le sentiment. La marche de sa pièce n'a point assez de jeu , mais elle a des beautés qui lui sont tellement propres, que Sophocle en l'imitant n'a jamais pu les lui dérober. Tel est ce duo qui régné entre Oreste & Electre, que nous avons déjà remarqué ; tel est ce moment terrible où Oreste fait apporter aux yeux d'Argos le tissu dont son père fut enveloppé dans le bain , & la hâche dont il fut frappé ; tels sont enfin les remords qui déjà saisissent Oreste après son crime, & l'aspect des furies dont il se croit tourmenté. Tout ce qui pouvoit exciter la terreur, personne mieux qu'Eschyle n'a jamais sçu l'employer. S'il eût possédé de même les autres parties de la tragédie, peut être n'eût-on jamais parlé ni de Sophocle, ni d'Euripide.

---

# LES EUMÉNIDES,

## TRAGÉDIE D'ESCHYLE.

---

LA pièce qui porte ce nom est si bizarre <sup>1</sup>, que je crois devoir en dire peu de choses. J'en dirai toutefois assez pour en laisser une idée juste, & pour ne paroître pas vouloir déguiser Eschyle, en ne le montrant qu'en beau.

Le sujet des EUMÉNIDES est la suite des COÉPHORES. Oreste, après avoir tué sa mère, est obsédé par des furies qui ne le quittent plus. Apollon, pour l'en délivrer, lui conseille d'aller à Athènes implorer le secours de Minerve. Ce dieu s'y transporte lui-même. Oreste est soumis au jugement des Arcopagites, & sauvé par Minerve. Voilà en gros le sujet. On verra, par le détail, que cette tragédie nous montre l'origine & la pratique d'une loi de l'aréopage en faveur des coupables. Ce tribunal reçut son nom du dieu Mars \*, qui y fut jugé le premier, dit Pausanias †.

<sup>1</sup> La bizarrerie de cette pièce disparaîtra sans doute quand on considérera de quel intérêt elle devoit être aux yeux des Athéniens, pour qui elle étoit faite.

\* *Aphes.*

† *IN ATTICIS.*



Oreste le fut long temps après sous Démophon, roi d'Athènes, comme on l'apprend par les marbres d'Arondel, & non auparavant sous Pandion, comme l'a prétendu le Scholiaste d'Aristophane sur les GUESPES.

## A C T E P R E M I E R.

L'unité du lieu n'est pas gardée dans cette pièce; car d'abord la scène est à Delphes. Mais ce n'est pas-là ce qui choque le plus, comme on le reconnoîtra bientôt. Oreste donc est supposé à Delphes dans le temple d'Apollon. Une vieille Pythonisse ouvre le théâtre par l'invocation de tous les dieux fatidiques; début un peu lent, mais qui peint bien les cérémonies de ces sortes de prophétesses. Elle s'asseoit sur son trépié comme prêtresse à prononcer des oracles aux Grecs assemblés; spectacle plus frappant que les vers. Dans l'enfoncement du théâtre<sup>1</sup>, & apparemment dans le vestibule du temple, elle apperçoit Oreste environné de furies endormies par Apollon. Elle en fait une peinture horrible. Il falloit en effet que leur figure fût extrêmement hideuse, puisqu'on rapporte que dès que ces furies vinrent à se réveiller & à paroître tumultuairement sur le théâtre, où elles faisoient l'office du chœur,

<sup>1</sup> Il paroît que la Pythonisse entroit un moment dans le temple, & en sortoit précipitamment hors d'elle & faisoit d'effroi.

quelques femmes enceintes furent blessées de surprise, & que des enfans en moururent d'effroi. Le chœur étoit alors au nombre de cinquante acteurs. On le réduisit depuis cet accident à quinze par une loi expresse, & depuis à douze.

La prophétesse expose donc le sujet fort naturellement. Elle montre de loin <sup>1</sup> Oreste ( qu'on ne voit point encore, ) en forme de suppliant, la tête ceinte d'une large bande de laine blanche, tenant une branche d'olivier d'une main, & de l'autre une épée encore sanglante. Elle en laisse le soin à Apollon qui paroît avec Oreste.

Ce dieu l'assure qu'il ne l'abandonnera pas, & qu'il saura le tirer des mains des furies. Il lui ordonne de profiter de l'intervalle qu'elles lui laissent pour se réfugier à Athènes, où ce dieu achevera de le délivrer de leurs mains. Car enfin, ajoute-t-il, c'est moi qui vous ai porté à tuer Clytemnestre. Oreste, après une courte prière à Phœbus, se retire; & Apollon prie Mercure de conduire heureusement ce fugitif qu'il a pris sous sa protection.

A peine Apollon & Oreste ont disparu, qu'on voit sortir de terre l'ombre de Clytemnestre : tant cette tragédie est féconde en spectacles. Elle

<sup>1</sup> Elle ne le montre point, mais elle annonce l'état où elle a vu le suppliant, qui ne paroît que dans la scène suivante, où l'intérieur du temple se fait appercevoir.

appelle à haute voix les furies pour les réveiller. Apparemment elles sont étendues sur le théâtre. L'ombre se plaint d'être négligée parmi la foule des morts, sans vengeance, sans ressource contre un fils qui a tué sa mère, tandis qu'elle paye bien cher la mort de son époux. Elle leur montre les blessures qu'elle a reçues d'Oreste, & leur reproche leur nonchalance à la venger. Etoit ce là le prix de tant de sacrifices qu'elle leur a faits? « Quoi; » dit-elle, vous dormez! & votre caprice, semblable » à un faon, s'est échappé de vos mains ».

L'on auroit peine à deviner ce qui va suivre; & pour le dire sans aucun déguisement, le chœur entier, ou la principale furie ne répond que par des ronflemens redoublés, que l'auteur a marqués très exactement, tantôt plus, tantôt moins forts, suivant différens tons. Cela feroit croire que les instrumens exprimoient \* ceci, comme ils exprimoient apparemment les plaintes & les pleurs à diverses reprises dans certains autres chœurs, par exemple dans la tragédie DES PERSES. Toutefois, à quelque assaisonnement qu'on mette ces ronflemens de furies, on convient aisément qu'ils n'en valent pas mieux, au moins pour notre siècle, où l'on a cependant vu les ris mis

\* On peut penser la même chose des croassemens des grenouilles, & du ramage des oiseaux dans ARISTOTHANE. Voyez la troisième partie.

en rime & en musique dans un opéra \*. Il faut encore ajouter qu'après quelques importunités de l'ombre de Clytemnestre, la furie principale rêve, & s'écrie en rêvant, comme si elle poursuivoit une bête à la chasse. Enfin elle se réveille, & réveille ses compagnes, fort étonnées à leur réveil de voir que leur proie leur est échappée. Elles s'en prennent à Apollon, & sont fort scandalisées qu'un jeune dieu ait duppé de vieilles divinités.

## A C T E I I.

Apollon survient d'un air courroucé, & leur ordonne de sortir de son temple, sous peine d'être percées de ses traits, & d'être blessées jusqu'à rendre par leurs blessures tout le sang humain dont elles se repaissent. Il les renvoie dans les lieux de la Grèce où se commettent les crimes énormes, le meurtre, la vengeance qui fait arracher les yeux <sup>1</sup>, & la fureur qui fait qu'on lapide les hommes, qu'on les empale, qu'on leur coupe les extrémités du corps, qu'on les rend eunuques. « Voilà, dit-il, vos régals ordinaires. C'est l'autre

\* Oh, qu'il est beau, ho, ho, ho!

Qu'il est joli, hi, hi, hi, &c.

FÊTES DE L'AMOUR ET DE BACCHUS, act. II. scène II.

1 Les Athéniens étoient les peuples les plus doux de la Grèce, & celui chez lesquels les supplices barbares étoient le moins connus; ces supplices n'étant en usage que chez les peuples où régnoient les tyrans. La liberté & la barbarie ne pouvoient pas exister ensemble.

» d'un lion sanguinaire qui doit être votre re-  
» traite, & non ce temple des oracles ». Cepen-  
dant, sur le reproche que lui font les Euménides  
d'être le fauteur d'un fils meurtrier de sa mère,  
il se disculpe autant qu'il peut en deux mots, &  
il les renvoie au jugement de Minerve. Elles le  
quittent déterminées à poursuivre Oreste, & le  
laissent résolu de le défendre.

A C T E I I I.

Tout à coup le lieu de la scène change, &  
Delphes devient Athènes. On voit Oreste prosterné  
aux pieds de la statue de Minerve, à laquelle il fait  
une prière courte & touchante. Les Euménides qui,  
en qualité de déesses, parcourent la terre d'un  
bout à l'autre en un instant, se trouvent à ses  
côtés, & reconnoissent leur captif à l'odeur du  
sang maternel qu'il a versé. Elles lui déclarent  
qu'elles boiront long-temps du sien, sans lui don-  
ner la consolation de mourir, & qu'elles le livre-  
ront enfin à Pluton, ce dieu redoutable aux im-  
pies. Oreste a beau s'écrier qu'il a été purifié dans  
le temple de Delphes par le sang des animaux  
répandu sur lui, & plus encore par le temps qui  
efface tous les crimes. Il a beau dire qu'il vient  
invoquer Minerve, & lui offrir pour appui son  
bras, son sceptre & son royaume. Les Euménides  
lui répètent qu'il leur est dévoué, & que ni

Minerve, ni Apollon ne pourront le dérober à leurs coups. En signe de réjouissance de l'avoir retrouvé, elles se mettent à chanter autour de lui une ode magique & infernale. Cette espèce d'hymne est pleine du feu d'Eschyle, & inspire je ne sçai quelle horreur. Plusieurs des couplets finissent par un refrain qui montre que ce chant est un chant de furies, un chant qui lie les hommes coupables, & qui les fait sécher de frayeur. Tout ce qu'elles disent tend à faire voir qu'elles sont les vengeresses de la justice, & les bourreaux des criminels.

#### A C T E I V.

Minerve descend avec majesté dans son temple. Elle voit Oreste aux pieds de sa statue, & les furies qui l'assiègent. « Que prétendez vous, leur » dit-elle, vous qui ne ressemblez ni aux divinités, ni aux hommes » ? Les furies font connaître à la déesse ce qu'elles sont & ce qu'elles veulent; &, comme elles la voyent déterminée à ne pas condamner Oreste sans l'entendre, elles consentent à la prendre pour arbitre de leurs prétentions contre lui.

1 Ce refrain, dont parle le P. Brumoy, & qui termine deux strophes du chœur, a cette énergie propre à Eschyle, & qui consiste particulièrement dans un choix de mots presque de même mesure & de même consonance, comme nous l'avons déjà observé dans un chœur de la tragédie des SEPT CHEFS.

Ce prince commence son apologie par déclarer qu'il a été purifié avant que de toucher la statue qu'il tient embrassée. Il raconte ensuite son histoire en peu de mots. Il convient du fait : mais il le justifie sur l'ordre d'Apollon, & remet sa cause entre les mains de Minerve. Par provision, elle le prend sous sa sauve garde, & veut qu'il soit jugé dans les formes par des Athéniens choisis, qui jureront de prononcer suivant l'équité. Voilà, selon Eschyle, l'origine des procédures de l'aréopage, par rapport aux affaires criminelles.

Minerve sort avec Oreste : mais le chœur, fort mécontent d'un commencement de procès qui prend le train de leur enlever leur victime, se plaint amèrement de cette prétendue injustice. « Oui, s'écrient les Euménides, si cet assassin » nous échappe, toutes les loix sont renversées. » L'impunité rendra les hommes plus prompts » à l'imiter ; & combien de mères auront le sort » de Clytemnestre ?.. Qui voudra désormais nous » invoquer ? quel malheureux s'écriera, ô justice ! » ô trône des furies » !... Tout roule sur cette morale, en musique, qui remplit l'intervalle de l'acte.

## A C T E V.

Minerve reparoit à la tête des juges, qu'elle a choisis. Elle ordonne au hérault d'emboucher la

trumpette, & d'imposer silence au peuple, qu'on suppose présent. On voit Apollon qui la suit, & qui entre en cause en faveur de l'accusé. Quoique tout ceci prenne dans l'esprit des lecteurs un je ne sçai quel air comique, qui les rappelle à la comédie des PLAIDEURS, c'est toutefois une action très sérieuse, ainsi que le plaidoyé d'HORACE devant Tullus.

Minerve met la cause sur le Bureau; & la principale Euménide commence à parler, non en haranguant, mais en interrogeant pied à pied l'accusé sur le fait; il en convient: sur la manière; il l'explique: sur l'auteur de ce dessein; c'est Apollon.

Oreste interroge à son tour l'Euménide. « Pour-  
» quoi n'avez vous pas puni Clytemnestre après  
» qu'elle a tué son époux? Elle ne lui étoit pas  
» liée par le sang, répond la furie ».

Les faits ainsi exposés, & convenus de part & d'autre, Appollon se lève à son tour; &, pour justifier Oreste, il avoue qu'il lui a commandé de tuer sa mère. Mais il ajoute que tous ses oracles sont les décrets de Jupiter même. « Quoi, réplique  
» le chœur, Jupiter vous a inspiré d'ordonner le  
» meurtre d'une mère, pour venger un père mort?  
» oui, dit le dieu; car la mort d'un héros &  
» d'un roi doit être considérée avec d'autres

1 L'énergie du Grec mérite ici quelque attention. Eschyle dit: « La mort d'une femme est-elle comparable à celle d'un roi puissant, qui tient son sceptre de Jupiter »? Cette opinion sur la dignité des



» yeux que celle d'un indigne épouse ». Il retrace, pour émouvoir le peuple en sa faveur, la manière horrible dont Clytemnestre a égorgé son époux & son roi. « Roi, malheureux d'avoir été épargné » à Troye, qui lui eût procuré une mort moins » ignominieuse ». C'est le morceau pathétique de l'avocat.

La Furie fait une petite objection assez impie à Apollon. « Hé quoi, dit-elle, Jupiter a lié son » père Saturne, & il condamne une reine qui a » enveloppé son mari d'un voile pour le faire » périr » ! Apollon réfute cette objection, par l'extrême différence d'un dieu lié, & d'un roi mis à mort <sup>1</sup>. On le presse sur le titre de mère, titre si sacré parmi les hommes, qu'il fait regarder comme parricides ceux qui donnent la mort à celles dont ils ont reçu le jour. Il se tire delà par un *DIS-TRINGUO* très singulier, mais reçu chez les autres tragiques Grecs qui ont traité le même sujet \* ;

rois qui tiennent leur puissance du souverain des dieux, se retrouve partout dans Homère. Les Athéniens & les Grecs en général, n'avoient donc pas pour les rois l'horreur qu'on leur a supposée ; & ceux qui regardent l'humiliation des rois, dans les tragédies, comme l'objet principal qu'elles devoient avoir en vue, & celui qui flattoit le plus le peuple, se sont donc fort écartés de la vraisemblance & de la vérité.

<sup>1</sup> On ne sçauroit s'empêcher de remarquer que c'est parodier cruellement son auteur, que de le présenter ainsi. Minerve dit « Qu'il n'est » point de liens qu'on ne puisse rompre ; mais que sitôt que la pous- » sière a bu le sang d'un homme, & qu'il est mort, il n'est point d'en- » chantement qui puisse le rappeler à la vie ».

\* Voyez l'ORESTE d'Eschyle.

c'est que le père est véritablement l'auteur de la vie, & non la mère, qui n'est, dit-il, que simple dépositaire de son fruit. Il prend à témoin Minerve elle-même, issue sans mère du cerveau de Jupiter. Il finit en promettant à Minerve, que si elle sauve Oreste, ce prince & sa postérité seront toujours attachés au peuple d'Athènes par une alliance que rien ne pourra dissoudre. C'est un trait de politique d'état, qu'Eschyle avoit ses raisons de placer ici. Il regarde les Argiens sujets d'Oreste. Presque toutes les tragédies anciennes sont pleines d'allusions pareilles, dont l'application nous est cachée. Nous serons plus heureux à démêler celles d'Aristophane.

Minerve ordonne qu'on aille aux voix, c'est à dire, qu'on mette les petites pierres dans l'urne, à la manière des Aréopagites. Durant cet intervalle où chacun donne ses suffrages pour ou contre, elle prononce la loi qu'elle veut qu'on observe dans les jugemens criminels ; car c'est ici l'établissement des juges de l'aréopage. « J'entends, » dit-elle, que cet aréopage, que ce lieu qui » tire son nom de Mars, & qui fut le camp des » Amazones, quand elles firent la guerre à Thésée, » conserve la majesté de la justice, pour prévenir » les crimes parmi mon peuple. Plus désormais de » nouvelles loix : elles souilleroient les miennes, » comme l'eau est souillée par une matière étran-

« gère. Que mes loix régneront parmi vous, &  
 « tiennent lieu de monarche. Sans la crainte, qui  
 « cultiveroit la justice? maintenez donc ce tribunal  
 « comme le rempart le plus ferme de votre pays:  
 « tribunal que n'ont point d'autres peuples, tri-  
 « bunal défintéressé, prompt à punir le crime, &  
 « toujours attentif à veiller au salut des citoyens.  
 « Tel est l'établissement que je fais pour ma na-  
 « tion chérie<sup>1</sup> ».

Comme les Euménides sentent que l'air du bureau n'est pas pour elles, la furie Coriphée lance quelques traits piquans pour intimider les juges. Apollon y réplique: & l'une & l'autre imiteur parfaitement deux parties adverses qui sont dans l'attente de leur jugement. Cependant Minerve donne son suffrage à Oreste; & la raison qu'elle en apporte, c'est que, n'ayant point de mère, elle prend peu d'intérêt au meurtre de Clytemnestre, considérée comme mère. Elle donne ordre aussitôt de produire les pierres blanches & noires. « O Apollon, s'écrie Oreste, quelle sera l'issue de cette cause »?... L'Euménide en fait de même dans l'incertitude du succès: & Apollon commande que l'on compte exactement les suffrages, parce qu'un seul de plus ou de moins renverse ou rétablit des familles entières. Ce sont là, comme

<sup>1</sup> Ce discours de Minerve, qui a dans l'original une très grande majesté, n'est présenté ici que par extrait.

il est visible, autant de trait pour les gens de justice du siècle d'Echyle, & de tous les temps. Les pierres noires & blanches se trouvent en nombre égal. Ainsi Oreste est absous.

Surquoi, s'adressant à Minerve : « O Pallas, » dit-il, ô déesse tutélaire, c'est vous qui me » rendez à ma patrie. Oui, les Grecs diront en » me revoyant : C'est par le secours de Minerve, » d'Apollon & de Jupiter, qui prend en main » les intérêts d'Agamemnon, qu'Oreste remonte » sur le trône de son père. Mais, avant que d'y » monter, je voue à cette terre une alliance éternelle ». Voilà le but de cette pièce. (Eschyle vouloit montrer l'union des Argiens & des Athéniens.) « Je jure qu'aucun Argien n'y portera la » guerre ; & si quelqu'un des miens, après mon » trépas, osoit violer le serment solennel que j'en » fais, je lui annonce par avance des malheurs » qu'il ne pourra éviter ; je lui rendrai les chemins d'Athènes impraticables <sup>1</sup> ; &, du fond du » tombeau, je sçaurai le faire repentir de son » entreprise, prêt au contraire à devenir favorable » à ceux qui honoreront Athènes, & qui garderont l'alliance que je viens de jurer, &c. ». Il se retire, & laisse les Euménides exhaler leurs plaintes & leur rage.

<sup>1</sup> Cette expression du P. Brumoy est de nature à être prise à la lettre, & présente ainsi un assez mauvais sens : celle d'Eschyle est métaphorique, & veut dire, seulement, que l'entreprise sera pénible & funeste.

Minerve tâche de les adoucir en leur représentant que, si Oreste est sauvé, leur honneur est à couvert, & que c'est une affaire de grace, puisqu'après tout, les suffrages se sont trouvés égaux. Elle les prie de ne pas s'abandonner à leur courroux, ni accomplir les menaces qu'elles ont faites de désoler Athènes. Elle leur promet enfin un asyle, des honneurs & des autels dans la ville. Le chœur, encore irrité, répète ses plaintes & ses investives. Ce sont des furies qui s'empportent contre leurs juges. Minerve continue de les prier avec dignité; & elle mêle adroïtement la douceur avec la force, comme Jupiter fit à l'égard de Phœbus, quand ce dieu, au sujet de Phaëton foudroyé, voulut refuser sa lumière au monde,

*Precibusque minas regaliter addit \*.*

Elle tâche enfin de les engager à recevoir l'hommage & le culte des Athéniens. On leur passe de faire éclater quelque colère dans les premiers momens; mais il faut que la raison les rappelle à des conseils plus doux.

Cette scène, à la manière près, est bien conduite quant à la passion. Les Euménides sont contraintes de céder à l'éloquente & vive douceur de la déesse. Elles font leurs conditions. Minerve leur donne parole qu'on leur élèvera un temple: (c'étoit celui qui étoit à Athènes du temps d'Eschyle.)

\* Ovid. MÉTAMORPH. liv. 2. v. 337.

& que nulle famille ne prospérera sans leur aveu. Elles font à leur tour des souhaits propices à la ville d'Athènes. On les reçoit comme déesses du pays, par l'ordre de Minerve; & cette cérémonie s'exécute par une troupe de jeunes filles & de femmes de tout âge, qui conduisent ces divinités, nouvellement adoptées, dans le lieu qui leur est destiné.

On sent assez que les traits rudes & un peu grossiers de cette pièce, sont fort opposés à notre goût, & au vrai goût du théâtre. Mais il ne faut pas confondre parmi ces traits, ce qui regarde uniquement les mœurs & les idées des Grecs. Le ronflement des furies, & ce spectacle de monstres difformes, ne vaut du tout rien. Cependant, comme c'étoient des divinités respectables pour les Grecs, ils les voyoient avec d'autres yeux que nous. A plus forte raison devoient-ils être moins choqués de voir Apollon plaider pour Oreste, & Minerve jouer le rôle qu'elle joue. Tout cela étoit dans leur génie; & il est nécessaire qu'on s'en rapproche autant qu'il est possible, pour ne pas trouver ridicule une tragédie qui ne l'étoit certainement pas au goût du peuple le plus poli de l'univers.

# LES EUMÉNIDES,

TRAGÉDIE D'ESCHYLE.

---

## PERSONNAGES.

LA PYTHIE, ou prophétesse du temple de Delphes.

APOLLON.

ORESTE.

LE CHŒUR. (Il est composé des Euménides, ou Furies. )

L'OMBRE DE CLYTEMNESTRE.

MINERVE.

LES ARÉOPAGITES.

PEUPLE d'Athènes, FEMMES, VIEILLARDS  
ET ENFANS.

La scène, au premier acte & au deuxième, est à Delphes dans le temple; au troisième, elle est à Athènes, d'abord dans le temple de Minerve, & ensuite sur la colline de Mars.



---

# LES EUMÉNIDES,

TRAGÉDIE D'ESCHYLE.

---

## ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'entrée du temple  
d'Apollon à Delphes.

---

## SCÈNE PREMIÈRE.

LA PYTHIE, ORESTE,  
LES EUMÉNIDES, (endormies).

---

LA PYTHIE.

**O**FFRONS d'abord nos hommages à la Terre,  
qui, la première des dieux, rendir ici ses oracles;  
ensuite à Thémis, qui remplaça, dit-on, sa mère  
dans ce sanctuaire prophétique. Par la cession  
libre & volontaire de Thémis, Phœbé, sa sœur,  
en devint la troisième souveraine. Phœbé, pour  
honorer la naissance de son neveu, lui en fit

présent, & lui donna le surnom de Phœbus. Ce dieu, quittant les marais & les rochers de Délos, aborda sur ces rivages de Pallas, que fréquentent les nochers, & vint ensuite habiter cette contrée, & le sommet du Parnasse. Les enfans de Vulcain<sup>1</sup> l'y conduisirent avec pompe & respect, & nétoyèrent les chemins des brigands qui l'infestoient. Le roi de ce pays, Delphus, & tout son peuple, honorèrent avec empressement l'arrivée du dieu prophète, qui, inspiré par Jupiter, même dans l'art des oracles, s'assit le quatrième sur ce trône fatidique: Apollon est le prophète de son père; c'est à ces dieux que j'adresse les prémices de mes supplications. Après eux, je les offre à Pallas, placée devant ce temple; j'adore aussi les nymphes qui habitent le Coryce, retraite amie des oiseaux, & visitée des dieux. Bromius y fait son séjour; je n'oublierai point ce dieu; c'est delà qu'entraînant les bacchantes, il fit subir à Penrhée le sort d'un lièvre timide. Invoquons aussi les sources de Phisthus, le redoutable Neptune, & sur-tout Jupiter, le souverain des dieux.... Maintenant asseyons nous sur le siège prophétique. Puissé

<sup>1</sup> Le poëte désigne ici les Athéniens dont Thésée étoit roi; & on sçait que ce prince, à l'exemple d'Hercule, occupa sa valeur à détruire les brigands qui infestoient la Grèce. Eschyle, pour flatter les Athéniens suppose que ce furent eux qui conduisirent Apollon à Delphes. En effet on pouvoit rapporter à cet événement, l'usage où étoient les Athéniens d'envoyer, tous les ans, à Delphes une procession solennelle.

mon entrée dans le temple être aujourd'hui plus heureuse que par le passé ! Si quelques Grecs sont venus me consulter, qu'ils rident au sort selon l'usage ; car je prophétise au gré du dieu qui m'inspire.

'..... Un spectacle, horrible à voir, horrible à décrire, me chasse du temple. Je ne puis ni me soutenir, ni marcher ; mes genoux sont sans force : tremblante sous le poids de l'âge, pareille à un enfant, je me traîne sur la terre.... J'entrois dans le sanctuaire redoutable ; je vois à l'autel un homme proscriit par les dieux sans doute : c'est un suppliant ; ses mains dégoutent de sang ; il tient une épée nue, & un rameau couronné, selon l'usage, de longues bandelettes de laine blanche ; à ces marques je ne puis me tromper. Mais autour de lui dort une foule étonnante de femmes assises sur les sièges.... Que dis-je de femmes ? de gorgones.... mais non.... je ne reconnois point là les gorgones ; jadis je les ai vues en peinture, enlevant le repas du malheureux Phinée : celles-ci n'ont point d'aîles ; elles sont noires, d'un aspect affreux ; un souffle bruyant sort de leurs narines ; leurs yeux distillent un odieux venin : vêtues comme elles le sont, elles ne devroient approcher ni des statues des dieux, ni de l'habitation des hommes. Jamais race semblable ne s'offrit à mes

1 Elle entre dans le temple, & en sort précipitamment.

*Tome II,*

○

regards. Quelle terre se vanteroit de l'avoir nourrie impunément, & sans s'être repentie de ses bienfaits ? Mais c'est au puissant Loxias <sup>1</sup>, au dieu médecin, prophète, augure & purificateur suprême, de veiller à la pureté de sa propre demeure.

## S C E N E I I.

ORESTE, LES EUMÉNIDES, (toujours endormies.) APOLLON.

---

APOLLON, (à Oreste.)

**J**E ne t'abandonnerai point ; de près ou de loin, je te protégerai toujours, & tes ennemis ressentiront ma colère. Ces audacieuses, tu les vois, sont enchaînées par le sommeil ; elles ont succombé à la fatigue, ces vieilles & détestables filles, dont n'approchent ni les dieux, ni les hommes, ni les brutes. Nées pour causer des maux, abhorrées de la terre & du ciel, elles habirent les ténèbres & les abymes du Tarrare. Fuis, saisis cet instant, sinon elles te poursuivront par toute la terre, dans les îles & sur les mers : hâte toi d'éviter ce tourment. Cours à la ville de Pallas ; embrasse l'antique image de la déesse. Là, nous aurons des juges,

<sup>1</sup> Apollon.

là, plaidant pour toi, je ſçaurai t'affranchir à jamais de ces peines. Je le dois ; car c'eſt moi qui t'or donnai de tuer ta mère.

ORESTE.

Puiſſant Apollon, vous ſçavez que mon bras ne fut pas injuſte ; ſongez donc à ne point m'aban donner ; votre pouvoir ſuffit pour me ſecourir.

APOLLON.

Souviens toi de mes paroles, & ne crains rien. Et toi, mon frère, fils, ainſi que moi, de Jupiter ; prends le ſous ta garde. Fidèle à ton nom, MERCURE CONDUCTEUR, conduis mon Suppliant. Jupiter lui même reſpecte le droit des Supplians, droit que le ſort propice fit établir en faveur des mortels ;

(Ils ſortent.)

## ACTE II.

## SCÈNE PREMIÈRE.

L'OMBRE DE CLYTEMNESTRE, (Elle porte les marques des blessures qu'elle a reçues d'Oreste.) LES EUMÉNIDES, (toujours endormies.)

## L' O M B R E.

**V**ous dormez, Furies ? est ce là votre emploi ? Vous dormez ! & moi, dont vous trahissez ainsi la vengeance, errante honteusement chez les morts, je m'entends reprocher sans cesse le meurtre que j'ai commis. Sachez qu'ils m'en punissent sévèrement ; tandis que moi, si cruellement traitée par le mortel le plus cher, égorgée par des mains parricides, je ne trouve aucun des dieux qui s'indigne de mon sort. Voyez en esprit ces blessures : l'esprit, quand on dort, a des yeux, & , quand on veille, il est aveugle <sup>1</sup>. Combien de fois ne vous ai je point abreuvées de libations

<sup>1</sup> C'étoit un principe de Pythagore, que les plus grands philosophes de l'antiquité, Aristote & Platon, adoptèrent ensuite.

sans vin, sobres & adoucissantes offrandes? Combien de fois ne vous ai je point conviées à des festins nocturnes, auprès de mon foyer, dans ces heures où l'on n'invoque aucune autre déesse? Aujourd'hui vous foulez aux pieds mes hommages. Pareil au faon, le coupable vous échappe & s'enfuit; il s'est dégagé du filer, & vous insulte. Entendez les plaintes de mon ombre, déesses de l'enfer, reprenez vos sens. C'est Clytemnestre qui vous appelle en songe..... (Ici l'on entend des ronflemens.) Vous dormez....; cependant il s'éloigne. Les dieux de Clytemnestre seuls n'écoutent point leurs Supplians! (Nouveaux ronflemens...) Ah! c'est trop dormir: c'est trop peu compatir à ma peine. L'assassin de sa mère, Oreste, vous échappe. (Ici le chœur pousse des cris confus...) Vous criez, encore endormies! Ne vous léverez vous pas à l'instant? ne ferez vous donc jamais que du mal? (Nouveaux cris du chœur.) Le sommeil & la fatigue, ensemble conjurés, ont engourdi vos mortelles vipères.

LE CHŒUR, (encore à moitié endormi.)

Arrête! arrête! arrête!... prends garde.....;

L'OMBRE.

Vous le poursuivez en songe; ainsi que l'animal chasseur, toujours occupé de sa proie, vous poussez des cris inarticulés. Que faites vous? Levez vous. Surmontez la fatigue. Reconnoissez ce que vous

coûte le sommeil. Que mes justes reproches percent votre ame : les reproches sont l'aiguillon des sages... N'exhalez point dans l'air ce souffle sanguinaire, ce feu dévorant de vos entrailles... Suivez le coupable ; que de nouveaux tourmens le consomment.

( Le chœur se réveille ; l'ombre disparaît. )

## SCÈNE II.

Les Euménides s'éveillent les unes les autres.

### LE CHŒUR.

**E**VEILLEZ VOUS.... éveillons nous..... Tu dors?... leve toi.... chasse le sommeil. Sçachons si l'allarme est vaine... Ah! dieux! il est vrai, mes amies, nos soins sont perdus.... Quel affront humiliant! quelle peine insupportable! il s'est échappé du filet. Vaincues par le sommeil, nous perdons notre proie. (à Appollon, qui paroît.) Fils de Jupiter, c'est vous qui nous l'avez dérobé. Jeune dieu, vous avez vaincu de vieilles déesses. Pour sauver son Suppliant, un dieu nous enlève l'impie, le parricide assassin d'une mère! Où donc est la justice? Les reproches qu'on m'a faits en songe, ont percé mon ame comme un aiguillon



déchirant; les bourreaux n'ont point de pareil supplice. Un froid, un froid glacial pénètre mon cœur & mes veines. Ainsi se conduisent les nouveaux dieux ! ils règnent sans équité. Voyez ce trône placé au centre de la terre, il dégoute de sang ; celui qui s'y assied , a souffert qu'un assassin le souillât. Dieu prophète , sans respecter votre propre sanctuaire , vous y avez appelé , amené vous même un impur Suppliant. Vous n'honorez que d'injustes dieux , & méprisez les antiques parques. Vous m'outragez , sans toutefois sauver le coupable ; car , fuirait-il sous la terre , il ne peut éviter son châtement. Après son parricide , un démon vengeur le poursuivra toujours.

## SCÈNE III.

APOLLON, LE CHŒUR.

---

 APOLLON.

**S**ORTEZ, je vous l'ordonne ; sortez à l'instant de ce temple. Purgez ce sanctuaire prophétique , si vous ne voulez que de cet arc resplendissant parte un trait ailé qui vous force à vomir douloureusement les flots écumans du sang humain dont vous vous abreuvez. Ce n'est point à vous d'approcher de ce séjour. Allez où la justice , punissant les assas-

O iv.

finars, les avortemens, les mutilations, ordonné la torture & la mort; où des scélérats gémissans expirent dans les supplices. Filles abhorrées des dieux, voilà les fêtes que vous aimez..... Vos mœurs répondent à votre forme. C'est dans le repaire d'un lion sanguinaire, non dans ce temple, que doivent habiter de tels monstres. Allez, errez, troupeau sans pasteur, que nul des dieux ne daignera conduire.

LE CHŒUR.

Puissant Apollon, écoute nous à notre tour. Tu es, non le complice, mais l'auteur du crime : tu as tout fait.

A POLLON.

Comment? Osez le dire, & rien de plus.

LE CHŒUR.

Tu lui as commandé de tuer sa mère.

A POLLON.

Je lui ai commandé de venger son père.

LE CHŒUR.

Ensuite tu l'as reçu tout souillé de sang!

A POLLON.

J'ai voulu qu'il se rendît Suppliant dans mon temple.

LE CHŒUR.

Et tu outrages celles qui le poursuivent....

A POLLON.

Ces lieux ne sont pas faits pour elles.

LE CHŒUR.

Mais il nous est ordonné.....

APOLLON.

Quoi?... Vantez ce ministère auguste....

LE CHŒUR.

De persécuter par-tout les parricides.

APOLLON.

Eh! comment? le meurtre d'une femme qui tua son époux, peut-il être un parricide? Certes, ce seroit bien avilir, anéantir les sermens d'hyménée, dont Jupiter & Junon sont garants. Que devien- droient les honneurs de Cypris, qui dispense aux mortels les plaisirs les plus chers? La foi, qui fait partager aux époux le même lit, est à juste titre le serment le plus saint. Si vous souffrez qu'ils attentent mutuellement à leurs jours; s'ils n'ont rien à redouter de votre colère, c'est injustement que vous poursuivez Oreste. Pourquoi vous irriter de son crime, si le crime d'un autre ne peut vous offenser? C'est à Pallas que j'en appelle au- jourd'hui.

LE CHŒUR.

Nous ne quitterons point les pas de ce cou- pable.

APOLLON.

Eh bien! poursuivez-le; ajoutez à vos efforts...

LE CHŒUR.

Et toi, n'abolis point nos honneurs.

APOLLON.

Quels honneurs ! jamais je ne les respecterai.

LE CHŒUR.

Ta gloire est de r'asseoir auprès de Jupiter ; la nôtre , quand le sang d'une mère demande vengeance , est de poursuivre incessamment le criminel.

APOLLON.

Et moi , je secourrai , je sauverai mon Suppliant : la colère d'un Suppliant trahi , est à craindre pour les hommes & les dieux.

### A C T E   I I I .

(Le théâtre change , & doit représenter d'un côté le temple de Minerve à Athènes ; de l'autre , l'aréopage & la colline de Mars.)

---

### S C È N E   P R E M I È R E .

---

O R E S T E .

P U I S S A N T E Minerve , j'arrive ici par les ordres d'Apollon. Reçois avec bienveillance un malheureux persécuté , qui n'est plus impur , & dont les mains ne sont plus souillées. Epuisé de fatigue ,

trant dans toutes les villes & chez tous les peuples, j'ai traversé les terres & les mers, fidèle aux ordres fatidiques d'Apollon, & je viens, ô déesse, au pied de ton image, y attendre mon jugement.

## SCÈNE II.

ORESTE, LE CHŒUR,

---

LE CHŒUR.

ALLONS, voilà des marques certaines de son passage... Ces indices muets nous guident... Telles que le chien qui suit un faon blessé, suivons le à la trace du sang qui dégoutte de son corps. Tant de fatigues m'ôtent la respiration. Nous avons parcouru la terre; nous avons volé sans aîles.... Aussi vîtes que son vaisseau, nous l'avons poursuivi au delà des mers. Sans doute c'est ici qu'il s'est réfugié : une odeur flatteuse de sang humain m'en assure.....

Voyez.... cherchez par-tout.... que ce parricide ne puisse fuir impuni.

Le voici abatu & sans force. Il embrasse la statue de l'immortelle déesse; il demande un jugement.

Le jugement est porté. Le sang maternel répandu est difficile à racheter : la terre qui en fut humectée , ne le rendra plus.

A la place de ce sang , il faut que de ton vivant je suce le sien à long traits , & que de ta substance je riré un amer breuvage. Lentement consumé , je t'entraînerai chez les morts. Là , tu subiras le châtement des parricides ; là , tu verras , punis en proportion de leurs crimes , les impies qui ont outragé les dieux , les droits de la nature ou de l'hospitalité. Pluton est sous la terre le juge absolu des mortels ; rien n'échappe à sa vue , & tout se grave dans sa mémoire.

## O R E S T E.

Instruit par mes malheurs , je sçais plus d'un moyen d'expier mon crime ; je sçais quand il faut parler ou me taire : un maître habile m'a enseigné ce que j'aurai à dire aujourd'hui. Le sang dont cette main fut teinte , pâlit & s'efface<sup>1</sup>. Déjà la souillure de mon parricide est lavée : récente , elle a été purifiée dans le sanctuaire de Phœbus par les sacrifices accourumés : je puis désormais parler & me défendre. Ma présence n'apporte ici rien de funeste. Le temps , en vieillissant , abolir aussi tous les crimes. Aujourd'hui ma bouche est

<sup>1</sup> Cette image terrible étoit peut-être connue de Schakespear , lorsqu'il introduisit Macbeth sur la scène , après l'assassinat de son roi , se frottant les mains pour essuyer le sang dont elles étoient couvertes , & prononçant ces mots : L'océan ne pourroit les laver.

pure ; je puis invoquer Minerve qui régné en ces lieux , & l'appeller à mon secours. Sans combat, elle fera pour toujours de moi, de mon pays & des Argiens les alliés fidèles de son peuple. Soit que dans les plaines de la Lybie, aux bords du fleuve <sup>1</sup> qui la vit naître, visible ou invisible, elle combatte pour ses Africains chéris ; soit que, pareille à un vaillant général, elle parcoure les champs de Phlégra, elle est déesse, & doit m'entendre, quoi que éloignée ; elle est déesse qu'elle vienne me délivrer de mes maux.

## LE CHŒUR.

Le pouvoir de Phœbus & de Pallas n'empêchera pas que tu ne sois toujours errant, persécuté par nous , & désormais étranger à la joie. Fantôme desséché, pâture des démons, tu ne pourras parler, tu ne pourras me répondre ; ta voix expirera sur tes lèvres. Victime élevée pour moi, à moi seule consacrée, tu ne seras pas égorgé sur l'autel, mais vivant tu seras ma nourriture ; tu entendras les chants qui te dévouent à moi sans retour.

Formons , formons nos chœurs ; commençons nos effrayans concerts ; retraçons le sort que nous destinons aux mortels.

Nous aimons à être justes. Quiconque a les mains pures, n'a rien à redouter de notre courroux, & vit tranquille ; mais tout coupable qui,

<sup>1</sup> Ce fleuve se nommoit LE TRITON.

comme cet assassin, cache des mains parricides ; nous voit prompts à venger les morts, lui redemander sans cesse le sang qu'il a versé.

O ma mère, ô nuit qui m'avez engendrée pour punir les vivans & les morts, écoutez moi !... Le fils de Latone me déshonore ; il m'arrache ma proie, le sacrilège assassin d'une mère !

Voilà les chants que doit entendre notre victime ; chant du délire, de la fureur & du désespoir ; hymne des Furies, que n'accompagne point la lyre, & qui, enchaînant les esprits, dessèche aussi les cœurs.

Tel est le sort immuable que la Parque inflexible a filé pour moi. Celui qui s'est fait l'artisan de la mort, je dois le suivre jusqu'aux enfers, & le trépas même ne le délivre pas de moi.

Voilà le chant que doit entendre notre victime ; chant du délire, du désespoir & de la fureur ; hymne des Furies, que n'accompagne point la lyre, qui enchaîne l'ame & sèche les cœurs.

Dès le jour de ma naissance, telle fut ma destinée : de ne point approcher des immortels. Nul d'entre eux ne participe à nos festins. Les vêtemens de fêtes nous sont étrangers. Chargées de détruire les familles où des traîtres s'arment contre leurs proches, nous poursuivons le coupable : quelque fort qu'il soit, dès qu'il a fait couler le sang, il est perdu.



C'est un soin que nous nous hâtons d'épargner aux dieux ; mais qu'ils laissent nos arrêts irrévocables & sans appel ! La race odieuse qui est souillée de sang , n'est plus digne d'être écoutée par le Jupiter. La gloire des humains , la plus brillante aux yeux des hommes , flétrie dans les enfers , s'efface à notre sombre aspect , & s'ancrant sous nos pieds tout sanglants.

D'un élan vigoureux nous atteignons de loin le coupable. En vain il se fatigue pour nous fuir ; notre poids l'accable : il tombe.

Aveuglé par son forfait , il ne voit rien ; tant la nuit du crime se répand au tour de lui : & la renommée gémissante parle des ténèbres épaisses qui enveloppent sa demeure.

Le destin l'a voulu : habiles & constantes , gardant le souvenir des crimes , inexorables aux mortels , nous régnerons séparées des dieux , sans honneur & sans gloire , dans un séjour que n'éclaire point le soleil , & où marchent avec peine celui qui a l'usage de ses yeux & celui qui l'a perdu.

Mortels , vous entendez les loix éternelles , dictées par la Parque , que les dieux nous ont imposées : respectez nous ; tremblez. Notre culte est antique , & ne fut jamais négligé ; bien que notre demeure soit sous la terre & dans les abîmes ténébreux.

## ACTE IV.

## SCÈNE PREMIÈRE.

ORESTE, LE CHŒUR, MINERVE;

(Elle paroît dans un char, porté sur des nuages  
au travers des airs.)

MINERVE.

LA voix qui m'implore s'est fait entendre jusqu'aux bords du Scamandre, dans ces champs que jadis les princes & les chefs de la Grèce assignèrent aux enfans de Thésée, comme un don choisi sur tous les biens des vaincus, pour m'être à jamais consacré<sup>1</sup>. A ces accens, j'ai précipité ma course infatigable; j'ai attelé mes courriers agiles à ce char, & l'ægide m'a servi d'ailes pour mieux fendre les airs. (Elle aperçoit Oreste & les

1 Le Scholiaste rapporte que les habitans de Mitylene disputèrent aux Athéniens la possession de la ville de Sigée, & qu'un combat particulier décida du sort de cette ville, & la fit passer sous la domination de Mitylene. Eschyle, ne perdant jamais de vue les intérêts politiques de sa nation, veut ici rappeler aux Athéniens leurs anciens droits, & les engager à combattre les Mitylénienus, pour recouvrer la ville qui leur a été enlevée.

(Furies.)

Furies.) Quelle troupe est ici rassemblée? Je ne redoute rien; mais ce que je vois m'étonne. Qui êtes vous? Je vous parle à vous tous; à cet étranger qui embrasse ma statue; & à vous, qui ne ressemblez à nul des êtres que produit la nature, à rien de se qui se voit chez les dieux ni chez les hommes. .... Mais insulter à votre difformité, ce seroit une injustice; & Thémis le défend.

LE CHŒUR.

Fille de Jupiter, vous sçavez tout en peu de mots. Nous sommes les éternels enfans de la nuit. On nous appelle Furies dans les enfers.

MINERVE.

Je connois votre origine & votre nom.

LE CHŒUR.

Vous apprendrez bientôt quel est mon ministère.

MINERVE.

Je le sçaurai, si vous me l'expliquez.

LE CHŒUR.

Nous poursuivons par tout les assassins.

MINERVE.

Et où le meurtrier trouve-t-il un terme à sa fuite?

LE CHŒUR.

Dans le séjour où jamais n'entra la joie.

MINERVE.

Cet homme a-t-il mérité d'être ainsi poursuivi ?

LE CHŒUR.

Oui. Il a osé égorger sa mère.

MINERVE.

Quelque pouvoir menaçant ne l'y a-t-il point forcé ?

LE CHŒUR.

En est-il d'assez fort pour rendre un parricide nécessaire ?

MINERVE.

De deux parties <sup>1</sup> je n'ai encore entendu que la première.

LE CHŒUR.

S'il l'ose, qu'il donne &amp; défere ici le serment.

MINERVE.

Vous voulez paroître juste plus que vous ne l'êtes en effet.

LE CHŒUR.

Comment ? expliquez vous : nous connoissons votre sagesse.

MINERVE.

Les sermens seuls ne font pas la justice.

<sup>1</sup> Comme le reste de cet acte est une véritable plaidoirie, & qu'on reconnoit clairement qu'Eschyle avoit exprès transporté sur la scène les formes du tribunal de l'aréopage, on a cru devoir se permettre d'employer également dans la version Françoisse des termes de barreau, tels qu'ici le mot PARTIES, & quelques autres, qu'on pourra remarquer dans les scènes suivantes.

LE CHŒUR.

Eh bien ! examinez ; & jugez nous.

MINERVE.

Me prenez vous pour arbitre ?

LE CHŒUR.

Qui vous recuseroit ? digne fille d'un digne père.

MINERVE.

Etranger , à votre tour , qu'avez vous à dire  
Quelle est votre patrie , votre naissance , votre  
infortune ? Repoussez l'accusation , si c'est avec  
confiance dans la justice de votre cause , que vous  
êtes venu , Suppliant respectable , comme autre-  
fois Ixion chez Jupiter , embrasser mon image dans  
mon sanctuaire. Répondez clairement à mes  
questions.

ORESTE.

Puissante Minerve , vos derniers mots ont  
rassuré mon cœur. Je ne suis plus impur ; & mes  
mains en la touchant , n'ont point souillé votre  
image. Je vous en donnerai une preuve certaine.  
La loi veut que tout homicide garde le silence  
jusqu'à ce qu'il ait été purifié par le sang expia-  
toire d'une jeune victime. Eh bien ! il y a long-  
temps que dans d'autres lieux , le sang des victimes  
& l'eau lustrale , ont lavé mon crime ; & c'est un  
soin dont aujourd'hui je suis délivré. Quant à mon  
origine , vous la sçavez bientôt. Je suis Argien ;

mon père vous est connu : c'est Agamemnon, le chef de l'armée des Grecs, par les mains duquel vous avez détruit Ilion. De retour en son palais, il y est mort, non glorieusement, mais par la noire perfidie de ma mère, surpris dans un piège funeste, dans un bain, dont les apprêts déposent encore contre elle. J'étois alors en exil. Long-temps après je revins, & je tuai, je ne le nie point, je tuai ma mère, pour venger un père que j'aimois. Mais de ce que j'ai fait Loxias a été le complice & l'instigateur. Ses menaces aiguillonnantes m'annonçoient des maux affreux, si je ne punissois pas les auteurs d'un forfait. Déesse, décidez si je suis innocent ou coupable. Quelque soit votre arrêt, je m'y soumetts.

## MINERVE.

Cette cause est difficile; quel mortel oseroit la juger? Moi même je n'ai pas le droit de soustraire un meurtrier à la justice vengeresse. D'ailleurs il faut ménager ici, d'une part, un Suppliant, qui, purifié selon les formalités requises, ne fouille point ma demeure, & dont, s'il est absous, je fais l'ami de mon peuple; de l'autre, ces divinités, dont le courroux n'est pas facile à calmer, & dont le cœur, si elles se retirent sans avoir triomphé à mon tribunal, répandra sur cette terre un venin corrupteur, qui l'infestera pour jamais. Tels sont à la fois les biens que je puis

espérer , & les maux que je dois craindre. Mais, puisqu'il faut prononcer , je vais établir à jamais un tribunal , & des juges que j'engagerai par des sermens solennels. Vous cependant préparez vos témoignages & vos preuves , que la justice admettra sur la foi du serment. Je vais choisir les plus intégres de mes citoyens. Je reviendrai décider cette cause avec eux , & leur ferai jurer de ne point trahir l'équité.

## SCÈNE II.

LE CHŒUR.

Si ce parricide triomphe aujourd'hui , des loix nouvelles vont tout renverser. Ce crime se multipliera chez les mortels par la facilité de l'exécuter. Que d'attentats les pères auront désormais à craindre de leurs enfans !

Le courroux des Furies vigilantes n'arrêtera plus les forfaits : nous leur laisserons un libre cours. Chacun apprendra , en frémissant , le malheur d'autrui : plus de fin , ni de terme aux peines ; plus de consolation pour l'infortuné. Que celui qui sera frappé ne nous invoque plus ! Qu'il ne s'écrie plus : ô vengeance ! ô trône des Furies ! Bientôt sans doute , victime d'un nouveau forfait ,

un père ou une mère gémissent ; mais en vain : le palais de la justice est détruit.

Quelquefois le seul regard sévère & pénétrant d'un juge assis arrête le coupable. La frayeur qui retient est utile. Si le cœur ne nourrit aucune crainte, quel homme, quelle ville respectera la justice ?

L'anarchie est dangereuse autant que le despotisme : ce n'est que dans un juste milieu que dieu, dont l'œil embrasse tout, a fait résider la force. En un mot l'impiété ne produit que l'injure ; mais de la sagesse naît une douce & désirable félicité.

Mortel, écoute moi : Respecte l'autel de la justice ; ne vas point, épris de l'amour du gain, le renverser d'un pied sacrilège ; car la punition t'attend, & l'arrêt est irrévocable. Honore tes parens, & garde inviolablement les loix de l'hospitalité.

Qui pratique volontairement la justice ne peut être malheureux, & ne périt jamais tout entier ; mais l'audacieux qui, sans équité, confond tout les droits, fait, tôt ou tard, un terrible naufrage, lorsque la tempête, attaquant son navire, en brise les antennes.

Il invoque des dieux qui ne l'écoutent pas ; il lutte avec l'orage : mais le ciel rit en voyant l'impie humilié dans les chaînes indissolubles du



malheur, qu'il ne peut surmonter. Sa prospérité première a échoué à l'écueil de la vengeance : il périt ; & ne laisse ni regret ni souvenir.

## ACTE V.

(Minerve revient, accompagnée de ceux des Athéniens qu'elle a choisis pour juges. Elle est aussi suivie d'un hérault, & d'une foule de peuple qu'attire la curiosité. Oreste & les Euménides se transportent également sur l'aréopage, ou colline de Mars.)

### SCÈNE PREMIÈRE.

MINERVE, LES ARÉOPAGITES,  
LES EUMÉNIDES, ORESTE, PEUPLE,  
HÉRAULT. (Les juges s'asseyent, & Minerve préside.)

MINERVE.

HÉRAULT, faites votre devoir ; contenez la foule ; que le son perçant de la trompette appelle hautement le peuple à ce tribunal assemblé ; qu'on fasse silence ; qu'on écoute les loix qu'Athènes doit observer à jamais , & le jugement qui va décider cette cause.

## SCÈNE II.

Les mêmes, APOLLON.

LE CHŒUR.

**P**UISSANT Apollon, commande aux lieux où tu régnes. Qu'as tu à démêler ici ?

APOLLON.

J'y viens servir de témoin. Cet homme a été Suppliant dans mon temple ; il a embrassé mes autels ; je l'y ai purifié de son crime, & je serai impliqué dans l'accusation comme instigateur de la mort de sa mère. Vous qui confirmerez le jugement, Minerve, faites y procéder en règle.

MINERVE.

J'appelle la cause. (Aux Euménides.) Je vous défère la parole. C'est à l'accusateur qu'il appartient de parler le premier, & d'énoncer les faits.

LE CHŒUR.

Nous sommes plusieurs ; mais nous parlons brièvement. Toi, (à Oreste) réponds exactement à chaque interrogation. D'abord, est-il vrai que tu ayes tué ta mère ?

ORESTE.

Je l'ai tuée ; je ne le nie point.

LE CHŒUR.

Nous triomphons. Voilà déjà notre athlète tombé une fois<sup>1</sup>.

ORESTE.

Vous vous vantez avant qu'il soit terrassé.

LE CHŒUR.

Répondez encore : comment l'as-tu tué ?...

ORESTE.

Cette main lui a enfoncé un poignard dans le sein.

LE CHŒUR.

Qui te l'a conseillé ? qui te l'a persuadé ?...

ORESTE.

Les oracles d'Apollon : c'est lui que j'atteste.

LE CHŒUR.

Ses oracles !... Un dieu prophète t'ordonner un parricide !

ORESTE.

Oui : & jusqu'ici je n'accuse point la fortune.

LE CHŒUR.

Bientôt, condamné par l'arrêt, tu changeras de langage.

ORESTE.

Je suis tranquille : du fond de son tombeau mon père sera mon défenseur.

<sup>1</sup> Dans les combats de la gymnastique, l'athlète qui avoit vaincu trois fois son adversaire étoit réputé vainqueur.

LE CHŒUR.

Affassin d'une mère, tu comptes sur les morts!

O R E S T E.

Elle s'étoit souillée de deux crimes.

LE CHŒUR.

Comment? Prouve le devant tes juges.

O R E S T E.

Elle avoit tué son époux, & mon père.

LE CHŒUR.

Sa mort a tout expié; mais toi tu vis!

O R E S T E.

Tant qu'elle a vécu, que ne l'avez vous poursuivie?

LE CHŒUR.

Celui qu'elle avoit tué, n'étoit pas de son sang.

O R E S T E.

Et moi, suis-je donc du sang de ma mère?

LE CHŒUR.

Quoi? de celle qui t'a nourri dans son sein?  
Scélérat, tu renies le sang de ta mère!

O R E S T E.

Apollon, témoignez, déclarez si ce fût avec justice que je la tuai. Je ne puis nier d'avoir commis ce meurtre; mais vous paroît-il juste ou non? Décidez; votre réponse fera ma défense.

A P O L L O N.

Auguste tribunal de Minerve, devant vous je dirai la vérité, & le dieu prophète ne mentira

point. De mon trône fatidique, jamais homme, femme, ou ville ne reçut de réponse qui ne me fût inspirée par le souverain des dieux; jugez de quel poids est ici mon témoignage. Conformez vous à la volonté de mon père: il n'est point de serment qui l'emporte sur lui.

LE CHŒUR.

Ainsi donc, à t'entendre, Jupiter t'a dicté l'oracle qui ordonnoit à Oreste de ne compter pour rien les droits de sa mère?

APOLLON.

Sans doute: le meurtre d'une femme est-il donc comparable à l'assassinat d'un héros qui n'avoit reçu le sceptre que des mains de Jupiter, & que son épouse immola, non par de nobles coups, tels que ceux de l'Amazone, (car il faut que vous le sçachiez, ô Pallas! ô juges qu'elle a choisis!) mais en le frappant, au retour de la guerre, où il avoit si souvent triomphé, après un accueil trompeur, au milieu de son bain, embarrassé dans le voile artificieux, dans le vêtement sans issue qu'elle lui avoit exprès préparé. Tel a été le sort du mortel auguste qui jadis avoit commandé mille vaisseaux. Je l'ai raconté, pour que le tribunal qui doit prononcer dans cette cause en soit indigné.

LE CHŒUR.

Jupiter, s'il faut t'en croire, honore par pré-

férence les destins des pères. Toutefois il enchaîna le sien, l'antique Saturne. Sa conduite ne contredit-elle pas tes discours ? Juges , qui nous écoutez , c'est vous que j'atteste.

A P O L L O N.

O monstres détestables , abhorrés des dieux !... On peut sortir des fers , il y a du remède , mille moyens peuvent en affranchir. Mais quand la terre a bu le sang d'un homme , lorsqu'une fois il est expiré , on ne peut plus le rendre à la vie. Mon père n'a point inventé d'enchantement vainqueur de la mort , lui qui sans peines , sans effort bouleverse l'univers.

LE C H Œ U R.

Vois ton injustice en défendant ce coupable. Après avoir versé le sang qui l'anima , le sang de sa mère , habitera-t-il dans Argos la maison paternelle ? de quels autels publics pourra-t-il approcher ? quelle société lui permettra de participer à ses libations ?

A P O L L O N.

Écoutez ce que je vais dire , & reconnoissez en la vérité. La mère est , non la créatrice de ce qu'on appelle son enfant , mais la nourrice du germe versé dans son sein. C'est le père qui crée : la femme , comme un dépositaire étranger , reçoit le fruit , & , quand il plaît aux dieux , le conserve. La preuve de ce que j'avance est , qu'on

peut devenir père sans le concours d'une mère ;  
témoin la fille du dieu de l'olympé, qui n'a point  
été conçue dans les ténèbres du sein maternel.  
Quelle déesse eût produit un rejetton si parfait ?  
Pallas, je veux contribuer de toute ma puissance  
à la grandeur de ta ville & de ton peuple. J'ai  
envoyé ce Suppliant à tes autels, pour qu'il devint  
à jamais le fidèle ami d'Athènes. Déesse, fais toi  
des alliés de lui & de ses descendans. Que cette  
union soit éternelle, & que la postérité en respecte  
le serment.

MINERVE.

Les parties ont assez parlé. Que chacun donne  
son suffrage selon qu'il le croit équitable.

LE CHŒUR.

J'ai employé toutes mes armes ; voyons quelle  
sera l'issue du combat.

MINERVE.

Comment pourrai-je ici éviter tout reproche ?

LE CHŒUR.

Vous avez tout entendu : en donnant vos suf-  
frages, Athéniens, au fond du cœur respectez  
vos sermens.

MINERVE.

Peuple, qui, pour la première cause, en ces  
lieux allez entendre juger un meurtre, écoutez  
mes loix. Cette assemblée sera désormais pour  
le peuple *Ægée* un tribunal éternel. Jadis les

Amazones fortifièrent ce mont, où elles s'étoient campées, lorsqu'irritées contre Thésée, elles opposèrent des tours à ses tours nouvellement bâties. Elles y sacrifièrent à Mars; & cette colline, depuis ce temps, fut appelée le mont de Mars. Le respect & la crainte de ce tribunal, parmi vos citoyens, la nuit comme le jour, arrêteront l'injustice; pourvu qu'eux mêmes, par un mauvais mélange, n'en altèrent point la constitution. Cette source limpide, si vous la troublez par la sange, n'étranchera plus votre soif. Que mon peuple n'embrasse ni l'anarchie, ni le despotisme; ne banissez point de ma ville toute sévérité: quel mortel est juste lorsqu'il n'a rien à craindre. Maintenez ce tribunal majestueux, que j'établis comme le boulevard de ce pays, & le salut de cette ville; tribunal tel que n'en eût jamais ni le Scythe, ni le peuple de Pélops. Toujours incorruptible, vénérable, actif, il veillera sur Athènes, tandis que vous dormirez en paix. Voilà les conseils que je donne pour l'avenir à mon peuple. Mais il faut procéder: donnez vos suffrages, portez le jugement, & songez à vos sermens. J'ai dit.

LE CHŒUR.

Gardez d'offenser les redoutables divinités des enfers: je vous le conseille.

APOLLON.

Moi, je vous ordonne de respecter les oracles.



le Jupiter & d'Apollon. Ne les rendez pas  
utiles.

LE CHŒUR.

Tu favorises une cause de sang, qui n'est point  
le ton ressort. Si tu restes ici tu souilleras pour  
amais ton sanctuaire prophétique.

APOLLON.

Quoi donc ? Jupiter eût-il tort d'écouter Ixion ;  
le premier homicide ?

LE CHŒUR.

Soit. . . . Mais si je n'obtiens justice, je revien-  
drai visiter ce pays dans ma colère.

APOLLON.

Les nouveaux & les anciens dieux vous mé-  
prisent également. C'est moi qui l'emporterai.

LE CHŒUR.

Ta conduite fut la même dans le palais de  
Phérès, quand tu persuadas aux Parques de donner  
l'immortalité à des hommes.

APOLLON.

Ne doit on pas récompenser un bienfaiteur,  
sur tout quand il nous implore ?

LE CHŒUR.

Tu détruis d'anciennes divinités, après avoir  
trompé, par le sommeil, de vieilles déesses<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Stanley lit ὕπνω, au lieu d'ὄνω. Paw a fait aussi un changement  
dans ce passage, en lisant ἀρχαίαις Δεῖς, au lieu d'ἀρχαίας Δεῖς ;  
mais ce changement, adopté par M. le Franc, est inutile ; il s'agit ici  
des Parques & des Euménides, trompées également par Apollon.

APOLLON.

Condamnées dans ce jugement, bientôt vous exhalerez un venin qui ne fera plus à craindre.

LE CHŒUR.

Ta jeunesse insulte à mon âge. J'attends l'arrêt : jusques là je suspends mon courroux contre Athènes.

MINERVE.

C'est à moi de porter le dernier suffrage : je le donne à Oreste. Je n'ai point de mère dont j'aie reçu la naissance ; & sans me soumettre à l'hyménée, je rends hommage au sexe viril. Je suis toute pour la cause d'un père ; & je ne vengerai point par préférence la mort d'une femme qui tua son époux & son maître. Si les suffrages sont égaux, Oreste est absous. Renversez les urnes, vous à qui ce soin est confié. (On compte les suffrages.)

ORESTE.

Puissant Apollon, qui l'emportera ?

LE CHŒUR.

O nuit ténébreuse ! ô ma mère ! tu le vois ; il y va de notre existence, ou de notre désespoir. Nous périrons, ou nous conserverons nos droits.

APOLLON.

Athéniens, comptez exactement les suffrages. Gardez-vous d'employer la fraude : un suffrage de plus ou de moins, sauve ou détruit des familles.

MINERVE.

MINERVE.

Les suffrages sont égaux: Oreste est absous.<sup>1</sup>

O R E S T E.

O Pallas ! ô déesse tutélaire ! vous me rendez à ma patrie, dont j'étois séparé. Les Grecs diront : « Voilà cet Argien qu'ont rétabli dans l'héritage » paternel Pallas, Apollon, & avec eux le Tout » puissant, Jupiter Sauveur ». C'est Jupiter qui, touché du sort de mon père, m'a sauvé des Furies vengeresses de ma mère. Prêt à retourner à Mycènes, je jure à cette contrée, à ce peuple, que jamais les rois d'Argos ne porteront la guerre en ces lieux. S'ils osoient jamais trahir ce serment, du fond de mon tombeau, je leur rendrai, par des châtimens terribles, les chemins d'Athènes si difficiles, je leur enverrai de si funestes auspices, qu'ils ne tarderont pas à se repentir. Mais, s'ils le gardent, si, fidèles alliés, ils honorent toujours la ville de Pallas, mes mânes leur seront favorables & propices. Adieu, déesse ; adieu, peuple d'Athènes. Que vos armes soient pour vos ennemis un fléau redoutable, & fassent la gloire & la sûreté de vos amis.

<sup>1</sup> Cet usage seul montre l'humanité qui régnoit dans les tribunaux d'Athènes. Les juges étoient toujours censés pencher vers la clémence ; & , lorsque les suffrages pour l'accusateur & l'accusé étoient égaux , l'accusé étoit absous. ARISTOTE, sect. 23, quest. 13, rapporte plusieurs raisons de cet usage ; mais la plus forte de toutes étoit le caractère de douceur & de bonté, qui sembloit appartenir particulièrement aux Athéniens.

## SCÈNE III.

MINERVE, LES EUMÉNIDES,  
PEUPLE D'ATHÈNES.

---

## LE CHŒUR.

**A**H ! divinités nouvelles, au mépris des plus anciennes loix, vous arrachez donc le coupable de mes mains. Malheureuse, déshonorée, furieuse, que me reste-il, hélas ! qu'à répandre sur cette terre le venin contagieux de mon cœur ulcéré ! O vengeance ! que la sécheresse & la stérilité, envahissant cette contrée, y rassemblent leurs fléaux destructeurs. . . . Je gémis ! . . . Que faire ? que devenir ? . . . Indignement traitées par les Athéniens, filles de la nuit, il ne nous reste que la douleur & la honte.

## MINERVE.

Croyez moi, supportez sans peine ce jugement. Vous n'avez pas été vaincues ; les suffrages se sont trouvés égaux. On n'a point voulu vous offenser. La volonté de Jupiter étoit marquée. L'auteur même de l'oracle attestoit que l'impunité avoit été promise à Oreste. Ne soyez donc point courroucées. N'appesantissez point votre

vengeance sur ce pays , ne le rendez point stérile en y versant votre poison , ce sauvage, ce dévorant fléau des plantes ; & moi, je vous promets solennellement , qu'ici , placées dans d'augustes foyers , honorées de tous les habitans , vous aurez dans cette contrée religieuse des retraites & des temples.

## LE CHŒUR.

Ah ! divinités nouvelles !, au mépris des plus anciennes loix , vous arrachez donc le coupable de mes mains ! Malheureuse , déshonorée , furieuse , que me reste-t-il , hélas ! qu'à répandre sur cette terre le venin de mon cœur ulcéré ! O vengeance ! que la sécheresse & la stérilité , envahissant cette contrée , y rassemblent leurs fléaux exterminateurs ! Je gémis. Que faire ? que devenir ? Indignement traitées par les Athéniens , filles de la nuit , il ne nous reste que la douleur & la honte.

## MINERVE.

Vous n'êtes point déshonorées. Déeses , dans l'excès de votre colère , ne désolerez point l'habitation des mortels. Minerve , faut-il le dire , pour quelque chose auprès de Jupiter. Seule d'entre les dieux , je sçais où repose la foudre. Mais je ne

1 Le chœur , pour toute réponse , ne fait que répéter le même couplet précédent , qui renferme toutes ses imprécations. Ces sortes de répétitions , comme nous l'avons observé , n'appartiennent qu'à Eschyle , & devoient produire le plus terrible effet , lorsqu'elles étoient soutenues par une déclamaçon ou une musique analogue.

ferai point forcée d'y recourir. Cédez à mes avis; ne lancez point contre cette terre de vaines imprecations, dont l'effet ne vous satisferoit pas. Calmez les noirs orages de votre ame; &, quand vous partagerez avec moi les honneurs & les temples de cette contrée, quand on vous offrira souvent les prémices, pour vous rendre favorables à l'hymen ainsi qu'aux enfans, vous applaudirez à jamais à mes conseils.

## LE CHŒUR.

Souffrir de pareils traitemens ! O ciel ! dans ma vieillesse, habiter la terre avec opprobre ! quelle honte ! Je ne respire que colère & vengeance. Hélas ! hélas ! quelle douleur déchire mon sein ! O nuit ! ô ma mère ! entends mes cris. La ruse inévitable des nouveaux dieux m'enlève, en un instant, mes honneurs & ma gloire.

## MINERVE.

Je pardonne ces transports, par égard pour votre âge. Sans doute, je vous cède beaucoup en sagesse ; mais Jupiter ne m'en a pas non plus refusé le don. Si vous allez habiter un autre pays, vous regretterez cette contrée : je vous le prédis. Le temps ne fera qu'augmenter la gloire des Athéniens ; & vous, placées honorablement près du palais d'Erechtée, vous y verrez & les hommes & les femmes vous rendre des honneurs tels que vous n'en recevrez chez aucun peuple. Ne jetez

point dans ce pays des semences de discorde, tourmens aigus des jeunes ames, livrées à de sombres fureurs. N'allez point, rendant les cœurs de mes citoyens prompts à se haïr, allumer ici les guerres civiles. Qu'ils combattent l'étranger, l'occasion en est proche; c'est là qu'ils trouveront la gloire, non dans les guerres intestines. Acceptez les offres que je vous fais. Bienfaitantes autant que bien traitées & comblées d'honneurs, partagez avec moi ce séjour aimé des dieux.

## LE CHŒUR.

Souffrir de pareils traitemens ! O ciel ! dans ma vieillesse habiter la terre avec opprobre ! quelle honte ! Je ne respire que colère & vengeance. Hélas ! hélas ! quelle douleur me déchire ! O nuit ! ô ma mère ! entends mes cris. La ruse inévitable des nouveaux dieux m'enlève, en un instant, mes honneurs & ma gloire.

## MINERVE.

Je ne me laisserai point de vous donner un conseil salutaire : vous ne pourrez dire qu'une divinité plus jeune que vous, Minerve, & ses citoyens ont, par leurs mépris, chassé de ces lieux d'anciennes déesses. Si la persuasion, prêtant à mes discours son charme adoucissant, a sur vous de l'empire, vous resterez ici ; mais, si vous n'y consentez pas, c'est injustement que vous ferez éprouver votre colère, votre haine & votre ven-

geance, à cette ville & à son peuple; puisqu'il ne tient qu'à vous d'en partager la possession, & d'y recevoir à jamais un culte légitime.

LE CHŒUR.

Puissante Minerve, quel asyle m'y promettez vous ?

MINERVE.

Un asyle exempt de toute disgrâce : daignez l'accepter.

LE CHŒUR.

Eh bien ! je l'accepte. Mais quel sera mon pouvoir ?

MINERVE.

Nulle famille, sans vous, ne pourra prospérer.

LE CHŒUR.

Et vous m'assurez ce degré de puissance ?

MINERVE.

Je comblerai de bien ceux qui vous respecteront.

LE CHŒUR.

Vous-vous y engagez pour toujours ?

MINERVE.

Les promesses de Minerve ne sçauroient être vaines.

LE CHŒUR.

Vous me désarmez ; j'abjure ma colère.

MINERVE.

Si vous restez en ces lieux tous les cœurs sont à vous.



LE CHŒUR.

Que m'ordonnez vous de souhaiter à ce pays.

MINERVE.

Que, pour le faire justement triompher, la terre, la mer & l'air conspirent sans cesse. Que la terre, féconde en fruits & en troupeaux, ne se lasse point d'enrichir ces citoyens, & d'être pour eux un séjour salubre. Que les impies ressentent votre colère; car j'aime les humains, comme le pasteur ses brebis: mais que la seule race des justes soit exempte de maux. Tel doit être votre soin. Moi, dans les combats que chante la renommée, je ne souffrirai point que la gloire de cette ville triomphante, soit jamais éclipsée chez les hommes.

LE CHŒUR.

Consentons d'habiter avec Pallas, & ne dédaignons point la ville dont Mars & le puissant Jupiter ont fait l'asyle des dieux, & le rempart assuré des autels de la Grèce. Par une bienveillance fatidique, souhaitons que les rayons purs du soleil fassent germer en abondance, au sein de cette terre, tous les biens utiles à la vie.

MINERVE.

Je m'applaudis pour mes citoyens d'avoir fixé parmi eux ces puissantes & implacables divinités. Ce sont elles qui régulent tout parmi les hommes<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Le traducteur a suivi la correction de Paw, qui lit ὁ δὲ δὴ κύρσας, au lieu de ὁ δὲ μὴ κύρσας.

Celui que poursuit leur courroux ne sçait d'où partent les coups qui le frappent. Souvent c'est le crime de ses ancêtres qui l'enraîne vers elles ; & , ministre de leur colère , la mort en silence pulvérise le superbe.

## LE CHŒUR.

Qu'en faveur de mes vœux , jamais un souffle empesté n'infecte ici les arbres ! Que le poison brûlant qui détruit les plantes dans leur germe , s'arrête aux bornes de ce pays ! Que jamais les maux de douleur & de stérilité n'y pénètrent ! Que la terre y nourrisse , en chaque saison , les troupeaux féconds , & leurs femelles deux fois mères ! Et que la postérité de ces citoyens reconnoisse les bienfaits inespérés des dieux !

## MINERVE, ( aux Arcopagires. )

Gardiens de ma ville , vous entendez ces vœux : ils seront accomplis. Les Furies ont un grand pouvoir auprès des dieux du ciel & des enfers : maîtresses souveraines de la destinée des hommes , elles font vivre les uns dans les chants & la joie , les autres dans la tristesse & les larmes. "

## LE CHŒUR.

J'éloignerai d'ici les fléaux qui font mourir les hommes avant le temps. Faites jouir long-temps les jeunes épouses des douceurs de l'hymen , vous qui réglez le Sort. Déeses , sœurs de ma mère , justes dispensatrices , présentes en tous lieux ,

agissantes en tout temps, votre équité vous rend les plus vénérables des divinités.

MINERVE.

Que j'aime à les voir favoriser ainsi ce pays ! O doux attrait de la persuasion, vous avez orné mes paroles, & désarmé un courroux obstiné. Grace au dieu de l'éloquence, j'ai vaincu ; & ma victoire ne fera que des heureux.

LE CHŒUR.

Que jamais on n'entende ici les frémissemens de la discorde, insatiable de maux ! Que jamais la terre, abreuvée & rougie du sang de ses habitans, n'y devienne un théâtre de meurtres & de vengeances mutuelles ; mais que la concorde, y règle les affections & les haines : l'union est le remède aux peines des mortels.

MINERVE.

Ces conseils, si vous êtes sages, vous ouvrent le chemin du bonheur. Je prévois que ces déesses si terribles seront le plus ferme appui de mon peuple. Oui, si, rendant amour pour amour, vous les honorez sans cesse, votre pays & votre ville, séjour de la justice, seront à jamais célébrés.

LE CHŒUR.

Adieu, peuple d'Athènes : vivez dans l'abondance ; vivez heureux. Présent à la mémoire de Jupiter, ami de la vierge immortelle qui vous

aime, suivez toujours la sagesse : ceux que Pallas couvre de ses aîles , sont respectés de son père.

MINERVE.

Adieu, déesses. Je dois marcher devant vous , & vous marquer votre demeure. Allez à la lueur de ces flambeaux sacrés , à l'odeur de ces victimes. Retournez aux enfers ; mais écarterez de ces contrées ce qui pourroit leur nuire , & n'envoyez vers Athènes que le bonheur & la victoire. Habitans de ces murs, enfans de Cranaïs, conduisez ces nouvelles citoyennes , & méritez les biens que vous allez leur devoir.

LE CHŒUR.

Adieu encore une fois, adieu , vous tous qui habitez Athènes, dieux & mortels, ciroyens de la ville de Pallas. Si vous respectez l'asyle que vous nous accordez parmi vous, vous n'aurez jamais de malheurs à déplorer.

MINERVE.

Que ces vœux sont doux à mon cœur ! Les prêtresses de mon temple , les gardiennes soigneuses de mon image vous accompagneront , & l'éclat de leurs torches pénétrera jusques dans les lieux souterrains. Jeunes vierges , troupe choisie ; vous qui êtes la fleur du pays de Thésée , & vous, femmes , mères vénérables , revêtez vous de pourpre , honorez ces déesses ; faites briller des feux ; méritez que la bienveillance de vos nouvelles

concitoyennes se signale à jamais par votre constante prospérité.

CHŒUR DE FEMMES ET DE FILLES

ATHÉNIENNES.

Puissantes & respectables filles de la nuit, chastes déesses, retirez vous avec la pompe qui vous est due ! (Au peuple.) Applaudissez !... (Aux Euménides.) Retournez dans votre antique & souterrain séjour. Honorées de nos respects & de nos sacrifices, soyez nous favorables !.... (Au peuple.) Peuples, applaudissez tous.... (Aux Euménides.) Propices & bienveillantes pour ce pays, venez, déesses augustes ; que ces torches brillantes réjouissent vos yeux !... (Au peuple.) Peuples, en les suivant, chantez des hymnes. (Aux Euménides.) Nous ferons, sans cesse, à la lueur des flambeaux, des libations dans vos temples.... Le peuple de Pallas est toujours sous les yeux de Jupiter ; tel est son heureux destin.... (Au peuple.) Chantez, chantez des hymnes.

F I N.

---

# E X A M E N

## DE LA TRAGÉDIE

### DES EUMÉNIDES.

---

C'EST dans cette pièce, comme dans le PROMÉTÉE, qu'on reconnoît les irrégularités & les bizarreries qui ont accompagné la naissance de l'art. Cependant cette pièce, toute défectueuse qu'elle paroît, mérite quelque indulgence, en faveur des intentions particulières de l'auteur. Le PROMÉTÉE étoit tout allégorique, comme nous l'avons vu. Les Euménides sont à la fois historiques & politiques. Il s'agissoit, d'un côté, de consacrer dans cette pièce l'établissement du tribunal le plus ancien & le plus auguste qu'il y eût à Athènes, de l'aréopage; & de l'autre, de rappeler l'ancien traité d'union qui existoit entre Athènes & Argos. A ces puissans intérêts, se joignoit encore celui de la punition ou de l'expiation du plus grand crime qui eût été commis en Grèce. Quelle horreur ne devoient pas produire, pour un pareil forfait, toutes ces filles de l'enfer, poursuivant leur proie sans relâche? Pour dérober Oreste d'entre leurs mains, il ne faut pas moins que l'entremise d'Apollon

& de Minerve : les voix se trouvent égales ; & ce n'est que la faveur de ces divinités qui décide la grace d'Oreste.

L'intérêt singulier, & la nature de cette pièce, sembloient l'affranchir de la régularité des autres. Les règles de la vraisemblance pouvoient y être violées, sans que l'effet qu'elle devoit produire sur les Athéniens en fut moins puissant. Il y a même une chose à remarquer : c'est que ce terrible chœur des Euménides étoit en action dans toute la pièce, & y jouoit un premier personnage ; tandis que, dans toutes les autres, le chœur n'y remplit qu'un rôle subalterne. Ailleurs il loue, il blâme, il reçoit les impressions des premiers personnages ; mais ici c'est lui qui les donne. On ne doit plus s'étonner que cette pièce (où l'on voyoit cinquante furies, sous l'aspect le plus terrible, former l'action de toute la tragédie) produisît un si grand désordre parmi les spectateurs, que les femmes avortèrent, & les enfans moururent de frayeur. Ajoutez à ce que nous venons de dire du spectacle & de l'intérêt, une poésie & une musique assorties à ces affreuses images, & l'on jugera ce que devoit être ce spectacle. Que sont aujourd'hui nos plus terribles tragédies auprès d'un spectacle de ce genre ?

---

# LES SUPPLIANTES.

TRAGÉDIE D'ESCHYLE.

---

**V**OICI encore une des tragédies les plus simples de la façon d'Eschyle. C'est la dernière de celles qui nous restent de lui. Danaüs régnoit en Egypte avec son frère Egyptus. Celui-ci se rendit l'unique maître, & soumit son frère à ses loix. Egyptus avoit cinquante fils, & Danaüs cinquante filles. Le premier voulut donner pour épouses à ses fils leurs cousines germaines. La proposition effraya les Danaïdes, de manière qu'elles s'enfuirent à Argos, avec leur père Danaüs, afin d'éviter un mariage qui lui paroïssoit impie. Au reste, Argos étoit en quelque sorte leur terre natale, puisque la maison de Danaüs étoit issue d'Io, qui étoit Argienne. C'est sur ce fondement qu'elles crurent qu'on les recevrait plus volontiers dans ce pays. Pélasgus, fils de Palesthon, étoit alors roi d'Argos. Il lui parut inhumain de rejeter les prières de ces illustres Suppliantes, mais dangereux en même temps de les recevoir. Egyptus pouvoit lui faire la guerre; & Pélasgus, en bon roi, content de gouverner son petit état, n'aimoit pas à s'attirer des affaires étrangères. Cette délibération est tou



le fond de la tragédie dont on va rendre compte. L'histoire de Danaüs & d'Egyptus paroît ici fort différente de celle que racontent d'autres poëtes. Selon eux, Danaüs, après avoir régné neuf ans avec son frère en Egypte, fut détrôné, poursuivi, & contraint de se réfugier à Argos, où il fonda le royaume de ce nom. Il ne laissa pas de consentir au mariage de ses cinquante filles avec ses cinquante neveux; mais sous condition secrète, que les Danaïdes, armées d'un poignard, caché sous leurs robes, massacreroient leurs maris la première nuit de leurs noces. Ce projet s'exécuta, disent-ils; & la seule Hypermnestre épargna son mari Lyncée, qui fut depuis successeur de Danaüs au royaume d'Argos. Eschyle n'entre point du tout dans ces événemens. Il peut se faire toutefois qu'ils soient la suite de l'histoire qu'il traite, & à laquelle il se borne dans cette tragédie. Dans les éditions qui nous en restent, les personnages ne paroissent pas exactement cotés. On en met un sur la liste qui ne doit point se trouver dans la pièce: c'est le personnage d'un vieillard. Il paroît qu'il est inutile, & qu'on lui a donné mal à propos une partie du rôle de Danaüs, comme il est aisé de s'en convaincre en lisant la scène. Le roi d'Argos est le second acteur; un Hérault envoyé par Egyptus, & le chœur, composé des Danaïdes, font les autres rôles. La scène est sur le rivage

de la mer , près de la lice , où l'on faisoit les jeux publics , & où l'on voyoit les statues des divinités qui présidoient à ces jeux.

### A C T E P R E M I E R.

Eschyle , qui prend plaisir à frapper ses spectateurs dès l'abord , par de grands & de magnifiques spectacles , fait voir ici des vaisseaux qui abordent , & les cinquante Danaïdes , qui mettent pied à terre avec leur suite , ayant à leur tête leur père Danaüs. Celle qui parle pour les autres s'adresse à Jupiter , pour le prier de leur être propice ; & , par là , elle explique naturellement le sujet de leur fuite & de la tragédie. C'est leur père qui est l'auteur du parricide qu'elles ont pris , chef de leur entreprise , & compagnon de leur exil. Ce sont des hymens exécrables aux dieux qu'elles fuient ; & c'est leur ancienne patrie , l'Argolide , qui est le terme qu'elles ont si ardemment désiré.

« O ville ! ô contrée ! ô dieux ! protecteurs de l'innocence , recevez une troupe timide qui vous  
» implore , & précipitez dans le fond des mers  
» les fils d'Egyptus , plutôt que de permettre des  
» mariages que vous détestez ».

Il faut remarquer que , comme elles viennent demander à des étrangers un asyle en qualité de Supplianres , elles portent des symboles conformes à leur situation , à sçavoir des rameaux ornés de bandelettes

bandelettes de laine. Tout ce premier acte, qui commence par le chœur, ainsi que plusieurs autres pièces des anciens, ne consiste guère que dans l'exposition abrégée que je viens de dire. Eschyle en fait quarante vers, avec cette vigueur d'expression qu'il est impossible de représenter. Le chant ordinaire, qui est ici fort long, remplit tout le reste de l'acte; ce ne sont que des invocations réitérées que font les Danaïdes aux divinités du pays, & une peinture vive de leurs infortunes. Elles commencent par implorer Io, changée en génisse par Junon, puis Epaphus son fils, dont elles tirent leur origine. Elles se comparent à la plaintive Philomèle, comparaison favorite d'Eschyle & des autres tragiques Grecs. Elles reviennent aux louanges des dieux, particulièrement de Jupiter, dont elles disent des choses très relevées, qui montrent bien que les Grecs avoient souvent des idées fort nobles de la Divinité. « Dieux, auteurs  
 » de notre race, daignez écouter de justes vœux,  
 » & rejeter ceux des impies. Mars lui même  
 » donne à ceux qui échappent du combat un asyle  
 » respecté des dieux. Tout notre cœur se doit à  
 » Jupiter. Ses vues sont impénétrables. Sa lumière  
 » luit en tous lieux, jusques dans les ténèbres. Les  
 » accidens de la vie n'en sont pas moins obscurs  
 » pour nous: mais, quelque ténébreuses que soient  
 » les routes de Jupiter, tout ce qu'il a déterminé

» d'un signe de sa tête s'exécute. Du plus haut  
» des cieux, il jette un coup d'œil sur les impies ,  
» & il les condamne , &c ». Enfin , tout ce que  
disent les Danaïdes exprime vivement & les vœux  
qu'elles font pour éviter les fils d'Egyptus , & l'hor-  
reur qu'elles ont de leur alliance : car elles sont  
déterminées , si les dieux & les hommes n'ont  
pitié d'elles , & ne les protègent contre la vio-  
lence , à recourir à la mort , & à chercher aux  
enfers l'asyle qu'on leur aura refusé sur la terre.

## A C T E I I.

Après ces éloquentes invocations, Danaüs dit  
à ses filles qu'il est temps de songer à la manière  
dont elles vont se comporter à l'égard des Argiens.  
En effet, il apperçoit de loin un nuage de poussière,  
& découvre peu à peu que ce sont des gens armés.  
Bientôt il entend le bruit des chars. Nous allons  
voir , dit-il , tout un peuple qui vient nous in-  
terroger ou nous perdre. Il veut donc que ses  
filles s'assieient au pied d'un groupe de divinités ,  
qu'il reconnoît pour celles qui président aux Jeux  
publics. « Un autel est un rempart plus ferme que  
» les tours. C'est un bouclier qu'on ne peut briser.  
» Prenez ces rameaux d'olivier si chers à Jupiter :  
» couronnez-les de bandelettes blanches ; portez-  
» les avec un religieux respect , & parlez avec la

» modestie qui convient à des étrangères. Dites  
 » toutefois hardiment que votre fuite n'est point  
 » criminelle , & que vos mains ne sont point  
 » souillées de sang. Que vos paroles , que votre  
 » air , que vos regards , que tout ressent l'humble  
 » pudeur qui doit briller sur votre front. Gardez  
 » vous de parler d'abord , ou de faire de longs  
 » discours. Rien n'est plus odieux. Souvenez vous  
 » d'être souples , & de céder. Étrangères , vous  
 » venez demander du secours ; & il ne sied pas  
 » d'élever la voix dans cette situation ».

Les Danaïdes , semblables à de timides rourtelles à l'aspect du vautour , comme parle Eschyle , vont à l'instant se placer à l'abri des autels , où elles invoquent derechef les dieux qu'on y révère , Jupiter , Apollon , Neptune & Mercure.

### A C T E I I I.

Cependant le nuage s'éclaircit , la petite armée s'approche , & l'on voit paroître Pelasgus , environné des principaux Argiens ses sujets. Il demande à cette troupe de jeunes filles quel est leur pays , & ce que signifient ces symboles de Suppliantes. Interrogé à son tour , il se déclare roi d'Argos ; il fait la description de ses états , & nomme ses prédécesseurs , à peu près comme font les héros d'Homère , chose qui montre bien les mœurs des anciens , mais que nous ne sçaurions leur par-

donner, soit raison, soit caprice de leur part ou de la nôtre. Après cette courte narration, il leur demande de son côté un exposé court & fidèle de leur état & de leur projet. Elles se donnent pour Argiennes d'origine ; & Pelagus leur fait raconter en détail, par de fréquentes interrogations, comment leur généalogie remonte jusqu'à Io, quelle fut l'aventure de cette fille d'Inachus, de quelle manière elle arriva à Memphis. Elles ajoutent qu'Io mit au monde Epaphus, & que Bélus, fils de celui-ci, eut pour fils Danaüs leur père. Delà, elles viennent au sujet véritable de leur voyage d'Égypte à Argos ; c'est la crainte d'épouser leurs cousins-germains ; & elles demandent en grace à Pelagus de les protéger contre la violence de leurs amans. « Respectez ; » disent-elles, ces branches dont nous avons couronné les autels de vos dieux ; respectez Jupiter, qui prend en main la cause des Supplians ». Toute la suite de ces prières est fort belle & fort touchante.

Mais Pelagus se trouve embarrassé. Donnera-t-il un asyle à des princesses malheureuses ? Il expose son peuple à une guerre certaine contre des princes redoutables par leurs forces, & plus encore par leur amour dédaigné. Rebutera-t-il des supplications sacrées parmi les humains ? son cœur ne sauroit y consentir. Ce seroit de plus

se livrer à toute la vengeance des dieux, \* dont on le menace en cas de refus. C'étoit un motif bien puissant chez les anciens Payens, que tout motif de religion qui rappelloit à l'humanité. Chez eux, violer l'hospitalité, rejeter des Supplians qui n'avoient pour armes que leur misère, d'humbles prières & des branches d'olivier, étoit un crime qui attaquoit la divinité même. La religion naturelle, quoique défigurée par la superstition, régnoit parmi eux dans toute sa force, & changeoit en devoir religieux les devoirs que l'humanité prescrit. Cette délibération de Pelasgus est le seul pivot sur qui roule cette tragédie si simple; & quiconque voudra se donner la peine d'y jeter les yeux sans préjugé, conviendra que la situation des Danaïdes, poursuivies par des ravisseurs, & celle du roi d'Argos, à les considérer dans leur siècle, & par rapport aux spectateurs Athéniens, étoit une situation très heureuse pour produire les mouvemens du théâtre, eu égard à leurs idées & à leurs intérêts d'état. Cette scène est très longue, mais naïve; & aussi intéressante pour eux, qu'elle l'est pour nous. A mesure que les Suppliantes pressent le roi, ils se sentent agité par deux divers mouvemens, l'un de compassion ou plutôt

\* « Offenser les Supplians, (dit Platon, l. 5. DES LOIX) est le crime » le plus criant de tous ceux qu'on peut commettre contre tout étranger ou citoyen. Dieu même est leur garant & leur vengeur.

de religion , pour des personnes infortunées ; l'autre de politique , pour les intérêts de son royaume ; de sorte que tantôt roi , tantôt homme , il ne sçait lequel croire de l'homme ou du roi. Quelquefois il rebute les Danaïdes , & quelquefois il les rassure , toujours flottant entre la politique & la pitié.

Le parti qu'il prend est d'aller consulter le peuple , & de ne rien déterminer sans son aveu. Vainement les Danaïdes portent l'éloquence de leurs pleurs aussi loin qu'elle peut aller : il se contente de les consoler ; mais il ne veut rien prendre sur lui. En un mot , il les renvoie à l'acclamation du peuple , non pourtant sans qu'il en coûte à son cœur. Car , dans l'incertitude où il les laisse , elles déclarent que si l'on a la dureté de les refuser , elles trouveront , pour dernière ressource , un asyle dans une mort volontaire qui sera odieuse pour les Argiens. Ceci est exprimé très naïvement à l'antique. Mais comment l'exprimer aujourd'hui ? « Sçavez vous , disent-elles , quel sera notre recours » ? Elles laissent deviner le roi. Puis elles montrent leurs ceintures , dont elles feront , disent-elles , un nouvel ornement à ces dieux qu'elles ont déjà parés de leurs bandelettes : & quel ornement ? elles se pendront à ces statues. C'étoit la manière alors de se procurer la mort. Cela est susceptible de parodie , & peut paroître ridicule à ceux qui ne



veulent pas entrer dans les mœurs de l'antiquité, aussi bien que la mort de Jocaste & de Phedre, qui réellement se pendent dans Sophocle & dans Euripide. Mais pourquoi ridicule? les temps & les pays ont leurs modes; & d'ailleurs, il n'est que manière d'exprimer les choses. Comment Racine en use-t-il à l'égard de Monime? il suit l'histoire. Il ose, à la vue des François, supposer, avec Plutarque, qu'elle a voulu se servir de son bandeau royal, comme d'un funeste nœud pour cesser de vivre.

Et toi, fatal tissu, malheureux diadème,  
Instrument & témoin de toutes mes douleurs,  
Bandeau, que mille fois j'ai trempé de mes pleurs,  
Au moins, en terminant ma vie & mon supplice,  
Ne pouvois tu me rendre un funeste service?

Voici la chose même : ou plutôt ce n'est plus elle. La noblesse de l'expression en a sauvé la peinture en la faisant. L'expression fait tout; c'est par elle qu'on retrouve le secret de rendre ou trop respectables, ou trop méprisables les anciens, quoique le premier soit beaucoup moins aisé que le second : car le sublime est très voisin du ridicule; & souvent telle chose enlève les suffrages, par la majesté de la pensée, ou par la force du sentiment, qui, étant parodiée par la substitution ou le dérangement de quelques mots, ou même de quelques tons, fera rire ceux dont elle aura

riré des larmes ; & n'est-ce pas là le véritable art \* des parodies ? l'imitation burlesque est d'autant plus piquante, & son sel réjouit d'autant plus, que la chose imitée a plus de beauté réelle & de vraie grandeur. C'est qu'il en coûte à l'amour propre pour applaudir ; & qu'il se dédommage de ses applaudissemens par les ris. Cette pensée nous conduiroit trop loin dans l'application qu'on en pourroit faire aux anciens. Reprenons donc le fil des SUPPLIANTES.

Pelasgus, dans le nouvel embarras où le jette Danaüs, qui le prie au moins de lui assurer des asyles, se détermine à le faire conduire dans la ville avec une escorte « Suivez moi, dit-il, vieillard, père de ces princesses, venez & portez ces rameaux à tous les autels de la ville. Que le peuple entier y reconnoisse votre arrivée & vos vœux. Je préviendrai par là les murmures sur ma conduite. Car le peuple est toujours prêt à blâmer ses souverains. Peut-être que la haine que les citoyens prendront contre les amans des princesses, se tournera en compassion pour elles. On est toujours sensible à la pitié pour les malheureux ». Danaüs part, & le Roi rassure les Danaïdes, en leur promettant de ne rien omettre pour satisfaire leurs desirs.

Cependant, comme elles sçavent qu'on les

\* Aristophane le sçavoit bien, lui qui en a fait ses comédies.

poursuit de la part d'Egyptus & de ses fils, elles font mille vœux pour écarter l'effet de cette poursuite. Elles se rappellent les erreurs d'Io, ses aventures, & les amours de Jupiter. La tendresse qu'il eut pour Io, ranime leur prière & leur espérance. Ce dieu voudroit-il abandonner des princesses qui descendent de celle qu'il aima? Elles répètent enfin ces éloges de Jupiter, dont j'ai déjà parlé; à sçavoir qu'il est auteur & maître de toutes choses, souverain par lui même, sans connoître d'autre souverain, qu'il fait d'une parole tout ce que sa prudence le porte à opérer. Ce sont là de légers traits des louanges de la divinité, dont cette pièce est toute remplie; & voilà le troisième intermède.

#### A C T E I V.

Danaüs de retour, apprend à ses filles d'heureuses nouvelles. Le peuple a écouté ses prières; &, par un décret, il prend les Suppliantes sous sa protection. Il raconte comment la chose s'est passée. « Les sentimens des Argiens n'ont point » été partagés, dit-il; l'air a retenti des acclamation unanimes qu'ils faisoient en notre faveur. L'on nous reçoit à Argos comme personnes libres, & nous y avons droit d'asyle. » Nous ne serons point conduits en qualité de » captifs; & si l'on nous fait la guerre, le peuple

» veut qu'on exile comme infâme quiconque ne  
» prêterait pas main forte à des citoyens qu'il  
» adopte. C'est le roi lui même qui leur a inspiré  
» ces sentimens, & dicté cet arrêt. Il les mena-  
» çoit de toute la colère de Jupiter, protecteur  
» des Supplians. Ces branches, disoit-il, qui sont  
» sur nos murs & à nos portes, reclameroient  
» contre notre dureté, & seroit pour nous une  
» source intarissable de malheurs, &c ».

En reconnoissance d'une faveur si signalée, les Danaïdes chantent en chœur une hymne remplie d'heureux souhaits pour les Argiens leurs bienfaiteurs. C'étoit l'usage de faire des vœux pareils, quand on étoit reçu dans une terre étrangère. Nous l'avons vu dans les EUMÉNIDES. Ces déesses, en acceptant pour séjour l'Attique, forment de semblables souhaits. Ceux des Danaïdes sont le sujet d'un cantique, qui passeroit pour une magnifique ode, dans le goût de Pindare & des anciens Hébreux, s'il étoit possible de lui conserver sa noblesse dans une traduction. En voici quelques traits. « Dieux issus de Jupiter, écoutez les vœux  
» que nous formons pour ce peuple. Que le cruel  
» Mars, qui, semblable à un moissonneur, désole  
» les nations, ne consume jamais celle des Ar-  
» giens par le feu de la guerre, puisque notre  
» misère a trouvé grace aux yeux des citoyens,  
» & qu'ils ont respecté les Suppliantes de Jupiter !

» que jamais la contagion ne dépeuple Argos,  
 » & ne couvre le pays de cadavres épars ! qu'une  
 » brillante jeunesse ne soit pas enlevée comme  
 » les tendres fleurs !.... Que les autels soient  
 » toujours entourés de vieillards pour implorer  
 » le secours de Jupiter sur le gouvernement de  
 » l'état ! Daigne la déesse qui préside aux enfan-  
 » temens, être favorable aux femmes Argiennes,  
 » & procurer à cette contrée des princes dignes  
 » d'elle ». Le chœur invoque ensuite Apollon  
 pour la jeunesse, le père des dieux pour la fer-  
 tilité des terres, les Muses & les déesses pour  
 l'allégresse publique, &c.

Danaüs interrompr ces chants à la vue d'un  
 vaisseau qu'il voit fendre les flots. Il en recon-  
 noît le pavillon & les ornemens. Il apperçoit les  
 barques qui le suivent. En un mot, il annonce  
 qu'il voit une flotte ennemie. Il encourage ses  
 filles contre ce terrible contre-temps. Argos s'est  
 déclarée pour elles ; que peuvent-elles craindre  
 de leurs ennemis ? Le contraste de ces filles  
 effrayées, & d'un père qui tâche de les rassurer,  
 fait tout le jeu de cette scène. Le père veut aller  
 chercher main forte : ses filles ne peuvent con-  
 sentir à le laisser partir. Les vaisseaux approchent :  
 que feront-elles sans lui contre des impies qui ne  
 respecteront pas l'asyle sacré où elles se sont  
 réfugiées. « Soyez tranquilles, reprend Danaüs.

» L'ennemi défilant ne pourra ni n'osera sût  
» mettre pied à terre. Nous aurons le temps  
» de recevoir du secours. Implorez les dieux,  
» & laissez moi voler chez les Argiens ». Il part  
à l'instant, & les laisse tremblantes. Elles se li-  
vrent à leurs frayeurs ; elles se croient déjà  
perdues. Où fuir : où se cacher ? Elles voudroient  
se dissiper & disparaître comme la fumée qui  
s'élève dans les nues. Quoi qu'il arrive , elles  
périront plutôt que d'épouser leurs persécuteurs :  
Elles ne refuseront point d'être la proie des oi-  
seaux : le trépas leur paroît plus supportable que  
cet horrible hymen. A mesure que l'ennemi dé-  
barque , elles redoublent leurs cris & leurs  
prières.

## A C T E V.

Durant ce trouble un hérault vient droit à  
elles ; & , sans autre préparatif , il les presse , avec  
menaces , de monter sur le vaisseau. Les Danaïdes  
jettent des cris pitoyables ; & le hérault s'em-  
porte jusqu'à les menacer de les traîner impi-  
toyablement. Elles ont beau crier à la violence ,  
charger d'imprécations cet injuste ravisseur , at-  
tester les dieux , du sein desquels on les veut  
arracher ; le hérault impie ne connoît point ,  
dit-il , les divinités Grecques. « O Jupiter ! s'é-  
» crient les Danaïdes , vos autels sont pour nous

» une retraite aussi foible que les toiles des plus  
 » vils insectes. Loin d'être notre asyle, ils sont  
 » notre malheur. O terre ! ô mère commune, reten-  
 » tissez de nos tristes cris ! Partez, dit le hérault ;  
 » je ne sçais ce que c'est que les dieux de ce  
 » pays. Ce n'est pas à eux que je dois la vie &  
 » la vieillesse où je suis parvenu ».

Sur ces entrefaites arrive heureusement Pelas-  
 gus avec sa cour, & suivi de Danaïs. Témoin de  
 la violence du hérault, qui a déjà saisi une des  
 princesses par sa chevelure, il est indigné de  
 cette audace. « Que fais-tu, lui dit-il ? de quel  
 » front oses-tu faire cet outrage à cette con-  
 » trée » ? Le hérault prétend être en droit d'en  
 user ainsi. A l'entendre, il reclame ce qui appar-  
 tient à ses maîtres. Il ne viole point l'hospita-  
 lité. Il se plaint lui même qu'on la viole à son  
 égard. « Non, dit le roi, je ne l'exerce point à  
 » l'égard de ceux qui méprisent les dieux. Hé bien,  
 » lui répond le hérault, parlez ainsi aux fils d'E-  
 » gyptus ». Et aussitôt il lui déclare la guerre de  
 leur part, s'il refuse de délivrer les Danaïdes.

Le roi, accompagné des principaux citoyens,  
 prend hautement les princesses sous sa protec-  
 tion. Il renvoie le hérault avec dédain ; & lui  
 ordonne de porter cette réponse à ses maîtres.  
 « Pour vous, dit-il aux Danaïdes, entrez avec  
 » votre suite dans une ville, dont les tours vous

» mettront à couvert de vos ravisseurs ». Il leur donne le choix de son palais, ou de quelque autre demeure particulière, où elles seront seules & en sûreté. Les Danaïdes, comblées de cette générosité, remercient Pelasgus, & le prient de trouver bon qu'elles remettent à Danaüs leur père, le soin de déterminer quelle sera leur retraite. Danaüs, après avoir marqué sa reconnaissance au roi & aux citoyens, qui viennent encore de lui donner des gardes pour le garantir des pièges de ses ennemis, laisse à ses filles la liberté de choisir ou du palais que le roi leur offre, ou de la demeure qui leur est offerte par les citoyens. Mais il les exhorte, par dessus toutes choses, à ne pas donner la moindre atteinte à une vertu qu'elles ont si heureusement sauvée de la passion de leurs amans, à travers tant de dangers. « Ne » faisons pas, dit-il, cette rache à notre nom; » & ne donnons pas à nos ennemis le plaisir » malin d'avoir rien à nous reprocher ». Le chœur répond, comme il doit, à cet avertissement paternel. Il veut oublier désormais les bords du Nil pour ne plus chanter que l'Argolide. Il se met sous la sauve garde de la chaste Diane, & il se sent assez fort pour vaincre l'amour. Mais il ne peut s'empêcher de craindre la guerre qui le menace. Ici le chœur se sépare en deux demi chœurs; c'est à dire, qu'une des Danaïdes s'en-



retient avec la Coriphée sur cette crainte de  
 l'avenir. « Ce que le destin a déterminé, dit l'une,  
 » nous arrivera. Les décrets de Jupiter sont in-  
 » évitables. Mais puisse l'hymen que nous redou-  
 » tons, être destiné à d'autres qu'à nous ! vous  
 » souhaitez, répond l'autre, un bien qu'il n'est  
 » peut être pas possible d'obtenir. Il vaut mieux  
 » ne point pénétrer dans l'abyme des secrets  
 » des dieux ». Elles finissent en conjurant ces  
 mêmes dieux de les garantir du mariage qu'elles  
 détestent.

Il est vraisemblable qu'Eschyle a mis cette fin  
 exprès, pour laisser entrevoir aux spectateurs qu'il  
 ne prétendoit pas choquer l'histoire reçue, puis-  
 qu'en effet les Danaïdes furent contraintes d'é-  
 pouser les fils d'Egyptus, & qu'elles se déter-  
 minèrent à les tuer la première nuit de leurs  
 noces,

---

## P E R S O N N A G E S.

LE CHŒUR. (Il est composé des cinquante Filles de Danaïs.)

DANAÏS.

LE ROI D'ARGOS.

SUITE DU ROI.

UN HÉRAULT, ( suivi, sans doute, d'une troupe de soldats.)

La première partie de la première scène, (où le Chœur parle seul) sert de Prologue.

La scène est près d'Argos, au bord de la mer.  
Le théâtre devoit représenter un bois & une colline où se voyoient les statues des différens dieux, qui, chez les Grecs, présidoient aux combats auxquels s'exerçoit la jeunesse. Peut-être appercevoit-on, dans l'éloignement, la ville d'Argos.

LES

---

---

# LES SUPPLIANTES,

TRAGÉDIE D'ESCHYLE.

---

ACTE PREMIER.

---

SCÈNE PREMIÈRE.

---

LE CHŒUR.

**D**IEU des Supplians, jette sur nous un regard favorable. Nous sommes parties avec nos vaisseaux des bouches sabloneuses du Nil & des lieux voisins de la Syrie. Nous fuyons. Nous ne sommes point des homicides, exilées de leur patrie par une sentence publique; mais nous voulons éviter les liens abhorrés d'un hymen incestueux, où le fils d'Egyptus prétend nous engager.

Danaüs notre père, notre conseil & notre chef, a pesé nos maux : le plus léger, à ses yeux, a été de fuir précipitamment au delà des mers; & nous venons au rivage d'Argos, d'où notre race se vante de tirer son origine par cette genisse

*Tome II.*

S

errante, que le tact seul, & le souffle de Jupiter rendirent féconde. Dans quel pays plus favorable pourrons nous présenter ces armes des Supplians, ces rameaux sacrés, entourés de bandelettes?

O ville! ô terre! ô fontaines limpides! dieux du ciel, divinités formidables des enfers, & toi sur-tout, Jupiter sauveur, qui veilles sur les justes, faites recevoir avec bienveillance, dans cette contrée, des femmes suppliantes! Repoussez dans les mers, & l'essaim audacieux des fils d'Egyptus, & leur navire, trop obeissant à la rame, avant qu'ils aient mis le pied sur le sable de ce rivage. Que les tourbillons & la tempête, les éclairs, la foudre & les vents orageux, soulevant les flots courroucés, leur fassent trouver la mort, avant que, tyrannnisant les filles de leur oncle, ils profanent des lits dont la loi les éloigne!

Divin rejeton d'une mère qui faisoit l'herbe des prés, toi, qui, au delà des mers, naquis du tact & du souffle de Jupiter, Epaphus, par ce nom, où le destin marqua sa puissance, par ce nom qui désigne si bien ta naissance, nous t'invoquons aujourd'hui.

Ici, dans ces champs fertiles, fréquentés par ta mère, rappelant ses antiques malheurs, j'annoncerai, je prouverai mon origine; j'étonnerai l'habitant de ces lieux: mais, s'il m'écoute, il sera bientôt convaincu.

Peut-être, dans ces bois, quelque augure, frappé de mes plaintes lamentables, croit entendre la voix de la déplorable épouse du perfide Térée, & de Philomèle poursuivie par l'épervier.

Chassée de ses bocages & de ses fontaines accoutumées, elle renouvelle ses douloureux soupirs, & pleure le triste destin d'un fils, qui, s'offrant à sa mère furieuse, trouva la mort dans ses bras.

C'est ainsi qu'empruntant les chants plaintifs de l'Ionie, moi, nourrie sur les bords du Nil, je meurtris mes tendres joues, & mon sein oppressé de soupirs. J'arrache mes cheveux, tribut du deuil<sup>1</sup>; &, quand je viens ici des climats fereins de l'Egypte, je crains ceux même qui doivent s'intéresser à ma fuite.

Dieux, auteurs de notre naissance, écoutez nous, & maintenez la justice! Ne souffrez pas un hymen contraire aux loix; vous qui haïssez la violence, ne nous donnez que des époux légitimes. Le foible que poursuit la guerre, ne trouve-t-il pas à l'autel un asyle protégé par la majesté des dieux?

Jupiter, que ta volonté se déclare. La volonté de Jupiter est impénétrable; elle éclaire tout, même les ténèbres: mais le destin de l'homme est toujours dans la nuit.

<sup>1</sup> Littéralement: Je cueille ou j'arrache la dor du deuil, c'est à dire mes cheveux.

Les projets arrêtés dans la tête de Jupiter s'exécutent, & n'échouent point<sup>1</sup>; les voies de sa providence, détournées, imperceptibles & cachées, arrivent toutes au but.

Du haut des célestes remparts, il apperçoit & foudroie les impies. Il ne laisse point la force s'armer impunément contre les dieux; &, dans ses saintes demeures, sa suprême intelligence accomplit ses décrets.

Qu'il regarde l'injustice humaine; qu'il voie où se porte, pour nous forcer à l'hymen, cette jeunesse bouillante, cette race effrénée, qui, mal conseillée par sa passion; &, pressée par un aiguillon brûlant, par un désir furieux, cède au crime qui le séduit & l'entraîne au repentir.

A l'approche des maux qui me menacent, je pousse des cris aigus, entre-coupés par mes larmes... Hélas! hélas!... Mes tristes accens conviennent à la douleur. Je chante sur moi même les hymnes de la mort. O terre d'Apis, sois moi propice!...<sup>2</sup> Reconnois ma voix, quoiqu'étrangère.... Je t'implore & t'embrasse mille fois: vois ces vêtemens & ces voiles déchirés.

Si mon sort devient heureux, si j'évite la mort,

<sup>1</sup> Littéralement: Tombent à plomb, & non sur le dos: TERME EMPRUNTÉ DE LA GYMNASTIQUE.

<sup>2</sup> On verra, dans le second acte, pourquoi la contrée d'Argos, ou le Péloponèse, se nommoit la terre Apienne.

dieux du ciel, l'encens fumera dans vos temples. Hélas ! hélas !... Cruelle incertitude !... Quel port me sauvera de l'orage ? O terre d'Apis, sois moi propice ! Reconnois ma voix , quoiqu'étrangère.... Je t'implore & t'embrasse mille fois ; vois ces vêtemens & ces voiles déchirés.

Aidé des vents & de la rame , l'édifice aîlé <sup>1</sup> qui me garantissoit des flots , m'a portée jusques ici sans éprouver de tempête ; & je ne puis encore accuser les dieux. Père immortel, qui vois tout, protege moi jusques à la fin... Fais (hélas !.. hélas !) que de dignes filles d'une mère vénérable échappent à de criminels époux !

Toi, dont rien ne trouble l'œil toujours serein ; regarde moi, chaste fille de Jupiter , exauce mes desirs. Vierge immortelle , défends des vierges contre la violence & la persécution. Fais (hélas !.. hélas !) que les dignes filles d'une mère vénérable échappent à de criminels époux.

Si l'Olympe m'abandonne , un fatal cordon sçaura me faire trouver un asyle dans le séjour ténébreux qu'habitent les noirs Titans, frappés de la foudre ; là, je présenterai ces rameaux à l'hôte de tous les malheureux, au dieu des morts.

O Jupiter ! toujours la colère des dieux poursuit Io. Je reconnois les coups de ton épouse

<sup>1</sup> La rame & la maison de bois , vêtue de toile , qui me garantissoit de la mer.

immortelle ; son souffle ennemi a soulevé la tempête.

Mais où seroit ta justice , si , dédaignant celui dont toi même tu fus le père , ce rejeton de la genisse que tu chérissais , tu fermois l'oreille à nos prières ? Du haut du ciel , écoute nos voix qui t'implorent.

## SCÈNE II.

LE CHŒUR, DANAÛS.

---

DANAÛS.

MES filles, c'est à vous maintenant d'user de prudence ; un vieillard prudent , un père fidèle a dirigé votre fuite sur la mer. Abordées au rivage , la même prévoyance vous est nécessaire. Gravez mes conseils dans votre mémoire. J'aperçois des tourbillons de poussière , muets avant coureurs d'une armée. Le bruit des essieux & des roues s'est fait entendre. Je vois des chars arrondis , des coursiers , des soldats secouant leurs piques , & couverts de boucliers. Peut-être les chefs de ce pays , instruits de notre arrivée , viennent-ils s'informer eux mêmes qui nous sommes. Mais , soit que la bienveillance , soit que



la colère barbare les amène, le plus sûr est d'occuper cette colline, consacrée aux divinités qui président aux jeux. L'autel est un bouclier impénétrable, & vaut mieux qu'un rempart; courez vous y placer. Tenez d'une main ces rameaux couronnés de laine blanche, & de l'autre la statue de Jupiter. Faites à vos hôtes une réponse noble, claire, touchante & convenable à votre sort. Dites, sans balancer, que votre fuite n'est point la punition d'un meurtre; mais que votre voix d'abord ne soit pas trop assurée. Que votre front modeste, votre œil tranquille soient loin de l'audace. Laissez vous interroger, & répondez sans prolixité. Ici on est fier & jaloux; n'oubliez point qu'il faut céder. Errangères & fugitives, vous avez besoin de tout: le ton altier sied mal à l'indigence.

LE CHŒUR.

Vos discours, mon père, sont prudents; vos filles le seront aussi; nous suivrons vos ordres sacrés: que Jupiter, notre ayeul, en soit témoin.

DANAÏS.

Ne tardez plus: préparez votre défense.

LE CHŒUR.

Mon père, je voudrois vous voir à mes côtés.

DANAÏS, (regardant la statue de Jupiter.)

O Jupiter! prends pitié de nous, avant que nous succombions.

S iv

## LE CHŒUR.

Qu'il jette sur nous un regard de bonté. Il n'a qu'à vouloir, & l'événement nous sera favorable.

DANAÏS, (regardant la statue d'Apollon.)

Invoquez cet oiseau matinal de Jupiter<sup>1</sup>.

## LE CHŒUR.

Rayons salutaires du soleil, soyez nous propices ! Chaste Apollon, dieu jadis exilé du ciel, secourez les mortels, dans un destin pareil !

## DANAÏS.

Qu'il se joigne à nous, & qu'il vienne nous défendre.

## LE CHŒUR.

Quelle autre divinité dois-je encore invoquer ?

DANAÏS, (montrant la statue de Neptune.)

Voyez ce trident ; c'est l'arme d'un dieu.

## LE CHŒUR.

Il m'a sauvé sur les flots ; qu'il me sauve au rivage.

DANAÏS, (montrant la statue de Minerve.)

Ici, c'est Hermès, tel qu'il est chez les Grecs.

<sup>1</sup> On a conservé la singularité de cette expression, laquelle venoit peut-être de ce que le nom du coq en Grec ἀλεκτρυών, ressembloit assez à celui du soleil ἀλέκτωρ & que l'un & l'autre chassoient le sommeil. Ces rapports suffisoient à Eschyle pour lui faire employer cette métaphore.

LE CHŒUR.

Puisse-t-il m'annoncer le bonheur & la liberté<sup>1</sup>!

DANAÏS, (montrant l'autel.)

Honorez aussi l'autel commun à ces dieux. Venez à cet asyle, colombes épouvantées par de cruels éperviers, par d'incestueux ennemis qui fouillent leur race. L'oiseau qui dévore l'oiseau, son semblable, peut-il être encore pur? Le ravisseur qui épouse une fille malgré elle, malgré son père, est-il innocent? Non, même aux enfers, il n'évitera point son châtiment. Un autre Jupiter, chez les morts, juge, dit-on, souverainement tous les crimes. (L'armée approche.) Mais songez à vous, & rangez vous ici, pour que le succès couronne nos vœux.

<sup>1</sup> Littéralement: Qu'il me soit le hérault du bonheur & de la liberté! Mercure étoit le dieu des héraults.

## ACTE II.

## SCÈNE PREMIÈRE.

DANAUS, LE CHŒUR, LE ROI.

Suite du Roi.

LE ROI.

QUI sont ces Étrangères? d'où viennent-elles, vêtues & parées à la mode des Barbares? Ce ne sont point là les vêtemens des femmes d'Argos, ni d'aucun pays de la Grèce. Quoi, sans hérault, sans l'hôte public, sans guide, vous osez vous présenter! tant de confiance m'étonne. Ces rameaux déposés à l'autel des divinités qui président à nos jeux, annoncent, il est vrai, des Suppliantes; c'est tout ce que des Grecs peuvent reconnoître en vous. Sur le reste, je pourrois former bien des soupçons; mais c'est à vous de parler & de m'éclaircir.

LE CHŒUR.

Nos vêtemens, vous l'avez dit, sont étrangers; mais, avant tout, est-ce à un simple citoyen que

je parle, ou au ministre de ces autels, ou au chef de cette ville ?

LE ROI.

Vous pouvez, avec confiance, m'adresser votre réponse. Fils de Palaichron, enfant de la terre, je suis Pelasgus, souverain de cette contrée, habitée par les Pelasges, qui portent le nom de leur roi. Je commande aux lieux qu'arrosent vers le couchant le Strymon & l'Axius; mon empire confine aux Perrhabes, au Pinde, voisin de la Pæonie, aux monts de Dodone, &, de l'autre côté, n'a d'autres bornes que l'humide plaine: c'est sur-tout ici que je régne. Depuis long-temps cette terre, en l'honneur d'un médecin habile, porte le nom d'Apienne; car Apis, fils d'Apollon, qui joignoit l'art de la divination à celui de la médecine, vint des bords de Naupaëte, purgea ce pays des monstres dévorans, des serpens furieux, hôtes féroces & venimeux, qu'avoit produit la terre, jadis souillée de sang. Il apprit aux Argiens à les exterminer, à guérir leurs morsures; & ce peuple reconnoissant éternisa dans ses chants la mémoire de son bienfaiteur. Je me suis fait connoître. Dites, à votre tour, quelle est votre naissance. Parlez, mais songez que de longs discours déplairoient ici.

LE CHŒUR.

Ma réponse sera courte & claire. Descendante

d'une génisse célèbre, mon origine est Argienne ;  
je m'en vante , & je puis le prouver.

LE ROI.

Etrangères , je ne puis croire vos discours.  
Votre origine, dites vous , est Argienne ; mais  
vous ressemblez aux femmes de Lybie , & non  
à celles d'Argos. ( Il examine leurs vêtemens. )  
Ces plantes ne croissent que sur les bords du  
Nil : ces caractères ne peuvent avoir été tracés  
que par des ouvriers Cypriens. Peut-être, encore,  
vous croirois - je de ces Indiennes Nomades,  
voisines , dit-on , de l'Æthiopie , qui voyagent  
sur des chameaux aussi légers que des chevaux ;  
ou plutôt, si vous portiez des arcs , vous pren-  
drois-je pour ces Amazones toujours vierges , qui  
se nourrissent de chair. Expliquez-moi comment  
votre origine est Argienne ?

LE CHŒUR.

N'est-ce pas dans cette terre d'Argos que , dit-  
on , naquit jadis la prêtresse de Junon , Io , qui ,  
comme l'atteste si haut la renommée.....

LE ROI.

Quoique mortelle , reçut Jupiter dans ses bras.

LE CHŒUR.

Mais non fans que Junon découvrit leurs  
amours.

Le traducteur a suivi la correction de Stanley, & a lu K'², au lieu de  
κα', ce qui donne une suite raisonnable au dialogue.

LE ROI.

Sans doute elle en fut jalouse : & que fit-elle

LE CHŒUR.

Elle changea sa rivale en génisse.

LE ROI.

Ainsi Jupiter n'en put approcher ?

LE CHŒUR.

Jupiter, a-t-on dit, se changeant en taureau. . . . .

LE ROI.

Alors son implacable épouse ? . . .

LE CHŒUR.

Par un surveillant qui voyoit tout, fit garder la génisse.

LE ROI.

Ce pâtre clairvoyant, vous le nommez ? . . .

LE CHŒUR.

Argus, fils de la Terre, qu'Hermès fit mourir.

LE ROI.

Qu'eût à souffrir de plus l'infortunée génisse ?

LE CHŒUR.

Un insecte, dont la piquure rend les bœufs furieux, & que, près du Nil, nous appelons un taon.

LE ROI.

La force de courir loin de ces lieux ? . . .

LE CHŒUR.

Vous l'avez dit : votre tradition est la mienne.

LE ROI.

Et ce fut près de Memphis, à Canope.

LE CHŒUR.

Que Jupiter, par son rapt seul, la rendit mère. . . .

LE ROI.

Et l'enfant divin, né d'une genisse, fut. . . .

LE CHŒUR.

Epaphus, dont le nom désigne en effet sa naissance. D'Epaphus naquit Lybie, qui eut en partage la plus grande des trois parts de la terre.

LE ROI.

Quel autre encore dut sa naissance à cette même Lybie?

LE CHŒUR.

Bélus, qui eut deux enfans; l'un des deux que vous voyez est mon père.

LE ROI.

Votre père? quel est le nom de ce sage mortel?

LE CHŒUR.

Danaüs. Son frère a cinquante fils: on le nomme Egeyrus. Instruit de mon origine, c'est à vous maintenant de protéger des Argiennes.

LE ROI.

Il est vrai: vos droits ici me semblent certains. Mais, comment avez vous pu quitter votre patrie? quel sort vous y a contrainte?



LE CHŒUR.

Roi des Pélasges, l'homme est sujet à bien des malheurs ; l'infortune voltige autour de lui sous mille formes. Qui jamais eût prévu qu'un jour des filles originaires d'Argos y chercheroient un asyle contre un odieux hymen ?

LE ROI.

Expliquez vous. Pourquoi venez vous à cet autel avec ces rameaux couronnés de bandellettes ?

LE CHŒUR.

Pour éviter d'épouser les fils d'Egyptus.

LE ROI.

Qui vous les fait refuser ? l'aversion, ou la loi ?

LE CHŒUR.

Sans la loi, qui n'acheteroit un parent pour maître ?

LE ROI.

Sans doute ; car c'est ainsi que s'affermiroient les familles.....

LE CHŒUR.

Et que leurs malheurs se répareroient aisément.

LE ROI.

Mais , enfin , quel devoir voulez vous m'imposer ?

LE CHŒUR.

De ne point me livrer, si je suis réclamée.

LE ROI.

Ce parti est dangereux; c'est m'attirer la guerre.

LE CHŒUR.

Eh bien ! la justice soutient ses alliés.

LE ROI.

Oui, si d'abord on l'a consultée.

LE CHŒUR, (montrant l'autel).

Voyez la poupe d'Argos, couronnée de festons<sup>1</sup>.

LE ROI.

Cet ombrage sacré m'inspire de l'effroi.

LE CHŒUR.

Craignez le dieu des supplians; sa colère est pesante. Fils de Palachron, roi des Pelasges, que ton cœur me soit favorable. Regarde'en pitié une suppliante errante & fugitive, pareille à une blonde génisse, qui, sur un roc élevé, implore le secours du pasteur, & semble, en gémissant, lui raconter ses peines.

LE ROI.

Je vois cet asyle des dieux ombragé de rameaux verts. Citoyenne-étrangère, puissiez-vous ne nous point apporter de malheurs ! Puissè votre arrivée inattendue ne point causer ici de trouble, si Argos n'en a pas besoin.

<sup>1</sup> Le poète, par une métaphore hardie, appelle la poupe d'Argos, l'autel autour duquel les statues des dieux protecteurs de la ville sont rangés: Προμνήης désigne celui qui est assis à la poupe, &, par métaphore, le roi. C'est le sentiment de Stanley, préférable à celui de Paw.

## LE CHŒUR.

La fille du tout-puissant, Thémis, protectrice des Supplians, sçait que ma fuite est innocente : vieillard, apprends d'une jeune fille, qu'il faut respecter un Suppliant ; ses offrandes, s'il est pur, sont agréées des dieux.

## LE ROI.

Ce n'est point dans mes foyers que vous êtes Suppliante. Si c'est un crime pour tout le peuple de vous repousser, c'est au peuple entier de le prévenir ; je ne promets rien avant de l'avoir consulté.

## LE CHŒUR.

C'est en toi que résident & la ville & le peuple. Juge sans appel, tu présides au foyer commun, à l'autel. Seul, armé du sceptre, seul, assis sur le trône, d'un seul mouvement de tête tu ordonnes tout ; crains que le crime ne retombe sur toi.

## LE ROI.

Que le crime retombe sur mes ennemis. Je ne puis vous secourir sans danger, ni rejeter vos prières sans être inhumain. Je ne sçais que choisir. Mon cœur craint également & d'accorder & de refuser.

## LE CHŒUR.

Songe à celui qui, d'en haut, veille sur les malheureux que repousseroient injustement des parens insensibles. La colère du dieu des Supplians attend

celui que les plaintes de l'opprimé n'ont point attendri.

LE ROI.

Mais, si les fils d'Égyptus prétendent que les loix leur donnent des droits sur vous, comme étant vos parens les plus proches, peut-on les contredire? Il faut prouver que, selon les loix, ils n'ont point sur vous de puissance.

LE CHŒUR.

Ah ! que jamais je ne sois soumise à des tyrans. Pour fuir un hymen détesté, j'irai jusqu'aux bornes du jour. Prends la justice pour alliée, & juge nous dans la crainte des dieux.

LE ROI.

Cette cause est difficile à juger ; ne me prenez point pour juge. Je vous l'ai dit : tout roi que je suis, je ne ferai rien sans le peuple. Que jamais, dans un revers, il ne puisse dire : Pour sauver des étrangères, vous avez sacrifié vos sujets.

LE CHŒUR.

Jupiter tient la balance des parens ; il reconnoît l'injustice des méchans & le droit des bons. Puisqu'il est équitable, que crains tu d'embrasser la justice ?

LE ROI.

Tel qu'un plongeur, au fond de la mer, j'ai besoin ici de l'œil sûr<sup>1</sup> & perçant d'une profonde &

<sup>1</sup> Le texte semble dire : J'ai besoin d'un œil qui ne soit pas troublé

salutaire prudence. D'une part, je dois pourvoir à la sûreté de mon peuple & à la mienne : de l'autre, la violence ne doit pas profaner des gages sacrés ; il ne faut point, vous laissant arracher des autels, où vous êtes ainsi réfugiées, appeler parmi nous un dieu exterminateur, hôte pesant, persécuteur, dont, même aux enfers, la mort ne délivre pas. Avouez le : j'ai besoin ici d'une prudence salutaire.

LE CHŒUR.

C'est à toi d'y penser. Remplis les devoirs d'un hôte juste & religieux. Ne livre point une étrangère qui fuit au loin une violence impie.

Souverain maître de cette contrée, m'en laisseras-tu enlever à la face des dieux ? D'insolens mortels le tenteront ; crains le courroux céleste.

Verras-tu des Suppliantes, comme un vil troupeau<sup>1</sup>, arrachées par force du pied de ces statues, traînées par leurs habits & leurs voiles ?

N'en doute pas, ce que tu feras aujourd'hui, tes enfans & tes neveux en recevront un jour, ou le prix ou la peine. Songe à cette équitable loi de Jupiter.

LE ROI.

Tout est pesé, & je touche à l'écueil. Il faut combattre, ou ces dieux, ou les fils d'Egyptus ;

par le vin. Mais cette expression métaphorique étoit devenue en grec, ce qu'elle est devenue, dans notre langue, le mot *IVRE*, pour désigner un homme passionné : *IVRE DE GLOIRE*, *IVRE D'AMOUR*.

<sup>1</sup> Littéralement : Comme des chevaux.

la nécessité le veut. Tel qu'un navire ' dont les flancs sont assujétis par des cordages, un lien étroit me serre de toutes parts, & ne sera point dénoué sans douleur. Qu'on perde ses biens, Jupiter réparateur, peut, par un bienfait, nous rendre au delà de nos pertes, & remplir nos trésors. Qu'un trait offensant nous échappe en parlant, & blesse vivement un ami; la langue qui offensa peut excuser l'offense. Mais, lorsqu'il faut prévenir une guerre civile, quels sacrifices, quels oracles, quels dieux remédieront à un mal... qui n'est que trop certain... au moins mon pressentiment me l'annonce. Combien je désirerois de m'abuser & de voir l'événement tromper mon attente !

LE CHŒUR.

Après tant de prières, encore une fois : écoutez....

LE ROI.

J'écoute, parlez, rien ne m'échappe.

LE CHŒUR.

Vous voyez ces tissus, ces ceintures.....

LE ROI.

Oui; ils font partie des vêtemens des femmes.

LE CHŒUR.

Eh bien ! sçachez qu'ils seront ma dernière ressource.

LE ROI.

Expliquez-vous, qu'avez vous dit ?

Le traducteur a suivi la correction de Paw, & a lu γεγόμφημαι.

LE CHŒUR.

Que votre foi me rassure, ou ces tissus serviront....

LE ROI.

Achevez. Ou ces tissus serviront; à quoi?

LE CHŒUR.

A montrer à ces dieux un spectacle nouveau.

LE ROI.

Quelle énigme? &, comment ces tissus....

LE CHŒUR, (montrant les statues).

Ici même ils feront l'instrument de ma mort<sup>1</sup>.

LE ROI.

Ah! ces mots me percent le cœur.

LE CHŒUR.

Vous m'avez entendue; vous êtes éclairci.

LE ROI.

Quoi! de toute part d'insurmontables difficultés! Je ne vois qu'un torrent de maux prêt à fondre sur moi; un gouffre de malheurs, une mer difficile & sans port. Si je me refuse à vos demandes, vous menacez de souiller ces autels d'une tache ineffaçable. Si, pour vous défendre contre les fils d'Egyptus, vos parens, j'expose Argos à leurs attaques, n'est-il pas affreux de répandre le sang des hommes pour sauver des femmes étrangères?... Cependant il faut éviter la colère

<sup>1</sup> Littéralement: Ils serviront à me pendre à ces statues.

du dieu des Supplians. C'est ce que les mortels ont à redouter le plus.

Père vénérable de ces infortunées, prenez ces rameaux; portez les dans la ville, aux autels des autres dieux de ce pays. Que tous les citoyens vous reconnoissent pour un Suppliant, & ne puissent rejeter mes discours; car le peuple est enclin à blâmer ses maîtres. Peut-être, à cet aspect, saisis de pitié, s'indigueront-ils de l'injustice de vos persécuteurs, & vous deviendront-ils favorables: tout homme aime à protéger la foiblesse.

DANAÏS.

Qu'il est heureux pour nous de trouver en vous un hôte public <sup>1</sup> aussi respectable que puissant. Mais donnez moi des guides, une escorte qui me conduisent en sûreté, par la ville, aux autels & aux statues de vos dieux tutélaires: nous n'avons ni l'habit, ni les traits des Argiens. L'habitant des bords du Nil ne ressemble point à celui des rives de l'Inachus. Trop de confiance pourroit me nuire; un ami méconnu est quelquefois immolé.

LE ROI, (à quelques uns de sa suite).

Cet étranger a raison. Allez, conduisez le aux pieds de nos dieux. Si ceux qui vous rencontreront vous interrogent, répondez en peu de mots, que vous menez aux autels un étranger Suppliant.

<sup>1</sup> Le traducteur a lu comme Canter & Stanley *πρόξενον*, au lieu de *πρὸς ξένον*.



SCÈNE II.

LE CHŒUR, LE ROI.

LE CHŒUR.

Vous avez instruit mon père ; sa conduite est tracée : mais moi, que ferai-je ? qui me rassurera ?

LE ROI.

Laissez ici ces rameaux, ces signes d'infortune,

LE CHŒUR.

Eh bien ! je les laisse, j'obéis.

LE ROI.

Entrez maintenant dans ce bois ouvert.

LE CHŒUR.

Un bois profane me fera-t-il un asyle ?

LE ROI.

Vous n'y ferez point livrées aux oiseaux ravisseurs.

LE CHŒUR.

Mais, peut-être, à des tyrans plus odieux.

LE ROI.

Quel présage ! augurez mieux....<sup>1</sup>

<sup>1</sup> M. Le Franc paroît avoir lu *Ευφημῶμεν*, au lieu d'*Εὐφημῶμεν* ; & peut-être le sens qu'il a choisi est-il le meilleur, quoiqu'il ne soit autorisé par aucun des critiques : c'est celui que présente la version Latine : « *Fausta sint verba faustè loquenti* ».

LE CHŒUR.

Doit on s'étonner si je me livre aux alarmes ?

LE ROI.

Non ; mais la défiance blesse les rois.

LE CHŒUR.

Agissez comme vous parlez, & mon cœur est calmé.

LE ROI.

Votre père ne sera pas long-temps seul ; je vais d'abord, rassemblant le peuple , tâcher de vous concilier sa faveur. J'instruirai ensuite Danaïs de ce qu'il doit dire. Vous , cependant, restez ici : adressez vos vœux aux dieux de ce pays ; je vous rejoindrai bientôt. Que la persuasion & la fortune me secondent dans l'événement.

( Il sort, & les Danaïdes descendent dans le bois. )

## SCÈNE III.

LE CHŒUR.

**R**oi des rois , le plus heureux des heureux , souveraine puissance des puissances , fortuné Jupiter , écoute mes vœux : viens , & dérobe nous à des hommes audacieux que tu dois haïr ! Précipite

dans l'abyfme verdâtre leur navire , & les noirs matelots <sup>1</sup>.

Regarde avec pitié des femmes, race antique d'une femme qui te fut chère ; confirme nous une favorable tradition : fouviens toi du jour où tu touchas Io. Nous nous glorifions d'être du fang de cette nymphe ; nous fommes originaires de ce pays.

Sur les vestiges anciens de notre mere , nous venons dans ces prés émaillés , qui lui fervirent de pâturage. C'est d'ici qu'Io , persécutée par un taon , furieuse , s'élança dans les champs ; elle parcourut cent pays divers ; & , franchissant les flots , aborda aux rivages opposés que lui avoient marqués les destins.

Parvenue en Asie , elle traversa la féconde Phrygie , la ville de Teuthras en Mysie , les vallées de Lydie , les monts de Cilicie , le pays des Pamphiliens , & ces fleuves dont le cours est éternel , ces riches campagnes , ces terres fertiles , consacrées à Vénus.

Toujours déchirée par l'aiguillon d'un insecte ailé , victime du courroux de Junon , emportée par le délire d'un indigne tourment , d'une cuisante piquûre , elle vint jusques dans la divine & nourricière contrée qu'engraissent les neiges , & où se répand , amenée par Typhon , l'eau du Nil , inaccessible aux maladies.

<sup>1</sup> Le texte dit en un seul mot : Ce navire conduit à la rame par des noirs.

Les mortels qui l'habitoient pâlirent & tressaillirent de crainte à ce spectacle étrange..... Une genisse farouche, de forme presque humaine; une genisse demi femme: quel prodige effrayant!...

Errante & malheureuse Io, dans ta cruelle agitation, quel fut celui qui vint charmer enfin tes douleurs? le souverain de l'éternité, Jupiter; son doux pouvoir, son souffle divin, fit cesser une injuste violence. La pudeur t'arracha des larmes; mais de ton flanc que, sans doute, le dieu même avoit fécondé, naquit ce fils glorieux, si fortuné pendant sa longue vie. L'Égypte entière s'écria: Oui, c'est ici la race immortelle de Jupiter. Eh! quel autre eût arrêté la fureur envieuse de Junon? C'est lui, c'est son ouvrage. Et moi, qui jusques à Epaphus, fais remonter ma naissance, lequel des dieux dois-je naturellement implorer dans ma juste cause? Le père de la nature, celui qui règne par lui même, l'antique & grand auteur de ma race; Jupiter, dont la faveur opère tout. Il ne jouit point, sur les loix d'autrui, d'un pouvoir borné par un maître: il ne voit point de trône plus élevé que le sien. Pour exécuter ce qu'il a résolu, il parle, & tout s'accomplit.

A C T E I I I.

---

S C E N E P R E M I È R E.

Les mêmes, D A N A Û S.

---

D A N A Û S.

MES filles, rassurez vous; les suffrages du peuple nous ont été favorables.

LE C H Œ U R.

Salut, ô mon respectable père, quelle heureuse nouvelle vous nous apportez! Mais, dites, qu'a-t-il été résolu? Qu'est-ce que la pluralité des suffrages a décidé?

D A N A Û S.

Les Argiens n'ont point été partagés; & j'en ai rajeuni de joie, au moment où, dans l'assemblée, les mains droites dressées en l'air<sup>1</sup>, le peuple a prononcé, d'un concert unanime, que nous serions traités ici, non comme des transfuges, mais comme des habitans libres & jouissans du droit d'asyle: que personne, ni étranger ni citoyen, ne

<sup>1</sup> On voit ici l'ancienne manière de donner les suffrages dans l'assemblée du peuple.

pourroit nous en arracher; & qu'en cas de violence, quiconque ne nous secourroit pas, seroit réputé infâme, & banni par le peuple. Tel est le décret que le roi des Pelasges, craignant que cette ville n'amassât sur elle la colère du dieu des Supplians, a persuadé à son peuple de porter en notre faveur. Violer, a-t-il dit, & les droits du sang, & ceux de l'hospitalité, ce seroit fouiller cette ville d'un double crime, qui seroit couler une source intarissable de malheurs. A ces mots, sans l'ordre du hérault, les Pelasges ont élevé leurs mains, & le décret a passé; le cœur de ce peuple s'est ouvert à la persuasion, & Jupiter a tout conduit.

## LE CHŒUR.

Hâtons nous; &, par un juste retour, prions pour les Argiens. Que Jupiter, hospitalier, reçoive des vœux sincères de la bouche de leurs hôtes, & les exauce à jamais.

Dieux, enfans de Jupiter, écoutez aujourd'hui nos souhaits pour ce peuple !

Que jamais l'indomptable Mars, qui moissonne les mortels avant le temps, ne fasse entendre ici ses cris douloureux & ne livre en proie aux flammes la ville des Pelasges, puisqu'ils ont eu pitié de nous, puisque leurs suffrages nous ont été favorables, & qu'ils ont respecté les Suppliantes de Jupiter, troupeau noble & malheureux !

Ils n'ont point méprisé des femmes infortunées ,  
ni prononcé pour des hommes audacieux ; ils ont  
redouté le vengeur vigilant à qui rien ne résiste ;  
malheur au toit sur lequel s'étend son bras , car ce  
bras est pesant ! Pour eux , ils ont respecté de chastes  
Suppliantes nées de leur sang ; leurs sacrifices sans  
tache seront agréés des dieux .

Que ma bouche , sous ces ombrages , fasse voler  
ma prière jusqu'aux cieux . Que jamais la contra-  
gion ne dévaste ce pays : que la guerre intestine  
n'y ensanglante jamais la terre ! \*

Que la fleur de la jeunesse n'y soit point moisson-  
née , & que l'impitoyable amant de Vénus , Mars ,  
ne l'arrache point , avant qu'elle soit épanouie !

Que , sur les autels entourés de vieillards vé-  
nérables , l'encens fume pour obtenir que cette  
ville soit bien gouvernée ! Qu'ils honorent tou-  
jours le dieu puissant de l'hospitalité , le grand  
Jupiter dont l'antique loi règle nos destins ! Puisse  
la race de leurs rois se perpétuer , & la chaste  
Diane visiter leurs épouses aux jours de l'enfante-  
ment !

Qu'aucun fléau , destructeur des humains , ne  
vienne , ravageant cette ville , y faisant taire les  
chœurs & la lyre , exciter ici les cris des citoyens ,  
& la discorde , mère des pleurs : que l'odieux essaim  
des maladies repose loin de ses habitans ; que le  
dieu de Lycie soit favorable à la jeunesse !

Fasse Jupiter, que la terre, en tout temps, leur paye le tribut de sa fertilité !

Que leurs nombreux troupeaux , devant leur ville , paissent & se multiplient ! que les dieux les favorisent en tout ! que les muses propices fassent retentir ici leurs chants divins : & que leurs voix si pures , amies de la lyre , s'y unissent en concert !

Que ce peuple respecte toujours ce qu'il doit respecter ! qu'un gouvernement sage & prévoyant règle cette ville !

Qu'avant d'appeller la guerre , l'équité , sans effusion de sang , termine les différends avec les étrangers !

Qu'ils honorent toujours les dieux tutélaires de leur pays , par leurs offrandes & leurs sacrifices accoutumés ! Qu'ils respectent leurs pères ! c'est la troisième des loix solennelles proclamées par la justice.



## A C T E I V.

## S C È N E P R E M I È R E.

DANAÛS, LE CHŒUR.

D A N A Û S.

MES filles, ces vœux sont justes: je les approuve. Mais écoutez, sans vous troubler, ce que je vais vous apprendre. De cette colline qui a reçu nos supplications, j'apperçois un vaisseau; j'en reconnois l'enseigne, les agrêts, les cordages & les voiles; sa proue droite & élevée, qui regarde le rivage, n'obéit que trop au gouvernail: car ce n'est point un vaisseau ami. Je vois des matelots, dont les tuniques blanches font ressortir la noirceur de leur teint. D'autres navires suivent en bon ordre..... Celui qui marche à la tête, plie ses voiles, & force de rames pour aborder. Voyez ce danger d'un œil tranquille, conservez de la prudence, & attachez vous à ces statues. Pour moi, je vais appeler nos défenseurs. Peut-être un hérault, ou le chef lui même de nos ennemis, viendra-t-il nous reclamer comme transfuges; mais on ne

l'écouterà point; cessez de trembler. Si, cependant, le secours tardoit, ne quittez point cet asyle; rassurez vous. Au temps, au jour prescrit, celui qui méprise les dieux en subit la peine.

LE CHŒUR.

Mon père, je frémis..... ces vaisseaux..... volent.... s'il falloit fuir, la crainte m'en empêcheroit.

DANAÏS.

Le décret des Argiens nous a été favorable, mes filles, n'en doutez pas; ils combattront pour vous.

LE CHŒUR.

La race insolente d'Egyptus est cruelle & insatiable de combats, vous le sçavez; le vent a servi leur rage, & a porté jusqu'ici leurs vaisseaux rembrunis, avec leur noire & nombreuse chiourme.

DANAÏS.

Il est aussi dans ces lieux, des bras nombreux; endurcis à la fatigue.

LE CHŒUR.

Ne me laissez point seule, mon père, je vous en conjure; une femme seule n'est rien; elle est sans défense. Pleins de ruse & de fraude, ces mortels impurs, pareils aux vautours, ne respecteront pas les autels.

DANAÏS.

Voilà ce qui fera votre salut, mes enfans; les dieux les hairont autant que vous les haïssez.

LE

LE CHŒUR.

Ces tridens , ni ces attributs des dieux ne les empêcheront pas de porter la main sur nous. Dans leur sacrilège audace , ces insensés , plus impudens que des chiens furieux , méprisent trop la divinité.

DANAÏS.

Mais les loups , dit-on , l'emportent sur les chiens , & le fruit du byblos le cède au froment <sup>1</sup>.

LE CHŒUR.

Dérobons nous à leur pouvoir , à la fureur de ces monstres impies & féroces.

DANAÏS.

Le débarquement d'une armée n'est jamais prompt ; il faut aborder , attacher les cables au rivage. L'ancre même ne rassure pas sur le champ les nochers , sur-tout quand une côte est sans port , & que déjà le soleil rentre dans l'ombre. Tout pilote sage redoute la nuit. Leur armée ne descendra point , avant que les vaisseaux soient sûrs d'un abri. Que la frayeur ne vous fasse point

<sup>1</sup> Stanley remarque que les chiens désignent les Egyptiens , & les loups les Argiens , parce qu'Anubis , représenté avec une tête de chien , étoit un dieu des Egyptiens , & que le mot *LOUP* , chez les Grecs , avoit formé un des surnoms d'Apollon. Peut-être ces rapprochemens n'étoient-ils point entrés dans la tête d'Eschyle , qui , par une expression proverbiale , vouloit désigner seulement la supériorité des Grecs sur les Egyptiens. Cette supériorité est encore figurée par la comparaison du papyrus au froment. Théophraste dit que les Egyptiens tiroient un grand secours , pour leur nourriture , de la racine du papyrus ; qu'ils la faisoient cuire , ou la piloient toute crue dans un mortier ; qu'ils en jettoient le marc , & en buvoient le jus.

oublier ces dieux qui seront votre appui. Je cours avertir les Argiens ; ils verront que la foiblesse n'affoiblit ni mon cœur, ni mon esprit.

( Il sort ).

LE C.HŒUR.

O colline vénérable & sacrée ! à quoi suis-je réservée ? où fuir ? dans quel antre obscur de l'Argolide me cacher ? Que ne puis je , comme la noire fumée , m'avoisinant de la nue , disparaître soudain ; ou , m'élevant sans aîles comme la poudre , me perdre dans l'air ?

Mon ame , reprends ta force ; laisse moi fuir ; mais mon sang est troublé , mon cœur palpite. Mon père , qu'avez vous vu ? Je me meurs ; la frayeur me tue. Ah ! recourons au nœud d'un fatal cordon , avant qu'un ravisseur exécrable porte la main sur nous ; prévenons sa fureur ; sauvons nous , en mourant , dans l'empire de Pluton.

Que ne vois je un de ces monts voisins du ciel , où les nues humides déposent la neige , un de ces rocs escarpés , solitaires & sauvages , retraite du vautour & de la chèvre , d'où je puisse me précipiter , avant de subir , malgré mon cœur , le joug d'un hymen détesté.

Qu'après ma mort , je devienne la pâture des oiseaux & des chiens de la contrée ; j'y consens.... Le trépas délivre des plus déplorables maux !.... O mort.... préviens , préviens un affreux hyme-

née ! & quel autre que toi me garantira de ses liens ?

Que nos voix plaintives..... nos chants..... nos prières aux dieux.... s'élèvent au ciel , & nous en obtiennent le secours & la protection !

O Jupiter ! ô mon père ! s'il est vrai que tu jettes des regards sévères sur l'injustice , arme toi pour nous.... Souverain de l'univers, respecte aujourd'hui res Suppliantes. Par une violence insupportable , la race d'Egyptus me poursuit insolemment par-tout dans ma fuite , & vient m'arracher de mon asyle. Pèse aujourd'hui nos destins ; sans toi, que peuvent les mortels ?

(En ce moment un soldat ou un héraut sort du vaisseau, descend à terre, & s'avance vers elles.)

Ah ! dieux... ah ! ciel... Celui qui vient nous enlever descend du vaisseau..... Malheureux ! puisses tu périr auparavant.... Ciel !... encore un autre.... Que tout retentisse de nos cris.... Voilà, voilà le prélude, l'annonce de nos maux.... Ah ! dieux ! ô ciel !... fuyons au devant du secours.... Quelles menaces orgueilleuses ils font , & sur le navire , & en s'élançant à terre !.. O roi, défends nous !

## A C T E V.

## SCÈNE PREMIÈRE.

LE CHŒUR, UN HÉRAULT,  
(suivi de soldats.)

LE HÉRAULT.

ALLONS, sans tarder, suivez moi dans ces vaisseaux.

LE CHŒUR.

Non, non.... Que nos cheveux arrachés....  
nos joues meurtries.... une mort sanglante....

LE HÉRAULT.

Venez, malheureuses, venez dans nos vaisseaux sur la plaine liquide, trouver vos maîtres irrités.... Je vous traînerai sanglantes au fond de ces navires.... Là, vous gémirez.... Vous renoncerez, malgré vous, à l'espoir qui vous perd.

(Pendant toute cette scène, il faut supposer que le hérault & les soldats font des efforts pour arracher les Danaïdes des statues qu'elles embrassent.)

LE CHŒUR.

: Ah! dieux!... ah! ciel....

LE HÉRAULT.

Quittez ces autels ; venez dans les vaisseaux ;  
prévenez les châtimens ; subissez la loi.

LE CHŒUR.

Non ; que jamais il ne me revoie ce fleuve  
nourricier , dont l'eau vivifiante , dans vos con-  
trées , ranime le sang des mortels. Hérault , je  
suis ici dans un asyle sacré....

LE HÉRAULT.

Vous viendrez au vaisseau ; vous y viendrez  
bientôt , soit que vous le vouliez , ou ne le  
vouliez pas.... La force , la force vous fera  
marcher.... Venez au vaisseau.... Mais aupa-  
ravant , ces bras vous feront payer cher votre  
résistance.

LE CHŒUR.

Hélas!... ô ciel!... hélas!... malheureux!...  
que n'as tu péri... proche de ces bois que baigne  
la mer.... sur les roches poudreuses du pro-  
montoire de Sarpédon..... jouet des vents  
déchaînés....

LE HÉRAULT.

Criez , gémissiez , invoquez les dieux... vous  
n'éviterez point le retour en Egypte... Redoublez  
ces cris... ces plaintes lamentables.... déplorez  
votre infortune....

LE CHŒUR.

Ah ! dieux !... ah ! ciel !... que la terre s'abyme sous tes pas !...<sup>1</sup> Quelles paroles exécrables !... quelle violence inouïe !... Insolent, que le Nil te submerge dans ses eaux !....

LE HÉRAULT.

Marchez, vous dis-je, marchez promptement ; les rameurs vous attendent. Plus de retard ; ou, traînées par les cheveux....<sup>2</sup>

LE CHŒUR.

O Jupiter ! je suis tombée dans un piège.... Tes autels m'ont trahie .... leur secours n'est qu'une ombre.... Hélas ! hélas !... O terre ! ô mère des dieux ! détourne un affreux combat.... O fils de Rhée ! ô Jupiter !

LE HÉRAULT.

Je ne crains point les dieux de ce pays ; ils n'ont point élevé mon jeune âge ; ils n'ont point nourri ma vieillesse.

LE CHŒUR.

Quelle fureur ! c'est un serpent, une hydre prête à me dévorer. Hélas ! hélas !... O terre ! ô mère des dieux !... détourne un affreux malheur.... O fils de Rhée ! ô Jupiter !

<sup>1</sup> Cet endroit est corrompu dans le texte. Par la manière dont Paw l'a corrigé & interprété, on auroit pu le traduire ainsi : Tes indignes compagnons poussent des hurlemens au rivage.

<sup>2</sup> Le traducteur a suivi la correction de Paw, qui étoit absolument nécessaire.



LE HÉRAULT.

Si vous n'obéissez, si vous ne me suivez, vos habits déchirés, ensanglantés....

LE CHŒUR. (Pelasgus arrive.)

O chefs ! ô princes d'Argos ! on m'entraîne.

LE HÉRAULT.

Vos princes sont les fils d'Egyptus ; bientôt vous les verrez, n'en doutez pas ; vous ne vous plaindrez point d'être sans maîtres.

## SCÈNE II.

PELASGUS, DANAÛS, LE CHŒUR,  
LE HÉRAULT, troupe de PELASGES.

LE CHŒUR (à Pelasgus.)

SEIGNEUR, nous périssons.... Un traitement inoui....

LE HÉRAULT.

Vous n'obéissez pas ; il faut donc vous traîner par les cheveux ?

LE ROI.

Téméraire, que fais tu ? de quel front oses tu violer le territoire des Pelasges ? Penses tu ne trouver ici que des femmes ? Un Barbare insulter

V iv

des Grecs!... Ton esprit est donc égaré, pour commettre un pareil attentat!

LE HÉRAULT.

En quoi donc blessé-je ici la justice?

LE ROI.

D'abord tu méconnois les droits de l'hospitalité.

LE HÉRAULT.

Comment? lorsque trouvant ce que j'ai perdu...

LE ROI.

A quel hôte public l'as tu demandé?

LE HÉRAULT.

Au premier des hôtes, au dieu des recherches<sup>1</sup>, à Mercure.

LE ROI.

Tu parles des dieux, & tu les outrages!

LE HÉRAULT.

Je ne connois de dieux que ceux de l'Egypte.

LE ROI.

Et les nôtres, à t'entendre, ne sont rien?

LE HÉRAULT.

J'emmènerai ces femmes, à moins qu'on ne me les arrache.

LE ROI.

Garde toi de porter les mains sur elles, ou bientôt le repentir....

<sup>1</sup> Le grec dit : *υασιμπίω* INVESTIGATORI. Mercure, chez les Grecs, présidoit à la recherche des effets perdus : il avoit apparemment le même emploi chez les Egyptiens.

LE HÉRAULT.

Est ce donc là le langage de l'hospitalité ?

LE ROI.

Je ne vois plus un hôte dans un sacrilège.

LE HÉRAULT.

Ferai-je ce rapport aux fils d'Egyptus ?

LE ROI.

Que m'importe, à moi, quel sera ton rapport ?

LE HÉRAULT.

Mais enfin , pour m'expliquer clairement , car un hérault doit rendre une réponse précise ; que dirai-je à mes maîtres ? Qui êtes vous , pour retenir ces femmes sur qui le sang leur donne des droits ? Funeste différend , que Mars jugera sans appeler de témoins , sans admettre de composition ! Que de sang va couler avant ce jugement !

LE ROI.

Qu'ai-je besoin de te dire qui je suis ? tu le sçauras bientôt , toi & ceux qui t'envoyent. Quant à ces femmes , si leur cœur y consent , si tes discours respectueux les persuadent , elles peuvent te suivre ; mais le peuple d'Argos , d'une voix unanime , a décidé qu'on ne pourroit jamais les y forcer. Ce décret est fixe , irrévocable. Il n'est point gravé sur l'airain , ni consigné dans les archives ; mais tu l'entends clairement de ma bouche. Maintenant , pars , ôte toi de mes yeux.

Ainsi, vous voulez la guerre ? La force & la victoire seront pour les hommes.

LE ROI.

Tu en trouveras ici des hommes, & que n'a-breuve point un vin fait avec de l'orge.

(le hérault part).

Et vous, allez en assurance, allez toutes ensemble avec cette escorte fidelle, dans la ville dont les tours & les remparts sçauront vous défendre. Les citoyens vous offrent leurs maisons, & moi mon palais & ma cour. Vous pouvez librement partager avec elle mon heureuse habitation; ou, si vous l'aimez mieux, prenez une demeure séparée : choisissez ce qui vous plaira davantage. Par-tout vous ferez sous ma protection & sous celle de tous les citoyens, qui s'y sont engagés. Attendez vous de meilleures sûretés ?

LE CHŒUR.

Que le ciel, roi des Pelasges, vous paye vos bienfaits par des bienfaits ! Mais daignez nous renvoyer Danaüs. Il est notre père. Courageux, sage & prudent, c'est à lui de décider où nous devons habiter. La médisance aime à s'exercer sur les étrangères. Soyons irréprochables.

LE ROI, (à des femmes de sa suite).

Esclaves fidelles, conduisez-les à la ville. Que la décence prévienne les propos malins ; allez ,

& que chacune de vous obéisse exactement à Danaïs.

( Il se retire ).

SCÈNE III.

LE CHŒUR, DANAÏS,  
LE CHŒUR DES PÉLASGES.

---

DANAÏS.

MES filles , offrez désormais aux Argiens , ainsi qu'aux habitans de l'Olympe , des vœux , des sacrifices & des libations : d'un concert unanime , ils sont devenus nos sauveurs. Peu contents d'approuver ce que j'ai fait contre nos cruels parens , ils m'ont donné ces gardes , & par honneur , & de peur que quelque attentat sur mes jours ne souillât à jamais ce pays. Après de tels bienfaits , ces hôtes généreux ont plus de droit à votre respect que moi-même. Aux avis paternels , déjà gravés dans votre cœur , ajoutez celui-ci : le temps seul fait connoître les étrangers , & l'on est enclin à médire d'un nouvel hôte ; aisément la méchanceté trouve à mordre sur lui. Crûes des graces attrayantes de la jeunesse , ne déshonorez point votre père. L'innocence n'est pas facile à garder. L'homme , l'habitant des forêts , l'oiseau qui vole ,

l'insecte qui rampe, chacun, parmi son espèce, lui tend des embûches. Cypris, elle-même, crie que c'est une fleur passagère, & défend de la laisser faner. Les charmes d'une jeune fille fixent tous les yeux, qui lancent sur elle les regards du désir. Pour sauver votre vertu, vous avez affronté la fatigue & les mers : si vous la perdiez ici, quelle honte pour nous ! quel triomphe pour nos ennemis ! Deux habitations vous sont offertes ; l'une par Pelasgus, l'autre, plus solitaire par le peuple ; le choix est égal. Seulement, n'oubliez point mes conseils, conservez votre chasteté plus soigneusement que vos jours mêmes.

## LE CHŒUR.

Puissions nous être, ô mon-père, aussi sûres de la faveur des dieux, que vous devez l'être de notre vertu ; si le ciel n'en ordonne autrement, mon cœur ne s'écartera point de la route qu'il a suivie jusqu'à présent.

Allons, célébrons les dieux qui défendent & protègent cette ville. Et vous, habitans de l'Erasinus, recevez vos nouveaux hôtes. Oublions désormais les bouches du Nil ; chantons la ville des Pelasges. Chantons les fleuves qui, par mille détours, arrosent ce pays, & dont les eaux salutaires fertilisent cette contrée. Que la chaste Diane nous regarde avec bonté ! Déesse de Cythère, ne nous force point, malgré nous, à l'hymen : un

hymen forcé est odieux. Cypris, nous ne méprisons point ton culte. Tu t'assieds, ainsi que Junon, auprès de Jupiter, & ton pouvoir se signale par des coups imprévus. Mere de la Nature, nous sommes prêts à nous ranger sous ta loi. Il n'est point d'inclination qui ne cède aux divins attraits de la persuasion. Mais, Vénus, les jeux & les amours, sont attachés à la concorde. Je redoute la guerre sanguinaire, & les horreurs & la fuite qui l'accompagnent.

( Ici le chœur se partage en deux bandes ).

PREMIER DEMI CHŒUR.

Dieux ! que m'annonce l'arrivée soudaine de mes persécuteurs, favorisés des vents ?

SECOND DEMI CHŒUR.

Résignons nous d'avance aux arrêts du destin. Qui peut s'opposer aux profonds décrets de Jupiter ? Peut-être, comme bien d'autres avant nous, recevrons nous les époux que nous craignons.

PREMIER DEMI CHŒUR.

Ah ! Jupiter, delivre moi des fils d'Egyptus !

SECOND DEMI CHŒUR.

Je le souhaite, sans doute ; mais, peut être, demandez vous ce que vous n'obtiendrez pas.

PREMIER DEMI CHŒUR.

Et quoi ! lisez vous dans l'avenir ?

<sup>1</sup> Les filles de Danaüs apperçoivent dans ce moment la flotte entière des fils d'Egyptus, qui abordent au rivage.

SECOND DEMI CHŒUR.

Pourquoi chercherois-je à sonder la volonté de Jupiter; c'est un abysme immense; soyons réservées dans nos vœux.

PREMIER DEMI CHŒUR.

Où tendent ces conseils ?

SECOND DEMI CHŒUR.

A ne point interroger les dieux.

PREMIER DEMI CHŒUR.

O roi Jupiter ! ô toi dont la main guérissante apaisa les maux de la malheureuse Io , délivre nous d'un funeste hyménée. Soutiens notre foiblesse; assure le bonheur de notre vie.

SECOND DEMI CHŒUR.

Que les biens surpassent le mal; qu'ils soient tempérés l'un par l'autre ; que le juste obtienne justice, voilà ce que je désire; voilà ce que j'attends du secours libérateur des dieux.

F I N.



---

# E X A M E N

## DE LA TRAGÉDIE

### DES SUPPLIANTES.

---

CETTE pièce , ainsi que les EUMÉNIDES , nous représente mieux que toutes les autres pièces d'Eschyle , la constitution primitive de la tragédie. Le chœur y fait le rôle d'acteur principal ; il paroît le premier sur la scène , & n'en sort que le dernier. Il seroit inutile de chercher à déterminer l'étendue du prologue de ces sortes de tragédies. Il paroît certain , par la définition qu'Aristote a donnée de la nature du prologue , que ces pièces d'Eschyle n'en avoient point. Le prologue n'a existé que lorsque le chœur a cessé d'être le principal personnage de la pièce. Il ne faut point , non plus , chercher l'art dans ces tragédies ; mais il faut remarquer qu'on n'y trouve rien qui blesse la raison ; qu'on n'y voit aucune de ces bizarreries , de ces monstruosités qui ont caractérisé l'enfance de la tragédie chez les autres peuples ; qu'ici tout est raisonnable , intéressant & motivé. Chaque

personnage est aisément annoncé. A peine les filles de Danaüs paroissent elles, que les premières paroles qu'elles adressent aux dieux les font reconnoître. Danaüs, Pelasgus, le héraut, instruisent bientôt le spectateur de leur état & de leurs dispositions. Ce mérite, quelque léger qu'il paroisse d'abord, n'est cependant pas, aux yeux de ceux qui connoissent l'art, aussi facile qu'on pourroit le penser. Le défaut ordinaire de ces piéces d'Eschyle, c'est qu'elles manquent absolument d'action. A la vérité, ce défaut est racheté autant qu'il peut l'être, par la pompe du spectacle. Ces cinquante filles de Danaüs venant embrasser l'autel des dieux d'Argos avec tous les mouvemens de l'inquiétude & les allarmes de la pudeur, occupoient fortement le cœur & les yeux : leurs prières adressées aux dieux, imprimoient encore à ce spectacle, un caractère religieux qui en augmentoit beaucoup l'effet.

Mais le plus grand vice de cette piéce ne vient pas tant de ce qu'elle manque d'action, que de ce que l'action n'est pas finie. Voilà un défaut réel, & que rien ne peut excuser ni compenser. Les filles de Danaüs, à la fin de la piéce, apperçoivent la flotte Egyptienne qui aborde au rivage. Que vont-elles devenir ? Les Egyptiens seront ils vainqueurs ? les fils d'Egyptus forceront ils Pelasgus à leur livrer celles qu'ils veulent épouser ?

Les

Les inquiétudes renaissent dans le cœur des filles de Danaïs ; elles ne peuvent prévoir ce qui arrivera, & l'action reste suspendue. Ce défaut n'existe point dans la tragédie des Euménides ; & , il est à présumer que , quoique dans toutes les éditions les Euménides précèdent les Suppliantes , celles-ci sont cependant antérieures , & ont été faites & représentées avant celles là. Puisqu'il est reconnu qu'après la représentation des Euménides , le chœur fut réduit à douze personnes , il est plus que vraisemblable que les Suppliantes ne purent être mises sur la scène , que lorsque le chœur étoit encore dans toute sa pompe primitive , & lorsque les cinquante personnes du chœur pouvoient représenter les cinquante filles de Danaïs. Ainsi , pour marquer l'accroissement de l'art , il faut mettre les Suppliantes avant les Euménides , & croire que le poëte ayant observé le défaut que nous remarquons tout à l'heure , s'en sera corrigé lui-même dans sa pièce des Euménides.

Quant à la moralité de la pièce , il n'y en a point de dominante , comme il y en a dans les pièces de Sophocle. C'est un récit purement historique mis en scène , d'où il résulte cependant d'excellentes maximes générales sur la religion & l'hospitalité. Mais ce ne sont pas là de ces grands événemens que la tragédie mit en œuvre

dans la suite , pour instruire un peuple roi des grandes révolutions de la Fortune. Il étoit réservé à Sophocle de perfectionner le but moral de la tragédie , en perfectionnant la tragédie même.

Fin des Tragédies d'Eschyle.

OBSERVATIONS  
SUR LES DIFFICULTÉS  
QUI SE RENCONTRENT  
DANS LA TRADUCTION  
DES POETES TRAGIQUES GRECS.



---

---

OBSERVATIONS  
SUR LES DIFFICULTES  
QUI SE RENCONTRENT  
DANS LA TRADUCTION  
DES POETES TRAGIQUES GRECS.

---

PERSONNE, je pense, ne doutera qu'il ne se présente de grandes difficultés dans la TRADUCTION DES POETES GRECS, & particulièrement des TRAGIQUES : mais de quel genre sont ces difficultés ? Il en est de plusieurs fortes ; & c'est ce qu'il importe de faire connoître.

Les traductions sont faites pour ceux qui n'entendent pas la langue que l'on traduit. Ce sont donc ces fortes de personnes qu'un traducteur doit premièrement avoir en vue dans son travail ; mais , en même temps , la traduction des langues sçavantes n'intéresse pas seulement ceux qui les ignorent , elle intéresse encore les gens instruits qui peuvent la juger.

Les uns & les autres sont assez difficiles à satisfaire également ; & ce n'est pas là un des moindres embarras que le traducteur rencontre dans son entreprise. Les premiers, je veux dire ceux qui ignorent la langue originale, ne veulent pas permettre, & avec raison, qu'on parle grec en françois ; sur la réputation de l'auteur traduit, ils se sont fait une idée quelconque du mérite de son style, & veulent le retrouver dans celui du traducteur. Eschyle est singulièrement vigoureux & hardi, il faut que le traducteur le soit. Mais si, par hazard, en suivant l'original, la traduction, à l'exemple de son modèle, hazarde des expressions ou des figures inusitées, ce n'est pas le poëte Grec qu'on en accuse, c'est le traducteur. On lui reproche trop de hardiesse ou d'incorrection ; & on regarde comme un défaut de goût, ce qui devrait être regardé comme un mérite de fidélité. Moins hardi qu'Eschyle, Sophocle passe pour avoir atteint la perfection du style tragique ; que ne dira-t-on pas, si le traducteur ne rend point cette perfection dont on s'est fait l'idée ? Qu'il soit correct, simple & noble, ce ne sera pas encore assez. Nous avons dans notre langue des modèles qui sont, pour ainsi dire, les échantillons auxquels



on rapporte toutes les mesures des autres écrivains ; & , lorsqu'il s'agit des graces de style , quiconque n'est point Racine ou Fénelon , a bien de la peine à satisfaire le lecteur. Ce sera bien pis pour Euripide , qu'on a si souvent , & si mal à propos , comparé à Racine : c'est alors que le commun des lecteurs demandera de retrouver dans la traduction tout ce qui caractérise le style inimitable du poëte François.

Supposons un moment que le traducteur puisse satisfaire les goûts & les idées de cet ordre de lecteurs , ce qui paroît presque impossible , il survient une autre espèce de juges , qui sont d'autant plus à craindre , qu'ils n'apportent point dans leurs jugemens des préventions générales , mais des prétentions particulières. Il est des sçavans qui se sont exercés à connoître les auteurs , à pénétrer les endroits les plus difficiles , à corriger les leçons vicieuses du texte , & qui ne voient souvent qu'avec indifférence ou dédain , un traducteur qui n'aura pas interprété comme ils l'auroient fait. Parmi les opinions qui divisent les critiques , celles qu'ils ont choisies leurs paroissent évidemment les meilleures. A peine l'autorité des Scholiastes peut-elle servir d'appui au traducteur qui les aura suivis.

Cependant celui qui, en les consultant, consulte également l'esprit de la langue originale, & par dessus tout, l'esprit de l'auteur & les loix de la raison, celui-là ne doit pas trop s'effrayer des rigoureuses critiques de ces sçavans difficultueux. Mais il est un autre ordre de lecteurs qui sont bien plus à craindre. Ce sont les demi sçavans. Ceux là font du bruit dans le monde ; ils sont répandus dans les sociétés ; on les croit sur leur parole ; ils passent pour des gens profonds aux yeux des gens superficiels. Ils ne craignent point de prononcer hardiment, au premier coup d'œil, sur un ouvrage long-temps médité. Le peu de connoissances qu'ils ont de la langue de l'auteur, ne leur en donne que des idées imparfaites : cependant il faut les entendre s'écrier sur la foiblesse d'une traduction, sur la force de l'original, sur l'harmonie de tels mots, sur une métaphore, sur une épithète que la traduction a omise ou n'a pas rendue. Ces sortes de lecteurs ne sont jamais contents des autres, tant ils sont contents d'eux & de leurs lumières. . . . Mais je m'écarte ; je voulois parler de la difficulté des traductions, & je ne parle que de la difficulté des succès.

La première difficulté réelle que rencontre

un écrivain , dans la traduction des poètes Grecs , c'est la parfaite intelligence de son original. Autre chose est de lire , autre chose de traduire. La lecture se contente d'à-peu-près , la traduction veut pénétrer dans le sens intime & grammatical de l'auteur. Le premier secours qu'elle demande pour cela , consiste dans la pureté du texte. Or on sçait combien , malgré les travaux des sçavans , qui ont cherché à le rétablir , nous avons encore à désirer sur cet objet , particulièrement pour Eschyle & Sophocle. La pureté du texte assurée , il reste bien des difficultés à vaincre. L'extrême concision de l'original , les ambiguïtés qu'il présente quelquefois , les constructions embarrassées sont autant d'écueils où la sagacité du traducteur peut échouer. Les Scholiastes , il est vrai , lui offrent alors quelques lumières pour le guider ; mais il paroît que plusieurs de ces Scholiastes n'avoient pas toujours , dans cette langue , qui étoit cependant la leur , des connoissances bien profondes , & que les endroits difficiles les embarrassoient souvent presque autant que nous. On remarque leur embarras dans la multiplicité & la contrariété d'interprétations qu'ils donnent souvent d'un même passage , & on voit encore mieux à

quels écoliers ils avoient à faire , par la trivialité d'un grand nombre de leurs explications. Ce sont cependant encore généralement les meilleurs guides qu'on puisse avoir ; mais il faut les suivre en maîtres & non pas en disciples soumis : & on ne doit pas craindre de s'écarter de leur route , quand la raison nous en ouvre une autre.

Je suppose enfin le texte parfaitement bien entendu , il faut maintenant songer à faire passer dans sa langue , non seulement le sens général de l'auteur , mais même les formes dont il a revêtu sa pensée ; car , il faut en convenir , c'est moins par les pensées que les hommes diffèrent , que par la manière dont ils les expriment. Ces formes résident particulièrement dans la composition de la phrase , & dans la nature des métaphores. Si la phrase est courte & concise , si elle est périodique & harmonieuse , on sçait qu'il est du devoir du traducteur d'y conformer la sienne ; mais on n'a pas communément assez observé combien il importe de faire passer dans la traduction les mouvemens de la phrase originale. La passion ne s'astreint pas communément aux règles de la construction. Les inversions , les suspensions , les changemens de nombre , mille autres figures , viennent au secours du per-

sonnage que la passion anime pour peindre les mouvemens intérieurs qu'il éprouve. Si ces figures sont dénaturées ou détruites, la passion est anéantie. Mais c'est principalement dans les chœurs qu'elles se font mieux sentir, & mettent un traducteur aux abois. Les grands événemens qui ont régné dans le cours de la pièce, ont exalté l'imagination du chœur; il rappelle alors à sa mémoire des événemens pareils à ceux dont il vient d'être témoin; il va les chercher dans les traditions anciennes; & la confusion de ces traditions, familières aux anciens, & obscures pour nous, augmente considérablement la difficulté de les bien entendre. Cependant, le traducteur n'en est pas moins obligé d'être concis & clair, en conservant encore le désordre apparent qui règne dans ces morceaux de poésie, & particulièrement la hardiesse des métaphores, qui semble les caractériser. Mais les métaphores ne sont pas moins employées par les poètes tragiques, dans le dialogue, que dans les chœurs; & si, dans ceux-ci, le ton de la poésie élève assez le style pour que le traducteur puisse s'approprier sans peine les figures de l'original qui peuvent passer dans sa langue, c'est un avantage qu'il ne trouve plus dans le dialogue de la tragédie; car la tra-

gédie , suivant l'observation d'Horace , se sert souvent d'un discours familier pour exhiler ses plaintes ; & , parmi les expressions les plus simples , on rencontre quelquefois les métaphores les plus hardies. C'est alors qu'il est difficile d'assortir , dans son style , la vivacité d'un tel écart avec la marche naturelle du dialogue. Cependant tout ce qui se fait sentir & remarquer est encore plus aisé à peindre que ce qui semble n'avoir aucune couleur particulière ; & tel est le style général du dialogue dans la tragédie ; on pourroit , en quelque sorte , se le représenter par l'image des eaux d'un fleuve qui coule majestueusement dans une campagne ; elles ne semblent avoir aucune couleur qui leur soit propre , & elles deviennent à nos yeux , ou plus transparentes , ou plus obscures , selon qu'elles réfléchissent plus ou moins les images du ciel , ou celles des rives dont elles sont bordées.

Autant il est difficile au peintre de saisir ces nuances transparentes & indéfinissables de l'onde , autant il l'est au traducteur de rendre la clarté , la facilité , la noblesse & la familiarité qui sont réunies dans le style du dialogue de nos grands tragiques Grecs. Plus le dialogue est naturel , vif & coupé , plus il devient ingrat & rébelle à la plume d'un traducteur François.

Le naturel semble fuir la concision qu'il exige, & la trivialité qu'il faut éviter, marche à côté de la simplicité qu'il faut atteindre.

La difficulté devient encore plus grande, lorsque les deux interlocuteurs, s'interrompant l'un l'autre, laissent le sens suspendu de manière que la phrase commencée par le premier, & interrompue par le second, n'est achevée que par la réplique du premier. Rien de plus destructif chez nous de toute grace de style, & cependant c'est par ces suspensions que le dialogue acquiert encore plus de vivacité, & que le poète fait disparaître la sorte d'affectation qui semble régner dans cette forme de dialogue, où un vers est répliqué par un autre.

Cependant, si j'ose le dire, ce sont quelquefois moins les beautés de l'original que les défauts, qui font le tourment des traducteurs. Il ne faut pas croire que les tragiques Grecs présentent en général à nos yeux l'image de la perfection que nous trouvons par exemple dans Homère, & que l'on y rencontre par-tout la même sagesse, la même convenance, la même propriété de métaphores & d'images. Tantôt la concision dégénère en obscurité, & la diversité des manières dont les Scholastes interprètent ces passages obscurs, en

est la preuve ; tantôt la naïveté passe les bornes qu'elle doit avoir : ailleurs , les métaphores sont trop hardies ou déplacées , & le poète se montre quand on ne devroit voir que le personnage de la pièce , comme dans la première scène de l'Electre , où Oreste compare son gouverneur à un vieux coursier dont les ans n'ont point affoibli le courage , & dont l'oreille se dresse encore à l'approche du danger. Quelquefois le poète se permet de jouer sur les mots & le nom d'Hélène dans Eschyle , comme celui d'Ajax dans Sophocle , servent à amener quelques réflexions analogues à la décomposition de ces mots. Quelquefois enfin , on rencontre , dans le poète le plus sage , des antithèses que le bon goût ne sauroit pardonner , telles que la réponse d'Ismène , qui , voulant détourner sa sœur du dessein d'inhumer son frère Polynice , en dépit de l'ordre de Créon , lui dit qu'elle a un cœur bien chaud pour un corps qui est déjà froid <sup>1</sup>.

Voilà de ces fautes de style ou de pensée dont on ne trouveroit guère d'exemple dans Homère , mais dont il faut convenir qu'il est le seul qui ait su se garantir. Toutes ces taches

1 *Δερμὴν ἐπὶ Ψυχροῖσι καρδίαν ἔχεις.*

Voyez l'ANTIG. DE SOPH. v. 88.



de l'original sont autant d'écueils pour le traducteur : car, s'il n'est pas permis de dissimuler ses fautes, il l'est encore moins de les aggraver par une trop fidelle traduction ; la langue Grecque ayant cet avantage que l'harmonie qui l'accompagne sert quelquefois à voiler les défauts des pensées.

Mais, de toutes les difficultés que le traducteur peut rencontrer, il n'y en a guères de plus embarrassantes que celles qui se déguisent sous une apparence de facilité. Tout le monde sçait l'analogie qui existe entre la langue Grecque & la nôtre. On trouve souvent, dans le Grec, des locutions que le François s'est appropriées, & qui semblent d'autant plus inviter à une traduction littérale, que cette traduction paroît être la plus naturelle. Mais il y a cet inconvénient que toutes ces locutions tirées originairement de la langue Grecque sont devenues familières dans la nôtre. La justesse, la convenance, l'énergie qui les caractérisent leur ont fait éprouver le sort des proverbes. Elles sont devenues la richesse de la langue du peuple ; & cette malheureuse distinction suffit en France pour avilir les meilleures choses. Ce n'est donc qu'avec intelligence & discernement qu'il faut, dans ces passages, se laisser aller à l'appât que présente la facilité d'une

336 DE LA DIFFICULTÉ DE TRADUIRE  
traduction littérale , en tâchant de sauver , par  
l'harmonie & l'arrangement des mots , les  
locutions familières dont on pourroit hazar-  
der l'emploi.

Si la langue Grecque nous présente quel-  
que ressemblance avec la nôtre , un tra-  
ducteur qui considère les deux langues de  
plus près est encore bien plus effrayé de  
leur différence , qu'il n'est encouragé par la  
ressemblance qu'il trouve entr'elles. Je ne  
veux point parler de ces différences qui  
frappent les yeux de tout le monde , de cette  
facilité de combiner des mots , & de donner  
ainsi à une seule expression Grecque l'énergie  
d'une phrase entière. Je ne parlerai point de  
la faculté qu'elle a de pouvoir , par l'arran-  
gement de quelques prépositions mises de-  
vant un verbe , modifier l'action , & en ex-  
primer plusieurs circonstances à la fois ; je me  
tairai sur tous ces avantages , mais ce que  
je veux remarquer , c'est l'emploi des parti-  
cules conjonctives. Elles sont dans la langue  
Grecque ce que les articulations sont dans  
la conformation du corps des animaux. C'est  
par elle que cette langue possède cette sin-  
gulière souplesse , qui en fait à la fois & la  
grace & la force. Ces particules , qui sont  
presque toutes monosyllabiques , ont encore  
l'avantage

l'avantage de pouvoir se placer en différens lieux, & n'ont pas, comme les nôtres, une place marquée & incommutable, au commencement de la phrase. Nous avons, à la vérité, quelques conjonctions, qui ne sont pas invariablement fixées au même poste; mais, pour compenser ces avantages, quelle pesanteur n'y a-t-il pas dans le nombre des syllabes qui les composent: CEPENDANT, NÉANMOINS, EN EFFET? &c. Si d'autres conjonctions ont plus de brièveté, cet avantage est perdu par l'immobilité qui les caractérise; les particules grecques sont des anneaux qui joignent avec grace les membres d'un discours; les nôtres sont des attaches de fer qui semblent leur en ôter toute la souplesse. Aussi quelques-uns de nos meilleurs écrivains parmi nous, se sont-ils appliqués à les écarter, autant qu'il leur a été possible, & sur-tout celles qui, comme la particule CAR, sont tombées dans une espèce de discrédit, parce qu'elles sembloient peut-être retracer ou le pédantisme de l'école, ou la discussion du barreau. Voyez le commencement du Télémaque. « Calypso ne pou-  
 » voit se consoler du départ d'Ulysse; dans  
 » sa douleur, elle se trouvoit malheureuse  
 » d'être immortelle; sa grotte ne résomboit

» plus du doux son de sa voix, les nymphes  
 » qui la servoient n'osoient lui parler ». Ce  
 débuta toute la sagesse, toute la gravité, toute  
 la noblesse qui convient au poëme épique &  
 à notre langue; mais, si un poëte Grec eût  
 écrit le Télémaque, les membres de cette  
 phrase n'eussent pas été ainsi détachés les uns  
 des autres, & on y eût sans doute trouvé  
 quelques uns de ces anneaux dont je viens  
 de parler, ou quelque autre d'un genre sem-  
 blable. Qu'on jette les yeux sur le commen-  
 cement de l'Iliade: le second vers est lié au  
 premier, par une particule relative; & les  
 troisième & quatrième aux deux autres par  
 des particules conjonctives. Le début de  
 l'Odyssée offre la même image de liaisons &  
 d'enchaînemens, & le cours entier de ces  
 deux magnifiques poëmes présente le même  
 caractère de style. Tous les grands poëtes de  
 l'antiquité, & ceux même qui, par les élans  
 de leur imagination, sembloient devoir le  
 mieux s'affranchir des liens des particules,  
 les ont également employées avec profusion.  
 On diroit qu'ils les regardoient comme les  
 principes de la vie & du mouvement de leur  
 poésie. Il n'en est pas de même parmi nous.  
 Quelque prérogative que nous voulions attri-  
 buer à notre langue, en la croyant plus propre

que toute autre à la discussion & au raisonnement , nous serions bien éloignés de permettre à un auteur d'employer cette abondance de particules , qui constituent cependant la liaison des idées , & la chaîne du raisonnement. Ceux des écrivains du dernier siècle , qui les ont employées davantage , sont tombés , par la longueur de leurs phrases , dans des excès qui n'ont pas peu contribué à les faire proscrire. Cependant nos bons orateurs & nos grands poètes ont sçu encore se distinguer par la manière dont ils ont tiré , de l'emploi de ces conjonctions , un nouveau moyen de donner du nombre & du mouvement à leurs phrases. Racine qui , d'après une étude approfondie des anciens , a le mieux connu l'art d'écrire , sçut mieux que personne aussi quel étoit leur pouvoir , quand elles étoient bien mises en œuvre. Dans le beau songe d'Athalie , il ne craignoit pas de faire dire à cette reine :

Ma mère Jézabel à mes yeux s'est montrée ,  
Comme au jour de sa mort , pompeusement patée ;  
Ses malheurs n'avoient point abattu sa fierté ,  
MÊME elle avoit encor cet éclat emprunté. . .

Ce n'est pas que nous n'ayons des auteurs qui ont sçu aussi se faire un grand nom dans l'art d'écrire , en retranchant de leur style ,

autant qu'il leur a été possible , toutes ces liaisons qui y mettent d'ordinaire plus de clarté que de force ; mais , quelqu'estimables qu'ils puissent être , ce ne seroit pas ces écrivains qu'il faudroit prendre pour modèles , en traduisant les poètes Grecs ; & tout homme qui auroit traduit Eschyle même , en employant des phrases courtes & hachées , dans l'intention de donner plus de nerf à son style , auroit pu faire un ouvrage estimable , mais se seroit beaucoup écarté de son original , par la seule forme de style qu'il auroit adoptée. Il faut donc qu'un traducteur exact des poètes Grecs , sçache nous représenter , non seulement les pensées de l'original , mais encore leurs dépendances & leurs attaches , pour nous donner quelque idée de la rondeur & du nombre de leurs phrases. Mais ce n'est pas seulement pour représenter , autant qu'il est en lui , les formes matérielles du style de l'original , qu'un traducteur a besoin d'observer la force de ces particules conjonctives , dont son original abonde , c'est encore pour s'assurer , par elles , du véritable sens de l'auteur. Ce sont-elles qui nous montrent les liaisons des idées du poète , & qui , dans les endroits obscurs , sont le vrai fil du labyrinthe.

Un traducteur qui les négligeroit, ou qui ne se feroit pas attaché à en observer toutes les propriétés & toute la force, ne pourroit manquer de tomber dans les méprises les plus grossières : il faut donc qu'il les sente , qu'il les étudie , & qu'il sçache les employer avec la fidélité que la langue originale demande , mais avec la réserve que la nôtre exige.

D'après ces observations générales , on jugera mieux quelles sont les qualités nécessaires à un traducteur ; & on sera peut-être plus disposé à lui accorder , suivant ses succès & ses fautes , plus d'éloges & plus d'indulgence.

F I N.





TRAGÉDIES  
DE SOPHOCLE.



---

# VIE DE SOPHOCLE.

---

Si les circonstances influent , autant qu'on a lieu de le croire , sur le mérite , les vertus & les talens , on peut dire que tout ce qui pouvoit contribuer au développement du génie de Sophocle se réunit en sa faveur. Il avoit vu les plus beaux temps de la Grèce. Né dans la deuxième année de la soixante & onzième Olympiade , dix-sept ans après Eschyle , dès son enfance il avoit été témoin des plus éclatans triomphes d'Athènes , & de l'ivresse de ses concitoyens <sup>1</sup>. Sa première jeunesse avoit vu la gloire de sa patrie dans tout son éclat. En effet , après que les Perses eurent été chassés de la Grèce , les Athéniens purent avoir la prépondérance dans les affaires de la nation. Les victoires qu'ils remportèrent en Thrace , à Bizance & ailleurs sur les peuples qui restoit encore attachés au parti des Perses , leur donnèrent une considération particulière , & leur méritèrent le commandement général des Grecs. Mais à des jours si brillans , Sophocle vit bientôt succéder des jours d'orage. Il vit la rivalité s'établir entre

<sup>1</sup> Le combat de Salamine est de la soixante-quinzième Olympiade.

les deux premières villes de la Grèce, & préparer cette longue guerre qui devoit coûter tant de sang aux deux partis <sup>1</sup>.

Ce fut au milieu de ces combats, de ces jalousies nationales, de ces guerres & de ces victoires que le génie de Sophocle s'enflamma, & produisit des chef-d'œuvres qui seroient peut-être avortés au milieu de la tranquillité d'une longue paix. Ce fut à l'aspect des révolutions qui se préparoient, que Sophocle apprit à mettre dans ses tragédies la moralité qui en est presque toujours l'objet. Quel peuple, plus que les Athéniens, avoit besoin qu'on lui rappellât ces deux grands principes de modération, de ne point s'enorgueillir dans la prospérité, & de ne point se laisser abattre dans l'infortune ? Ces principes, si généraux & si utiles à la plupart des hommes, devinrent, pour Sophocle, l'objet principal vers lequel la tragédie devoit diriger toutes ses puissantes émotions. Mais ce ne fut pas, sans doute, dans la première jeunesse qu'il apprit à tourner ainsi tous les effets de la tragédie vers un but moral, qui convint le plus généralement à tous les hommes & à toutes les nations. Eschyle n'avoit pres-

<sup>1</sup> Le commencement de la guerre du Péloponèse est de la quarante-septième Olympiade.

qu'encore représenté que des malheurs particuliers, dépendans de la volonté des dieux; il sembloit travailler pour la religion, qui avoit présidé à la naissance de la tragédie. Sophocle représentoit des malheurs publics & privés, qui, montrant les révolutions des choses humaines, n'étoient cependant que la suite & l'effet du caractère de ceux qui les avoient éprouvées. Il falloit, pour remplir cette carrière, une longue expérience & de profondes observations. Quoiqu'il en soit, il entra de bonne heure dans la lice du théâtre; &, si l'on en croit Eusèbe, il n'avoit que vingt ans quand il disputa le prix à Eschyle, & l'emporta sur lui<sup>1</sup>. Il étoit plus jeune encore lors qu'il commença à se faire connoître. Les Athéniens venoient de se couronner de gloire au combat de Salamine. Sophocle, âgé de seize ans seulement, & doué de tous les avantages que la nature peut prodiguer à la jeunesse, se présente comme un jeune dieu aux yeux de ses concitoyens, à demi nud, parfumé d'essences; &, la lyre en main, entonne lui même l'hymne de la victoire<sup>2</sup>. Le succès qu'il

<sup>1</sup> J'ai montré, dans la *VIE D'ESCHYLE*, que ce ne pouvoit être une pareille disgrâce qui eût obligé ce poëte à renoncer à sa patrie.

<sup>2</sup> Athenée, & l'auteur *Grec de sa Vie*.

obtint exalta son génie ; assuré de l'amour & des applaudissemens de ses concitoyens, il n'y eût plus de degrés qu'il ne pût atteindre. Mais combien ces mêmes avantages, dont nous venons de parler, ces graces naturelles, cette figure séduisante ne devoient-elles pas opposer d'obstacles à ses travaux, & contribuer, par la volupté, à détériorer son génie ! Mais l'ame de Sophocle étoit d'une trempe peu commune ; & elle avoit autant de force & d'élévation, que son corps avoit de grace & de beauté. Il se fit de bonne heure des principes sévères contre la plus impérieuse de toutes les voluptés. C'est le témoignage que lui rendent les auteurs les plus graves de l'antiquité<sup>1</sup>. Ce n'est pas qu'il n'eût, comme Socrate, un cœur fort enclin à l'amour ; mais, ainsi que ce philosophe son contemporain, il réprima, autant qu'il fut en lui, les mouvemens de cette passion dangereuse ; dans la crainte d'en être trop dominé ; parce qu'il la regardoit, disoit-il lui même, comme un tyran indomptable & furieux ; & , lorsqu'il fut avancé en âge, il s'applaudissoit de ce que la vieillesse l'en avoit affranchi tout à fait. Peut-être dut-il ces sentimens autant

<sup>1</sup> Platon, Cicéron, Plutarque.

au conseil des amis qu'il s'étoit choisis, qu'à ses propres réflexions. On raconte qu'étant embarqué avec Périclès, il ne put s'empêcher de louer, avec chaleur, la beauté d'un jeune homme qui étoit dans le vaisseau; mais que Périclès le reprit, en disant: Qu'un général doit avoir les yeux aussi purs que les mains.

Dans d'autres temps & dans d'autres pays, les efforts que Sophocle faisoit sur lui même, pour réprimer la fougue de ses passions, eussent été tournés en ridicule: les esprits malins en Grèce, prirent le parti de n'y pas croire, & publièrent, sur son compte, une foule de traits injurieux à sa mémoire. Il est vrai qu'ils ne traitoient pas mieux Socrate & Euripide. Quelques écrivains répétèrent, d'après quelques bruits malignement semés, que Sophocle s'étoit laissé prendre aux charmes de l'amour, dans l'âge même où, ne pouvant plus en inspirer, on n'est guère excusable d'en avoir. Au reste il faut avouer qu'il y a peu de poètes qui aient peint l'amour avec des couleurs plus vives que Sophocle<sup>1</sup>; & que ce n'est point à des gens indifférens qu'il est permis de le peindre si bien: mais,

<sup>1</sup> Voyez un des chœurs de la tragédie d'ANTIGONE, où l'on célèbre les charmes, la puissance & les dangers de l'amour.

lorsqu'il en vante les charmes, il a soin d'en publier les fureurs.

Les ouvrages d'un poète peuvent servir à faire connoître la nature de ses penchans, mais non celle de ses opinions. Ainsi la vigueur des caractères que Sophocle a donnée à ses personnages, peut bien faire juger en quelque sorte de l'élévation & de l'énergie du caractère de ce poète ; mais il ne feroit pas si aisé de juger des principes religieux qu'il pouvoit avoir , par ceux dont ses tragédies sont remplies. Quand il faisoit intervenir dans ses pièces Minerve & Hercule , croyoit-il à l'existence de ces pretendues divinités ; ou , éclairé par la philosophie qui commençoit à se répandre en Grèce , ne faisoit-il que se conformer aux idées vulgaires ? Il y a lieu de penser que , soit par conviction, soit par politique , Sophocle vouloit qu'on donnât créance à l'infailibilité des oracles. La plus belle de ses tragédies roule sur ce principe. L'autorité des oracles commençoit à être attaquée en Grèce ; Hérodote , dans son histoire , avoit cherché à les réhabiliter : Sophocle , à son exemple , vouloit en confirmer le pouvoir. Quoiqu'il en soit , il est certain , par les fables qui coururent dans Athènes , à son sujet , que Sophocle étoit



regardé comme un poëte religieux. Les uns disoient <sup>1</sup> qu'il avoit reçu Esculape dans sa maison ; d'autres , qu'à sa prière les dieux avoient fait cesser des vents contagieux qui régnoient dans l'Attique. On ajoutoit encore qu'une couronne d'or ayant été enlevée de la citadelle d'Athènes, Hercule étoit apparu en songe à Sophocle , & lui avoit indiqué l'endroit où elle étoit cachée ; & que Sophocle l'ayant trouvée , avoit reçu des Athéniens , en récompense, un talent d'or. Enfin, après sa mort, les Athéniens lui consacrèrent une chapelle sous le nom de DEXION <sup>2</sup>.

Mais, s'il respecta la religion, il ne ménagea pas ceux qui en étoient les indignes ministres, & qui en abusoient pour favoriser leurs prétentions. Tantôt il publioit que la race des devins est avide d'argent <sup>3</sup> ; tantôt il disoit, par la bouche d'Œdipe, que Jupiter & Apollon connoissent tout ce qui se passe parmi les mortels, mais que, pour les devins, ils n'en savent pas plus que les autres hommes <sup>4</sup>. Ainsi, religieux sans superstition, il sembloit vouloir, en toutes choses,

<sup>1</sup> Plutarque, Cicéron.

<sup>2</sup> Voyez l'ETYMOLOGICON MAGNUM.

<sup>3</sup> Voyez l'ANTIGONE, v. 1067.

<sup>4</sup> Voyez l'ŒDIPE ROI.

prendre Homère pour modèle ; car tel fut le caractère de ce prince des poètes. Mais c'est dans ses compositions & dans son style qu'on reconnoît particulièrement l'étude qu'il avoit faite de ses écrits. Eschyle , parlant de ses propres ouvrages , avec la modestie qui convient à un grand homme , disoit que ses vers n'étoient que des reliefs des festins d'Homère : Sophocle eût , avec plus de fondement , pu tenir le même langage. C'étoit la destinée d'Homère d'ouvrir le chemin de la gloire littéraire à tous ceux qui vouloient y marcher. Hérodote , le premier des historiens , fut un des plus grands imitateurs d'Homère ; Sophocle , le plus parfait des poètes tragiques , fut celui de tous qui en emprunta un plus grand nombre de caractères , d'expressions & d'idées. Dès la plus tendre jeunesse il se livra tout entier à l'étude de ses poèmes : il en faisoit ses délices comme poète & comme guerrier ; car Sophocle , ainsi que tous les Athéniens , nés dans une condition libre , embrassa de bonne heure le parti des armes : & il faut convenir que cette profession , quand elle est unie à l'amour des lettres & des arts , donne à l'esprit quelque chose de noble & de généreux qui se rencontre rarement ailleurs. Sophocle com-  
manda

manda les armées avec Périclès ; mais la gloire de celui-ci dans la carrière des armes effaca presque entièrement celle de son collègue. Périclès , lui même , rendant justice à la valeur de Sophocle , lui assignoit le seul rang auquel il pût aspirer. Il disoit de ce poëte qu'il étoit bon soldat , & mauvais capitaine. Tous les talens ne sçauroient se trouver réunis ensemble au même degré ; cependant les Athéniens ne le regardoient pas comme un général sans mérite , puisque après le succès de la tragédie d'ANTIGONE, ils le chargèrent du commandement de l'armée qu'ils envoyoit à Samos, quoiqu'il eût soixante-cinq ans<sup>1</sup>. Sa réputation militaire avoit donc alors quelque éclat ; mais cette réputation s'est enfin effacée devant la gloire des lettres : la postérité n'a plus connu que le grand poëte , & a oublié tout le reste. Il ne faut pas s'imaginer cependant que ce fût le meilleur de ses ouvrages qui fût ainsi récompensé par une distinction si flatteuse. Quelque belle que soit la tragédie d'ANTIGONE, elle est de beaucoup inférieure à quelques unes de ses pièces , qui ne lui ont cependant attiré que des humiliations & des dégoûts ; car il est important d'observer que

<sup>1</sup> OLYMPIADE 84.

Sophocle , qui avoit porté l'art du théâtre à sa perfection , ne fut pas lui même affranchi des dégoûts qu'il avoit fait éprouver à Eschyle son maître. Il essuya , de la part de ses juges & du peuple , les mêmes injustices qu'Eschyle avoit souffertes ; & , comme le plus parfait de nos poètes tragiques , est mort avec le malheur d'ignorer qu'ATHALIE fût un chef-d'œuvre , & avec le chagrin d'avoir vu sa PHŒDRE , mise au dessous de celle de Pradon , Sophocle , après avoir composé le plus sublime de ses ouvrages , la tragédie d'ŒDIPE ROI , eut la douleur de se voir préférer un certain Philoclès qui avoit traité le même sujet ; ce Philoclès , qui fut l'objet des railleries d'Aristophane <sup>1</sup> , & que l'amertume de son style avoit fait nommer le bilieux <sup>2</sup>. Les meilleurs esprits s'indignèrent de cette préférence : mais le mal étoit fait ; & le bon goût vengea Sophocle , lorsqu'il ne pouvoit plus jouir de cette vengeance.

Sophocle eût encore été trop heureux, si les chagrins qu'il trouva sur ses pas dans la carrière qu'il parcourut , ne fussent venus que des inconstances de ce vent populaire , qui ne doit pas faire plier long-temps la

<sup>1</sup> Voyez la comédie des OISEAUX.

<sup>2</sup> Voyez Suidas.

tête à l'homme raisonnable. Le plus cruel des chagrins, c'est d'éprouver des ingrattitudes de la part de ceux dont on ne devoit attendre que reconnoissance & qu'amitié. Sophocle, parvenu à une extrême vieillesse, vit ses enfans se soulever contre lui, & l'appeller en justice pour lui faire donner un curateur, comme à un homme tombé en enfance, & incapable de gérer lui même ses biens. A cet outrage, le vieux sang de Sophocle bouillonne dans ses veines; il paroît devant les juges, & lit la tragédie d'Œdipe à Colone, qu'il venoit de finir. Les juges ne purent entendre, sans étonnement, ce magnifique ouvrage où est tracé le plus vigoureux caractère de vieillard qui ait été mis sur la scène, & dans lequel un père, malheureux & accablé d'années, soutenu par les mains caressantes de ses deux filles, maudit un fils ingrat, que l'ambition & l'orgueil amènent à ses pieds. Toute la tragédie entière se rapportoit à Sophocle & à ses enfans. La scène étoit à Colone, bourg de l'Attique, où il étoit né. Le vieillard misérable & furieux, le fils ingrat & perfide, tout faisoit allusion à sa propre histoire. Les juges se levèrent, saisis d'admiration pour le père, & d'indignation contre les enfans,

& le reconduisirent à sa maison , au milieu d'une foule de peuple , qui l'accompagnoit avec des acclamations de joie & des battemens de main , comme on avoit coutume de l'applaudir au sortir de la représentation de ses pièces <sup>1</sup>.

Après tant de gloire , il ne restoit plus à Sophocle qu'à mourir. Sa mort suivit d'assez près cet événement <sup>2</sup>. Les uns disent qu'il mourut de fatigue en lisant son *ANTIGONE* ; suivant d'autres <sup>3</sup>, ce fut de plaisir de se voir couronné. Nous avons vu un vieillard qui nous représentoit son âge & ses talens , ne pas survivre long-temps à de pareilles émotions. Quelques écrivains lui enlèvent la douceur d'une si belle mort , & veulent qu'il fut suffoqué , comme Anacréon , en avalant un grain de raisin <sup>4</sup>. Mais ce qu'il y a de plus heureux dans sa mort , c'est qu'il finit ses jours avant que Lyfander , qui assiégeoit Athènes , s'en fut emparé ; & qu'ainsi , né dans les jours de la gloire de sa patrie , il ne fut pas témoin de la cruelle révolution qu'elle éprouva. La réputation qu'il avoit d'être particulièrement chéri des dieux , fit dire que

<sup>1</sup> Cicéron.

<sup>2</sup> Voyez Athénée & l'auteur de sa *viz.*

<sup>3</sup> Plin & Valère-Maxime.

<sup>4</sup> Voyez Lucien & une épigramme attribuée à Simonide.

Bacchus avoit apparu en songe à Lyfander , & lui avoit ordonné d'inhumér le corps de Sophocle , que le défastre d'Athènes avoit fait abandonner fans sépulture.

Euripide, quoique plus jeune<sup>1</sup>, mourut aussi la même année , mais sa mort précéda celle de Sophocle. Cette circonstance servit encore à faire éclater toute la noblesse d'ame de ce dernier. Il honora publiquement, par des témoignages de douleur & de respect , la mémoire d'un rival contre lequel il avoit souvent disputé le prix de la tragédie. Il prit des vêtemens d'une couleur obscure , & ne permit point aux acteurs qui jouoient ce jour là une de ses pieces , de se présenter sur le théâtre avec la couronne qu'ils avoient coutume de porter. Quand Racine , dans son discours à l'académie Françoise , fit un éloge si magnifique de Corneille , il transporta d'admiration , & pénétra d'attendrissement tous ses auditeurs ; que ne devoient donc pas éprouver les Athéniens , quand ils voyoient un vieillard de quatre vingt dix ans honorer ainsi un rival qui lui avoit été préféré , & qui même avoit remporté sur lui des prix qu'il ne méritoit pas.

Nous avons parlé de sa mort sans avoir

<sup>1</sup> Euripide étoit plus jeune de vingt-quatre ans.

encore parlé de sa naissance. Tel est le privilège des hommes distingués par de grands talens ou de grandes vertus. On ne regarde point s'ils ont reçu quelque éclat de leurs ayeux. Que Sophocle ait été fils d'un simple forgeron , ou d'un maître de forge , qu'il fût né d'une famille illustre ou obscure ( car les opinions sont différentes ) qu'importe à sa gloire ? Sophocle fut un des plus beaux génies de la Grèce ; voilà sa noblesse , aux yeux de la postérité ; tous les titres du monde n'y pourroient rien ajouter. Il fit jouer cent vingt tragédies , dont il ne nous en reste que sept ; fut couronné vingt fois , & obtint souvent les seconds prix. Il eut la gloire d'avoir donné à la tragédie tout ce qu'elle pouvoit recevoir de convenable , de grand & de moral du génie d'un homme. Il ne s'attacha pas seulement à perfectionner l'art en lui-même ; il eut soin encore des accessoires de la tragédie. Le chœur , depuis l'aventure arrivée à la représentation des EUMÉNIDES d'Eschyle , avoit été réduit à douze personnes ; Sophocle le mit à quinze ; il produisit sur la scène un troisième interlocuteur ; il fut le seul , dit Aristoxène , qui mêla dans ses chants le ton dithyrambique à la melopée Phrygienne. Cette assertion ,



qui n'a rien que de vague pour nous , pourroit être interprétée , parce que les anciens disoient que Sophocle avoit réuni , dans son style , la convenance , la douceur , la hardiesse & la variété. Il étoit naturel que Sophocle ayant perfectionné l'art , fit changer l'usage qui subsistoit avant lui , de ne concourir au prix qu'avec trois tragédies suivies d'une satire , ce qu'on appeloit TÊTRALOGIE. Une bonne pièce , conçue & conduite à la manière de Sophocle , coûtoit plus de travail à l'auteur , & annonçoit plus de génie que trois autres pièces telles qu'on en composoit avant lui.

Il laissa plusieurs enfans : l'un d'eux nommé Jophon , marcha dans la carrière de son père , & s'y distingua. Quelques écrivains prétendent que ce fut le seul des enfans de Sophocle qui plaida contre son père , pour le faire interdire. Ce seroit un exemple de plus , que de beaux talens & un méchant cœur ne sont pas toujours incompatibles.

On ne doit pas oublier , pour l'éloge de Sophocle , que , tandis que beaucoup de poètes , de philosophes & de grands capitaines quittoient leur patrie pour porter ailleurs leurs mécontentemens & leurs talens, Sophocle étoit si tendrement attaché à sa

patrie , que, quelques sollicitations que lui fissent les rois voisins de la Grèce , il ne voulut jamais se rendre auprès d'eux , & échanger le titre d'homme libre contre celui de leur courtisan <sup>1</sup>. Tant de vertu ne resta pas sans récompense , & les Athéniens ordonnèrent , par un décret <sup>2</sup>, qu'on lui offriroit tous les ans un sacrifice , comme on en offroit aux héros. Ce n'étoit point le grand poète ; c'étoit l'excellent citoyen qu'ils couronnoient après sa mort.

Comblé de gloire comme il l'étoit , Sophocle fut-il heureux ? Il paroît qu'il ne l'étoit pas , si l'on en croit un distique qu'il composa sur lui-même , en songeant aux persécutions de ses rivaux <sup>3</sup>, & s'appliquant le nom d'Ulysse. Ce n'est point dans une carrière où l'amour propre est continuellement entretenu & compromis, qu'on peut rencontrer le bonheur.

<sup>1</sup> Voyez l'auteur Grec de sa vie.

<sup>2</sup> Idem.

<sup>3</sup> Le nom d'Ulysse , Ὀδυσσεύς , fut donné au roi d'Ithaque par son grand père Autolycus , indigné contre ses sujets. Ce trait , rapporté par Homère , liv. xix , donna lieu à Sophocle de s'appliquer ainsi le nom d'Ὀδυσσεύς.

Ὀρθῶς δ'Ὀδυσσεύς ἐμ' ἰπώνυμος κακῆς

Πολλοὶ γὰρ ὠδύσσαίη δυσσεβέης ἐμῆς.

---

# LES TRAGÉDIES

## DE SOPHOCLE.

---

### AJAX FURIEUX.

---

**J**E rends ainsi le titre de la première pièce de Sophocle, parce que, s'il revenoit au monde, il en useroit comme l'auteur du *ROLAND FURIEUX*, & se serviroit de ce terme, au lieu de celui de *PORTE-FOUET*, qu'il emploie. Loin de conserver à son héros, devenu phrénétique, un nom qui choque nos oreilles, il ôteroit la chose même, & ne nous peindroit pas Ajax un fouet à la main, occupé à donner les étrivières à un béliet qu'il prend pour Ulysse. Mais il faut commencer par faire grace de la chose & du nom à un poète qui avoit affaire à des spectateurs que cette idée ne blessoit pas. Avec cette précaution, j'oserai présenter aux lecteurs le spectacle d'Ajax, tel que Sophocle le fit voir aux Athéniens, en faisant toutefois observer que la décence est tellement gardée dans cette pièce, que les effets de la

furent d'Ajax se passent toujours hors de la scène ; & jamais aux yeux du spectateur.

Ajax & Ulyffe , après la prise de Troye , disputèrent entre eux les armes d'Achille. Cet héritage d'un si grand héros leur paroissoit un prix du à leurs exploits , comme si la possession de ces armes eût pu être un témoignage authentique , que l'un ou l'autre étoit digne héritier des qualités & de la valeur d'Achille \*. Cette dispute devint une affaire d'honneur & d'état ; mais d'une si grande importance , qu'elle fut portée au tribunal de toute l'armée Grecque. Ovide † a employé toute la souplesse & la fécondité de son génie à faire les plaidoyés qu'il met dans la bouche des deux princes rivaux. Le fait est qu'Ulyffe l'emporta sur Ajax , & l'éloquence sur la bravoure , comme dit Ovide :

\* *Mota manus procerum est : & quid facundia possit*  
 { Re parut : fortisque viri tulit arma disertus.

Ajax ne put dévorer cet affront. Il en conçut un tel dépit qu'il en devint furieux ; & , comme

\* Les rangs de valeur étoient en effet réglés dans le fameux siège de Troye. Achille passoit pour le plus brave sans difficulté. Ajax étoit le second. Chacun se pourvoyoit après eux comme il le pouvoit. Mais , dans la dispute des armes d'Achille , l'éloquent Ulyffe l'emporta sur le brave Ajax , & la langue sur le bras , comme le dit Ulyffe dans *PHILOCTETE* , & Ovide , *MÉTAM.* l. 13 , v. 382.

† *Ibid.* l. 13 , v. 1.

\* *Ibid.* v. 382.

il avoit résolu de laver sa honte dans le sang de tous les princes Grecs, il eut un accès de fureur, pendant lequel il massacra des troupeaux, croyant égorger ses juges. Entr'autres animaux il emmena dans sa tente un bélier qu'il imaginoit être Ulysse; &, prévenu de cette idée, il exerça plus d'une fois sa rage sur son prétendu captif. Revenu à lui même, & confus, moins de ses excès, que de voir sa vengeance manquée & tournée en ridicule, il se donna la mort.

Que ce soit là l'histoire ou la fable, c'est du moins l'idée de Sophocle : & c'est à quoi il faut s'en tenir, aussi bien que dans les sujets des autres tragédies anciennes, où nous voyons que les poètes se donnoient de grandes libertés, fondées sur les différentes traditions touchant leurs héros. Car, comme ces traditions ne s'accordoient pas, ils pouvoient choisir celles qui leur convenoient, ou même altérer des faits assez considérables, sans choquer les idées du public.

Je sçais que M. l'abbé \* d'Aubignac a travaillé exprès sur cette pièce avec beaucoup de soin & d'artifice, pour y faire voir tout le jeu des règles du théâtre, observées à la rigueur. Il a très bien montré que le temps & le lieu y sont resserrés très finement dans les bornes de la vraisemblance & du bon sens. Quant à l'action, la

\* PRATIQUE DU THÉÂTRE, vers la fin. Voyez ce morceau.

chose paroît un peu moins claire. Il a démêlé la manière adroite dont Sophocle a préparé ses incidens, sa dextérité à lier les scènes, à faire paroître & disparaître les acteurs à propos & naturellement, à les faire connoître d'abord, à diviser judicieusement les actes, à marquer justes les intervalles; ce qui est bien plus difficile à sentir dans Eschyle. Enfin l'auteur de la PRATIQUE DU THÉÂTRE n'a rien omis pour faire appercevoir dans AJAX toutes les beautés qui caractérisent une tragédie comme une action représentée. Mais, sans emprunter de lui les réflexions qu'il a faites sur la marche de l'œuvre théâtrale, en supposant la pièce lue, je me contenterai de la faire lire ici, en insistant sur les endroits les plus remarquables; persuadé que les connoisseurs verront assez par eux mêmes l'enchaînement des choses, & l'art du poëte, sans qu'il soit nécessaire de s'y arrêter beaucoup. Les réflexions de M. d'Aubignac supposent qu'on a lu la pièce: & je l'expose toute entière.

#### A C T E P R E M I E R.

Le spectacle seul annonce d'abord une partie du sujet. On voit un camp le long d'un bocage d'un côté; & de l'autre le rivage & la flotte des Grecs devant Ilion. Parmi les tentes, on en distingue une plus grande, plus apparente,

& plus avancée vers les spectateurs. C'est celle d'Ajax, devant laquelle toute l'action doit se passer.

Minerve, visible au spectateur, mais invisible pour Ulysse, indique tout cela fort délicatement; &, appercevant ce prince qui a les yeux attachés sur le pavillon d'Ajax pour l'épier: « Apprenez-moi, dit-elle, quel est votre dessein, & vous apprendrez de moi ce que vous désirez de savoir ». Ulysse raconte à Minerve ce qui s'est passé la nuit; qu'on a trouvé des troupeaux égor-gés, & qu'on attribue ce carnage à Ajax devenu furieux. Comme il n'en a que des indices, il veut s'en assurer par lui même, & il prie Minerve, sa divinité tutélaire, d'aider à cet éclaircissement. La déesse lui apprend que c'est en effet Ajax qui a tué les troupeaux, qu'il a pris, dans sa phrénésie, pour les principaux Guerriers, & qu'il auroit véritablement assouvi sa vengeance sur eux, à cause de leur jugement sur les armes d'Achille, si elle n'eût eu soin de lui ôter l'usage de la raison, & d'abandonner de vils animaux à la fureur de ce prince. Mais, afin qu'Ulysse voye de ses yeux des marques sensibles de cette rage, elle appelle Ajax, & promet à Ulysse de le cacher tellement aux yeux de son ennemi, qu'il pourra le voir sans être vu. Ulysse marque ici son caractère aussi timide que prudent. Car, pour dire la vérité, il

paroît un peu lâche, puisque, malgré les précautions de sa déesse tutélaire, il témoigne qu'il voudroit fort se dispenser de voir Ajax. Il est vrai qu'il ajoute qu'il le craindroit moins paisible que furieux; mais, après tout, il veut être bien assuré d'être invisible, & ce n'est qu'après cette assurance, qu'il consent à le voir: encore, ajoute-t-il, en demeurant dans la place où le met Pallas, qu'il aimeroit mieux être bien loin. J'avoue que ce trait n'est pas à la louange d'Ulysse ni de Sophocle. Mais le roi d'Ithaque <sup>1</sup> étoit trop connu pour le déguiser aux spectateurs, & les idées de prudence & de bravoure étoient alors bien différentes de celles d'aujourd'hui.

Autre faute un peu moins excusable, si l'on n'a recours à l'allégorie, & par conséquent au rôle bizarre que les Grecs faisoient jouer à leurs dieux; c'est que Minerve, qui a ôté l'usage de la raison au malheureux Ajax, le trompe de sang froid en feignant de le servir, tandis qu'elle sert son rival. L'on absout, ou l'on condamne Homère pour de pareilles scènes; & si Homère a fait faute en ceci, Sophocle n'en est pas exempt. L'idée des anciens sur les divinités favorables ou contraires, leur faisoit recevoir sans peine tout ce jeu poétique

<sup>1</sup> Ce n'est pas ainsi qu'Homère l'a fait connoître dans l'Odyssée: Ulysse, dans ce poëme, est l'image du courage & de la fermeté, unis à la prudence.



de leurs divinités : & , sur ce pied là , on absoudra ou l'on condamnera , si l'on veut , leur siècle avec plus de justice que leurs poètes , qui se conformoient au goût dominant. Plus on avancera dans cette lecture , plus on conviendra que la fable des anciens étoit fort différente de leur religion , & souvent allégorique.

Minerve appelle Ajax pour la seconde fois , & lui reproche son peu d'attention à la voix de sa patronne. Ajax sort enfin de sa tente , & promet à Minerve un trophée des dépouilles qu'il croit avoir remportées sur ses ennemis. Cette scène est artificieuse ; car Ulysse , sans être vu , apprend ainsi , de la bouche de son ennemi , tout ce qu'il veut sçavoir. Tout l'agrément de l'allégorie y est complet pour ceux qui l'aiment \*. En effet , Minerve n'étant autre chose que la raison , comme cette raison , dont l'homme fait tant le vain , jusqu'à ne consulter qu'elle , mène les uns à leur but , & séduit les autres , ainsi Minerve sert-elle Ulysse au préjudice d'Ajax , qu'elle fait tomber dans le piège. Je sçais que l'allégorie ne doit pas être la seule clef de l'antiquité , & que le

\* L'allégorie a certainement lieu. Je prie le lecteur de ne pas juger avec précipitation. En lisant la suite de cet Ouvrage , il verra quand & jusqu'où l'on doit admettre l'allégorie dans les fables ; & , en jugeant sur les faits , que je ne veux qu'exposer , il critiquera les deux excès dont parle Plutarque , au TRAITÉ DE LA MANIÈRE DE LIRE LES POÈTES.

Tasse, avec les autres poëtes qui l'ont suivi jusqu'au siècle passé, ont donné trop tête baissée dans un labyrinthe d'allégories, où ils se sont quelquefois perdus; mais, quand l'allégorie a naturellement lieu dans la fable, dont elle est, après tout, l'origine, puisque les payens n'ont fait que diviniser tout ce qu'ils voyoient, il est naturel aussi de la sentir & d'entrer dans les idées sensibles que le poëte veut nous présenter, sans vouloir trouver du mystère dans tout le reste, où l'allégorie ne s'offre pas sensiblement\*.

La déesse, par des demandes fines, tire d'Ajæx l'aveu de tous ses desseins contre les Grecs, & sa mauvaise volonté contre Ulysse en particulier. Car il se vante d'avoir tué les principaux rois, sur tout les Atrides. A l'égard du roi d'Irhaque, il le retient enfermé, dir-il, pour le faire languir par de longs supplices, & expirer sous les coups. Minerve feint de demander grace pour lui; mais Ajæx, près d'obéir à tout autre ordre, ne peut avoir cette complaisance pour Pallas, & il rentre dans sa tente, pour continuer sa vengeance.

« Hé bien, Ulysse, dit la déesse, vous voyez  
 » quel est le pouvoir des dieux. Y avoit-il un  
 » homme plus sensé & un plus grand héros que  
 » ce prince » ? Elle fait entendre que c'est par son pouvoir qu'il est privé de l'usage de la raison,

\* Voyez Plutarque.

pour favoriser Ulysse , & le dérober à la mort.  
 « Ah , répond celui-ci , je lui rends justice , & ,  
 » quoique mon ennemi , je le plains dans son  
 » malheur. Son exemple me fait faire un retour  
 » sur moi-même. A sa vue , je sens toute ma  
 » foiblesse : foibles mortels , hélas ! nous ne  
 » sommes que des ombres & des fantômes. Ap-  
 » prenez donc de là , reprend Minerve , à respec-  
 » ter les dieux , & à ne pas tirer vanité de  
 » vos avantages sur autrui. Songez qu'un jour  
 » suffit pour élever un mortel , ou pour le con-  
 » fondre. La modestie charme les dieux , & la  
 » fierté les offense ». Voilà en deux mots la mo-  
 ralité que Sophocle a eu en vue dans cette Pièce.  
 Ajax étoit fier , ambitieux , intraitable. Ces vices  
 le précipitent dans un abîme de malheurs.

Ici survient le chœur qui n'a point encore paru.  
 Il est naturel que ce soient eux qui viennent sça-  
 voir ce que fait leur souverain , & cela , sur le  
 bruit de l'aventure qu'on lui impute dans l'ar-  
 mée. Ils font entendre tout d'abord le sujet qui  
 les amène , leur crainte pour Ajax , & leur haine  
 pour Ulysse , qui affecte d'appuyer sourdement  
 les soupçons qu'on a conçus d'Ajax. Cette scène  
 est un éloge que font des soldats de leur géné-  
 ral. Elle brille de sentences magnifiques. On y  
 lit entr'autres choses : « Que la médifance mali-  
 » gne qui s'attache aux grands , trouve tous les

» esprits disposés à l'autoriser : que toutefois les  
» foibles ont besoin des princes ; mais que  
» telle est l'ingratitude des hommes, qu'ils ne  
» peuvent souffrir ceux mêmes à qui ils doivent  
» tout. Indifférens, disent-ils, ils vous déchirent  
» en votre absence, &, si vous paroissiez, un de  
» vos regards les feroit sécher de frayeur ».

Ils se demandent entr'eux quelle peut être la cause de cette rage d'Ajax. Ils concluent que ce doit être une fureur dont les dieux l'ont frappé. C'étoit l'opinion populaire dont on verra d'autres exemples à l'égard de Phédre, parce qu'on rapportoit tout à des causes supérieures. « Enfin, » ajoutent-ils, nous ne sçaurions croire les bruits » odieux qu'Ulysse répand. Ce sont des effets de » sa malignité. Paroissez, Ajax : pourquoi vous » tenir caché ? pourquoi donner un sujet de » triomphe à vos ennemis » ?

## A C T E I I.

Tecmèsse, captive & épouse d'Ajax, excitée par les cris des Salaminiens, sort de la tente de son époux. Elle paroît toute éplorée, & leur dit, en termes fort pathétiques, la cause de sa douleur. Ajax, loin de sa patrie, est tombé dans le plus étrange des maux. Les Salaminiens la prient de leur dire ce qui s'est passé la nuit dernière. « Hélas, » dit-elle, comment raconter une chose si hor-

» rible? vous verrez par vous même les restes  
 » de cette sanglante expédition ». Elle fait en-  
 suite une peinture courte & vive de la rage de  
 son époux ; desorte que les soldats , effrayés par  
 ce récit , se croient perdus. Les Attrides & les  
 Grecs , convaincus qu'Ajax a voulu les faire périr,  
 épargneroient-ils des malheureux sans chef? ils  
 délibèrent s'ils ne prendront point la fuite. Tec-  
 messe les arrête : « Ajax, dit-elle , est revenu de  
 » sa fureur. Mais (ajoute-elle en soupirant) le  
 » mal n'en est que plus violent. Furieux, il me  
 » déchiroit par l'aspect du triste état où il étoit  
 » réduit : tranquille , mais plongé dans la plus  
 » sombre mélancolie , accablé de honte & de  
 » confusion, il me désespère. Il ignoroit son mal-  
 » heur , & il le connoît ». Après ce peu de mots,  
 on l'engage à continuer son récit.

Cette suite est si naturelle , si passionnée & si  
 noble , que je crois n'en devoir rien retrancher.  
 Tecmesse parle ainsi : « Connoissez tous nos maux ,  
 » & les déplorez puisqu'ils retombent sur vous.  
 » La nuit couvroit la terre de ses voiles ; Ajax  
 » s'arme d'un glaive , & se met en devoir de  
 » sortir de sa tente. Je m'efforce de le retenir.  
 » Que faites vous, prince? pourquoi vous charger,  
 » sans ordre & sans besoin , de veiller pour le  
 » salut des Grecs ? a-t-on reçu des ordres se-  
 » crets ? a-t-on entendu le bruit de la trompette ?

» songez que toute l'armée est ensevelie dans  
 » le sommeil. Il me fait sa réponse ordinaire \*,  
 » que le silence est l'appanage & l'ornement des  
 » femmes. Je cesse de le presser. Il m'échappe :  
 » & je ne puis rien dire de ce qui s'est passé  
 » alors. Mais, à son retour, je le vois emmener  
 » & troupeaux & chiens. Il exerce sa fureur sur  
 » ces vils animaux; il égorge les uns, massacre  
 » les autres, & fait sentir à quelques uns la  
 » peine des esclaves †. Sorti derechef de sa tente,  
 » il s'arrête avec je ne sçais quel génie invisible,  
 » toujours frémissant de rage contre les Atrides  
 » & contre le roi d'Ithaque; il se glorifie, avec  
 » dérision, d'avoir enfin vengé l'injustice qu'il  
 » avoit reçue. Il rentre dans sa tente encore  
 » furieux. Mais enfin, long-temps après, il revient  
 » comme d'un songe. Rendu à lui même, &  
 » voyant sa tente remplie de sang & de carnage,  
 » il se frappe la tête; il jette des cris; il se laisse  
 » tomber au milieu de ces cadavres, il s'arrache  
 » impitoyablement les cheveux; puis il demeure  
 » comme hébété ‡. Bientôt il reprend ses sens;

\* Un Allemand étant allé voir Madame Dacier comme une personne  
 extraordinaire, la pria, suivant l'usage des étrangers, de lui donner  
 une sentence & son nom; elle écrivit sur les tablettes de l'Allemand;  
 cette sentence de Sophocle..... γύναιξι χάσμον ἢ σιγὴν φέρει.  
 LE SILENCE EST L'APPANAGE ET L'ORNEMENT DES FEMMES.

† Les écrivains.

‡ Le lecteur croira facilement que ce n'est point là le style de

» il tonne; il m'interroge; il veut ſçavoir tout  
 » ce qui lui eſt arrivé, & me fait des impréca-  
 » tions horribles, ſi je ne lui raconte fidèlement  
 » toute la ſuite de ſes malheurs. Je lui en fais  
 » un trop fidèle récit. Mais auſſi tôt il ſ'exhale  
 » en lamentations, telles que jamais je n'en  
 » entendis ſortir de ſa bouche. Car il jugeoit  
 » auparavant que la plainte étoit la reſſource des  
 » âmes foibles. Ses douleurs étoient tranquilles.  
 » Ils les renfermoit dans ſon ſein; &, ſemblable  
 » à un taureau ſur le point de mugir, il dévo-  
 » roit juſqu'à ſes gémiſſemens. Mais aujourd'hui  
 » ce héros, accablé du poids de ſes maux atroces,  
 » languit ſans nourriture, couché au milieu des  
 » animaux qu'il a ſacrifiés à ſa rage: & il paroît  
 » méditer quelque choſe de funeſte. Voilà ce que  
 » ſes cris & ſes plaintes préſagent. Je ne ſuis  
 » ſortie, chers amis, que pour implorer votre  
 » ſecours: entrez, venez le conſoler. Les mal-  
 » heureux ſont ſenſibles aux conſeils de l'amitié ».

Après ce diſcours, on entend les cris d'Ajax. Il  
 appelle quelqu'un. « Malheureuſe que je ſuis,  
 » s'écrie Tecmeſſe ! ah, mon fils Euryſacès, il  
 » t'appelle ». Ce ſentiment de mère eſt très  
 naïf. Elle craint pour ſon fils, un père qui ne ſe

Sophocle. Il n'y a même rien dans l'original qui donne lieu à une pareille  
 expreſſion. On peut conſulter la traduction entière, miſe à la ſuite de  
 cet extrait; & on prend la liberté d'y renvoyer le lecteur, pour toutes  
 les obſervations de ce genre.

connoît plus lui même. Ajax dit: « C'est Teucer » que j'appelle. Fera-t-il toujours des courses sur » l'ennemi, tandis que son frère périt ». Tecmesse ouvre la tente. On voit Ajax. Il reconnoît ses fidèles Salaminien; &, après leur avoir fait voir les tristes vestiges de ses malheurs, il frémit à la pensée qu'il va devenir la fable de ses ennemis.

En tout ce qu'il dit, il paroît encore un reste d'émotion; & c'est l'image d'une mer qui gronde après la tempête. Le cœur se sert, pour le consoler, des raisonnemens ordinaires; tandis que ce prince, toujours occupé de sa vengeance si cruellement trompée, tantôt souhaite de voir Ulysse & les Grecs pour les immoler & mourir après eux, tantôt invoque les divinités infernales de la manière la plus éloquente: c'est l'éloquence du désespoir. Ce sont ces fréquentes exclamations, (même aux choses inanimées) ces sentimens dictés par la nature & variés par la douleur, ces retours sur soi même, si familiers aux anciens, & tout le langage de la terreur & de la pitié, qui produisoient dans le spectacle de si grands mouvemens. La perte d'une gloire, si tristement flétrie, est ce qui afflige le plus Ajax. Il compare ce qu'il est avec ce qu'il a été; comparaison désespérante. « Objet d'horreur & de mépris pour les » Grecs, que fera-t-il? retournera-t-il en sa patrie? mais de quel œil Télamon reverroit-il un



» fils privé honteusement des armes d'Achille ?  
 » ira-t-il seul se jeter dans les murs de Troie  
 » pour périr sous les coups des Troyens ? Ce  
 » seroit une chose trop agréable aux Arrides ».

Il conclut à laver sa honte dans son sang, & à se donner la mort.

Tecmesse, pour le détourner de ce dessein, lui tient un discours si tendre, qu'il est difficile de n'en être pas ému. Ce ne sont pas de ces sentimens délicats & recherchés, qu'on a mis depuis à la mode sur le théâtre. Ce sont les expressions vives de l'amitié conjugale. Elle lui met devant les yeux une épouse & un fils que sa mort réduit à l'esclavage, & expose aux plus cruels affronts, un père & une mère qui, dans leur extrême vieillesse, n'ont d'autre consolation que celle de demander aux dieux, & d'espérer le retour fortuné d'Ajax. Elle revient à ce qui la touche. « Hélas, » Phrygienne de naissance, esclave d'Ajax, aujourd'hui votre épouse, je vous ai consacré toute ma tendresse. Il ne me reste que vous : vous m'avez privée de tout ; vous avez désolé ma maison paternelle, & fait mourir ma mère. La parque m'a enlevé mon père : l'un & l'autre est aux enfers. Quel autre après vous me tiendra lieu de patrie & de tout ce que vous m'avez ôté ? Je n'ai de ressource qu'en vous. Vivez du moins pour moi, &c.

Ajax demande à voir son fils. On le lui présente : il l'embrasse : autre scène infiniment touchante. Il semble qu'on voit Hector qui embrasse Astyanax pour la dernière fois. « Approchez, » dit-il à l'esclave qui mène son fils, approchez : » cet enfant ne sera point effrayé à la vue de » ce spectacle sanglant , s'il a puisé dans mon » sang le courage d'un père. Du moins faut-il » l'accoutumer à lui ressembler. Cher enfant , » puisses tu avoir une meilleure fortune que ton » père, & l'imiter dans le reste ». Virgile a dit depuis, d'après Sophocle, en faisant parler Enée à Iule.

Disce, puer, virtutem ex me, verumque laborem,  
Fortunam ex aliis.

Virgile, *ÆNEID.* l. 12. v. 435.

Ajax continue : « Tu as l'avantage au moins de » ne pas sentir mes maux. Heureux âge où l'on » vit insensible : c'est la véritable vie. Mais enfin » cet état ne durera pas. Sorti de l'enfance, c'est » à toi de montrer à nos ennemis de quel père » tu as reçu le jour ». Ajax se retourne vers les Salaminien : il leur recommande ce cher fils ; & il leur défend de proposer ses armes en prix aux princes Grecs, comme on a fait celles d'Achille. « C'est à toi, dit-il, cher Eurysacès, » d'hériter de ce bouclier formidable<sup>1</sup>, dont tu

<sup>1</sup> ἐπύρραξες, large bouclier.

» portés le nom. Qu'on mette le reste de mes  
 » armes dans mon tombeau. Vous , Tecmesse ,  
 » remenez cet enfant ; & , malgré la compassion  
 » si naturelle à votre sexe , gardez vous de jeter  
 » des cris dans un camp. Retirez promptement  
 » cet enfant ». C'est qu'il se sent lui même at-  
 tendri. Delà vient qu'il rappelle sa fermeté , &  
 qu'il prononce ces dernières paroles d'un air  
 féroce , qui fait craindre une prompte exécution  
 de ses noirs projets. « Ah , s'écrie Tecmesse , de  
 » quels traits vous me percez ! au nom de ce  
 » fils unique & des dieux , ne nous perdez pas.  
 » Ignorez vous , répond l'inexorable Ajax , que  
 » je ne dois plus rien aux dieux ». Réponse qui  
 marque bien qu'il a pris son parti.

Tandis qu'il effraye Tecmesse par son inflexi-  
 bilité , le chœur déplore le malheur de ce prince ,  
 & se plaint de l'injustice des Atrides. Mais Ajax ,  
 qui commence à appréhender que ses Salaminiens  
 ne s'opposent au dessein qu'il a formé de se  
 donner la mort , feint d'être touché des larmes  
 de son épouse , & d'avoir changé de pensée. Il  
 dit à ses soldats qu'il va se laver dans une fon-  
 taine pure , en guise de lustration , pour expier le  
 carnage de la nuit ; puis cacher pour jamais dans  
 le sein de la terre la malheureuse épée , triste  
 héritage qu'il a reçu d'Hector , & devenue odieuse  
 pour lui depuis qu'elle a servi ses fureurs. Il

reviendra, dit-il, faire satisfaction aux Atrides, pour rentrer en grace avec eux. Il allègue, à ce sujet, la célèbre sentence de Bias, réprouvée par Cicéron, à sçavoir qu'il faut hair comme si l'on devoit aimer un jour, & être ami comme si l'on devoit devenir ennemi. Le chœur, séduit par cette apparence de retour, finit l'acte par des chants de joie, tandis qu'Ajax se retire.

## A C T E I I I.

Un officier annonce que Teucer, frère d'Ajax, attendu depuis long-temps, comme on l'a insinué dans le cours de la pièce, est enfin arrivé: mais qu'il a été sur le point d'être tué par les soldats Grecs; que cependant l'émeute a été assoupie par les chefs. Cet homme demande à voir Ajax. On le dit absent. « Ah, que je crains, » s'écrie-t-il, d'être venu trop tard ». Teucer avoit défendu de laisser sortir son frère jusqu'à son retour. Les Salaminiens veulent en vain rassurer ce député. Il raconte le sujet des ses craintes. C'est une prédiction de Calchas. Ajax n'étoit pas fort dévot aux dieux, & ce fut le principe de son malheur. Il avoit dit à Télamon son père, qui l'exhortoit à combattre vaillamment sous les auspices des dieux, qu'une victoire obtenue par le secours d'une divinité, lui paroïssoit une victoire de lâche: & un jour, s'adressant à Minerve:

« Déesse, lui dit-il, prête ton secours aux autres » Grecs. Ils en ont besoin. Pour moi, je ne crains » point les ennemis ». C'est l'origine de la colère de Minerve; & sur cela Calchas avoit marqué à Teucer le jour que cette déesse destinoit à sa vengeance sur Ajax. « Qu'il ne sorte point ce » jour-là, avoit-il dit, & il est sauvé ». L'envoyé de Teucer ajoute : « Si Calchas a dit vrai, » puisqu'Ajax est sorti, c'est faire de sa vie ».

On appelle Tecmessa, que cette effrayante nouvelle rejette dans le trouble dont à peine elle venoit d'être délivrée. Elle envoie promptement les Salaminien, les uns chercher Teucer, & les autres retrouver Ajax. Elle sent trop que son époux a voulu se dérober à ses larmes & la tromper. Elle court elle-même sans tenir de route certaine; & la scène demeure libre pour Ajax, qui rentre par un autre côté. Voilà un coup de maître dans Sophocle pour écarter le chœur avec toute la vraisemblance possible. Aussi ce trait a-t-il été extrêmement loué par l'abbé d'Aubignac \*.

#### A C T E I V.

Le retour d'Ajax est la belle scène par excellence. Tout ce que le désespoir de sang froid a de plus horrible, s'y trouve peint, & de quelles

\* PRATIQUE DU THÉÂTRE.

couleurs ! « L'instrument de ma mort est préparé ;  
» dit Ajax en entrant ». Il a en effet enfoncé la  
garde de son épée dans la terre, pour se précipi-  
ter sur la pointe. Il continue : « Que me reste-  
» t-il à faire , sinon d'invoquer les dieux » ? Il  
commence par Jupiter. Il le prie de faire en sorte  
que Teucer le trouve baigné dans son sang, afin  
de ravir son corps à la vengeance cruelle des  
Grecs, qui le donneroient en proie aux vautours.  
Chose remarquable pour justifier le dernier acte,  
ainsi que nous le dirons. Il implore ensuite  
Mercure pour obtenir une mort prompte & sem-  
blable à un doux sommeil. Il adresse ses vœux  
aux furies : & que leur demande-t-il ? de venger  
sa mort sur les Atrides. « Déeses, portez sur eux  
» des coups terribles, & , comme ils me voyent  
» mourir par mes mains , puissent-ils expier par  
» celles de ce qu'ils ont de plus cher \*. Allez, Eu-  
» ménides, volez, frappez , n'épargnez aucun des  
» Grecs : faites périr toute l'armée. Et toi, soleil,  
» quand, du haut de ton char, tu verras ma  
» terre natale, arrête tes coursiers, & annonce  
» ma mort à un père accablé d'années, & à mon  
» infortunée mère. Hélas, quand elle l'apprendra,  
» de quels cris fera-t-elle retentir toute la ville !

\* Les imprécations des moutans passioient pour être autant d'Oracles qu'on redoutoit. Celles d'Ajax s'accomplirent en partie. Agamemnon fut tué par sa femme ; toute la flotte fut dispersée ; & très peu de Grecs retournèrent dans leur patrie.

» mais il n'est point ici question de pleurs : mou-  
 » rons. O mort, daigne jeter sur moi des re-  
 » gards favorables ! Nous habiterons ensemble  
 » chez les dieux infernaux. O lumière du jour,  
 » ô soleil, je vous vois pour la dernière fois !  
 » Salamine, palais de mes pères, Athènes, chers  
 » amis, fleuves, fontaines, prairies qui m'avez  
 » vu naître, recevez les adieux d'Ajax. Je réserve  
 » aux mânes le reste. . . ». Et il se tue : il y a  
 apparence que c'est dans un coin du théâtre. Les  
 modernes font moins de façon, quand il font  
 paroître un héros qui se tue. Cela se fait assez  
 cavalièrement. Racine & les anciens y regar-  
 doient de plus près, parce que la nature le de-  
 mande. Il ne s'agit pas de trouver une belle  
 situation aux dépens du bon sens : il faut imiter  
 la nature. Une partie du chœur rentre aussitôt  
 en cherchant toujours Ajax. L'autre partie revient  
 de l'autre côté avec aussi peu de succès, & Tec-  
 messe après eux. Mais celle-ci, plus intéressée &  
 plus clair-voyante, a trouvé le corps de son  
 mari, & l'apprend au chœur. Tout cela est plein  
 de la plus vive tendresse. Car Tecmesse se rap-  
 pelle tous ses malheurs, qu'elle a trop prévus.  
 Teucer, inutilement cherché, survient dans ce  
 trouble, sans rien sçavoir de ce qui s'est passé.  
 On le lui déclare sans détour. Quel trait pour  
 un frère, plus ami encore que frère ! il veut voir

le corps d'Ajax, que Tecmesse a couvert de ses habits, & il fait les plaintes les plus tendres. « Quel spectacle ! quel triste voyage ! il est accouru pour prévenir ce malheur ; & le destin ne lui a pas permis d'arriver à temps. De quel front reverra-t-il un père & une mère dont il n'a pu sauver le fils, qui étoit son frère ? quels bruits d'ailleurs ne répandra-t-on point à son désavantage ? on imputera à lâcheté un délai qui n'étoit que l'effet de son malheur. Quelle ressource trouvera-t-il chez les Troyens ses ennemis ? auroit-on deviné qu'Hector même, après sa mort, dût-être le bourreau d'Ajax. Quel sort pour ces deux héros ! Leurs présens mutuels leur sont devenus funestes. Hector, attaché au baudrier qu'il a reçu d'Ajax, est traîné par des coursiers fougueux. Ajax, à son tour, périt par le glaive qu'Hector lui a donné. Les furies & l'enfer ont sans doute fabriqué ces dons cruels ». Il finit par une sentence. « Je ne crois pas, dit-il, que ceci ni tout le reste soit l'effet du hazard. C'est l'ouvrage des dieux qui le permettent : suive une autre opinion, qui voudra ; celle ci est de mon goût ». Voilà bien le génie Grec, de coudre une sentence aux plus beaux morceaux. Cela n'est pas pour nous plaire aujourd'hui.

Il paroît qu'Ajax mort, la pièce doit être finie.



Elle ne l'est pas toutefois encore, & ne doit pas l'être, à considérer l'idée que les anciens avoient de la sépulture. La mort n'étoit pas pour eux le dernier des maux. Etre privé du tombeau, étoit alors une infamie plus insupportable que la mort même. Voilà le fondement de ce qu'on va voir : chose défectueuse, selon nous, & dans laquelle pourtant, Sophocle a fait consister la principale force de sa tragédie.

Ménélas, sur le bruit de la mort d'Ajax, vient de la part des princes Grecs défendre à Teucer de l'enfouir : défense cruelle, qui forme une contestation entre la vengeance, d'une part, & la pitié de l'autre. Ménélas & Teucer allèguent des raisons si fortes, que cela se tourne en affaire d'état : politique bien étrange pour nos mœurs ! & voilà le cahos immense, & l'obstacle invincible qui nous empêche de nous rapprocher des anciens temps, pour juger sainement de ces sortes d'ouvrages. C'étoit en effet d'un intérêt politique & d'un crime d'état, que Ménélas coloroit la haine que les Grecs portoient à Ajax. « Il est juste, » disoit-il, que, tout mort qu'il est, il subisse la » peine de l'attentat qu'il a médité, quoiqu'une » divinité en ait empêché l'exécution. Et que » deviendrait une armée ou un royaume, si » l'impunité avoit lieu ? que feroit-ce si tout ce » qui plaît devenoit permis ? » Teucer, indigné

de cet air impérieux de Ménélas, lui demande à son tour sur quoi il fonde l'empire qu'il affecte. « Ajax n'étoit-il pas roi comme lui? suivit-il » jamais les drapeaux en qualité de sujet »? La contestation s'échauffe de part & d'autre; & Ménélas se retire pour faire exécuter, par la force, l'ordre que Teucer a rejeté.

Cependant Teucer, de son côté, place le fils d'Ajax aux pieds de son père mort, avec des cheveux coupés pour les répandre sur le corps. Tecmesse assiste à cette cérémonie funèbre; & ce spectacle, si singulier pour nous, doit être fort tendre pour les Grecs. Car Teucer, obligé de s'écarter un peu, pour chercher un lieu propre à inhumer Ajax, le laisse, pour ainsi dire, en dépôt à un enfant & à une épouse éplorée, afin de toucher de compassion quiconque voudroit l'enlever. « Perisse (dit-il en partant) celui qui oseroit le faire. Qu'il ait avec toute sa postérité » le sort de cette chevelure que je coupe ». C'est la sienne ou celle de l'enfant; coutume payenne, dont nous avons déjà parlé. Le cœur, à l'ordinaire, témoigne ses regrets, & commence le deuil, ou la cérémonie funèbre.

#### A C T E V.

Agamemnon suit immédiatement Teucer : & il s'élève encore ici une nouvelle querelle sur  
le

le corps d'Ajax. Il faut convenir que les héros Grecs se traitent un peu à la Grecque, c'est-à-dire, assez incivilement. Mais telle étoit la manière d'une nation d'ailleurs si polie. Les Romains mêmes avoient pris cela des Grecs, comme on le voit par les injures atroces dont Cicéron accable Verrés & Pison. Les injures, chez Sophocle, sont pourtant un peu moins criées que celles de Cicéron & d'Homère. Mais, à ne rien dissimuler, les deux guerriers se reprochent jusqu'aux taches de leur naissance; &, quelque'éloquens que puissent être ces reproches, je crois qu'il n'est point d'affaïsonnement François qui puisse les rendre potables. Il suffit donc d'en avertir, de bonne foi le lecteur sans lui donner la peine de les lire ici. Le chœur ne peut venir à bout de calmer ces princes. Mais Ulysse arrive à propos pour arrêter les suites d'une si dangereuse contestation.

Il représente à Agamemnon que sa haine a assez duré; qu'il est indigne d'un héros de poursuivre un ennemi après le trépas. « Moi même, ajoute-t-il, je ne l'ai haï que quand je l'ai pu faire sans crime. Ajax étoit mon ennemi: mais il n'en fut pas moins un héros; & sa valeur me frappe plus que le titre d'ennemi ». C'est la pensée que Racine a si heureusement transportée dans la bouche de Pyrrhus, au sujet du fils d'Andromaque.

Mon courroux aux vaincus ne fut que trop sévère ;  
Mais que ma cruauté survive à ma colère :  
Que , malgré la pitié dont je me sens saisir ,  
Dans le sang d'un enfant je me baigne à loisir !  
Non , Seigneur. Que les Grecs cherchent quelque autre proie :  
Qu'ils poursuivent ailleurs ce qui reste de Troye.  
De mes inimitiés le cours est achevé :  
L'Epire sauvera ce que Troye a sauvé.

Racine , ANDROMAQUE , acte 1 , scène 11.

C'est la même pensée pour le fond , & la même noblesse de sentiment dans Sophocle & dans Racine. Mais nous avons l'expression de l'un , & l'on ne sçauroit rendre l'expression de l'autre. Or tout , ou presque tout , dépend de là ; & l'on ne peut ici que présenter aux connoisseurs des traits ébauchés qui suffisent pour leur faire juger du reste.

Cette générosité d'Ulysse qu'Ajax avoit le plus offensé , désarme un peu Agamemnon , & console d'autant plus Teucer , qu'Ulysse même , pour le combler de la plus douce joie dans la plus triste situation , s'offre généreusement à l'aider dans la cérémonie funébre. Mais Teucer n'accepte pas ses offres. Il se contente du secours des Salaminien. Il leur donne ses ordres ; & la pièce finit avec l'action.

# AJAX FURIEUX,

TRAGÉDIE DE SOPHOCLE,

TRADUITE PAR M. DE ROCHEFORT.

---

## PERSONNAGES.

MINERVE.

ULYSSE.

AJAX.

TEUCER.

TECMESSE, femme d'Ajax.

MÉNÉLAS.

AGAMEMNON.

UN MESSAGER.

LE CHŒUR. (Il est composé de Salaminiens).

La scène se passe dans le camp des Grecs, devant  
la tente d'Ajax.

---

---

# AJAX FURIEUX,

TRAGÉDIE DE SOPHOCLE.

---

ACTE PREMIER.

---

SCÈNE PREMIERE.

MINERVE, ULYSSE.

---

MINERVE.

SANS CESSE, fils de Laërte, je vous ai vu épier l'ennemi pour le surprendre avec avantage ; & maintenant vous voici près des tentes d'Ajag, à l'extrémité du camp des Grecs, observant, mesurant long-temps la trace de ses pas, pour reconnoître si ce héros est rentré dans sa tente, ou s'il n'y est pas encore. L'animal dressé pour la chasse, dans les champs de Sparte, n'évente pas mieux sa proie. Ajax est en effet rentré, le front couvert de sueur, & les mains dégoûtantes de sang. Cessez donc de jeter un œil curieux à

B b iij

travers les portes de cette tente ; dites moi plutôt quel intérêt vous presse ; instruisez moi , pour que je vous instruisse à mon tour.

U L Y S S E.

O douce voix de Minerve , de la divinité que je chéris le plus , je vous reconnois sans peine. O déesse , vous vous cachez en vain à mes regards ; à peine ai-je entendu vos accens qu'ils ont retenti jusques dans mon cœur , à l'égal des sons de la trompette Tyrrhénienne. Vous ne vous trompiez point ; j'observois ici les pas de mon ennemi , du redoutable Ajax. C'est lui , c'est lui seul que j'épiois ici depuis long-temps. Quel crime inattendu n'a-t-il pas commis , cette nuit ! s'il est vrai qu'il en soit l'auteur ; car la vérité ne se montre point encore , & nous flottons dans l'incertitude. Je me suis chargé volontairement d'éclaircir nos soupçons. Tous nos troupeaux viennent d'être égorgés à la fois ; & la même main a fait périr ceux qui veilloient pour les garder. Chacun ici veut qu'Ajax soit le coupable. Un témoin annonce qu'il l'a vu seul , franchissant la campagne , armé d'une épée nouvellement ensanglantée : il le dit ; il l'assure ; & soudain je m'élance sur les pas d'Ajax : je trouve des indices qui l'accusent , & d'autres qui m'embarrassent. Je ne sçais à quoi m'arrêter. Je n'eus jamais plus besoin de votre présence , déesse ; vous , dont la main



m'a toujours conduit, & me conduira toujours.

MINERVE.

Je le sçavois, Ulysse ; & depuis long-temps je veillois sur vous, dans cette poursuite qui vous occupoit.

ULYSSE.

Souveraine chérie, ai-je du moins à propos employé tant de soins ?

MINERVE.

Sans doute ; & c'est Ajax qui a commis le crime.

ULYSSE.

Quelle inconcevable fureur a donc armé sa main ?

MINERVE.

Le dépit d'être privé des armes d'Achille.

ULYSSE.

Et pourquoi dévaster ainsi les troupeaux de l'armée ?

MINERVE.

En les immolant, il croyoit vous immoler tous.

ULYSSE.

Tel étoit donc le projet qu'il avoit conçu contre les Grecs ?

MINERVE.

Il l'eût exécuté, si je n'eusse détourné ses coups.

ULYSSE.

Comment, & quels complots ? quelle audace ?

MINERVE.

Seul, en secret, pendant la nuit, il s'est élané vers vos pavillons.

ULYSSE.

Y étoit-il arrivé ? avoit-il atteint le terme de sa course ?

MINERVE.

Il étoit déjà aux portes de la tente de vos deux chefs.

ULYSSE.

Et comment sa main, avide de carnage, a-t-elle pu s'arrêter ?

MINERVE.

C'est moi qui, répandant sur ses yeux de trompeuses visions, l'ai privé de la joie barbare qu'il se promettoit. J'ai tourné sa rage sur le butin des Grecs, sur leurs troupeaux confondus, qui n'étoient point encore partagés. Là, frappant de tous côtés, égorgeant ses victimes, il verse des torrens de sang ; il croit immoler les deux Atrides, & poursuivre, les uns après les autres, tous les généraux Grecs. Plus il s'avançoit, plus j'égarois sa raison, plus j'enflammois ses transports phrénétiques. Enfin, fatigué du carnage, il enchaîne de sa main les bœufs & les autres animaux qu'il avoit épargnés, & les conduit vers ses pavillons,

non comme un butin de vils troupeaux, mais  
rels que des guerriers captifs. Maintenant il les  
tient enchaînés dans sa tente, & les déchire à  
coups de fouet. Mais il faut que je vous rende  
témoin de cette phrénésie qui l'agite, afin qu'après  
l'avoir vue, vous puissiez en instruire les Grecs.  
Demeurez donc ici sans crainte, sa présence ne  
peut vous être funeste; je fascinerai les yeux &  
j'empêcherai qu'il ne vous apperçoive. (Elle ap-  
pelle Ajax.) O vous, dont le bras vengeur se  
signale sur des ennemis enchaînés, venez, écoutez  
moi, Ajax; sortez de votre tente; c'est vous que  
ma voix appelle.

U L Y S S E.

Que faites vous, déesse? gardez vous de l'appeler.

M I N E R V E.

Demeurez en silence, & banissez toute crainte.

U L Y S S E.

Au nom des dieux, laissez le enfermé dans sa  
tente. C'est assez.

M I N E R V E.

Et pourquoi? Cet homme n'étoit-il pas '....

U L Y S S E.

Mon ennemi sans doute, ainsi qu'il l'est encore.

1 Cette manière de couper le sens d'une phrase, par la réplique de l'interlocuteur, est fort en usage chez les tragiques, comme nous l'avons dit ailleurs. Henri Estienne ne s'y est pas trompé. Cette observation générale auroit pu épargner beaucoup de peines aux commentateurs & aux traducteurs.

MINERVE.

Est-il rien de plus doux que de rire aux dépens de ses ennemis ?

ULYSSE.

C'est assez pour moi qu'il reste dans sa tente.

MINERVE.

Quoi ! vous tremblez de voir un homme dont les sens sont égarés !

ULYSSE.

S'il avoit sa raison , je ne l'éviterois pas.

MINERVE.

Mais, en vous approchant, il ne vous verra point.

ULYSSE.

Eh ! comment ? si ses yeux lui servent encore.

MINERVE.

Ses yeux sont ouverts ; mais je les obscurcirai.

ULYSSE.

Tout est possible aux dieux.

MINERVE.

Gardez donc le silence , & demeurez.

ULYSSE.

J'obéis ; mais c'est à regret <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Les poètes tragiques, comme je l'ai remarqué ailleurs, ont presque tous dénaturé les caractères des héros qu'ils mettent en scène. Qui reconnoitroit dans cette timidité d'Ulysse, ce même prince qu'Homère nous représente, dans l'ODYSSÉE, bravant les Lestrigons, le Cyclope & tous ces prétendants, rassemblés dans son palais & conjurés contre lui ?

MINERVE.

Ajax, c'est vous que j'appelle pour la seconde fois. Etes vous si peu sensible aux vœux de celle qui combat toujours à vos côtés.

## SCÈNE II.

AJAX, MINERVE, ULYSSE.

---

AJAX.

Je vous salue, Minerve, je vous salue, fille de Jupiter. Que vous venez à propos me visiter ! De quelles riches dépouilles je couronnerai vos temples en honneur de cette victoire !

MINERVE.

Je reçois votre hommage. Mais, dites moi ; avez vous bien trempé votre épée dans le sang des Grecs ?

AJAX.

Je m'en glorifie, & je crois avoir raison.

MINERVE.

Avez vous signalé votre bras contre les Attrides ?

AJAX.

Si bien que je ne pense plus qu'ils osent jamais outrager Ajax.

MINERVE.

Ils sont morts, autant que je puis vous entendre?

AJAX.

Morts. Qu'ils viennent à présent m'enlever mes armes.

MINERVE.

Fort bien. Et le fils de Laërre, comment l'avez-vous sçu traiter? s'est-il dérobé à votre courroux?

AJAX.

Qui! ce rusé renard, digne du dernier supplice?

MINERVE.

Je parle d'Ulysse, votre adversaire.

AJAX.

Il est, au gré de mes vœux, enchaîné dans ma tente. Je ne veux point qu'il expire encore.

MINERVE.

Que voulez vous faire? & quel avantage espérez vous de plus?

AJAX.

Je veux, qu'attaché à une des colonnes de ce séjour.....

MINERVE.

Quel supplice lui destinez vous?

AJAX.

Il expire, déchiré de coups de fouet.

MINERVE.

Epargnez de tels outrages à cet infortuné.

AJAX.

Arrêtez , Minerve , je vous abandonne tout le reste ; mais il subira cet arrêt : je n'y changerai rien.

MINERVE.

Eh bien ! puisque vous le voulez , épuisez donc sur lui tous vos coups : exécutez la sentence que vous avez portée.

AJAX.

J'y vole. Avec de tels conseils , soyez toujours la compagne de mes travaux.

### SCÈNE III.

MINERVE , ULYSSE.

---

MINERVE.

ULYSSE, vous voyez quel est le pouvoir des dieux. Quel homme , parmi les Grecs , eût des desseins plus sages ? qui sçût plus à propos les exécuter ?

ULYSSE.

Hélas ! je n'en connus jamais ; tout mon ennemi qu'il est , je plains son malheur<sup>1</sup> & l'humiliation où il est plongé. En voyant son sort, je considère

<sup>1</sup> Cette sensibilité d'Ulysse relève son caractère , & prépare ce qui doit arriver à la fin de cette pièce.

aussi le mien ; je vois que tous tant que nous sommes sur la terre , nous ne sommes que des fantômes & des ombres vaines.

MINERVE.

Pénétré de cette vérité , garde toi donc d'outrager les dieux par des discours superbes , & de t'enorgueillir des avantages que ta force ou tes richesses peuvent te donner. Un jour seul suffit pour renverser & rétablir tout ce qui fait l'orgueil des humains. La vertu plaît aux dieux ; l'impiété les irrite <sup>2</sup>.

## SCÈNE IV.

LE CHŒUR.

**F**ILS de Télamon , vous qui êtes l'honneur de Salamine , que la mer baigne de ses flots , vous faisiez ma joie dans les jours de votre prospérité ; mais , depuis que le courroux céleste , ou des discours injurieux , volant de bouche en bouche parmi les Grecs , se sont élevés contre vous , je tremble , je frissonne , ainsi que l'œil timide de la colombe. Des bruits déshonorans , répandus la nuit dernière , sont parvenus jusqu'à nous. Ils

<sup>2</sup> C'est ici que finit le prologue ou l'exposition , suivant l'observation que nous avons faite dans la deuxième partie du discours SUR L'ART DE LA TRAGÉDIE. Le chœur arrive pour prendre part aux mouvemens de la scène.



difent que plein d'un transport forcené, vous êtes descendu dans la prairie, & y avez égorgé tous ces troupeaux qui compofoient le butin des Grecs, & qui n'étoient point encore partagés. C'est Ulyffe, qui, fabriquant ces foudes calomnies, les va femer dans les efprits, & y porte la perfuafion. Le mal qu'il répand eft avidement reçu, & chacun de ceux qui l'écoutent, insultant à vos malheurs, s'en réjouit plus que celui qui les lui apprend. Les coups qu'on porte aux grands hommes ne tombent jamais à faux. Dans une condition telle que la mienne, de tels difcours auroient peu de crédit; car l'envie ne s'attache qu'aux hommes élevés en dignité : & cependant fans eux, que peut la multitude pour la défenfe de fon pays <sup>1</sup>. Les foibles ont befoin des forts, & les forts ont befoin des foibles pour fe foutenir & s'élever l'un par l'autre. Mais comment de telles maximes auroient-elles quelqu'empire fur une foule inconfidérée, livrée aux fuffeftions des méchans? nous mêmes, fans votre fecours, nous voudrions en vain vous défendre. Tant qu'ils pourront fe dérober à vos regards, ils fe répandront en de vaines clameurs comme des effains d'oiseaux, gazouillans loin du vautour qui

<sup>1</sup> Les poètes & les hiftoriens ne craignoient point d'attaquer le gouvernement populaire, qui avoit fait beaucoup de mal à Athènes. L'oligarchie commençoit à avoir beaucoup de partifans; & Sophocle cherchoit à faire sentir combien ce gouvernement, tempéré par le démocratique, pouvoit être utile.

plane au dessus d'eux ; mais montrez vous à leurs yeux , ils resteront muets , & frémiront en silence.

Puissante renommée , vous qui avez enfanté notre honre , est-ce Diane , la fille de Jupiter , qui , frustrée par Ajax du prix qu'elle attendoit de lui , après quelque victoire à la chasse ou à la guerre , s'en est vengée en détournant sur de vils troupeaux le bras de ce guerrier ? Seroit-ce le dieu Mars aux armes d'airain , qui , lui reprochant ses secours méconnus , s'est vengé de cette injure par les horreurs de cette nuit ?

Non jamais , de vous même , fils de Télamon , vous n'eussiez point , en insensé , permis à votre bras de massacrer des troupeaux. Si c'est donc un mal infligé par les dieux , que Jupiter , qu'Apollon répriment les propos injurieux des Grecs ; & , si c'est une calomnie tramée sourdement par les Atrides , ou par le coupable rejeton de la race de Sisyphé , n'allez pas , vous livrant au repos sous vos tentes , autoriser cette indigne rumeur.

Levez vous ; sortez de vos pavillons , ou trop long-temps arrêté par le ressentiment d'une cruelle injustice , vous accréдитеz vous même le bruit du mal que vous ont fait les dieux. L'insolence de vos ennemis parcourt sans crainte ce rivage , favorisée par les langues malignes d'un peuple qui rit de vos maux. Et la douleur a pénétré mon ame.

A C T E

ACTE II.

---

SCÈNE PREMIÈRE.

TECMESSE, AJAX, LE CHŒUR.

---

TECMESSE.

**G**ÉNÉREUX descendants d'Erechthée, de ce noble  
 fils de la Terre, défenseurs des vaisseaux d'Ajax,  
 quel sujet de douleurs pour ceux qui, comme  
 nous, s'intéressent sur ce rivage au sort de la  
 famille de Télamon ! Ce vaillant, ce redoutable,  
 cet invincible Ajax, après l'accès d'un violent  
 délire, repose dans sa rente.

LE CHŒUR.

Fille du Phrygien Téléuthas, quelle nouvelle  
 douleur la nuit a-t-elle fait succéder à la paix  
 du jour ? Ne nous déguisez rien ; vous le sçavez,  
 vous, qui, captive d'Ajax, êtes devenue l'objet  
 de sa tendresse, & avez partagé son lit.

TECMESSE.

Comment pourrai-je vous annoncer une aussi  
 funeste nouvelle ? ce que vous allez entendre est

aussi terrible que la mort même. Saïsi cette nuit d'un affreux délire, le grand Ajax s'est deshonoré. Vous verrez dans sa tente en anglantée, de quel carnage il a souillé sa main, quelles victimes il a immolées.

## LE CHŒUR.

Quelle épouvantable nouvelle vous nous donnez sur un si grand héros ! Elle est donc vraie ! Les princes Grecs l'avoient déjà répandue, & votre voix la confirme. Hélas ! que j'en redoute les suites ! Que je crains qu'une main furieuse ne fasse expier à ce prince, par sa mort même, celle des troupeaux & des pasteurs que sa rage vient d'immoler !

## TECMESSE.

Hélas ! revenu du camp des Grecs, il s'est retiré conduisant une troupe d'animaux enchaînés. Il en saisit quelques uns, les renverse & les égorge ; il en prend d'autres, & leur ouvre les flancs. Il se jette ensuite sur deux superbes béliers ; à l'un il lui arrache la langue & lui coupe la tête ; l'autre il l'attache tout droit à une colonne, & , saisissant une large courroie, il s'en sert pour fouetter, à coups redoublés, l'animal enchaîné, y ajoutant des imprécations terribles, qu'un malin génie a pu seul lui inspirer.

## LE CHŒUR.

C'est à présent qu'il faut, la tête envelopée de

nos voiles, nous dérober à pas précipités, ou, nous élançant sur nos navires, nous abandonner à la célérité de nos rames. Quelles puissantes menaces les Atrides ne font-ils pas contre nous ! Je crains de voir bientôt les Grecs, armés de pierres, venir fondre sur nous, & nous accabler avec ce héros, devenu la victime d'un mal qui ne finira pas.

TECMESSE.

Il est fini, aussi promptement qu'un vent impétueux du midi, quand il n'est point accompagné d'éclairs <sup>1</sup>. Ajax, rendu à lui-même, éprouve une douleur nouvelle; car voir de ses yeux des maux domestiques, dont on est seul l'auteur, est un surcroît de peines.

LE CHŒUR.

Si les accès sont calmés, le changement ne peut être qu'heureux. Un mal qui s'apaise ne laisse plus de grandes inquiétudes.

TECMESSE.

Mais que choisiriez vous, si le choix vous étoit permis, ou de goûter quelque joie en affligeant vos amis, ou de partager leurs peines, & de vous affliger avec eux ?

LE CHŒUR.

Souffrir de deux côtés, c'est augmenter les maux.

<sup>1</sup> Cette opinion n'est pas sans fondement ; & l'on a observé que, dans les chaleurs de l'été, il y a souvent des ouragans sans éclairs, & qui passent aussi vite que le nuage qu'ils promènent dans l'air.

TECMESSE.

Le mal a cessé, & nous n'en sommes pas moins malheureux.

LE CHŒUR.

Quels discours ! je ne puis les concevoir.

TECMESSE.

Tant que mon époux étoit en proie à son mal, sa phrénésie même étoit un bonheur pour lui, & un supplice pour moi, qui la voyois sans en partager l'effet. A présent qu'il a cessé d'en éprouver les atteintes, la douleur s'est emparée de son ame entière, & mon affliction n'a pas diminué. Au lieu d'une seule peine, n'est-ce donc pas en éprouver deux ?

LE CHŒUR.

Je l'avoue ; & j'ai lieu de craindre que ce malheur ne vous vienne des dieux : puisque, délivré de son mal, Ajax n'est pas plus heureux que lorsqu'il en éprouvoit la violence.

TECMESSE.

Il n'est que trop vrai, & vous pouvez m'en croire.

LE CHŒUR.

Quel fut donc le commencement d'un mal si rapide ? daignez nous en instruire, nous qui partageons les peines.

TECMESSE.

Vous allez le sçavoir comme si vous en aviez été témoin vous même. C'étoit au milieu de la

nuit; les lampes du soir celloient de répandre leur clarté; il faisir son épée, & s'apprête à marcher dans la solitude des ténébres. Je m'oppose à ses pas. Ajax, lui dis-je, que faites vous? que voulez vous tenter, quand nul messager ne vous presse, quand nul hérault ne vous appelle, quand la trompette guerrière ne s'est point fait entendre encore? toute l'armée est plongée dans le repos. Ajax me répond par ces mots si connus & si répétés. « Madame, le silence est l'ornement des » femmes ». Je crus devoir obéir, & je cessai de l'arrêter. Il s'élançe sans être suivi de personne. Loin de lui, je ne puis dire ce qu'il a fait; mais il est rentré conduisant à la fois des taureaux, des béliers, & les chiens qui les gardoient, enchainés sous sa main. Il leur coupe la tête, les égorge, ou les attache comme des captifs, & les déchire à coups de fouet. Enfin il sort avec impétuosité de sa tente, & adresse la parole à je ne sçais quel fantôme, en s'applaudissant avec de grands éclats de rire, de la vengeance qu'il avoit tirée d'Ulysse & des Atrides. Il rentre aussitôt; &, peu à peu, recouvrant ses esprits, il voit le carnage affreux dont sa tente est remplie; il le voit; &, frappant sa tête, il pousse des cris terribles; &, d'une main furieuse s'arrachant les cheveux, va s'asseoir sur les monceaux de cadavres entassés. Assis, il garde quelque temps un morne silence; ensuite, m'a-

dressant les plus terribles menaces, il veut que je lui découvre toute l'horreur de sa situation ; il me demande en quel état il s'est trouvé : & moi, mes amis, saisi de crainte, je lui raconte tout ce qu'il a fait, & du moins tout ce que j'en avois pu sçavoir. Alors il se met à pousser des gémissemens douloureux, tels que je n'en avois point encore entendu sortir de sa bouche ; car il pensoit que ces fortes de cris aigus ne pouvoient partir que d'une ame foible & sans courage. Sa douleur ne s'exprimoit jamais que par des gémissemens étouffés, semblables aux sourds mugissemens d'un taureau. A présent, plongé dans son infortune, refusant toute nourriture, il est paisiblement assis au milieu de ses troupeaux immolés par sa main. Aux discours, aux soupirs qui sortent de sa bouche, il est aisé de voir qu'il médite quelque chose de funeste. O mes amis ! car c'est pour implorer vos secours que vous me voyez ici, entrez, & daignez le secourir, si vous le pouvez. Des amis au désespoir, se laissent vaincre par leurs amis.

## LE CHŒUR.

Fille de Téléutas, ô Tecmèsse ! que nous avez vous annoncé ? Se peut-il qu'un héros tel qu'Ajâx ait été saisi d'un pareil délire !

AJAX, (dans sa tente.)

Malheureux que je suis !



TECMESSE.

Je crains que bientôt, plus terrible. .... Entendez vous la voix, les gémissemens d'Ajag ?

AJAX.

Malheureux !

LE CHŒUR.

Ou son mal dure encore, ou l'image des fureurs auxquelles il s'est livré, le désespère.

AJAX.

O mon fils ! mon fils !

TECMESSE.

Euryfacès ! ô ciel, c'est toi qu'il appelle ! Que veut-il ? où es-tu ? Malheureuse que je suis !

AJAX.

Teucer, en quels lieux est-il ? Faut-il donc que de nouveaux exploits l'occupent sans cesse ! Et moi, je meurs.

LE CHŒUR.

Il paroît recouvrer ses sens. Daignez ouvrir la tente : peut-être, en me voyant, quelque respect de lui-même pourra le contenir.

TECMESSE.

Vous le voulez ; je vais ouvrir. Voyez ce qu'il a fait, & dans quel état il est lui-même.

( La tente s'ouvre, & l'on apperçoit Ajax étendu au milieu du carnage dont elle est souillée ).

## SCÈNE II.

AJAX, TECMESSÉ, LE CHŒUR.

---

AJAX.

CHERS compagnons de mes travaux, ô vous, les seuls de mes amis, fidèles à l'amitié, voyez quels flots de sang m'assiègent & m'environnent de tous côtés.

LE CHŒUR.

Hélas ! princesse, vous ne disiez que trop vrai : tout ce que nous voyons atteste son égarement.

AJAX.

O vous, de qui le bras habile à manier la rame m'aidoit à conduire mes vaisseaux, c'est vous, c'est vous seuls, de tous mes compagnons, que je vois prêts à me secourir. Frappez, & m'arrachez le jour.

LE CHŒUR.

Arrêtez : supprimez ces funestes discours ; n'allez pas, ajoutant un malheur à un autre, mettre le comble à notre infortune.

AJAX.

Vous voyez ce guerrier si brave, si magnanime ;

si terrible dans les combats , n'a-t-il pas bien signalé son courage contre d'innocens animaux !  
A quels mépris , à quels ris insultans est-il déformais exposé !

TECMESSE.

Cher époux , cher Ajax , je vous en conjure ,  
cessez de tenir ce langage.

AJAX.

Fuyez , éloignez vous.... Ah ! dieux ! ah ! ah !

LE CHŒUR.

Au nom des dieux , ne soyez point inflexible ,  
revenez à la raison.

AJAX.

Malheureux que je suis ! j'ai laissé ces perfides  
échapper de mes mains , pour signaler mon bras  
contre des genisses , contre de nobles béliers <sup>1</sup> , &  
verser un sang qui me déshonore !

LE CHŒUR.

Pourquoi , sur ce qui est passé , vous désespérer ainsi ? le passé ne peut être changé.

AJAX.

O toi , dont l'artifice a toujours les yeux ouverts ,  
artisans de tous les maux , opprobre de  
l'armée , fils de Laërte , par quels ris insultans tu  
fais éclatter ta joie !

<sup>1</sup> Le lecteur verra bien que l'épithète de NOBLES , donnée aux béliers , & prise de l'original , n'est pas une épithète oiseuse , mais qu'elle est propre à exprimer l'ironie terrible qu'Ajâx emploie contre lui-même.

LE CHŒUR.

Ah! les dieux seuls disposent de nos ris & de nos larmes.

AJAX.

Dans l'état où je suis réduit, que ne vient-il se présenter à mes yeux! je jure....

LE CHŒUR.

Laissez ces orgueilleuses menaces; ne voyez vous pas toute votre infortune?

AJAX.

Père de mes ayeux, ô Jupiter, que ne puis-je, immolant ce traître, ce vil rebut des Grecs & des Atrides, expirer après eux!

TECMESSE.

Si vous faites des vœux contre votre vie, faites en donc aussi contre la mienne. Pourrai-je vivre encore, quand vous ne serez plus?

AJAX.

Sombres ténèbres, qui êtes ma lumière<sup>1</sup>, noir Erèbe, visible à mes yeux, recevez, recevez un nouvel habitant, recevez moi. Je suis désormais indigne de contempler les dieux & les hommes: je suis devenu inutile à la terre. La redoutable fille de Jupiter me poursuit & m'accable. Où fuir? où me cacher? où demeurer? quand ma gloire<sup>2</sup>

<sup>1</sup> Il paroît que Milton a emprunté de Sophocle cette **OBSCURITÉ VISIBLE**, qu'il met dans les enfers.

<sup>2</sup> L'extreme concision de l'original le rend ici fort obscur; j'ai suivi l'interprétation de Triclinius.

s'est évanouie ainsi que la vie de ces vils animaux, quand je suis une victime ajoutée à cette proie insensée, quand l'armée entière des Grecs va fondre sur moi pour m'immoler.

TECMESSE.

Que je suis malheureuse ! faut-il qu'un si grand héros tienne un pareil discours ! Il n'en eût jamais auparavant proféré de semblables.

AJAX.

Fleuves dont les eaux s'épanchent vers la mer, antres battus des flots, bois qui couvrez cette plage, trop long-temps, trop long-temps vous m'avez retenu devant Troye, moi qui désormais ne dois plus respirer.... C'est assez m'expliquer. O rives du Scamandre, rives trop favorables à ces Grecs que je hais, vous ne verrez plus ce héros, (je ne crains point de le dire) oui ce héros, le plus grand des guerriers que la Grèce ait envoyés devant Troye ! le voici maintenant étendu sur la terre sans honneur & sans gloire.

LE CHŒUR.

Dans le comble de l'infortune où vous êtes, je n'ose ni approuver, ni modérer vos plaintes.

AJAX.

Ah ! ah ! qui jamais eût pensé que mon nom répondît si bien à mes malheurs ! Puis-je trop

1 Le nom d'Ajax, Αἶας, avec une lettre de plus, signifie le GÉMIRAI, αἰάσω. Dans la situation où est Ajax, une réflexion pareille :

en effet répéter maintenant les accens douloureux qui le composent, dans l'abyssine de maux où je suis plongé ! Moi, dont jadis le père revint des rivages de Troye dans sa patrie, couvert de gloire entre ses compagnons, & remportant avec lui les prix les plus distingués ; moi, qui suis son fils, venu à mon tour sur ces mêmes rivages, avec un courage digne de lui, je me signale par des actions qu'il n'eût pas désavouées ; & je meurs déshonoré parmi les Grecs ! Cependant, j'en ai la certitude, si Achille, de son vivant, eût voulu disposer lui-même de ses armes, & en faire le prix de la valeur, nul autre ici ne les eût obtenues que moi. Et les Grecs, au mépris du courage d'un homme

pèche contre la convenance, & peut être regardée comme une faute contre le goût ; mais on n'en trouveroit guère de semblables dans toutes les autres pièces de Sophocle. Une faute pareille, quand elle est rare, ne tire pas plus à conséquence, contre le goût & le style de l'auteur, que ce fameux vers de Racine,

Brûlé de plus de feux que je n'en allumai.

n'en peut avoir contre l'élégance & le goût suprême de ce poëte. Il y a même quelque chose à dire de plus en faveur de Sophocle. Les enfans ne portoient pas le nom de leur père ; le nom qu'on leur donnoit étoit tiré de quelque circonstance particulière, relative à leur naissance. Le fils d'Ajaj se nommoit EURYSACÈS, à cause du grand bouclier que portoit son père, & qu'il devoit lui laisser à sa mort. Ulysse, dont le mot grec est *Ὀδυσσεὺς*, fut ainsi nommé par son grand père Autolycus, qui voulut que son nom attestât la colère dont il étoit animé contre ses sujets, au moment de la naissance de son petit-fils. Voyez l'*ODYSSÉE* d'Homère, L. XIX. Ces réflexions rendront peut-être moins sévères ceux qui voudroient ici juger Sophocle à la rigueur.

tel que moi, les ont remises à Ulysse, pour récompenser sa scélératesse. Ah ! si mes regards, si mes sens abusés n'avoient pas trompé mes desseins, c'eût été pour la dernière fois que ces Grecs eussent rendu un semblable arrêt. Mais cette déesse inflexible, cette fille de Jupiter, armée de la gorgone, m'a égaré ; & , jettant dans mon sein un affreux délire, m'a fait tremper mes mains dans le sang de ces troupeaux. Echappés à ma fureur malgré moi, les cruels m'insultent par leurs ris. Et ne savent-ils pas que lorsqu'un dieu veut nous nuire, le plus lâche peut échapper au plus brave ? Que dois-je faire à présent, moi qui suis manifestement en butte à la haine des dieux, moi que l'armée abhorre, moi que Troye entière & toute la contrée déteste ? Irai-je, m'éloignant de ce rivage qui a retenu si long-temps nos vaisseaux, abandonnant les Atrides, traverser la mer Egée pour retourner dans ma patrie ? Et de quel front oserai-je me présenter à mon père Télamon ? De quel œil pourra-t-il me regarder quand je paroîtrai à ses yeux dénué de ces marques d'honneur qui couronnoient toujours ses exploits ! Non, non ; l'idée en est pour moi insupportable.... Irai-je, attaquant seul les remparts des Troyens, & , me signalant par quelque noble action, expirer enfin au pied de leurs murs ? ce seroit trop de joie pour les Atrides : il n'en feroit rien. Cherchons une voie

fûre de prouver à mon père, accablé de vieillesse, qu'étant né de lui, j'ai hérité de son courage. Car il est honteux de supporter longtemps la vie, lorsqu'on ne peut espérer de soulagement dans ses maux<sup>1</sup>. Qu'est-ce qu'un jour ajouté à un autre pour reculer l'instant de la mort, peut apporter de plaisir? Rien de plus méprisable à mes yeux qu'un homme qui se nourrit de vaines espérances. Il faut qu'un homme d'honneur sçache vivre & mourir avec gloire. J'ai tout dit.

## LE CHŒUR.

Personne, Ajax, ne pourra dire que ces discours vous ont été suggérés; ils partent bien du fond de votre cœur: mais cependant quittez ces pensées funestes; donnez à vos amis la douceur de triompher de votre ame.

## TECMESSE.

Ajax, ô mon maître, de tous les maux qui affligent les hommes, il n'en est point de plus

<sup>1</sup> Ce système, que la philosophie accrédita ensuite, comme on le voit dans le *THÉDON* de Platon, & dans son *TRAITÉ DES LOIX*, L. IX. étoit inconnu dans les premiers siècles de la Grèce. On ne trouveroit pas dans Homère entier une seule maxime, ni un seul exemple qui y eût rapport: il y avoit, au contraire, chez les Grecs une loi ancienne qui privoit des honneurs funébres le citoyen, de quelque rang qu'il fût, qui auroit attenté sur sa vie. (Aristote, *MORALES*, L. V. CH. 15). Il faut remarquer que Sophocle ne donne à Ajax l'idée de s'attacher la vie, que parce qu'il suppose que les dieux lui ont ôté la raison.



puissant que la nécessité ! J'étois née libre & fille d'un père que son opulence & son pouvoir rendirent fameux dans la Phrygie ; à présent je suis esclave : tel a été l'arrêt des dieux, ou plutôt celui de votre main. Ainsi, forcée par le destin d'entrer dans votre lit, je n'ai plus eu de pensée que pour vous. Au nom de Jupiter, témoin de notre union, au nom de ce lit nuptial qui nous a rassemblés, ne m'exposez point, je vous conjure, aux humiliations que j'éprouverois en passant entre les mains de vos ennemis ! Si vous mourez, si, en cessant de vivre, vous voulez m'abandonner, songez que ce même jour me verra ravie avec violence par quelqu'un des Grecs, & soumise, ainsi que votre fils, à l'opprobre de l'esclavage. Et bientôt l'un de ces nouveaux maîtres, m'insultant par des discours amers : « Voyez, » dira-t-il, l'épouse d'Ajax, le plus redoutable » des héros Grecs, voyez quel opprobre a rem- » placé sa gloire ». Je subirai mon infortune ; mais ces outrages seront autant de flétrissures pour vous & votre maison. Ah ! respectez un père malheureux, que vous abandonnez dans le déclin de son âge ; respectez une mère qui, déjà chargée d'années, demande continuellement aux dieux le retour d'Ajax. Prenez pitié d'un fils qui, loin des

1 La liaison des idées montre que la phrase Grecque n'est pas susceptible d'autre sens.

secours dus à son enfance, seul, & privé de vous ; passera sous la tutelle de ses perfides ennemis. Voyez que de malheurs votre mort va laisser en partage au fils & à la mère ; car, après vous, sur quel appui pourrois-je jeter les yeux ? Vous avez renversé sous vos armes ma mère & ma patrie ; le destin a fait descendre mon père au tombeau : qui pourra, comme vous, me tenir lieu de patrie & de biens !... Toute mon existence s'étoit conservée en vous. Puissé-je aussi dans ces momens occuper une place dans votre souvenir. La mémoire de ceux dont on a reçu quelque bien ne doit point s'effacer : la bienveillance produit la bienveillance ; & l'oubli d'un bienfait n'entra jamais dans une ame généreuse.

## LE CHŒUR.

Ajax, que n'êtes vous aussi attendri que je le suis ; vous approuveriez ses discours.

## AJAX.

Je les approuverai comme vous, si elle ose seulement exécuter ce que je vais lui prescrire.

## TECMESSE.

Cher époux, ordonnez, j'obéis.

## AJAX.

Amenez moi mon fils, que je le voie.

## TECMESSE.

Dans ma frayeur je l'avois éloigné.

## AJAX.

A J A X.

Pendant mes acc.s ! Que dites vous ?

T E C M E S S E.

Je craignois que , rencontrant vos pas , cet infortuné ne pérît.

A J A X.

Un tel coup étoit digne du dieu qui m'égaroit !

T E C M E S S E.

Mes soins ont détourné ce malheur.

A J A X.

J'approuve votre conduite, & la prudence qui vous l'a conseillé.

T E C M E S S E.

De quoi servira-t-elle pour votre bonheur ?

A J A X.

Donnez moi la douceur de lui parler & de le voir.

T E C M E S S E.

Près d'ici des yeux fidèles veillent à sa sûreté.

A J A X.

Qui peut encore l'empêcher de paroître ?

T E C M E S S E.

Mon fils , votre père vous appelle ; venez , conduit par les mains de celui qui dirige vos pas.

A J A X.

Paroît-il ? où ne vous a-t-il point entendue ?

T E C M E S S E.

Le voici qu'on amène à vos yeux.

AJAX, (apercevant son fils).

Approchez, approchez cet enfant; s'il est vraiment mon fils, ce sang, ce carnage n'épouvanteront point ses yeux. Il faut le dresser de bonne heure à l'âpreté des mœurs de son père, & que son caractère soit formé sur le mien. O mon fils! sois plus heureux que ton père; pour tout le reste, sois lui semblable, & tu ne seras pas un homme sans cœur. Combien je te porte envie aujourd'hui, toi, dont le jeune âge te rend insensible à mes malheurs! Oui, c'est l'insensibilité qui fait le plus doux charme de la vie: si cette insensibilité est un mal, c'est du moins un mal sans douleur, jusqu'au moment où l'on vient à connoître la joie & la peine. Quand tu en seras à ce moment fatal, mon fils, montre à tes ennemis de quel sang tu as reçu la vie. Jusqu'à ce jour, sois comme une jeune plante nourrie du souffle des zéphirs; crois au milieu des jeux de ton enfance, & fais les délices de ta mère.... Non, je ne crains point que jamais nul Grec t'ose insulter par des discours amers, quand même tu ne m'aurois plus auprès de toi; je me confie trop bien aux soins vigilans du brave Teucer, que je te laisserai pour conduire ta jeunesse. Je m'en repose sur lui, tout absent qu'il est de ces lieux, occupant son courage à la poursuite de l'ennemi. Vous, braves compagnons, qui m'avez suivi sur les mers, voici la grace que j'attends

de vous ; Annoncez mes vœux à Teucer ; qu'il se charge de conduire mon fils dans mes foyers ; de le faire connoître à Télamon , & à Eribée ma mère ; qu'il devienne l'appui de leur vieillesse jusqu'au temps où ils descendront dans la retraite des morts : que mes armes ne soient jamais disputées , ni données par aucun des Grecs , ni par celui qui a causé ma perte ; toi seul , Eurysacès <sup>1</sup> , mon fils , garde dans tes mains mon bouclier , ce bouclier fameux , impénétrable , qui t'a donné le nom que tu portes : le reste de mon armure sera enseveli avec moi. Vous , Tecmèsse , reprenez cet enfant , remenez le en sa tente ; renfermez le au plus-tôt. Cessez ces douloureux gémissemens ; les femmes aiment à recourir aux pleurs. Il est des maux qui résistent aux enchantemens <sup>2</sup> , & qu'un médecin habile guérit avec le fer.

LE CHŒUR.

Je frémis de ces transports violens ; ces discours échapés de votre bouche me remplissent d'alarmes.

<sup>1</sup> EURYSACÈS veut dire LARGE BOUCLIER.

<sup>2</sup> Je crois avoir démontré dans mes OBSERVATIONS SUR LE RÉCIT DE LA BLESSURE D'ULYSSE , imprimées à la suite de la traduction en vers de l'ODYSSÉE , que cette sorte de superstition , qui consistoit à employer des paroles ou des chants mystérieux pour guérir les malades , n'étoit pas connue au temps d'Homère. Cet anachronisme n'empêche pas que ces derniers mots d'Ajox ne soient du plus grand tragique , en annonçant à Tecmèsse tout ce qu'elle doit craindre.

TECMESSE.

- Cher Ajax, ô mon maître, quel projet avez vous formé ?

AJAX.

Ne cherchez point à le pénétrer , ne m'interrogez point. La réserve est une vertu.

TECMESSE.

O désespoir ! au nom des dieux , au nom de votre fils , j'ose vous implorer ; ne nous abandonnez point.

AJAX.

Vos prières m'importunent. Eh ! ne sçavez vous pas que les dieux n'ont plus rien à attendre de moi ?

TECMESSE.

Cessez ces discours funestes.

AJAX.

Je n'écoute plus rien.

TECMESSE.

Quoi ! je ne puis vous attendrir !

AJAX.

C'en est trop.

TECMESSE.

Voyez mes craintes , cher époux.

AJAX.

Qu'on la fasse retirer.

TECMESSE.

Au nom des dieux, laissez vous toucher.

A J A X.

Etes vous donc assez insensée pour vous flatter  
de changer mon ame !

( Ajax rentre dans sa tente , & Tecmelle le  
suit ).

### S C E N E I I I.

---

L E C H Œ U R.

**I**LLUSTRE Salamine , vous habitez au milieu  
des mers , tranquille & fortunée ; & votre gloire  
brille toujours du même éclat : & moi , malheu-  
reux , depuis tant d'années que je demeure dans  
les prairies fécondes du mont Ida , je vois mes  
jours consumés sans honneur , par la rapidité du  
temps , n'ayant d'espérance que de descendre enfin  
bientôt dans cette sombre demeure d'où il n'est  
plus de retour.

Pour comble de douleurs , Ajax , frappé d'un  
mal sans remède , l'esprit troublé d'un délire in-  
spiré par les dieux , Ajax , hélas ! que vous en-  
voyates ici , déjà célèbre par ses exploits , privé  
maintenant de sa raison , fait le désespoir de ses  
amis. Tout ce qu'a exécuté son bras , tous les  
prodiges de sa valeur sont tombés dans l'oubli ,  
ou devenus odieux aux odieux Atrides.

D iij

Ah ! combien , accablée sous le poids de la vieillesse , gémira sa mère , lorsqu'elle apprendra son déplorable égarement ! Ce ne seront point des accens plaintifs , semblables à ceux de Philomèle , que poussera cette mère infortunée , mais des gémissemens & des cris douloureux. Combien ses mains tremblantes frapperont sa poitrine & arracheront ses cheveux blanchis !

Plus heureux seroit Ajax , caché dans la nuit infernale , que troublé par un semblable délire ; lui qui , descendu d'une race distinguée entre tous les héros , a oublié ses premiers sentimens & ne se connoît plus. O père malheureux ! quelle nouvelle il vous reste encore à apprendre sur le funeste destin de votre fils ; destin cruel , tel que , sans Ajax , on n'en eût jamais vu de pareil dans la maison des Aécides.

## SCÈNE IV.

TECMESSE, AJAX, LE CHŒUR.

---

AJAX.

**L**E cours immense du temps met à découvert ce qui étoit caché , & renferme dans la nuit ce qui paroissoit au jour. Il n'y a point de change-



ment impossible ; les plus terribles sermens , les plus inflexibles cœurs n'en sont point exempts<sup>1</sup>. Moi , qui , auparavant , tel que le fer endurci par la trempe , me prévalois d'une rigueur invincible , je me suis laissé vaincre aux discours d'une femme. J'ai pitié de la laisser veuve parmi mes ennemis , & de leur abandonner mon fils orphelin. Mais je vais aux prairies qui bordent le rivage , chercher dans l'onde amère un bain favorable , qui , purifiant mon corps , me dérobe à la redoutable colère de la déesse. J'y trouverai quelque lieu solitaire où je pourrai ensevelir dans le sable , & cacher à tous les yeux cette épée , ce fer ennemi , que je confierai à la garde de la nuit & des enfers. Depuis le jour que la main d'Hector me fit ce cruel présent , je n'ai plus reçu des Grecs que des outrages. Combien est donc véritable cette maxime si répandue ! Les dons d'un ennemi ne sont pas des bienfaits. Enfin j'apprendrai à céder aux dieux , & à honorer les Attrides. Ils sont les maîtres , il faut plier sous leur joug. Et quoi ! la puissance & la force cèdent à l'autorité. Ne voit-on pas dans la nature les rigoureux hivers , avec tous leurs frimars , se retirer à l'approche de l'été qu'accompagne l'abondance. Le char de la sombre nuit s'éloigne pour laisser briller l'astre du jour ,

<sup>1</sup> Ajax feint de s'être rendu aux supplications de Tecmesse , qui l'a suivi dans sa tente , & qui revient avec lui sur la scène.

conduit par ses chevaux blancs. Il est des vents dont le souffle endort la mer mugissante. Le sommeil, qui dompte l'univers, relâche de temps en temps ses chaînes, & n'exerce pas toujours son pouvoir; & nous, nous ne pourrions apprendre à fléchir! Ah! j'ai trop bien compris à présent que lorsque je haïssois, je devois haïr comme pouvant aimer un jour; & je sçaurai aussi me conduire avec un ami, comme s'il pouvoit un jour cesser de l'être<sup>1</sup>. L'amitié, pour la plupart des hommes, n'est qu'un port infidèle. Tout ira mieux désormais. Vous, Tecmesse, allez au temple des dieux; priez les d'accomplir les vœux de mon cœur: & vous, mes amis, restez ici pour me rendre le service que j'attends de vous. Dites à Teucer, s'il vient à paroître, que je lui demande ses soins pour moi, & sa bienveillance pour vous. Je vais où je dois aller. Accomplissez mes volontés; & vous apprendrez bientôt qu'il n'y a plus rien à craindre pour Ajax, tout malheureux qu'il est.

1 Cette maxime, qu'on attribue mal à propos à Bias, suivant Cicéron, n'étoit reçue que parmi quelques philosophes qui songeoient plus aux dangers de l'amitié qu'à ses douceurs. Aristote étoit loin d'approuver ce précepte. Sophocle le met dans la bouche d'un homme dont la raison vient d'être égarée.

## SCÈNE V.

LE CHŒUR.

MON cœur a tressailli de paîsir ; la joie semble m'avoir donné des aîles. Pan, ô Pan ! qui vous plaisez sur les rivages de la mer, descendez du sommet des rocs de Cyllène, couverts de neige ; venez, vous qui présidez aux danfes, venez parmi nous, nous faire exécuter en liberté les danfes des Corybantes. Dansons, dansons. Roi de Délos, puissant Apollon, franchissez la mer d'Icare, & venez, par votre présence, montrer que vous nous daignez être favorable.

Mars a chassé la nuit qui couvroit nos yeux. Allons, allons, ô Jupiter ! un jour pur & brillant luit enfin sur nos vaisseaux, depuis qu'Ajax, oubliant ses douleurs, respectant des loix puissantes, s'est soumis aux rites sacrés, ordonnés par les dieux. Il n'est rien que le temps ne puisse affoiblir & vaincre. Rien ne paroîtra plus impossible, lorsqu'Ajax a pu dépouiller sa colère & la haine qu'il portoit aux Atrides.

## ACTE III.

## SCÈNE PREMIÈRE.

UN MESSAGER, LE CHŒUR.

LE MESSAGER.

O MES amis, je veux d'abord vous annoncer cette importante nouvelle. Teucer est arrivé des campagnes de la Mysie. A peine il avançoit au milieu du camp, qu'il se voit insulter par tous les Grecs à la fois. Ils ont arrêté ses pas, l'ont entouré & l'ont accablé d'outrages. C'étoit à qui vomiroit plus d'injures contre lui. Le voilà, disoient-ils, ce frère d'un insensé, d'un furieux, conjuré contre l'armée. Il couroit risque de voir leurs bras, armés de pierres, l'accabler & l'écraser. Déjà les épées brilloient hors du fourreau, la discorde étoit au plus haut degré de fureur, quand la présence & les discours des vieillards sont parvenus à l'appaiser. Daignez me dire en quels lieux est Ajax, pour que je l'informe de ce qui se passe. Il faut tout révéler à ses maîtres.

LE CHŒUR.

Il n'est point ici; il est sorti depuis peu, occupé de pensées nouvelles, assorties à son nouveau changement.

LE MESSAGER.

Ciel! m'auroit-il envoyé trop tard? ou n'aurois je que trop lentement obéi?

LE CHŒUR.

Et comment ce retard excite-t-il vos plaintes?

LE MESSAGER.

Teucer m'a recommandé de ne pas souffrir qu'avant son arrivée ici, Ajax sortît de sa tente.

LE CHŒUR.

Il est parti rempli des plus sages pensées: il veut apaiser la colère des dieux.

LE MESSAGER.

Que vos discours sont insensés, si la prophétie de Calchas est véritable.

LE CHŒUR.

Qu'a-t-il dit? que sçait-il sur les desseins d'Ajax?

LE MESSAGER.

Voici tout ce que je sçais moi même. J'étois présent. Calchas seul, sans les Atrides, sort du lieu où étoient assemblés les rois; &, mettant sa main droite dans celle de Teucer, lui parle avec le zèle de l'amitié; lui recommande d'employer tout son pouvoir pour empêcher Ajax de sortir aujourd'hui de sa tente, s'il vouloit le revoir &

& le retrouver vivant. La colère de Minerve ; disoit-il , ne doit le poursuivre que durant cette journée. Quelque puissans , quelque élevés que soient les hommes , ajoutoit-il , les dieux les précipitent dans la plus affreuse misère , lorsqu'oubliant qu'ils sont nés mortels , ils ont des pensées peu convenables à leur nature. Ajax , prêt à partir pour l'armée , se montra déjà un insensé aux yeux de son père , qui lui donnoit de sages avis. Mon fils , disoit-il , sois jaloux de vaincre , mais de vaincre avec l'appui des dieux. Mon père , répondit Ajax , avec une démenche orgueilleuse : Qu'un lâche , avec le secours des immortels , obtienne la victoire , moi , je me flarte de l'emporter sans eux. Telle fut sa superbe réponse. Une autre fois , Minerve elle même l'excitoit à porter sa main sanglante sur les ennemis , il l'interrompit par ces insolentes paroles : « Souveraine déesse , » allez assister d'autres guerriers : par-tout où je » suis , le succès du combat n'est point incertain ». C'est par ces paroles , qu'affectant un orgueil méfiant à la condition humaine , il s'est attiré la colère de la déesse ; mais , s'il échappe aux dangers de cette journée , nous pourrons le sauver , avec l'aide des dieux. Tel étoit le discours de Calchas ; & soudain , loin du conseil assemblé , Teucer me fait partir pour vous porter les ordres qu'il vous donne. Mais , s'il n'est plus de moyen de les

exécuter , Ajax est mort , ou Calchas fut mal inspiré.

LE CHŒUR.

Infortunée Tecmesse , race malheureuse , écoutez ce qu'on vient de nous dire. Le moment de la douleur est arrivé.

## SCÈNE II.

Les mêmes , TECMESSE.

---

TECMESSE.

**P**OURQUOI donc arracher ainsi une infortunée au repos dont elle commençoit à jouir après tant de peines ?

LE CHŒUR.

Ecoutez ce que ce Grec est venu nous dire sur le destin d'Ajax. J'en ai frémi.

TECMESSE , au Messager.

Explique toi : notre perte est-elle assurée ?

LE MESSAGER.

J'ignore votre destin ; mais celui d'Ajax m'épouvante , s'il est sorti , comme on l'annonce.

TECMESSE.

Sans doute il est sorti ; mais de quoi faut-il m'alarmer ? Parle.

LE MESSAGER.

Teucer recommandoit de le retenir dans sa tente, & de ne point le laisser sortir sans être accompagné.

TECMESSE.

En quels lieux est Teucer ? & qui le fait parler ainsi ?

LE MESSAGER.

Il va bientôt paroître : il craint que cette sortie ne soit fatale à son frère.

TECMESSE.

Infortunée que je suis ! Eh qui a pu lui donner cette crainte ?

LE MESSAGER.

C'est le fils de Thestor ; c'est Calchas qui lui a prédit que ce jour apporteroit à son frère ou la vie ou la mort.

TECMESSE.

Ah ! mes amis, prêtez moi vos secours dans cette urgente nécessité. Séparez vous ; que les uns courent en hâte mander Teucer ; que ceux ci , pour chercher les traces de mon époux , volent vers les collines qui sont au couchant ; ceux là vers celles qui regardent l'aurore. Je vois que mon époux m'a trompée , & que les anciens sentimens pour moi se sont évanouis. Que dois-je faire ? Hélas ! je ne resterai point oisive ; j'irai aussi de mon côté , autant que mes forces



pourront y suffire. Hàtons nous ; courons ; ne nous arrêtons point , si nous voulons sauver un héros qui ne cherche qu'à mourir.

LE CHŒUR.

Je suis prêt à partir : ce n'est point un vain discours ; l'effet suivra de près mes paroles <sup>1</sup>.

## A C T E I V.

---

### S C È N E P R E M I È R E.

---

A J A X , seul.

**V**OILA, si je ne me trompe , le fer meurtrier affermi de manière à rendre son coup aussi sûr qu'il peut l'être. Présent funeste d'Hector, de ce Troyen, que, de tous ces ennemis , je haïssois, je détestois le plus. Le voilà ce glaive fatal , nouvellement aiguisé , enfoncé dans les champs de Troye, dans une terre ennemie. Je l'ai si bien affermi de tous côtés , qu'il doit me procurer , sans peine , la mort

<sup>1</sup> Le chœur sort d'un côté , avec Tecmesse , tandis qu'Ajâx entre de l'autre. C'est ainsi que l'expliquent ceux qui veulent conserver la règle de l'unité de lieu ; mais le Scholiaste prétend que la scène change , & qu'elle représente un lieu désert , qu'Ajâx a choisi pour se donner la mort : ce qui est plus vraisemblable.

prompte que je désire. J'ai fait tout ce qui pouvoit dépendre de moi. A présent , c'est à toi , Jupiter , d'achever le reste , & de venir à mon secours. Je ne te demande pas une grande faveur : fais annoncer à Teucer la triste nouvelle de ma mort ; qu'il soit le premier à venir enlever le corps de son ami , tombé sur son épée sanglante ; qu'il ne souffre point qu'aucun de mes ennemis le prévienne , en se hâtant de saisir mon cadavre pour le livrer en proie aux vautours & aux chiens dévorans : Jupiter , voilà la prière que je t'adresse. Mais c'est Mercure , c'est le conducteur des ombres aux demeures souterraines , que je prie , sitôt que cette épée aura déchiré mon sein , de me ménager aux enfers une descente douce & facile. Ce sont ces vierges immortelles , ces filles secourables , qui ont sans cesse les yeux ouverts sur les malheurs de l'humanité , ces Euménides sévères , dont les pas sont si rapides , ce sont elles que j'invite à connoître de quelle infortune accablé je meurs de la main des Atrides. Puissent-elles , frappant ces hommes méchans & perfides , égaler leurs peines à leurs crimes ! & , comme je périss devant elles , de ma propre main , puissent-ils périr sous les coups de tout ce qu'ils ont de plus cher ! Venez donc , furies vengeresses ; accourez ; n'épargnez rien ; exercez votre rage sur cette armée entière. Et toi , soleil , qui roules ton char sur la voûte

vouëte du ciel, quand tu verras la terre où j'ai  
 reçu le jour, retiens tes rênes d'or, annonce mon  
 malheur & mon destin à mon père accablé d'an-  
 nées, à ma déplorable mère. L'infortunée ! de  
 quels gémissemens, à cette nouvelle, elle rem-  
 plira sa demeure ! Mais que fais-je ? Laissons ces  
 pleurs superflus ; hâtons nous de couronner notre  
 ouvrage. O mort ! ô mort, viens enfin me visiter !  
 bientôt ici je vais habiter & conférer avec toi.  
 Clarté brillante du jour, rayonnante lumière, ô  
 soleil ! je te vois, je te parle pour la dernière  
 fois. Murs sacrés de Salamine, ma patrie ; foyers  
 chéris de mes ancêtres ; noble cité d'Athènes ;  
 amis nourris avec moi ; fontaines, fleuves &  
 campagnes de Troye, je vous salue ; & vous, de  
 qui j'ai reçu la naissance, adieu : voilà le dernier  
 mot qu'Ajax vous adresse ; il n'en doit plus pro-  
 férer que dans les enfers. (Il se tue.)

## S C È N E I I.

( Une moitié du chœur, entrant par l'un des  
 côtés du théâtre ).

P R E M I E R D E M I C H Œ U R .

**Q**UE de peines inutiles ajoutées à nos peines !  
 Où n'ai-je point été ? Aucun lieu ne peut servir à  
 m'instruire. Mais..... j'entends quelque bruit.

*Tome II.*

E e

( L'autre moitié du chœur venant par un autre côté ).

SECOND DEMI CHŒUR.

C'est nous, vos amis, vos compagnons.

PREMIER DEMI CHŒUR.

Eh bien !

SECOND DEMI CHŒUR.

Nous avons parcouru tout le côté du port qui regarde l'occident.

PREMIER DEMI CHŒUR.

Avez-vous trouvé.....

SECOND DEMI CHŒUR.

Beaucoup de peines inutiles, & rien de plus.

PREMIER DEMI CHŒUR.

J'ai visité tout le côté de l'orient, & n'ai rencontré personne.

LE CHŒUR EN ENTIER.

Quel mortel infatigable & vigilant, occupé des soins de la pêche, ou plutôt qu'elle divinité de l'olympc, quelle nymphe des fleuves qui se jettent dans le Bosphore <sup>1</sup>, nous dira dans quels lieux elle a vu errer ce héros inflexible ? Qu'il est douloureux pour nous, de voir de si longues courses devenues inutiles, & d'avoir épuisé nos forces sans avoir rien pu découvrir.

<sup>1</sup> Les anciens distinguoient deux Bosphores, celui de Thrace, qu'on nommoit aussi l'Héllefpont, & celui de la Propontide, qui est aujourd'hui le détroit des Dardanelles.

SCÈNE III.

TECMESSE, LE CHŒUR.

TECMESSE.

**D**IEUX! dieux!

LE CHŒUR.

Quels cris aigus font sortis du creux de la montagne?

TECMESSE.

Ah! malheureuse!

LE CHŒUR.

C'est son esclave, c'est son épouse, c'est Tecmesse que je vois jettant ces cris de douleur.

TECMESSE.

O mes amis, c'en est fait; j'ai tout perdu; je me meurs.

LE CHŒUR.

Et quoi!..

TECMESSE.

Ajax, tout près de nous, est noyé dans son sang: un fer assassin vient, en secret, de trancher ses jours.

LE CHŒUR.

Que deviendra notre retour à Salamine? O roi,  
E e ij

vous avez immolé vos compagnons & vos amis !  
Malheureux que je suis ! déplorable épouse !

TECMESSE.

Déplorable , sans doute , & bien digne de pitié.

LE CHŒUR.

Quelle main a donc fait périr ce prince infortuné ?

TECMESSE.

Sa propre main ; on n'en sçauroit douter : son épée enfoncée dans la terre , & plongée dans son sein , l'accuse assez.

LE CHŒUR.

O douleur nouvelle ! ô prince ! vous vous êtes donc dérobé à vos amis ; vous êtes resté seul pour vous percer le sein. Et moi , imprudent , insensé que j'étois , j'ai négligé de veiller sur vous. Où donc , où donc est-il cet inflexible Ajax , ce prince dont le nom est d'un si funeste présage ?

TECMESSE.

Vous ne le verrez point. Je vais l'envelopper en entier des longs plis de ce voile. Comment l'œil d'un ami pourroit-il soutenir la vue de ce sang noir qu'il vomit & qui sort à flots de sa blessure ? Malheureuse ! que ferai-je ? quelle main amie te rendra les derniers devoirs ? ... En quels lieux est Teucer ? Qu'il viendrait à propos soigner le corps de son frère ! ... O malheureux Ajax !

quel tu fus jadis ! quel tu es aujourd'hui ! Ton  
 fort arracheroit des larmes à tes ennemis même.

LE CHŒUR.

Voilà donc , malheureux prince , la triste fin  
 que votre cœur inflexible se proposoit de trouver  
 à ses maux avec l'aide du temps ; voilà donc ,  
 cruel ! ce que nous annoncoient , nuit & jour ,  
 ces gémissemens que vous faisiez entendre dans  
 vos douleurs funestes, depuis le jour , principe de  
 tous vos maux, où les armes d'Achille furent pro-  
 posées pour le prix de la valeur.

TECMESSE.

Ah ! ah !

LE CHŒUR.

Ce malheur affreux , je le sçais , doit pénétrer  
 jusqu'au fond de votre cœur.

TECMESSE.

Hélas !

LE CHŒUR.

Ah ! sans doute, après une perte semblable, vous  
 ne pouvez trop gémir.

TECMESSE.

Vous approuvez ma douleur ; & moi je la ressens.

LE CHŒUR.

J'en conviens.

TECMESSE.

Oh ! mon fils ! sous quel joug sommes nous  
 asservis ? quels maîtres nous sont réservés !

LE CHŒUR.

Quoi, ce couple barbare, ces Atrides seroient-ils assez cruels pour ajouter à vos maux cet outrage inoui? Puissé le ciel les en détourner!

TECMESSE.

Eh! serions nous dans l'abyssme où nous sommes, sans la volonté des dieux?

LE CHŒUR.

Quel poids de douleurs ils ont amassé sur nous!

TECMESSE.

Voilà ce qu'en faveur d'Ulysse a produit contre nous la fille de Jupiter, la terrible Pallas.

LE CHŒUR.

Combien cet homme artificieux doit triompher au fond de son ame perfide! Comme il se rit des maux enfantés par le délire! Hélas! comme les deux Atrides partagent son insolente joie!

TECMESSE.

Qu'ils rient, qu'ils s'applaudissent de ses maux tant qu'ils voudront. Peut-être qu'au moment du combat, s'ils ne l'ont pas désiré vivant, ils le pleureront mort. Les méchants ne connoissent le prix du bien que lorsqu'ils en sont privés. Objet de mes douleurs amères, objet de leur barbare joie, Ajax a fini comme il le vouloit, il s'est procuré, avec joie, le destin qu'il désiroit. De quoi pourroient-ils s'applaudir? sa mort ne fut point leur ouvrage; elle fut celui des dieux.



LE CHŒUR.

Que le vain orgueil d'Ulysse triomphe impunément, Ajax n'est plus à craindre pour eux; mais il m'a quitté en me laissant des soupirs & des gémissemens.

# SCÈNE IV.

Les mêmes, TEUCER.

---

TEUCER.

HÉLAS! hélas!

LE CHŒUR.

Faites silence; je crois entendre la voix de Teucer, qui, par des cris convenables à sa peine, déplore cet affreux malheur.

TEUCER.

O cher Ajax! ô mon frère! si le bruit public est véritable, vous nous avez donc trompés<sup>1</sup>!

LE CHŒUR.

Teucer, connoissez votre infortune; il est mort.

TEUCER.

O ciel! ô perte accablante pour moi!

<sup>1</sup> L'expression grecque ἡμπόληκας, paroît avoir été mal interprétée par ces mots de la version latine NACTUS ES MALUM. Le Scholiaste donne pour équivalens ces mots ci: πέπρακας, προδίδωκας, Vous nous avez vendus ou trahis, qui figurément ne veulent dire autre chose, si-non que VOUS NOUS AVEZ TROMPÉS.

LE CHŒUR.

C'est dans une telle infortune....

TEUCER.

Malheureux ! malheureux que je suis !

LE CHŒUR.

C'est à présent qu'il faut gémir.

TEUCER.

Douleur cuisante &amp; sans remède !

LE CHŒUR.

Trop, hélas !

TEUCER.

Infortuné ! dans quels lieux est son fils ? quel coin de ce rivage le dérobe à nos yeux ?

LE CHŒUR.

Il est seul dans sa tente.

TEUCER.

Hâtez vous de l'amener, de peur que ses ennemis ne l'enlèvent, ainsi qu'un lionceau que sa mère a quitté ; allez, courez ; ne perdez point de temps. Les mortels n'ont que trop de penchant à insulter les morts.

LE CHŒUR.

Hélas ! Teucer, lorsqu'il vivoit encore, il recommandoit ce fils aux soins généreux qui vous occupent.

TEUCER.

O le plus douloureux de tous les objets qui aient jamais frappé ma vue ! course inutile, &

la plus affligeante que j'aye jamais faite , cher Ajax, lorsqu'apprenant votre destinée, j'ai couru, j'ai volé sur vos traces ! La renommée, aussi prompt que la voix d'un dieu, avoit publié parmi les Grecs, que vous n'étiez déjà plus. A ce discours, quoique absent, j'en ai gémi : à présent, je vous vois, & je me meurs. Ah ! dieux ! venez, découvrez ce corps, que je voie tout mon malheur... ( On découvre le corps d'Ajax. ) O spectacle de douleur & d'amertume ! que de maux tu accumules autour de moi pour ma perte ! Où puis-je en effet porter mes pas ? chez quels mortels pourrai-je me réfugier, moi, qui, dans tes chagrins, ne pus t'être d'aucun secours ! Certes, que Télamon, ton père & le mien, s'empressera bien de me recevoir avec un visage riant & serein, lorsqu'il me verra revenir sans toi ! Et que pourrois-je en attendre, lui, dont le front sévère se déridoit à peine, même au temps de sa prospérité ? Renfermera-t-il son ressentiment ? De quelle injure ne m'accablera-t-il pas ? Fils d'une femme esclave, je t'aurai abandonné, toi, mon cher Ajax, par crainte, par lâcheté, ou même par artifice, pour pouvoir occuper ton trône à ta place, & jouir de ses richesses : voilà ce que m'imputera, dans sa colère injuste, ce vieillard irascible & malheureux ; & bientôt, me traitant, non comme un homme libre, mais comme un esclave, il me chassera de

ses états. Tel est le sort qui m'attend dans ma patrie. Ici mille ennemis, & point de défenseurs. Voilà ce qu'après ta mort je trouve au tour de moi.... Hélas ! que ferai-je ? comment pourrai-je arracher de ton sein ce fer meurtrier & sanglant qui vient de te priver du jour ? O malheureux ! avois tu pu prévoir qu'Hector, même après son trépas, contribueroit à ta mort ? Voyez, Salaminien, voyez quelle destinée les dieux réservient à ces deux guerriers. Hector, attaché au char de son vainqueur, par le même baudrier qu'Ajax lui avoit donné, eût traîné dans la poussière jusqu'à ce qu'il ait expiré<sup>1</sup> ; & Ajax, pour hâter sa mort, se précipite sur le glaive dont Hector lui avoit fait présent. Sans doute ce bouclier fut le barbare ouvrage de Pluton ; & cette épée fut fabriquée par les mains d'une furie. Oui, je ne cesserai de le dire, cet événement, & tout ce qui arrive aux hommes, ce sont les dieux qui en sont les artisans. Que celui qui dédaigne cette opinion, en embrasse une contraire, celle-ci sera toujours la mienne.

LE CHŒUR.

Supprimez de plus longs discours, & songez aux moyens de donner la sépulture à ce héros :

<sup>1</sup> Les poètes Tragiques paroissent avoir ajouté à la cruauté d'Achille. Homère suppose que ce héros n'attacha Hector à son char, qu'après lui avoir attaché la vie.

fongez à ce que vous aurez à répondre. J'aperçois un de vos ennemis, qui, s'applaudissant de vos maux, va bientôt faire éclatter tout ce qu'on peut attendre d'un méchant.

TEUCER.

Qui de nos guerriers avez vous aperçu ?

LE CHŒUR.

Ménélas, pour qui nous sommes venus sur ce rivage.

TEUCER.

Je le vois ; il est trop près de nous pour le méconnoître.

## SCÈNE V.

MÉNÉLAS, TEUCER, LE CHŒUR.

---

MÉNÉLAS, (à Teucer.)

C'EST à vous que je m'adresse. Laissez là ce cadavre, & gardez vous de lui rendre aucuns devoirs.

TEUCER.

Quel motif vous inspira ces vaines paroles ?

MÉNÉLAS.

Ma volonté, & celle du chef de l'armée.

TEUCER.

Ne pourrois-je pas sçavoir quelle raison vous alléguerez ?

MÉNÉLAS.

C'est que, nous étant flattés d'amener ici un ami, un défenseur des Grecs, nous n'avons trouvé en lui qu'un ennemi plus dangereux que les Troyens, qui, ayant juré la perte de l'armée entière, est venu l'attaquer, pendant la nuit, pour l'immoler à sa fureur ; & qui, si quelque dieu n'eût éteint sa rage, nous eût fait subir le destin déplorable qu'il a subi lui même. Nous eussions péri tous, & il eût vécu. Mais un dieu a détourné ses coups, & les a fait tomber sur des troupeaux & des bergers. Après ce crime, il n'est point ici d'homme assez puissant pour lui donner la sépulture. Son corps, jetté sur le rivage, y sera la pâture des oiseaux de ces mers. Après cela, réprimez l'orgueil que vous faites paroître ; car, si nous n'avons pu le soumettre à notre volonté pendant sa vie, nous le pourrons du moins après sa mort ; & nos mains, malgré vous, vous forceront à le céder. Jamais, tant qu'il vécut, quelque ordre que je lui donnasse, il ne voulut l'exécuter ; & voila le caractère du méchant : dans une condition privée, il dédaigne d'obéir à ceux qui sont placés au dessus de lui. Et comment les loix subsisteront-elles dans un état, si elles ne

Sont maintenues par la crainte ? Comment une armée sera-t-elle sagement conduite , si les chefs n'y sont craints ni respectés ? Tout homme , quelque considérable qu'il soit , doit songer que la faute la plus légère peut l'abattre. Apprenez qu'il n'est de sûreté que pour celui que la crainte & le respect conduisent. Croyez qu'un état où l'on peut impunément étaler son orgueil & se livrer à ses caprices , tombe bientôt du sein de la prospérité dans un abysme de malheurs : conservons donc à propos une crainte salutaire ; & qu'on ne se flatte point de ne racheter jamais , par de justes peines , les plaisirs qu'on aura pris à d'injustes actions. Ils sont toujours balancés l'un par l'autre. Ajax fut orgueilleux : je le suis à présent ; & vous défends de l'enlever , de peur que , lui donnant la sépulture , vous n'y tombiez vous même.

## I E C H Œ U R.

O Ménélas ! en établissant ces sages maximes , ne soyez point impie envers les morts.

## T E U C E R.

Citoyens de Salamine , je ne serai point étonné de voir un homme sans naissance tomber dans quelques fautes , lorsque des hommes qui se prétendent bien nés se permettent de semblables discours. Mais , commençons où vous avez commencé. Vous avez amené , dites vous , ce héros aux

Grecs , pour être leur défenseur ! N'étoit-il donc pas son maître lorsqu'il s'est embarqué avec vous ? Comment prétendez - vous régner sur des sujets qu'il a tirés de ses états ? Vous êtes venu ici comme roi de Sparte , & non comme le nôtre. Vous n'avez pas plus de droits pour disposer de lui , qu'il n'en eut pour disposer de vous. Subordonné à un chef , vous avez des soldats sous votre commandement , mais non pas l'armée entière , non pas Ajax. Exercez votre autorité sur ceux qui la reconnoissent ; exprimez la par d'arrogans discours : mais , pour Ajax , malgré votre défense , malgré celle de tout autre chef , je sçaurai , sans craindre vos menaces , écouter la justice , & lui rendre les derniers devoirs. Car ce n'est pas pour venger votre épouse qu'il a pris les armes , ainsi que vos mercenaires , mais pour dégager les sermens dont il s'étoit lié. Il ne fit rien pour vous ; il estimoit trop peu les hommes sans mérite. Après cela , courez chercher le général & ses hérauts , quel-qu'éclat que vous fassiez , étant ce que vous êtes , vous n'obtiendrez rien de moi.

MENÉLAS.

Que je hais tant d'audace unie à tant de bassesse !

TEUCER.

La franchise semble un outrage , quoiqu'appuyée par la justice.



MÉNÉLAS.

Pour un homme qui sçait manier l'arc, voilà bien de l'orgueil<sup>1</sup>.

TEUCER.

Manier l'arc n'est point un art grossier.

MÉNÉLAS.

Quelle seroit donc votre vanité, si votre bras s'armoit du bouclier ?

TEUCER.

Quoique armé à la légère, je puis vous tenir tête, fussiez vous armé de toutes pieces.

MÉNÉLAS.

Votre langue paroît bien servir la fierté de votre cœur.

TEUCER.

Il est permis d'avoir de la fierté, quand on a pour soi la justice.

MÉNÉLAS.

Est-il juste que mon assassin triomphe ?

<sup>1</sup> Triclinius remarque que, chez les Grecs, les tireurs d'arcs étoient moins considérés que les autres soldats, parce que cet art supposoit moins d'habileté, & n'étoit pas d'une grande importance dans une affaire; mais, au temps de la guerre de Troye, cette distinction n'étoit pas encore établie, & ce n'est pas la seule faute que Sophocle a faite ici. Un autre Scholiaste fait une remarque plus importante; il prétend, avec raison, que toutes ces pointilleries reciproques ne conviennent point à la dignité de la tragédie; & que voilà les inconvéniens auxquels Sophocle s'est exposé en voulant prolonger la piece au delà du terme qu'elle devoit avoir.

TEUCER.

Votre assassin ! La chose est étrange. Vous êtes mort , & vous vivez !

MÉNÉLAS.

Un dieu m'a conservé quand j'expirois par les coups d'Ajax.

TEUCER.

Eh bien ! rendez donc hommage aux dieux , puisque vous devez aux dieux votre salut.

MÉNÉLAS.

Comment offenserois-je les loix des immortels ?

TEUCER.

En venant vous opposer aux honneurs qu'on veut rendre aux morts.

MÉNÉLAS.

Ces morts étoient mes ennemis. Je le dois.

TEUCER.

Et quand Ajax fut-il votre ennemi ?

MÉNÉLAS.

Il me detestoit autant que je le haïssois ; vous le sçavez.

1 Ceci , suivant un Scholiaste , tient plus de la comédie que de la tragédie ; mais ce Scholiaste oubloit que , chez les Grecs , le naturel qui régnoit dans les caractères & dans le dialogue de la tragédie la rapprochoit quelquefois de la simple comédie , comme nous aurons lieu de l'observer plus d'une fois.

TEUCER.

TEUCER.

On a reconnu que vous lui aviez dérobé des suffrages.

MÉNÉLAS.

Ce fut la faute des juges, non la mienne.

TEUCER.

Ce ne sont pas les seules perfidies que vous sçauriez pratiquer en secret.

MÉNÉLAS.

Ce discours pourroit coûter cher à quelqu'un.

TEUCER.

S'il coûte quelque peine, on pourra la rendre.

MÉNÉLAS.

Je n'ai qu'un mot à dire : gardez vous d'enfevelir Ajax.

TEUCER.

Je n'ai qu'un mot à répondre : je l'enfevelirai.

MÉNÉLAS.

J'ai vu un homme hardi de la langue , qui encourageoit les matelots à partir avec l'orage ; mais qui, dans le fort de la tempête, sembloit avoir perdu la voix ; & qui, enveloppé dans ses vêtements, étendu par terre, se laissoit fouler aux pieds des matelots : ainsi votre audace, & la licence de votre langue, vont s'éteindre au premier coup de vent violent, échappé d'un foible nuage.

TEUCER.

Et moi j'ai connu un homme insensé qui insultoit

ses voisins dans leurs malheurs. Un de mes pareils, aussi peu endurant que moi , lui dit : Homme , garde toi d'offenser les morts ; si-non , apprend que tu en feras puni. Voilà les avis qu'il donnoit à ce malheureux , à cet insensé qui est devant mes yeux , & qui , ce me semble , n'est autre que vous même. Y a-t-il là quelque énigme ?

MÉNÉLAS.

Je fors ; car ce seroit pour moi une honte aux yeux de ceux qui me verroient châtier avec la langue , quand je puis employer la force.

TEUCER.

Allez donc ; car il m'est encore plus honteux d'écouter un insensé , qui perd son temps en vaines paroles.

## SCÈNE VI.

TEUCER, LE CHŒUR.

---

LE CHŒUR.

UN grand combat va suivre cette querelle ; hâtez vous donc , Teucer , de faire creuser un tombeau , où Ajax puisse posséder une triste demeure chère à jamais à la mémoire des hommes.

## TEUCER.

Je vois paroître à propos sa femme & son fils, qui viennent s'unir à moi pour orner la tombe de ce héros infortuné.

(Teucer place le fils d'Ajax auprès du corps de son père, & Tecmelle assiste à cette cérémonie funébre).

Venez, enfant; approchez, en posture de suppliant, de celui qui vous donna le jour; demeurez les yeux tournés vers votre père, ayant en main l'humble offrande de mes cheveux, de ceux de votre mère & des vôtres. Si quelqu'un osoit ici employer la violence pour vous séparer de ce corps, que ce méchant ne puisse jamais trouver de sépulture; qu'il soit rejeté de dessus la terre; qu'il soit retranché de la race des hommes, & séparé d'eux, comme ces cheveux que je viens de couper. Enfant, embrasse ton père, garde le, que personne ne puisse t'en arracher. Prosterne près de lui, restes y fortement attaché. Et vous, Salaminien, montrez ici que vous êtes des hommes; assistez les; secourez les, jusqu'à mon retour. Je vais chercher un tombeau pour Ajax; dussé-je avoir tous les Grecs à combattre.

## SCÈNE VII.

---

LE CHŒUR.

QUAND verrai-je enfin le dernier jour de tant d'années malheureuses, qui n'ont cessé de renouveler nos travaux & nos peines devant cette superbe Troye, le cruel opprobre des Grecs ?

Plût au ciel que les vents eussent emporté, ou que la terre eût englouti celui qui enseigna le premier aux Grecs l'usage des armes, fléaux cruels, qui ont engendré des fléaux ! Il fut la ruine des hommes.

C'est lui, c'est cet infortuné qui m'interdit l'usage des couronnes, & des coupes profondes préparées pour le plaisir, & les doux accens de la flûte, & les douceurs nocturnes des amours. Les amours, hélas ! ont disparu pour moi ; & , loin de tout ce qui faisoit mes délices, je laisse mes cheveux négligés s'abreuver des rosées fréquentes, tristes monumens de Troye.

Auparavant du moins le brave Ajax me servoit de rempart contre la crainte & les traîtres ; maintenant un démon ennemi l'a terrassé. Quelle douceur, quelle consolation me reste-t-il ? Que ne suis-je sous l'ombrage des bois qui couronnent le promontoire de Sunium, battus par les flots, pour y adresser ma prière à Minerve !

A C T E V.

---

SCÈNE PREMIERE.

TEUCER, AGAMEMNON, LE CHŒUR.

---

TEUCER.

**J**E me suis hâté de revenir, j'ai aperçu le chef de l'armée, Agamemnon, marchant vers ces lieux à pas précipités. Sans doute il va contre moi éclatter en injures.

AGAMEMNON.

C'est donc vous qui, dir-on, vous permettez impunément de si étranges discours? vous, le fils d'une captive! Et que feroit-ce, si vous fussiez né d'une femme libre! que d'orgueil régneroit dans vos discours; que de hauteur dans votre conduite, puisque, n'étant qu'un homme sans nom, vous combattez pour un être sans vie! Nous ne sommes point, à vous en croire, les chefs de l'armée, ni des vaisseaux Grecs, ni le vôtre; Ajax, dites vous, étoit lui-même son gé-

1 On a conservé l'opposition qui regne dans le vers grec. S'il y a quelque affectation, c'est à Sophocle qu'il faut s'en prendre.

néral. N'est-ce pas le comble de l'opprobre, d'entendre sortir de tels propos de la bouche d'un esclave ? Et pour quel homme encore faites vous éclatter tant d'audace ? Où a-t-il marché ? où s'est-il arrêté que je n'aye été moi même ? Quoi ! les Grecs, après lui, n'ont-ils plus d'hommes dans leur armée ? C'étoit donc bien mal-à-propos que nous avons établi, sous les yeux des Grecs, la dispute des armes d'Achille, si, comme le veut Teucer, nous ne sommes tous que des lâches ? Et si, quand vous avez été vaincus, loin de céder au jugement du plus grand nombre, vous ne cessez de nous attaquer par d'insolens discours, ou de nous frapper en secret par des traits perfides. Et que deviendroît, d'après ces exemples, la stabilité des loix, si, repoussant ceux qui ont mérité le prix, nous mettions en leur place ceux qui ont été vaincus ? Gardons nous de le souffrir. Car ce n'est ni la stature ni la force qui fait le pouvoir & la dignité de l'homme, c'est la sagesse. Le bœuf, quelque énorme qu'il soit, obéit au fouet léger qui lui fait tracer son sillon. Je prévois qu'on pourroit bien ainsi remédier à vos écarts, si vous ne rappelez votre raison ; vous qui, vous reposant sur un homme qui n'existe plus, ou qui n'est plus qu'une ombre, faites éclater votre orgueil & la licence de vos discours. N'écoutez vous point enfin la sagesse ; & n'irez vous pas, connoissant



qui vous êtes, chercher quelque homme libre, qui puisse devant nous plaider en votre faveur ; car vous parleriez en vain pour m'instruire : je n'entends point la langue des barbares'.

LE CHŒUR.

Ah ! puissiez vous tous deux connoître la sagesse : je n'ai point de meilleurs conseils à vous donner.

TEUCER.

Que la mort d'un bienfaiteur fait aisément oublier ses services, & produit bientôt l'ingratitude, cher Ajax, si cet homme, pour qui vous avez supporté des travaux infinis, & souvent exposé vos jours, n'en a pas conservé le plus léger souvenir ! Tous vos bienfaits sont donc pour jamais perdus ! Mais vous, qui vous êtes permis tant de discours insensés, vous avez donc oublié qu'enfermé, avec tous vos Grecs, dans l'enceinte de votre camp, & prêt à périr sous le fer ennemi, Ajax seul sçut vous défendre ; &, lorsque la flamme dévorait déjà la poupe de vos vaisseaux, lorsqu'Hector, franchissant vos fossés, s'élançoit sur les bancs des rameurs, quel combattant sçut l'en éloigner ? n'est-ce point Ajax, ce même guerrier qui, selon vous, ne combattit jamais de pied ferme ? Etoit-ce donc là des services que des

1 Hésione, mère de Teucer, étoit Phrygienne.

2 Teucer dénature un peu le reproche d'Agamemnon : celui ci a prétendu qu'Ajax n'avoit jamais paru dans les combats qu'aux lieux

ingrats devoient attendre de lui ? Et lorsque , pour combattre encore Hector seul à seul , il s'empressa de tirer au sort , sans que personne l'y invitât : il ne jeta point au fond du casque une boule<sup>1</sup> de terre humide , pour l'y attacher , mais il en mit une qui , par sa légèreté , étoit la plus propre à sortir la première. C'étoit cependant cet Ajax qui fit ce que je raconte ; & j'étois présent , moi , méprisable esclave , moi , fils d'une Barbare. Malheureux ! quel est ton aveuglement quand tu oses tenir de semblables discours ? Ne sçais-tu donc pas qu'un Phrygien , un Barbare , le vieux Pélops , fut ton ayeul ? qu'Attrée , qui te donna le jour , fut le plus impie de tous les mortels , & servit à son frère , dans un festin , les membres des enfans de ce frère. Toi même tu naquis d'une Crétoise , que ton père , surprenant en adultère , fit servir de pâture aux habitans des eaux<sup>2</sup>. Comment donc , étant ce que tu es , peux

où il étoit lui même. Teucer veut qu'Agamemnon ait avancé qu'Ajax n'avoit jamais combattu de pied ferme. Seroit-ce un trait indirect contre la valeur d'Agamemnon ? il seroit un peu forcé.

1 Les boules étoient communément faites de terre séchée au soleil ; & chacun de ceux qui tiroient au sort y mettoit sa marque. Ceux qui vouloient que leur boule ne sortit point , pouvoient , en y laissant un peu d'humidité , l'attacher au fond du casque. Homère , en parlant de ce combat , n'est point entré dans ces détails.

2 Elle se nommoit Arope , suivant le Scholiaste. Elle fut séduite par un serviteur d'Attrée ; son père chargea Nauplius de la précipiter dans la mer ; mais celui-ci , au lieu d'exécuter l'ordre , la donna à Plytène , qui l'épousa. C'est ce que rapportoit Euripide dans une tragédie

tu me reprocher ce que je suis ? moi, fils de Télamon, de ce héros, qui, ayant remporté le prix de la valeur sur toute l'armée, obtint ma mère pour sa récompense & sa compagne. Fille de Laomédon, elle étoit reine par sa naissance ; & ce fut Hercule qui fit à mon père cet honorable présent. Ainsi, fils généreux d'un père & d'une mère généreuse, je ne déshonorerai point ceux de mon sang<sup>1</sup>, qu'après les grands travaux qui les ont illustrés, vous voulez priver de la sépulture, sans craindre même de me l'avouer. Mais, songez y ; si vous voulez le bannir du tombeau, bannissez nous en donc aussi tous trois<sup>2</sup> ; nous, étendus près de ce corps, & périssant ensemble ; puisqu'enfin il seroit cent fois plus glorieux pour moi de mourir avec éclat, pour l'honneur de ce héros, que pour celui de votre épouse ou de votre frère. Après cela, songez y ; ce n'est plus mon intérêt, mais le vôtre. Si vous m'attaquez, vous regretterez bientôt de n'avoir pas fait paroître, envers moi, plus de timidité que d'audace.

qui est perdue, & qui étoit intitulée les CRÉTOISES. Mais, comme si l'histoire d'Atrée n'étoit pas assez horrible, les poètes & les mythologues ajoutèrent encore quelques circonstances, & supposèrent que Thyeste avoit été l'amant de sa belle sœur.

1 Teucer ne veut parler que d'Ajax, & il semble parler de plusieurs personnes ; mais cette manière d'employer ainsi le pluriel, pour donner plus de force au discours, est ordinaire aux poètes Tragiques : on a pu déjà le remarquer.

2 Il désigne Eurysacès, Tecmesse & lui.

Jamais , Ulyſſe, vous ne pouviez paroître plus à propos ; ſi ce n'eſt pour les unir , au moins pour les ſéparer.

## S C È N E I I.

ULYSSE, TEUCER, AGAMEMNON,  
LE CHŒUR.

---

U L Y S S E.

Q U'EST-CE , Salaminiens ? n'ai-je point entendu de loin la voix des Atrides , diſputant pour cet illuſtre mort ?

A G A M E M N O N.

N'avons nous pas nous mêmes entendu d'inſolens diſcours à ſon ſujet ?

U L Y S S E.

Quels diſcours ? J'excufe ſans peine celui qui , par des propos altiers , repouſſe des diſcours outrageans.

A G A M E M N O N.

Je l'ai traité avec mépris , comme il avoit oſé me traiter.

U L Y S S E.

Quelle offenſe vous a-t-il faite , qui vous ait obligé de la lui rendre ?

AGAMEMNON.

Il prétend qu'il ne laissera point ce corps sans sépulture, & qu'il l'ensevelira malgré moi.

ULYSSE.

Un ami peut-il vous dire la vérité, sans craindre de vous être moins cher qu'auparavant ?

AGAMEMNON.

Parlez ; & ne serois-je pas déraisonnable de vous en empêcher, moi qui vous regarde comme l'ami le plus cher que j'aye entre les Grecs ?

ULYSSE.

Ecoutez moi donc. Gardez vous, au nom des dieux, d'oser inhumainement priver cet homme des honneurs du tombeau. Ne vous laissez pas subjugué par le sentiment de votre pouvoir ; qu'il n'aigrisse pas votre haine, jusqu'à vous faire fouler aux pieds la justice. Cet homme n'étoit-il pas le plus ardent de mes ennemis, depuis le jour que je remportai les armes d'Achille, cependant, tel qu'il fut à mon égard, je ne lui ferai point l'injustice de ne pas dire qu'il étoit, après Achille, le plus vaillant de tous les Grecs<sup>1</sup>, & que vous ne pouvez lui faire un déshonneur sans

<sup>1</sup> La manière dont le caractère d'Ulysse a été annoncé dans la première scène, ne sembleroit pas d'abord promettre un si sublime retour ; mais si l'on songe aux conseils de Minerve, & aux réflexions qu'Ulysse a eu occasion de faire sur les vicissitudes de la vie, on verra que ce trait de noblesse d'Ulysse, a été aussi bien préparé qu'il pouvoit l'être, & qu'il a le mérite de nous ravir, sans nous surprendre.

lui faire injustice. Ce n'est pas lui que vous offenseriez, ce seroit les loix des dieux. Quelque haine qu'on puisse avoir dans le cœur, il est injuste d'attaquer un grand homme après sa mort.

AGAMEMNON.

Quoi ! c'est vous, Ulysse, qui combattez pour lui contre moi !

ULYSSE.

Moi même : je haïssois, quand je pouvois haïr.

AGAMEMNON.

Ne deviez vous pas plutôt, avec moi, triompher de sa mort ?

ULYSSE.

Attride, ne vous applaudissez point d'un indigne avantage.

AGAMEMNON.

Il n'est pas facile aux rois de suivre la justice.

ULYSSE.

Ils peuvent du moins écouter les sages conseils de leurs amis.

AGAMEMNON.

Un bon citoyen doit obéir à ceux qui ont en main l'autorité.

ULYSSE.

Arrêtez. N'est-ce pas régner que de vous laisser vaincre par vos amis ?

AGAMEMNON.

Souvenez vous quel fut celui que vous voulez ménager.

ULYSSE.

Il fut mon ennemi; mais il étoit généreux.

AGAMEMNON.

Que prétendez vous? respecter un ennemi mort!

ULYSSE.

Sa vertu est plus puissante que ma haine.

AGAMEMNON.

Les voilà bien ces hommes enclins au changement.

ULYSSE.

Il en est de ceux là qui, amis aujourd'hui, seront ennemis demain.

AGAMEMNON.

Voudriez vous acquérir de tels ennemis?

ULYSSE.

Je ne voudrois point acquérir un cœur inflexible.

AGAMEMNON.

Vous ferez cause que nous passerons aujourd'hui pour des lâches aux yeux des Grecs.

ULYSSE.

Non; mais pour des hommes justes.

AGAMEMNON.

Vous voulez donc que je laisse ensevelir ce corps?

ULYSSE.

Sans doute , puisque moi même je dois descendre au tombeau.

AGAMEMNON.

C'est ainsi que tout homme n'agit que pour lui même.

ULYSSE.

Pour qui dois-je , en effet , agir plus que pour moi ?

AGAMEMNON.

On dira que c'est votre ouvrage , & non le mien.

ULYSSE.

Suivant que vous agirez , vous aurez par-tout l'honneur de cette bonne action.

AGAMEMNON.

Eh bien ! sçachez donc qu'il n'y a point de grace encore plus considérable , que vous ne pussiez obtenir de moi. Mais ici , comme dans les enfers , Ajax me fera toujours également odieux. Vous pouvez cependant suivre votre volonté.

( Il sort. )



## SCÈNE III.

TEUCER, ULYSSE, LE CHŒUR.

LE CHŒUR.

QUI voudroit, Ulysse, vous disputer le titre de sagesse, feroit vraiment un insensé.

ULYSSE.

Ce que je viens de faire, vous annonce assez, Teucer, que je suis maintenant l'ami d'Ajix, autant que j'étois son ennemi. Je veux me joindre à vous pour l'inhumer, pour lui rendre mes soins, pour ne rien négliger enfin des devoirs qui sont dus aux grands hommes.

TEUCER.

Généreux Ulysse, quel éloge ne dois-je pas à une si noble conduite ! Combien vous avez démenti mes craintes ! vous, qui, jusqu'à présent, le plus ardent ennemi d'Ajix, êtes venu seul d'entre les Grecs lui porter vos secours, & n'avez pas souffert qu'en votre présence les vivans insultassent les morts, comme le vouloient faire cet impétueux chef des Grecs, & son frère, en le bannissant du tombeau. Puisse le souverain de l'Olympe, & la vigilante Erynnis, & l'inévitable

justice flétrir ces méchans, comme ils ont voulu flétrir indignement ce héros. Et vous, digne rejetton du vieux Laërte, je n'ose vous laisser toucher au tombeau de cet illustre mort, dans la crainte de lui déplaire. J'accepte d'ailleurs tous vos secours; & si vous voulez amener ici quelqu'un des vôtres, nous le verrons sans peine. Je me charge de fournir tout ce qui sera nécessaire. Soyez d'ailleurs certain que le souvenir de votre générosité subsistera toujours parmi nous.

U L Y S S E.

Je désirois de vous prêter mes mains; mais, si vous craignez d'accepter mes services, je ne puis que vous applaudir, & me retirer.

## SCÈNE DERNIÈRE.

TEUCER, LE CHŒUR.

---

TEUCER.

**C'**EST assez. Un long-temps s'est déjà écoulé; amis, hâtez vous de creuser la tombe; vous, présentez aux feux allumés le trépied profond qui doit servir au bain sacré, tandis qu'une troupe de guerriers ira chercher dans la tente d'Ajax sa dépouille entière, rassemblée sur son bouclier;

&c

& vous, son malheureux fils, embrassez avec tendresse les flancs de votre père, & soulevez les avec moi, autant que vos forces peuvent vous le permettre, tandis que le sang qu'il rejette de sa bouche n'a point encore perdu sa chaleur. Mais allons, que tout ce que nous avons ici d'amis se hâte, se rassemble pour consacrer ses soins à ce héros qui rassembloit toutes les vertus d'un grand homme, & ne vit aucun mortel au dessus de lui. Tel fut Ajax, hélas! lorsqu'il vivoit <sup>1</sup>.

## LE CHŒUR.

Combien les hommes, pendant leur vie, éprouvent d'événemens divers, qu'aucun devin, avant de les voir, n'auroit jamais sçu prévoir.

<sup>1</sup> J'ai admis la correction de M. Dupuis; & je lis τῶδε, au lieu de τὸτε; mais je suis une autre interprétation que la sienne. HOC DICO DE AJAX, QUANDO FUIT. Αἴαντος ὅτ' ἦν τὸ δὲ παρῶ. Comme s'il y avoit Περὶ Αἴαντος. La suppression de la préposition est ordinaire chez les poëtes: on trouve dans Eschyle τᾶντ' ἐπιγγοσσεῖ Διὸς, HEC LOQUERIS DE JOVE. Voyez le PROMÉTHÉE, v. 936.

---

---

E X A M E N  
DE LA TRAGÉDIE  
D'AJAX FURIEUX.

---

**D**EPUIS que la religion des anciens Grecs n'est plus à nos yeux qu'un recueil de fables, & que leurs divinités sont bannies de nos tragédies, & reléguées à l'opéra, le début de la tragédie d'Ajax ne seroit guère supportable sur notre théâtre ; cependant cette même scène de Minerve & d'Ulyssé, qui fait l'exposition de la pièce, a deux avantages considérables, qui font connoître l'art de Sophocle. Le premier, c'est d'annoncer, par la voix de Minerve, tout ce qu'Ajax avoit fait pendant la nuit, & que personne ne pouvoit savoir ; le second, est de pénétrer l'esprit de pensées religieuses, conformes au système général de la mythologie des Grecs, touchant l'influence des dieux sur les actions des hommes. La scène qui suit n'est pas moins importante. Aux yeux d'un peuple, aussi délicat que les Athéniens, il n'étoit guère possible de faire paroître sur la scène un homme dans un délire furieux. Si Ajax eût paru sur la scène dans l'état où il s'est montré aux

yeux de Tecmesse, lorsqu'il entra dans sa tente, enmenant avec lui des taureaux & des béliers enchaînés, qu'il destine au supplice, un tel spectacle eût fait rire les Athéniens, ou fait horreur, & ni l'un ni l'autre effet ne doivent appartenir à la tragédie. Sophocle a donc eu soin de présenter son Ajax dans une situation qui ne pouvoit plus qu'exciter la compassion. C'est un malheureux en délire, dont les accès se calment insensiblement. Minerve le montre d'abord avec un reste d'égarement. Il paroît un moment, & n'a point avec lui les objets de sa folie, qui pouvoient le rendre ridicule. Bientôt enfin le mal a cessé tout à fait; & c'est alors que Sophocle le présente tout entier aux yeux des spectateurs. Les animaux qu'il a immolés sont autour de lui; & tout ce carnage, tout ce sang qui l'entoure sont autant de sujets de déchiremens pour son cœur.

On doit donc sçavoir gré au poète Grec de l'art qu'il a employé pour traiter un sujet aussi difficile qu'intéressant & moral. Mais ce que nous venons de remarquer, n'est pas le seul artifice ingénieux que Sophocle ait sçu employer dans cet ouvrage. Je ne parle point de cet artifice qui constitue l'art ordinaire du théâtre, & qui consiste à faire connoître, & à faire entrer à propos tous ses personnages. L'abbé d'Aubignac a remarqué tout cela avant nous; mais ce qu'il n'a

pas dit, & qui mérite d'être observé, c'est la manière dont Sophocle a amené une de ces révolutions théâtrales dont nous avons parlé dans la deuxième partie du discours SUR L'ART DE LA TRAGÉDIE, ces révolutions, qui font passer le spectateur alternativement de la peine à la joie. Ajax, pour se délivrer des importunités de sa femme, qui veut tâcher de l'attendrir, se retire dans sa tente, Tecmesse le suit. Le spectateur suppose que cette malheureuse épouse, à force de supplications, a enfin ramené son époux à de plus doux sentimens. Ajax revient sur la scène plus tranquille en apparence; il va se purifier par des ablutions sur le rivage de la mer. Le chœur, trompé par ses discours, se livre aux transports de la joie, lorsque le messager arrive, & change leur allégresse en douleur.

Voilà ces révolutions théâtrales que Sophocle a mieux connues qu'aucun auteur tragique, & qui méritent d'être observées avec attention dans ses ouvrages.

Nous ne justifierons pas Sophocle sur la prolongation de son action, par le motif qu'on allégué ordinairement de l'intérêt qu'apportent les anciens à la sépulture des morts. Si le progrès de l'action n'étoit pas ralenti, si, après les grandes émotions qu'on a éprouvées, l'intérêt ne s'affoiblissoit pas, Sophocle auroit eu raison. Mais les

longs discours, les plaidoyers de Teucer, de Ménélas & d'Agamemnon, quelque beaux qu'ils soient en eux mêmes, laissent l'action absolument éteinte ; & voilà ce qu'on ne peut excuser. Mais comme les grands maîtres ont toujours de grands moyens de se faire pardonner leurs fautes, la manière dont Ulyffe se rend le protecteur de son ennemi, reconcilie les spectateurs ; sur-tout quand on a vu, dès le commencement de cette tragédie, Ulyffe, éclairé par Minerve & par ses réflexions, plaindre l'infortuné Ajax, & le regarder comme une leçon utile pour tous les hommes.

F I N.

---

# TABLE DES MATIÈRES

## CONTENUES DANS CE VOLUME.

---

EXPLICATION des figures ,	page vii
AGAMEMNON, tragédie d'Eschyle, extraite par le P. Brumoy ,	i
La même, traduite en entier par M. du Theil ,	39
Examen de cette pièce, par M. de Rochefort ,	107
LES COEPHORES, tragédie d'Eschyle, extraite par le P. Brumoy ,	111
La même, traduite en entier par M. du Theil ,	133
Examen de cette pièce, par M. de Rochefort ,	185
LES EUMÉNIDES, tragédie d'Eschyle, extraite par le P. Brumoy ,	190
La même, traduite en entier par M. du Theil ,	207
Examen de cette pièce par M. de Rochefort ,	252
LES SUPPLIANTES, tragédie d'Eschyle, extraite par le P. Brumoy ,	254
La même, traduite en entier par M. du Theil ,	273



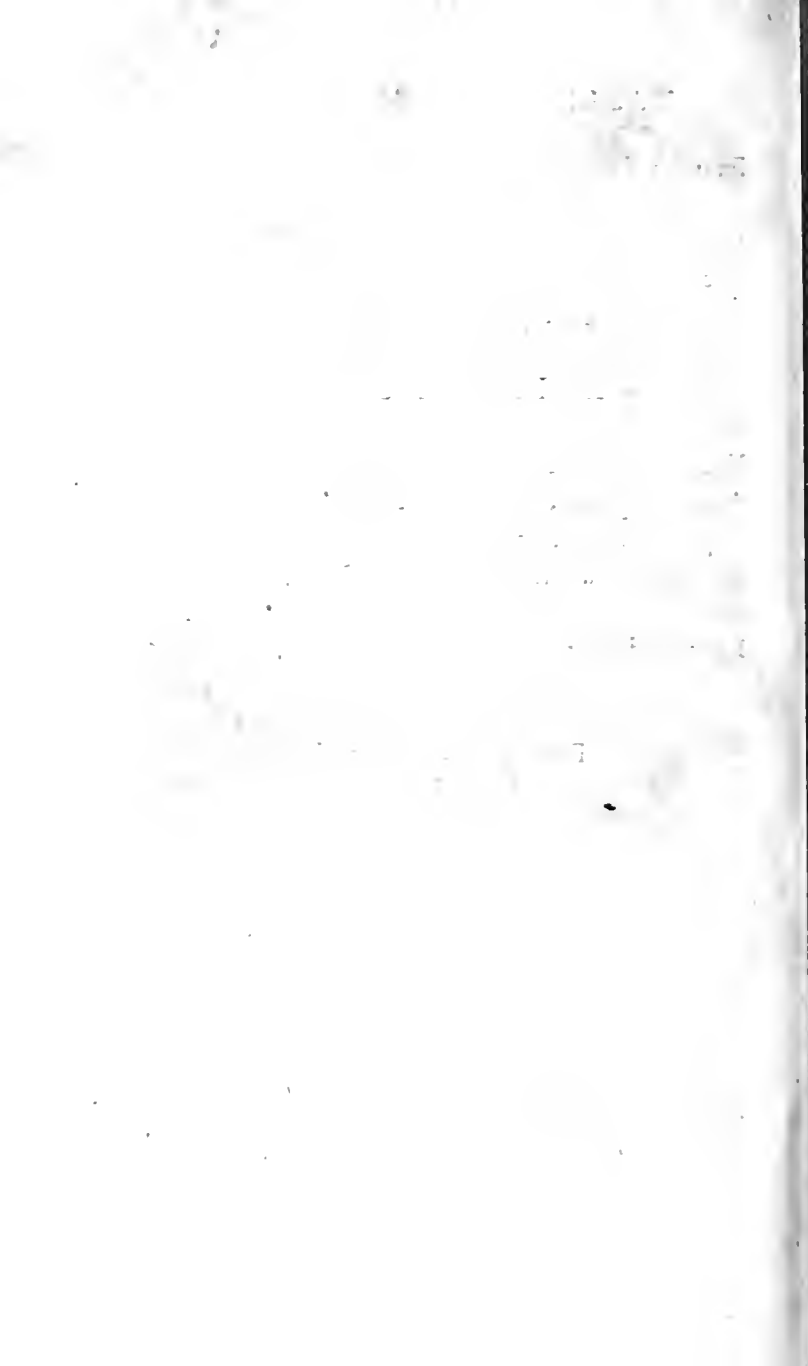
# TABLE DES MATIÈRES, 471

	page
Examen de cette pièce, par M. de Rochefort,	319
OBSERVATIONS sur les difficultés qui se rencontrent dans la Traduction des Poètes Tragiques Grecs, par M. de Rochefort,	325

## TRAGÉDIES DE SOPHOCLE.

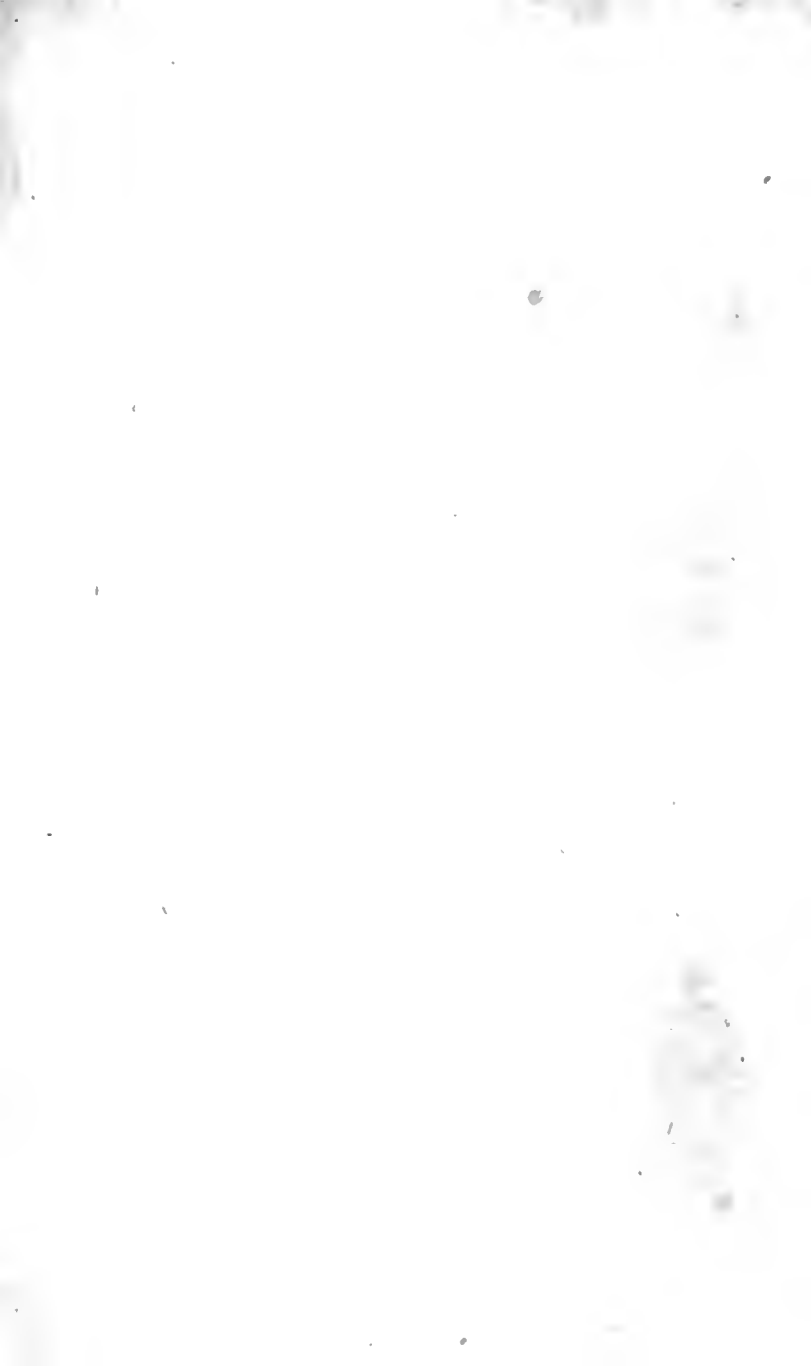
VIE DE CE POÈTE, par M. de Rochefort,	345
AJAX FURIEUX, tragédie de Sophocle, extraite par le P. Brumoy,	361
La même, traduite en entier par M. de Rochefort,	389
Examen de cette pièce, par le même.	466

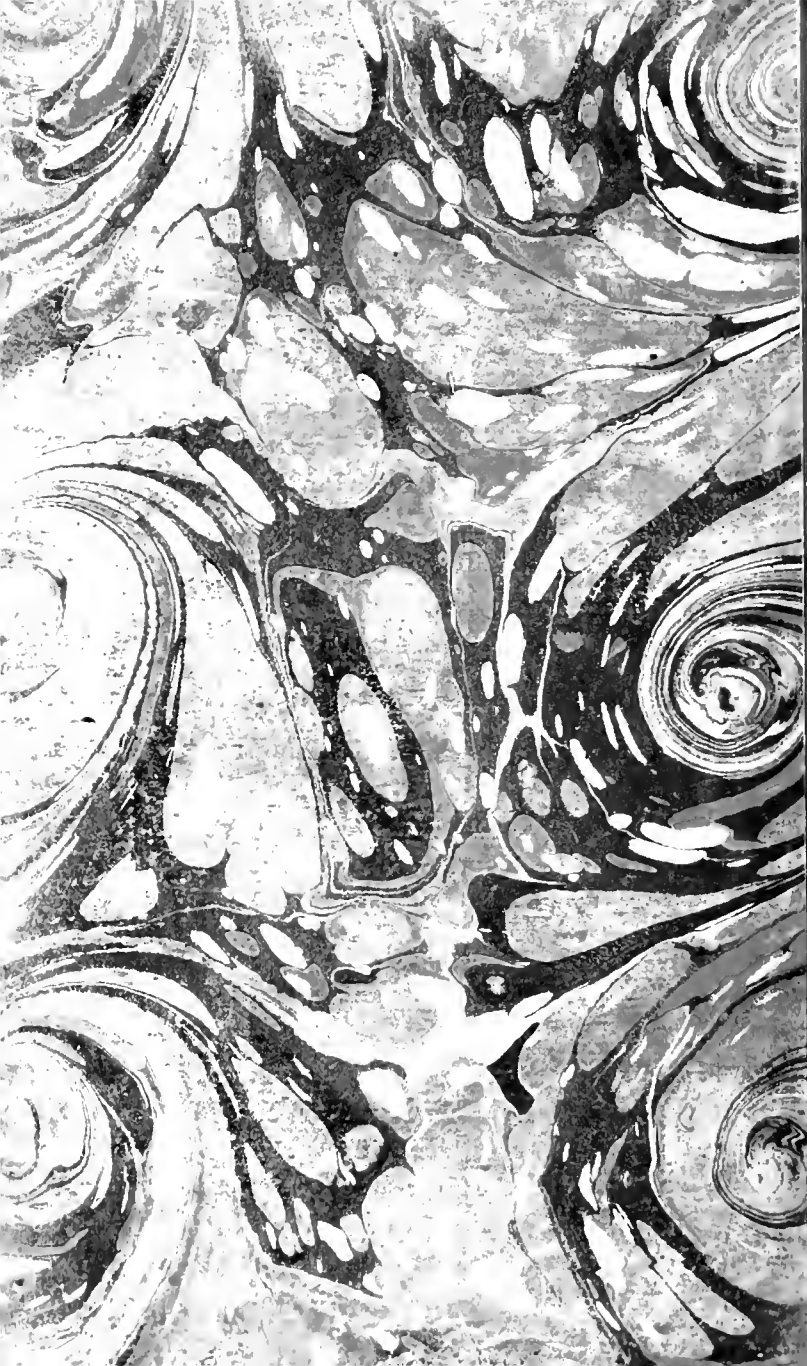
Fin du Tome second.











LGr.C

B

Brumoy, Pierre

Théâtre des Grecs; nouvelle édition ...  
Vol.2.

456131

DATE.

NAME OF BORROWER.

## University of Toronto Library

**DO NOT  
REMOVE  
THE  
CARD  
FROM  
THIS  
POCKET**

Acme Library Card Pocket  
LOWE-MARTIN CO. LIMITED

